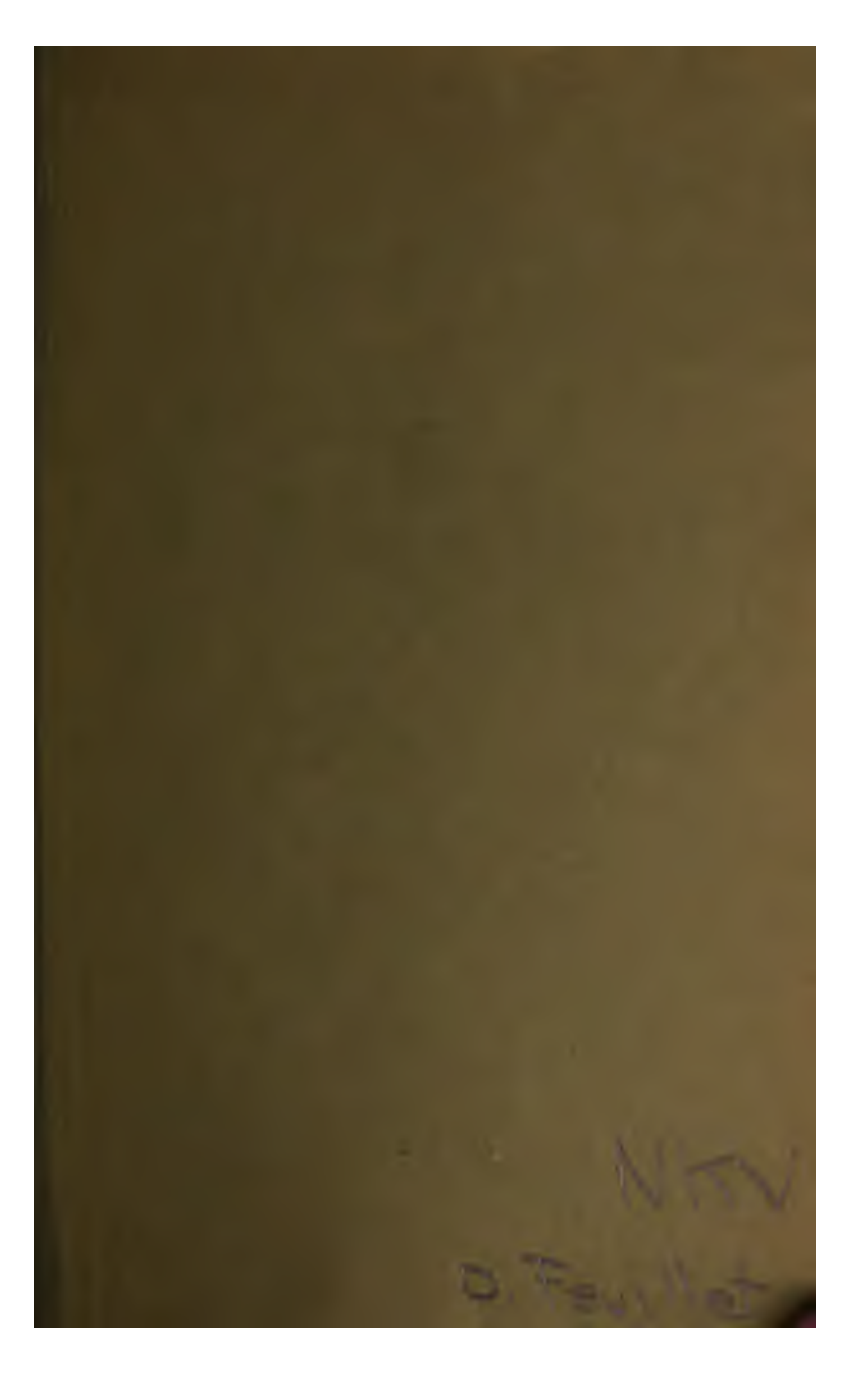

NYPL RESEARC
3 3433 07


AUCTOR PRETIOSA FACIT


NHV
O. Feuillet

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

ASTOIN NEW-YORK

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

Format grand in 18

Dalila, drame en trois actes et six parties.
Péril en la demeure, comédie en quatre actes.
Le Village, comédie en un acte.
Le Pour et le Contre, comédie en un acte.
La Fée, comédie en un acte.
La Crise, comédie en quatre actes.
Le Roman d'un jeune homme pauvre, comédie eu cinq actes.

Corbeil, typographie et stéréotypie de Crété.

LA

PETITE COMTESSE

— LE PARC — ONESTA

PAR

OCTAVE FEUILLET

Quatrième Édition



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1859

LA PETITE COMTESSE

ÉTUDES DE LA VIE MONDAINE

I

GEORGES L. A PAUL B. A PARIS

Du Rozel, 15 septembre.

Il est neuf heures du soir, mon ami, et tu arrives d'Allemagne. On te remet ma lettre, dont le timbre t'annonce d'abord que je suis absent de Paris. Tu te permets un geste d'humeur, et tu me traites de vagabond. Cependant tu te plonges dans ton meilleur fauteuil, tu ouvres ma lettre, et tu apprends que je suis installé depuis cinq jours dans un moulin de basse Normandie. — Un moulin! comment diantre! que peut-il faire dans un moulin? — Ton front se plisse, tes sourcils se rapprochent: tu déposes ma lettre pour un moment, tu prétends pénétrer ce mystère par le seul effort de ton imaginative. Soudain un aimable enjouement se peint sur tes traits; ta bouche exprime

l'ironie du sage, tempérée par l'indulgence de l'ami, tu as entrevu dans un nuage d'Opéra-comique une meunière poudrée, un corsage de rubans en échelle, une jupe fine et courte, et des bas à coins dorés ; bref, une de ces meunières dont le cœur fait tic tac avec accompagnement de hautbois. — Mais les Grâces, qui se jouent sans cesse devant ta pensée, l'égarent parfois : ma meunière ressemble à la tienne comme je ressemble au jeune Colin ; elle est coiffée d'un vaste bonnet de coton, auquel la couche la plus intense de farine ne réussit pas à rendre sa couleur primitive ; elle porte un jupon d'une laine grossière, qui écorcherait la peau d'un éléphant : bref, il m'arrive fréquemment de confondre la meunière avec le meunier, après quoi il est superflu d'ajouter que je ne suis nullement curieux de savoir si son cœur fait tic tac.

La vérité est que, ne sachant comment tuer le temps, en ton absence, et n'ayant pas lieu d'espérer ton retour avant un mois (c'est ta faute), j'ai sollicité une mission. Le conseil général du département de... venait tout à point d'émettre le vœu qu'une certaine abbaye ruinée, dite l'abbaye du Rozel, fût classée parmi les monuments historiques : on m'a chargé d'examiner de près les titres de la postulante. Je me suis rendu en toute hâte au chef-lieu de ce département *artistique*, où j'ai fait mon entrée avec la gravité importante d'un homme

qui tient entre ses mains la vie ou la mort d'un monument cher au pays. J'ai pris dans l'hôtel quelques renseignements : grande a été ma mortification quand j'ai reconnu que personne ne paraissait soupçonner qu'une abbaye du Rozel existât ou eût jamais existé à cent lieues à la ronde. — Je me suis présenté à la préfecture, sous le coup de ce désenchantement : le préfet, qui est V..., que tu connais, m'a reçu avec sa bonne grâce ordinaire ; mais aux questions que je lui adressais sur l'état des ruines qu'il s'agissait de conserver à l'amour traditionnel de ses administrés, il m'a répondu, avec un sourire distrait, que sa femme, qui avait vu ces ruines dans une partie de campagne, pendant son séjour aux bains de mer, m'en parlerait mieux qu'il ne le saurait faire.

Il m'invita à dîner, et le soir madame V..., après les combats ordinaires de la pudeur expirante, me montra sur son album quelques vues des fameuses ruines, dessinées avec goût. Elle s'exalta tout doucement en me parlant de ces vénérables restes, encadrés, si on l'en croit, dans un site enchanteur, et fort propres, surtout, aux parties de campagne. Un regard suppliant et corrupteur termina sa harangue. Il me semble évident que cette jeune femme est la seule personne du département, qui porte à cette pauvre vieille abbaye un intérêt véritable, et que les pères conscrits du conseil

général ont émis un vœu de pure galanterie. Au surplus, il m'est impossible de ne pas me ranger à leur opinion : l'abbaye a de beaux yeux ; elle mérite d'être classée . elle le sera.

Mon siége était donc fait, dès ce moment, mais il fallait encore l'écrire et l'appuyer de quelques pièces justificatives. Malheureusement les archives et les bibliothèques locales n'abondent pas en traditions relatives à mon sujet : après deux jours de fouilles consciencieuses, je n'avais recueilli que de rares et insignifiants documents, qui peuvent se résumer dans ces deux lignes : « L'abbaye du Rozel, commune du Rozel, a été habitée de temps immémorial par les moines, — qui l'ont quittée — lorsqu'elle a été détruite. »

C'est pourquoi je résolus d'aller, sans plus de retard, demander leur secret à ces ruines mystérieuses, et de multiplier au besoin les artifices de mon crayon pour suppléer à la concision forcée de ma plume. — Je partis mercredi matin pour le gros bourg de***, qui n'est qu'à deux ou trois lieues de l'abbaye. Un coche normand, compliqué d'un cocher normand, me promena tout le jour, comme un monarque indolent, le long des haies normandes. Le soir j'avais fait douze lieues, et mon cocher douze repas. Le pays est beau, quoique d'un caractère agreste un peu uniforme. Sous un bocage éternel se déploie une verdure opulente et

monotone, dans l'épaisseur de laquelle ruminent des bœufs satisfaits. Je conçois les douze repas de mon cocher : l'idée de manger doit se présenter fréquemment et presque uniquement à l'imagination de tout homme qui passe sa vie au milieu de cette grasse nature, dont l'herbe même donne appétit.

Vers le soir cependant, l'aspect du paysage changea : nous entrâmes dans des plaines basses, marécageuses et nues comme des steppes, qui s'étendaient de chaque côté de la route ; le bruit des roues sur la chaussée prit une sonorité creuse et vibrante ; des joncs de couleur sombre et de hautes herbes d'apparence malsaine couvraient. à perte de vue, la surface noirâtre du marais. J'aperçus au loin, à travers le crépuscule et derrière un rideau de pluie, deux ou trois cavaliers lancés à toute bride, qui parcouraient, comme affolés, ces espaces sans bornes : ils s'ensevelissaient par intervalles dans les bas-fonds du pâturage, et reparaissaient tout à coup, galopant toujours avec la même frénésie. Je ne pouvais imaginer vers quel but idéal se précipitaient ces fantômes équestres. Je n'eus garde de m'en informer. Le mystère est doux et sacré.

Le lendemain, je m'acheminai vers l'abbaye, emmenant dans mon cabriolet un grand paysan qui avait les cheveux jaunes, comme Cérès. C'était un valet de ferme qui demeurait depuis sa naissance à deux pas

de mon monument; il m'avait entendu le matin prendre des informations dans la cour de l'auberge, et s'était offert obligeamment à me conduire aux ruines, qui étaient la première chose qu'il eût vue en venant au monde. Je n'avais nul besoin d'un guide : j'acceptai cependant l'offre de ce garçon, dont l'officieux bavardage semblait me promettre une conversation suivie, où j'espérais surprendre quelque légende intéressante; mais dès qu'il eut pris place à mes côtés, le drôle devint muet : mes questions semblaient même, je ne sais pourquoi, lui inspirer une profonde méfiance, voisine de la colère. J'avais affaire au génie des ruines, gardien jaloux de leurs trésors. En revanche, j'eus l'avantage de le ramener chez lui en voiture : c'était apparemment ce qu'il avait voulu, et il eut tout lieu d'être satisfait de ma complaisance.

Après avoir déposé devant sa porte cet agréable compagnon, je dus mettre moi-même pied à terre : un escalier de rochers, serpentant sur le flanc d'une lande, me conduisit au fond d'une étroite vallée, qui s'arrondit et s'allonge entre une double chaîne de hautes collines boisées. Une petite rivière y dort sous les aulnes, séparant deux bandes de prairies fines et moelleuses comme les pelouses d'un parc : on la traverse sur un vieux pont d'une seule arche, qui dessine dans une eau tranquille le reflet de sa gracieuse ogive,

Sur la droite, les collines se rapprochent en forme de cirque, et semblent réunir leurs courbes verdoyantes; à gauche, elles s'évasent et vont se perdre dans la masse haute et profonde d'une forêt. La vallée est ainsi close de toutes parts, et offre un tableau dont le calme, la fraîcheur et l'isolement pénètrent l'âme. Si l'on pouvait jamais trouver la paix hors de soi-même, ce doux asile la donnerait : il en donne du moins pour un instant l'illusion.

Le site eût suffi pour me faire deviner l'abbaye, qui sans doute succéda à l'ermitage. Dans cette période de transition brutale et convulsive qui ouvrit si péniblement l'ère moderne, quel immense besoin de repos et de recueillement devait se faire sentir aux âmes délicates et aux esprits contemplatifs ! — Je lis dans le cœur du moine, du poëte, du spiritualiste inconnu que le hasard amena un jour, au milieu de cet âge terrible, sur la pente de ces collines, et qui découvrit soudain le trésor de solitude qu'elles recélaient : je me figure l'attendrissement de ce rêveur fatigué en face d'une scène si paisible ; je me le figure, et en vérité, je ne suis pas loin de le partager. Notre époque, à travers de grandes dissemblances, n'est pas sans quelques rapports essentiels avec les premiers temps du moyen âge : le désordre moral, la convoitise matérielle, la violence barbare, qui caractérisaient cette phase sinistre de

notre histoire, ne semblent éloignés de nous, aujourd'hui, que de la distance qui sépare la théorie de la pratique, le complot de l'exécution, et l'âme perverse de la main criminelle.

Les ruines de l'abbaye sont adossées à la forêt. Ce qui survit de l'abbaye elle-même est peu de chose : à l'entrée de la cour, une porte monumentale ; une aile de bâtiment du douzième siècle, où loge la famille du meunier dont je suis l'hôte ; la salle du chapitre, remarquable par d'élégants arceaux et quelques traces de peintures murales ; enfin deux ou trois cellules, dont une paraît avoir servi de lieu de correction, si j'en juge par la solidité de la porte et des verrous. Le reste a été démoli, et se retrouve par fragments dans les maisonnettes du voisinage. L'église, qui a presque les proportions d'une cathédrale, est d'une belle conservation et d'un effet merveilleux. Le portail et le chevet de l'abside ont seuls disparu : toute l'architecture intérieure, les voussures, les hautes colonnes, sont intactes et comme faites d'hier. Là il semble qu'un artiste ait présidé à l'œuvre de destruction : un coup de pioche magistral a ouvert aux deux extrémités de l'église, à la place du portail et à la place de l'autel, deux baies gigantesques, de sorte que le regard, du seuil de l'édifice, plonge dans la forêt comme à travers un profond arc triomphal. Dans ce lieu

solitaire, cela est inattendu et solennel. J'en fus ravi.

— Monsieur, dis-je au meunier, qui, depuis mon arrivée, observait de loin chacun de mes pas avec cette méfiance féroce qui semble particulière au pays, je suis chargé d'étudier et de dessiner ces ruines. Ce travail me demandera plusieurs jours : ne pourriez-vous m'épargner une course quotidienne du bourg à l'abbaye, en me logeant chez vous, tant bien que mal, pendant une semaine ou deux ?

Le meunier, Normand de race, m'examina des pieds à la tête sans me répondre, en homme qui sait que le silence est d'or : il me toisa, me jaugea, me pesa, et finalement, desserrant ses lèvres enfarinées, il appela sa femme. La meunière apparut alors sur le seuil de la salle du chapitre, convertie en étable à veaux, et je dus lui renouveler ma demande. Elle m'examina, à son tour, mais moins longuement que son mari, et avec le flair supérieur de son sexe, sa conclusion fut, comme j'avais droit de m'y attendre, celle du *præses* dans *le Malade : — Dignus es intrare*. Le meunier, qui vit la tournure que prenaient les choses, souleva son bonnet et me régala d'un sourire. Ces braves gens, du reste, une fois la glace rompue, s'ingénièrent à me dédommager, par mille attentions empressées, de la prudence de leur accueil. Ils voulaient m'abandonner leur propre chambre, ornée des *Aventures de Télémaque*,

à laquelle je préférai — comme eût fait Mentor, — une cellule d'une austère nudité, dont la fenêtre à petits carreaux losangés s'ouvre sur le portail ruiné de l'église et sur l'horizon de la forêt.

Plus jeune de quelques années, j'aurais joui très-vivement de cette poétique installation ; mais je grisonne, ami Paul, ou du moins j'en ai peur, bien que j'essaie encore d'attribuer à de simples jeux de lumière les tons douteux dont ma barbe s'émaille au soleil du midi. Toutefois, si ma rêverie a changé d'objet, elle dure encore et me charme toujours. Mon sentiment poétique s'est modifié, et je crois qu'il s'est élevé. L'image d'une femme n'est plus l'élément indispensable de mon rêve : mon cœur, plus calme, et qui s'étudie à l'être, se retire peu à peu du champ où s'exerce ma pensée. Je ne puis, je l'avoue, trouver un plaisir suffisant dans les pures et sèches méditations de l'intelligence : il faut que mon imagination parle d'abord et donne le branle à mon cerveau, car je suis né romanesque, romanesque je mourrai, et tout ce qu'on peut me demander, tout ce que je puis obtenir de moi, à l'âge où la bienséance commande déjà la gravité, c'est de faire des romans sans amour.

Les monuments du passé favorisent cette disposition incurable de mon esprit : ils m'aident à ressusciter les mœurs, les passions, les idées de leurs anciens habitants

et à interroger, sous les caractères variés de chaque époque, la vieille énigme de la vie. — Dans cette cellule où je t'écris, je ne manque pas d'invoquer, chaque soir, des robes de bure et des visages macérés : un moine m'apparaît, tantôt à genoux dans cet angle obscur, sur cette dalle usée, plongé dans les heureuses extases de la foi, tantôt accoudé sur cette noire tablette de chêne, couvrant d'auréoles d'or le parchemin des missels, perpétuant les œuvres du génie antique, ou poursuivant sa science, qui l'effraie, jusqu'aux limites de la magie. Un autre fantôme, debout près de l'étroite fenêtre, attache son regard humide sur la profondeur de ces bois, qui lui rappellent les chasses chevaleresques et les palefrois des châtelaines. — Tu en diras ce qu'il te plaira, j'aime les moines, non pas les moines de la décadence, les moines fainéants, pansus et verts gaillards, qui firent la joie de nos pères, et qui ne font pas la mienne. J'aime et je vénère cette ancienne société monastique, telle que je me la figure, recrutée parmi les races malheureuses et vaincues, conservant seule, au milieu d'un monde barbare, le sentiment et le goût des jouissances de l'esprit, ouvrant un refuge, et le seul refuge possible dans une telle époque, à toute intelligence qui laissait voir, fût-ce sous le sayon de l'esclave, quelque étincelle de génie. Combien de poëtes, de savants, d'artistes, d'inventeurs anonymes

ont dû bénir, pendant dix siècles, ce droit d'asile respecté, qui les avait arrachés aux misères poignantes et à la vie bestiale de la glèbe ! L'abbaye aimait à découvrir ces pauvres penseurs plébéiens et à seconder le développement de leurs aptitudes diverses : elle leur assurait le pain de chaque jour et le doux bienfait du loisir, elle s'honorait et se parait de leurs talents. Quoique leur cercle fût étroit, ils y exerçaient, du moins librement, les facultés qu'ils tenaient de Dieu : ils vivaient heureux, quoiqu'ils dussent mourir ignorés.

Que plus tard le cloître se soit écarté de ces nobles et sévères traditions, qu'il ait dégénéré de chute en chute jusqu'aux frères Fredons et jusqu'au directeur spirituel de Panurge, cela est possible ; il a dû subir le destin commun à toutes les institutions qui ont fait leur temps, et qui survivent à leur œuvre accomplie. Toutefois il se peut bien que l'esprit gaulois de la bourgeoisie émancipée, auquel vint s'ajouter bientôt l'esprit de la réforme, ait dessiné dans nos vieilles abbayes plus de caricatures que de portraits. Quoi qu'il en soit, même en lisant Rabelais avec le respect qui convient, aucun homme doué de pensée ne saurait oublier que, durant cette triste nuit du moyen âge, le dernier rayon de la pure vie intellectuelle éclaire le front pâle du moine.

Jusqu'à présent l'ennui m'a épargné dans ma soli-

tude. T'avouerai-je même que j'y éprouve un contentement singulier ? Il me semble que je suis à mille lieues des choses d'ici-bas, et qu'il y a une sorte de trêve et de temps d'arrêt dans la misérable routine de mon existence, à la fois tourmentée et banale. Je savoure ma complète indépendance avec l'allégresse naïve d'un Robinson de douze ans. Je dessine quand il me plaît : le reste du temps je me promène çà et là à l'aventure, en ayant grand soin de ne jamais franchir les bornes du vallon sacré. Je m'asseois sur le parapet du pont, et je regarde couler l'eau ; je vais à la découverte dans les ruines ; je m'enfonce dans les souterrains : j'escalade les degrés rompus du beffroi ; je ne puis les redescendre, et je demeure à cheval sur une gargouille, faisant une assez sotte figure, jusqu'à ce que le meunier m'apporte une échelle. Je m'égare la nuit dans la forêt, et je vois passer les chevreuils au clair de la lune. Que veux-tu ? Tout cela me berce agréablement, et me produit l'impression d'un rêve d'enfant, que je fais dans l'âge mûr.

Ta lettre, datée de Cologne, et qu'on m'a renvoyée ici suivant mes instructions, a seule troublé ma béatitude. Je me console difficilement d'avoir quitté Paris presque à la veille de ton retour. Que le ciel confonde tes caprices et ton indécision ! Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de hâter mon travail ; mais où trouver

les documents historiques qui me manquent ? Je tiens sérieusement à sauver ces ruines. Il y a là un paysage rare, un tableau de prix, qu'on ne peut laisser périr sans vandalisme.

Et puis j'aime les moines, te dis-je. Je veux rendre à leurs ombres cet hommage de sympathie. Oui, si j'avais vécu, il y a quelque mille ans, j'aurais certainement cherché parmi eux le repos du cloître en attendant la paix du ciel. Quelle existence m'eût mieux convenu ? Sans souci de ce monde et assuré de l'autre, sans troubles du cœur ni de l'esprit, j'aurais écrit paisiblement de douces légendes auxquelles j'eusse été crédule, j'aurais déchiffré curieusement des manuscrits inconnus et découvert en pleurant de joie l'Iliade ou l'Énéide ; j'aurais dessiné des rêves de cathédrales, chauffé des alambics, — et peut-être inventé la poudre : ce n'est pas ce que j'aurais fait de mieux.

Allons ! il est minuit : frère, il faut dormir.

Post-scriptum. Il y a des spectres ! — Je fermais cette lettre, mon ami, au milieu d'un silence solennel, quand soudain mon oreille s'est emplie de bruits mystérieux et confus, qui paraissaient venir du dehors, et où j'ai cru distinguer le sourd murmure d'une foule. Je me suis approché fort surpris de la fenêtre de ma cellule, et je ne saurais trop te dire la nature précise de l'émotion que j'ai ressentie en apercevant les ruines

de l'église éclairées d'une lumière resplendissante : le vaste portail et les ogives béantes jetaient des flots de clarté jusque sur les bois lointains. Ce n'était point, ce ne pouvait être un incendie. J'entrevoyais, d'ailleurs, à travers les trèfles de pierre, des ombres de taille surhumaine, qui passaient dans la nef, paraissant exécuter avec une sorte de rhythme quelque cérémonie bizarre. — J'ai brusquement ouvert ma fenêtre : au même instant, de bruyantes fanfares ont éclaté dans la ruine, et ont fait retentir tous les échos de la vallée ; après quoi j'ai vu sortir de l'église une double file de cavaliers armés de torches et sonnant du cor, quelques-uns vêtus de rouge, d'autres drapés de noir et la tête couverte de panaches. Cette étrange procession a suivi, toujours dans le même ordre, avec le même éclat et les mêmes fanfares, le chemin ombragé qui borde les prairies. Arrivée sur le petit pont, elle a fait une station : j'ai vu les torches s'élever, s'agiter et lancer des gerbes d'étincelles ; les cors ont fait entendre une cadence prolongée et sauvage ; puis, soudain, toute lumière a disparu, tout bruit a cessé, et la vallée s'est ensevelie de nouveau dans les ténèbres et dans le silence profond de minuit. Voilà ce que j'ai vu et entendu. Toi, qui arrives d'Allemagne, as-tu rencontré le chasseur Noir ? Non ? Pends-toi donc !

II

16 septembre.

L'ancienne forêt de l'abbaye appartient à un riche propriétaire du pays, le marquis de Malouet, descendant de Nemrod, et dont le château paraît être le centre social du pays. Il y a presque chaque jour, en cette saison, grande chasse dans la forêt : hier la fête s'acheva par un souper sur l'herbe suivi d'un retour aux flambeaux. J'aurais volontiers étranglé l'honnête meunier qui m'a donné, à mon réveil, cette explication en langue vulgaire de ma ballade de minuit.

Voilà donc le monde qui envahit avec toutes ses pompes ma chère solitude. Je le maudis, Paul, dans toute l'amertume de mon cœur. Je lui ai dû hier soir, à la vérité, une apparition fantastique qui m'a charmé ; mais je lui dois aujourd'hui une aventure ridicule, dont je suis seul à ne point rire, car j'en suis le héros.

J'étais ce matin mal disposé au travail ; j'ai dessiné toutefois jusqu'à midi, mais il m'a fallu y renoncer : j'avais la tête lourde, l'humeur maussade, je sentais vaguement dans l'air quelque chose de fatal. Je suis rentré un instant au moulin pour y déposer mon attirail ; j'ai chicané la meunière consternée au sujet de je ne sais quel brouet cruellement indigène qu'elle m'avait servi à déjeuner ; j'ai rudoyé les deux enfants

de cette bonne femme qui touchaient à mes crayons; enfin j'ai donné au chien du logis un coup de pied accompagné de la célèbre formule : Juge, si tu m'avais fait quelque chose !

Assez peu satisfait de moi-même, comme tu le penses, après ces trois petites lâchetés, je me suis dirigé vers la forêt pour m'y dérober autant que possible à la lumière du jour. Je me suis promené près d'une heure sans pouvoir secouer la mélancolie prophétique qui m'obsédait. Avisant enfin, au bord d'une des avenues qui traversent la forêt, et sous l'ombrage des hêtres, un épais lit de mousse, je m'y suis étendu avec mes remords, et je n'ai pas tardé à m'y endormir d'un profond sommeil. — Dieu ! que n'était-ce celui de la mort !

Je ne sais depuis combien de temps je dormais, quand j'ai été réveillé tout à coup par un certain ébranlement du sol dans mon voisinage immédiat : je me suis levé brusquement, et j'ai vu à quatre pas de moi, dans l'avenue, une jeune femme à cheval. Mon apparition subite a un peu effrayé le cheval, qui a fait un écart. La jeune femme, qui ne m'avait pas encore aperçu, le ramenait en lui parlant. Elle m'a paru jolie, mince, élégante. J'ai entrevu rapidement des cheveux blonds, des sourcils d'une nuance plus foncée, un œil vif, un air de hardiesse, et un feutre à panache bleu

campé sur l'oreille avec trop de crânerie. — Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut que tu saches que j'étais vêtu d'une blouse de touriste maculée d'ocre rouge ; de plus, je devais avoir cet œil hagard et cette mine effarée, qui donnent à celui qu'on éveille en sursaut une physionomie à la fois comique et alarmante. Joins à tout cela une chevelure en désordre, une barbe semée de feuilles mortes, et tu n'auras aucune peine à t'expliquer la terreur qui a subitement bouleversé la jeune chasseresse au premier regard qu'elle a jeté sur moi : — elle a poussé un faible cri, et, tournant bride aussitôt, elle s'est sauvée au galop de bataille.

Il m'était impossible de me méprendre sur la nature de l'impression que je venais de produire : elle n'avait rien de flatteur. Toutefois j'ai trente-cinq ans, et il ne suffit plus, Dieu merci, du coup d'œil plus ou moins bienveillant d'une femme pour troubler la sérénité de mon âme. J'ai suivi d'un regard souriant la fuyante amazone ; à l'extrémité de l'allée dans laquelle je venais de ne point faire sa conquête, elle a tourné brusquement à gauche, s'engageant dans une avenue parallèle. Je n'ai eu qu'à traverser le fourré voisin pour la voir rejoindre une cavalcade composée de dix ou douze personnes, qui semblaient l'attendre, et auxquelles elle criait de loin, d'une voix entrecoupée : —

Messieurs ! Messieurs ! un sauvage ! il y a un sauvage dans la forêt !

Intéressé par ce début, je m'installe commodémem derrière un épais buisson, l'œil et l'oreille également attentifs. On entoure la jeune femme ; on suppose d'abord qu'elle plaisante, mais son émotion est trop sérieuse pour n'avoir point d'objet. Elle a vu, elle a bien clairement vu, non pas précisément un sauvage si l'on veut, mais un homme déguenillé dont la blouse en lambeaux semblait couverte de sang, dont le visage, les mains et toute la personne étaient d'une saleté repoussante, la barbe effroyable, les yeux à moitié sortis de leurs orbites ; bref, un individu près duquel le plus atroce brigand de Salvator n'est qu'un berger de Watteau. Jamais amour-propre d'homme ne fut à pareille fête. Cette charmante personne ajoutait que je l'avais menacée, et que je m'étais jeté, comme le spectre de la forêt du Mans, à la tête de son cheval. — A ce récit merveilleux répond un cri général et enthousiaste : — Donnons-lui la chasse ! cernons-le ! traquons-le ! hop ! hourrah ! — et là-dessus toute la cavalerie s'ébranle au galop sous la direction de l'aimable conteuse.

Je n'avais, suivant toute apparence, qu'à demeurer tranquillement blotti dans ma cachette pour dépister les chasseurs, qui m'allaient chercher dans l'avenue

où j'avais rencontré l'amazone. Malheureusement j'eus la pensée, pour plus de sûreté, de gagner le fourré qui se présentait en face de moi. Comme je traversais le carrefour avec précaution, un cri de joie sauvage m'apprend que je suis aperçu ; en même temps je vois l'escadron tourner bride et revenir sur moi comme un torrent. Un seul parti raisonnable me restait à prendre, c'était de m'arrêter, d'affecter l'étonnement d'un honnête promeneur qu'on dérange, et de déconcerter mes assaillants par une attitude à la fois digne et simple ; mais, saisi d'une sotte honte, qu'il est plus facile de concevoir que d'expliquer, convaincu, d'ailleurs, qu'un effort vigoureux allait suffire pour me délivrer de cette poursuite importune et pour m'épargner l'embarras d'une explication, je commets la faute, à jamais déplorable, de hâter le pas, ou plutôt, pour être franc, de me sauver à toutes jambes. Je traverse le chemin comme un lièvre, et je m'enfonce dans le fourré, salué au passage d'une salve de joyeuses clameurs. Dès cet instant, mon destin était accompli ; toute explication honorable me devenait impossible ; j'avais ostensiblement accepté la lutte avec ses chances les plus extrêmes.

Cependant je possédais encore une certaine dose de sang-froid, et tout en fendant les broussailles avec fureur, je me berçais de réflexions rassurantes. Une fois

séparé de mes persécuteurs par l'épaisseur d'un fourré inaccessible à la cavalerie, je saurais gagner assez d'avance pour me rire de leurs vaines recherches. — Cette dernière illusion s'est évanouie lorsque, arrivé à la limite du couvert, j'ai reconnu que la troupe maudite s'était divisée en deux bandes, qui m'attendaient l'une et l'autre au débouché. A ma vue, il s'est élevé une nouvelle tempête de cris et de rires, et les trompes de chasse ont retenti de toutes parts. J'ai eu le vertige ; la forêt a tourbillonné autour de moi ; je me suis jeté dans le premier sentier qui s'est offert à mes yeux, et ma fuite a pris le caractère d'une déroute désespérée.

La légion implacable des chasseurs et des chasseresses n'a pas manqué de s'élancer sur mes traces avec un redoublement d'ardeur et de stupide gaieté. Je distinguais toujours à leur tête la jeune femme au panache bleu, qui se faisait remarquer par un acharnement particulier, et que je vouais de bon cœur aux accidents les plus sérieux de l'équitation. C'était elle qui encourageait ses odieux complices, quand j'étais parvenu un instant à leur dérober ma piste ; elle me découvrait avec une clairvoyance infernale, me montrait du bout de sa cravache, et poussait un éclat de rire barbare, quand elle me voyait reprendre ma course à travers les halliers, soufflant, haletant, éperdu, absurde. J'ai couru

ainsi pendant un temps que je ne saurais apprécier, accomplissant des prouesses de gymnastique inouïes, perçant les taillis épineux, m'embourbant dans les fondrières, sautant les fossés, rebondissant sur mes jarrets avec l'élasticité d'un tigre, galopant à la diable, sans raison, sans but, et sans autre espérance que de voir la terre s'entr'ouvrir sous mes pas.

Enfin, et par un simple effet du hasard, car depuis longtemps j'avais perdu toutes notions topographiques, j'ai aperçu les ruines devant moi; j'ai franchi par un dernier élan l'espace libre qui les sépare de la forêt, j'ai traversé l'église comme un excommunié, et je suis arrivé tout flambant devant la porte du moulin. Le meunier et sa femme étaient sur le seuil, attirés par le bruit de la cavalcade, qui me suivait de près; ils m'ont regardé avec une expression de stupeur; j'ai vainement cherché quelques paroles d'explication à leur jeter en passant, et après d'incroyables efforts d'intelligence, je n'ai pu que leur murmurer niaisement : Si l'on me demande... dites que je n'y suis pas!... Puis j'ai gravi d'un saut l'escalier de ma cellule, et je suis venu tomber sur mon lit dans un état de complet épuisement.

Cependant, Paul, la chasse se précipitait tumultueusement dans la cour de l'abbaye; j'entendais le piétinement des chevaux, la voix des cavaliers, et même le

son de leurs bottes sur les dalles du seuil, ce qui me prouvait qu'une partie d'entre eux avait mis pied à terre et me menaçait d'un dernier assaut : je me suis relevé avec un mouvement de rage et j'ai regardé mes pistolets. Heureusement, après quelques minutes de conversation avec le meunier, les chasseurs se sont retirés, non sans me laisser clairement entendre que, s'ils avaient pris meilleure opinion de ma moralité, ils emportaient une idée fort réjouissante de l'originalité de mon caractère.

Tel est, mon ami, l'historique fidèle de cette journée malheureuse, où je me suis couvert franchement et des pieds à la tête, d'une espèce d'illustration à laquelle tout Français préférera celle du crime. J'ai, à cette heure, la satisfaction de savoir que je suis, dans un château voisin, au milieu d'une société de brillants cavaliers et de belles jeunes femmes un texte de plaisanteries inépuisable. Je sens de plus, depuis mon mouvement de flanc (comme on a coutume d'appeler à la guerre les retraites précipitées), que j'ai perdu à mes propres yeux quelque chose de ma dignité, et je ne puis me dissimuler, en outre, que je suis loin de jouir auprès de mes hôtes rustiques de la même considération.

En présence d'une situation si gravement compromise, j'ai dû tenir conseil : après une courte délibéra-

tion, j'ai rejeté bien loin, comme puéril et pusillanime, le projet que me suggérait mon amour-propre aux abois, celui de quitter ma résidence, et même d'abandonner le pays. J'ai pris le parti de poursuivre philosophiquement le cours de mes travaux et de mes plaisirs, de montrer une âme supérieure aux circonstances, et de donner enfin aux amazones, aux centaures et aux meuniers le beau spectacle du sage dans l'adversité.

III

20 septembre.

Je reçois ta lettre. Tu es de la vraie race des amis du Monomotapa. Mais quel enfantillage ! Voilà la cause de ton brusque retour ! Un rien, un méchant cauchemar, qui, deux nuits de suite, te fait entendre ma voix t'appelant à mon secours. Ah ! fruits amers de la détestable cuisine allemande ! — Vraiment, Paul, tu es bête. Tu me dis pourtant des choses qui me touchent jusqu'aux larmes. Je ne saurais te répondre à mon gré. J'ai le cœur tendre et le verbe sec. Je n'ai jamais pu dire à personne : Je vous aime. Il y a un démon jaloux qui altère sur mes lèvres toute parole de tendresse, et lui donne une inflexion d'ironie. — Mais, Dieu merci, tu me connais.

Il paraît que je te fais rire quand tu me fais pleurer ? Allons, tant mieux. Oui, ma noble aventure de la

forêt a une suite, et une suite dont je me passerais bien. Tous les malheurs dont tu me sentais menacé sont arrivés ; sois donc tranquille.

Le lendemain de ce jour néfaste, je débutai par reconquérir l'estime de mes hôtes du moulin, en leur racontant de bonne grâce les plus piquants épisodes de ma course. Je les vis s'épanouir à ce récit; la femme, en particulier, se pâmait avec des convulsions atroces et des ouvertures de mâchoire formidables. Je n'ai rien vu de si hideux en ma vie que cette grosse joie de vachère.

En témoignage d'un retour de sympathie complet, le meunier me demanda si j'étais chasseur, ôta du croc de sa cheminée un long tube rouillé qui me fit penser à la carabine de Bas-de-Cuir, et me le mit entre les mains en me vantant les qualités meurtrières de cet instrument. J'acceptai sa politesse avec une apparence de vive satisfaction, n'ayant jamais eu le cœur de détromper les gens qui croient m'être agréables, et je me dirigeai vers les bois-taillis qui couvrent les collines, portant comme une lance cette arme vénérable, qui me paraissait en effet des plus dangereuses. J'allai m'asseoir dans les bruyères et je déposai le long fusil près de moi, puis je m'amusai à écarter à coup de pierre les jeunes lapins qui venaient jouer imprudemment dans le voisinage d'une machine

de guerre dont je ne pouvais répondre. Grâce à ces précautions, pendant plus d'une heure que dura ma chasse il n'arriva d'accident ni au gibier ni à moi.

A te dire vrai, j'étais bien aise de laisser passer le moment où les chasseurs du château avaient coutume de se mettre en campagne, ne me souciant pas, par un reste de vaine gloire, de me trouver sur leur passage ce jour-là. Vers deux heures de l'après-midi, je quittai mon lit de menthe et de serpolet, convaincu que je n'avais à redouter désormais aucune rencontre importune. Je remis la canardière au meunier, qui sembla un peu étonné, peut-être de me revoir les mains vides, et plus probablement de me revoir en vie. J'allai m'installer en face du portail, et j'entrepris d'achever une vue générale de la ruine, aquarelle magnifique qui doit enlever les suffrages du ministre.

J'étais profondément absorbé dans mon travail, quand je crus tout à coup entendre plus distinctement qu'à l'ordinaire ce bruit de cavalerie qui, depuis ma mésaventure, chagrinait sans cesse mes oreilles. Je me retournai avec vivacité, et j'aperçus l'ennemi à deux cents pas de moi. Il était cette fois en tenue de ville, paraissant équipé pour une simple promenade ; il avait fait depuis la veille quelques recrues des deux sexes, et offrait véritablement une masse imposante. Quoique préparé de longue main à cette occurrence, je ne pus

me défendre d'un certain malaise, et je pestai fort contre ces désœuvrés infatigables. Toutefois, je n'eus pas même la pensée de faire retraite ; j'avais perdu le goût de la fuite pour le reste de mes jours.

A mesure que la cavalcade approchait, j'entendais des rires étouffés et des chuchotements dont le secret ne m'échappait point: je dois t'avouer qu'un grain de colère commençait à fermenter dans mon cœur, et tout en continuant ma besogne avec l'apparence du plus vif intérêt et des poses de tête admiratives devant mon aquarelle, je prêtais à la scène qui se passait derrière moi une attention sombre et vigilante. Au surplus l'intention définitive des promeneurs parut être de ménager mon infortune : au lieu de suivre le sentier au bord duquel j'étais établi, et qui était le chemin le plus court pour gagner les ruines, ils s'écartèrent un peu sur la droite et défilèrent en silence. Un seul d'entre eux, quittant le groupe principal, fit brusquement une pointe de côté, et vint s'arrêter à dix pas de mon atelier : quoique j'eusse le front penché sur mon dessin, je sentis, par cette étrange intuition que chacun connaît, un regard humain se fixer sur moi. Je levai les yeux d'un air d'indifférence, les rabaissant presque aussitôt : ce rapide mouvement m'avait suffi pour reconnaître dans cet observateur indiscret la jeune dame au panache bleu, cause première de mes

disgrâces. Elle était là, campée sur son cheval le menton en l'air, les yeux à demi clos, me considérant des pieds à la tête avec une insolence admirable. J'avais cru devoir d'abord, par égard pour son sexe, m'abandonner sans défense à son impertinente curiosité ; mais au bout de quelques secondes, comme elle continuait son manége, je perdis patience, et, relevant la tête plus franchement j'arrêtai mon regard sur le sien, avec une gravité polie, mais avec une profonde insistance. Elle rougit, ce que voyant, je la saluai. Elle me fit, de son côté une légère inclination, s'éloigna au galop de chasse, et disparut sous la voûte de la vieille église. — Je demeurai ainsi maître du champ de bataille, savourant avec plaisir le triomphe de fascination que je venais de remporter sur cette petite personne, qu'il y avait assurément du mérite à décontenancer.

La promenade dans la forêt dura vingt minutes à peine, et je vis bientôt la brillante fantasia déboucher pêle-mêle hors du portail. Je feignis de nouveau une profonde abstraction, mais cette fois encore un cavalier se détacha de la compagnie, et s'avança vers moi : c'était un homme de grande taille, qui portait un habit bleu, boutonné militairement jusqu'à la gorge. Il marchait si droit sur mon petit établissement, que je ne pus m'empêcher de lui supposer la résolution arrêtée

de passer par-dessus, afin de faire rire les dames. Je le surveillais en conséquence d'un œil furtif, mais alerte, lorsque j'eus le soulagement de le voir s'arrêter à deux pas de mon tabouret, et ôter son chapeau : « Monsieur, me dit-il d'une voix franche et pleine, voulez-vous me permettre de voir votre dessin ? » Je lui rendis son salut, m'inclinai en signe d'acquiescement, et poursuivis mon travail. Après un moment de silencieuse contemplation, l'inconnu équestre laissa échapper quelques épithètes louangeuses, qui semblaient lui être arrachées par la violence de ses impressions ; puis reprenant l'allocution directe : « Monsieur, me dit-il, permettez-moi de rendre grâces à votre talent ; nous lui devrons, je n'en puis douter, la conservation de ces ruines, qui sont l'ornement de notre pays. » Je quittai aussitôt ma réserve, qui n'eût plus été qu'une bouderie enfantine, et je répondis, comme il convenait que c'était apprécier avec beaucoup d'indulgence une ébauche d'amateur, que j'avais, au reste, le plus vif désir de sauver ces belles ruines, mais que la partie la plus sérieuse de mon travail menaçait de demeurer très-insignifiante, faute de renseignements historiques que j'avais vainement cherchés dans les archives du chef-lieu.

— Parbleu, Monsieur, reprit le cavalier, vous me faites grand plaisir. J'ai dans ma bibliothèque une

bonne partie des archives de l'abbaye. Venez les consulter à votre loisir. Je vous en serai reconnaissant.

Je remerciai avec embarras.—Je regrettais de n'avoir pas su cela plus tôt. Je craignais d'être rappelé à Paris par une lettre que j'attendais ce jour même. — Cependant je m'étais levé pour faire cette réponse, dont je m'efforçais d'atténuer la mauvaise grâce par la courtoisie de mon attitude. En même temps, je prenais une idée plus nette de mon interlocuteur ; c'était un beau vieillard à large poitrine, qui paraissait porter très-vertement une soixantaine d'hivers, et dont les yeux bleu clair, à fleur de tête, exprimaient la bienveillance la plus ouverte.

— Allons ! allons ! s'écria-t-il, parlons franc ! Il vous répugne de vous mêler à cette bande d'étourdis que voilà là-bas, et que je n'ai pu empêcher hier de faire une sottise pour laquelle je vous présente mes excuses. Je me nomme le marquis de Malouet, Monsieur. Au surplus, les honneurs de la journée ont été pour vous. On voulait vous voir : vous ne vouliez pas être vu. Vous avez eu le dernier mot. Qu'est-ce que vous demandez ?

Je ne pus m'empêcher de rire en entendant une interprétation si favorable de ma triste équipée.

— Vous riez ! reprit le vieux marquis : bravo ! nous allons nous comprendre. Ah ! çà, qu'est-ce qui

vous empêche de venir passer quelques jours chez moi? Ma femme m'a chargé de vous inviter : elle a compris par le menu tous vos ennuis d'hier... Elle a une bonté d'ange, ma femme... elle n'est plus jeune, elle est toujours malade, c'est un souffle, mais c'est un ange... Je vous logerai dans ma bibliothèque... vous vivrez en ermite, si cela vous convient... Mon Dieu! je vois votre affaire, vous dis-je : mes étourneaux vous font peur... vous êtes un homme sérieux : je connais ce caractère-là!... Eh bien! vous trouverez à qui parler... ma femme est pleine d'esprit... moi-même, je n'en manque pas... J'aime l'exercice... il est nécessaire à ma santé... mais il ne faut pas me prendre pour une brute... Diable! pas du tout! je vous étonnerai... Vous devez aimer le whist, nous le ferons ensemble... vous devez aimer à bien vivre, délicatement, j'entends, comme il sied à un homme de goût et d'intelligence... Eh bien! puisque vous appréciez la bonne chère, je suis votre homme; j'ai un cuisinier excellent... j'en ai même deux pour le quart d'heure, un qui part et l'autre qui arrive... il y a conjonction... cela fait une lutte savante... un tournoi académique... dont vous m'aiderez à décerner le prix!... Allons! ajouta-t-il en riant lui-même ingénument de son bavardage, voilà qui est dit, n'est-ce pas? je vous enlève?

Heureux, Paul, l'homme qui sait dire : Non! Seul il

est vraiment maître de son temps, de sa fortune et de son honneur. Il faut savoir dire : Non ; même à un pauvre, même à une femme, même à un vieillard aimable, sous peine de livrer à l'aventure sa charité, sa dignité et son indépendance. Faute d'un *non* viril, que de misères, que de chutes, que de crimes, depuis Adam !

Tandis que je pesais à part moi l'invitation qui m'était adressée, ces réflexions m'assaillirent en foule ; j'en reconnus la profonde sagesse, — et je dis : Oui. — Oui fatal, par lequel je perdais mon paradis, échangeant une retraite complétement à mon gré, paisible, laborieuse, romanesque et libre, contre la gêne d'un séjour où la vie mondaine déploie toutes les fureurs de son insipide dissipation.

Je réclamai le temps nécessaire pour préparer mon déménagement, et M. de Malouet me quitta, après une chaleureuse poignée de main, en me déclarant que je lui plaisais fort, et qu'il allait exciter ses deux cuisiniers à me faire un accueil triomphal. — Je vais, me dit-il, leur annoncer un artiste, un poëte ; ça va leur monter l'imagination.

Vers cinq heures, deux domestiques du château vinrent prendre mon mince bagage et m'avertir qu'une voiture m'attendait au haut des collines. Je dis adieu à ma cellule ; je remerciai mes hôtes, et j'embrassai leurs

marmots, tout barbouillés et mal peignés qu'ils étaient. Ce petit monde sembla me voir partir avec regret. J'éprouvais moi-même une tristesse extraordinaire. Je ne sais quel étrange sentiment m'attachait à cette vallée, mais je la quittai, le cœur serré, comme on quitte une patrie.

A demain, Paul, car je n'en puis plus.

IV

26 septembre.

Le château de Malouet est une construction massive et assez vulgaire, qui date d'une centaine d'années. De belles avenues, une cour d'honneur d'un grand style et un parc séculaire lui prêtent toutefois une véritable apparence seigneuriale. — Le vieux marquis vint me recevoir, au bas du perron, passa son bras sous le mien, et après m'avoir fait traverser une longue file de corridors, m'introduisit dans un vaste salon, où régnait une obscurité presque complète; je ne pus qu'entrevoir vaguement, aux lueurs intermittentes du foyer, une vingtaine de personnages des deux sexes, espacés çà et là par petits groupes. Grâce à ce bienheureux crépuscule, je sauvai mon entrée, qui de loin s'était présentée à mon imagination sous un jour solennel et un peu alarmant. Je n'eus que le temps de recevoir le compliment de bienvenue que madame de Malouet

m'adressa d'une voix faible, mais pénétrante et sympathique. Elle me prit le bras presque aussitôt pour passer dans la salle à manger, ayant résolu, à ce qu'il paraît, de ne refuser aucune marque de considération à un coureur d'une si surprenante agilité.

Une fois à table et en pleine lumière, je ne laissai pas de m'apercevoir que mes prouesses de la veille n'étaient pas oubliées, et que j'étais le point de mire de l'attention générale ; mais je supportai bravement ce feu croisé de regards curieux et ironiques, retranché d'une part, derrière une montagne de fleurs qui ornait le milieu de la table, et soutenu de l'autre dans ma position défensive par la bienveillance ingénieuse de ma voisine. — madame de Malouet est une de ces rares vieilles femmes qu'une force d'esprit supérieure ou une grande pureté d'âme ont protégées contre le désespoir, à l'heure fatale de la quarantième année, et qui ont sauvé du naufrage de leur jeunesse une épave unique, mais un charme souverain, celui de la grâce. Petite, frêle, le visage pâli et macéré par une souffrance habituelle, elle justifie exactement le mot de son mari : C'est un souffle, un souffle qui respire l'intelligence et la bonté. Aucune trace de prétention malséante à son âge, un soin exquis de sa personne sans ombre de coquetterie, un oubli complet de la jeunesse perdue, une sorte de pudeur d'être vieille, et

un désir touchant, non de plaire, mais d'être pardonnée, telle est cette marquise que j'adore. Elle a beaucoup voyagé, beaucoup lu, et connaît bien son Paris. Je m'égarai avec elle dans une de ces causeries rapides où deux esprits qui se rencontrent pour la première fois aiment à faire connaissance, allant d'un pôle à l'autre, effleurant toutes choses, controversant avec gaieté et s'accordant avec bonheur.

M. de Malouet profita de l'enlèvement du plat gigantesque qui nous séparait pour s'assurer de l'état de mes relations avec sa femme. Il parut satisfait de notre bonne intelligence évidente, et élevant sa voix sonore et cordiale : — Monsieur, me dit-il, je vous ai parlé de mes deux cuisiniers rivaux; voici le moment de me prouver que vous méritez la réputation de haut discernement dont je vous ai gratifié auprès de ces virtuoses... Hélas ! je vais perdre le plus ancien, et sans contredit le plus savant de ces maîtres, — l'illustre Jean Rostain. C'est lui, Monsieur, qui, m'arrivant de Paris il y a deux ans, me dit cette belle parole : Un homme de goût, monsieur le marquis, ne peut plus habiter Paris ; on y fait maintenant une certaine cuisine... romantique qui nous mènera loin ! — Bref, Monsieur, Rostain est classique : cet homme rare a une opinion ! Eh bien ! vous venez de goûter successivement à deux plats d'entremets dont la crème forme la

base essentielle : suivant moi, ces deux plats sont réussis l'un et l'autre ; mais l'œuvre de Rostain m'a paru d'une supériorité prononcée... Ah ! ah ! Monsieur, je suis curieux de savoir si vous pourrez de vous-même, et sur cette seule indication, assigner à chaque arbre son fruit, et rendre à César ce qui est à César... Ah ! ah ! voyons cela.

Je jetai un coup d'œil à la dérobée sur les restes des deux plats que me signalait le marquis, et je n'hésitai pas à qualifier de classique celui que couronnait un temple de l'Amour, avec une image de ce dieu en pâte polychrôme.

— Touché ! s'écria le marquis. Bravo ! Rostain le saura, et son cœur en sera réjoui. Ah ! Monsieur, que n'ai-je eu l'honneur de vous recevoir chez moi quelques jours plus tôt ! J'aurais peut-être gardé Rostain, ou, pour mieux dire, Rostain m'eût peut-être gardé, car je ne puis vous cacher, messieurs les chasseurs, que vous n'êtes point dans les bonnes grâces du vieux chef, et je ne suis pas loin d'attribuer son départ, de quelques prétextes qu'il le colore, aux dégoûts dont l'abreuve votre indifférence. Je crus lui être agréable en lui annonçant, il y a quelques semaines, que nos réunions de chasse allaient lui assurer un concours d'appréciateurs digne de ses talents. — Monsieur le marquis m'excusera, me répondit Rostain avec un sourire

mélancolique, si je ne partage point ses illusions : en premier lieu, un chasseur dévore et ne mange point ; il apporte à table un estomac de naufragé, *iratum ventrem*, comme dit Horace, et engloutit sans choix et sans réflexion, *gulæ parens*, les productions les plus sérieuses d'un artiste ; en second lieu, l'exercice violent de la chasse a développé chez le convive une soif désordonnée qui s'assouvit généralement sans modération. Or monsieur le marquis n'ignore pas le sentiment des anciens sur l'usage excessif du vin pendant le repas : —il émousse le goût — *exsurdant vina palatum !* — Néanmoins monsieur le marquis peut être assuré que je travaillerai pour ses invités avec ma conscience habituelle, quoique avec la douloureuse certitude de n'être point compris. — En achevant ces mots, Rostain se drapa dans sa toge, adressa au ciel le regard du génie méconnu, et sortit de mon cabinet.

— J'aurais cru, dis-je au marquis, qu'aucun sacrifice ne vous eût coûté pour retenir ce grand homme.

— Vous me jugez bien, monsieur, reprit M. de Malouet ; mais vous allez voir qu'il me conduisit jusqu'aux limites de l'impossible. Il y a précisément huit jours, M. Rostain, m'ayant demandé une audience particulière, m'annonça qu'il se voyait dans la pénible nécessité de quitter mon service. — Ciel ! monsieur Rostain, quitter mon service ! Et où irez-vous ? — A Paris. —

Comment ! à Paris ! Mais vous aviez secoué sur la grande Babylone la poudre de vos sandales ! La décadence du goût, l'essor de plus en plus marqué de la cuisine romantique ! ce sont vos propres paroles, Rostain... Il soupira : — Sans doute, monsieur le marquis, mais la vie de province a des amertumes que je n'avais point pressenties. — Je lui proposai des gages fabuleux, il refusa. — Voyons, qu'y a-t-il donc, mon ami ? Ah ! je sais ! vous n'aimez point la fille de cuisine ; elle trouble vos méditations par ses chants grossiers : — soit, je la congédie !... Cela ne suffit pas ? C'est donc Antoine qui vous déplaît ? Je le renvoie ! Est-ce mon cocher ? Je le chasse ! — Bref, je lui offris, messieurs, toute ma maison en holocauste. A ces prodigieuses concessions, le vieux chef secouait la tête avec indifférence. — Mais enfin, m'écriai-je, au nom du ciel, monsieur Rostain, expliquez-vous ! — Mon Dieu ! monsieur le marquis, me dit alors Jean Rostain, je vous avouerai qu'il m'est impossible de vivre dans un endroit où je ne trouve personne pour faire ma partie de billard !... — Ma foi ! c'était trop fort ! ajouta le marquis avec une bonhomie plaisante ; je ne pouvais pourtant pas faire moi-même sa partie de billard ! J'ai dû me résigner : j'ai écrit aussitôt à Paris, et il m'est arrivé hier soir un jeune cuisinier à moustaches, qui m'a déclaré se nommer Jacquemart (des Deux-

Sèvres). Le classique Rostain, par un sublime mouvement de gloire, a voulu seconder M. Jacquemart (des Deux-Sèvres) dans son premier travail, et voilà comment j'ai pu vous servir aujourd'hui, messieurs, ce grand repas éclectique dont, je le crains, nous aurons seuls apprécié, monsieur et moi, les mystérieuses beautés.

M. de Malouet se leva de table en achevant l'épopée de Rostain. Après le café, je suivis les fumeurs dans la cour. La soirée était magnifique. Le marquis m'entraîna dans l'avenue, dont le sable fin étincelait aux rayons de la lune, entre les ombres épaisses des grands marronniers. Tout en causant avec une négligence apparente, il me fit subir une sorte d'examen sur beaucoup de matières, comme pour s'assurer que j'étais digne de l'intérêt qu'il m'avait témoigné si gratuitement jusque-là. Nous fûmes loin de nous accorder sur tous les points ; mais, doués l'un et l'autre de bonne foi et de bienveillance, nous trouvâmes presque autant de plaisir à discuter qu'à nous entendre. Cet épicurien est un penseur ; sa pensée, toujours généreuse, a pris dans la solitude où elle s'exerce un tour bizarre et paradoxal. Je voudrais t'en donner une idée. — Il m'embarrassa un peu en me disant tout à coup :

— Quel est votre sentiment, monsieur, sur la noblesse, considérée comme institution dans notre temps et dans

notre France ? — Il vit que j'hésitais. — Parlez franchement, que diantre ! Vous voyez que je suis un homme franc ! — Ma foi ! monsieur, dis-je, j'ai pour la noblesse les sentiments d'un artiste : je la regarde... comme un monument national..., comme une belle ruine historique, que j'aime, que je respecte, quand elle daigne ne pas m'écraser. — Oh ! oh ! reprit-il en riant, nous avons du chemin à faire pour nous entendre sur ce point-là ! Je ne conviendrai jamais que je sois une ruine, même historique ! Je vous étonnerais beaucoup, n'est-ce pas, si je vous disais que, suivant ma manière de voir, il n'y a pas de France possible sans noblesse ?

— Vous m'étonneriez positivement, dis-je.

— C'est pourtant ma pensée, et je la crois sérieuse. Je ne conçois pas plus une nation sans une aristocratie classée, sans une noblesse, que je ne concevrais une armée sans état-major. La noblesse est l'état-major intellectuel et moral d'un pays.

— Est-elle cela chez nous ?

— Elle a été en d'autres temps, monsieur, tout ce qu'elle devait être dans la mesure de la civilisation de ces temps-là ; elle a été la tête, le cœur et le bras de la nation. Elle a méconnu depuis, je l'avoue, et jamais plus cruellement qu'au siècle dernier, le rôle nouveau que lui imposait une ère nouvelle. Aujourd'hui, sans

le méconnaître, elle semble généralement l'oublier. Si le ciel m'eût donné un fils... ah ! je touche là une corde toujours douloureuse dans mon cœur !... je me serais fait un cas de conscience, pour moi, de l'arracher à cette oisiveté boudeuse et découragée où les restes de notre vieille phalange vivent et meurent dans un vain regret du passé. Sans cesser d'être le premier par le courage, — vertu ancienne qui n'a pas cessé, comme on voit, d'être utile au pays, — j'aurais pris soin qu'il fût encore le premier, un des premiers du moins, par les lumières, par la science, par le goût, par toutes les expressions de cette noble activité d'esprit qui nous assure aujourd'hui notre place sous le soleil ! Ah ! dites-moi qu'une aristocratie doit surveiller attentivement la marche de la civilisation de son temps et de son pays, et non-seulement la suivre, mais la guider toujours ! Dites-moi encore, si vous voulez, qu'elle ne doit jamais fermer ses cadres à demeure, qu'elle a parfois besoin de recrues et de sang nouveau, qu'elle doit s'approprier avec choix tout mérite éminent et toute vertu éclatante, je vous l'accorde de grand cœur : c'est mon opinion ; mais ne me dites pas qu'une nation peut se passer d'une aristocratie, — ou permettez-moi en ce cas de vous demander ce que vous pensez de la civilisation américaine : c'est la seule en effet qui soit complétement dégagée de toute

influence immédiate ou lointaine d'une aristocratie présente ou passée.

— Mais il me semble, lui dis-je, évitant de répondre directement à sa question, il me semble qu'en France du moins nous avons cet état-major intellectuel que vous demandez : c'est l'aristocratie naturelle et légitime du travail et du mérite. J'espère que celle-là ne nous manquera jamais. Je crois que la classer, c'est vouloir l'entraver et la restreindre. A quoi bon créer une institution, quand il y a là un fait éternel de sa nature, qui se renouvelle et se perpétue de lui-même à chaque génération ?

— Ta ! ta ! ta ! s'écria le marquis en s'échauffant, voilà du fruit nouveau ! Croyez-vous de bonne foi qu'une nation, un génie national, une civilisation nationale, puissent naître, se développer et se conserver par le seul fait des individualités plus ou moins brillantes que chaque génération met au jour ? Interrogez l'histoire, ou plutôt regardez l'Amérique encore une fois : les États-Unis ont, comme tous les autres états je suppose, leur contingent naturel d'hommes de talent et de vertu ; ont-ils ce qu'on peut appeler un génie national ? quel est-il ? Faites-moi l'honneur de m'en décrire un seul trait... Bah ! ils n'ont pas de capitale seulement ! Je les défie d'en avoir une ! Une capitale n'est que le siége d'une aristocratie. Non, monsieur,

non, le fait ne suffit pas, il y a une loi qu'on ne peut méconnaître : rien de fort, rien de grand, rien de durable sous le ciel sans l'autorité, sans l'unité, sans la tradition. Ces trois conditions de grandeur et de durée, vous ne les trouverez que dans une institution permanente. Il faut une tribu sainte à la garde du feu sacré. Il nous faut un corps d'élite qui se fasse un devoir et un honneur héréditaires de concentrer dans son sein le culte du génie de la patrie, de maintenir, de pratiquer ou d'encourager les vertus, l'urbanité, les sciences, les arts, les industries qui composent ce que le monde entier salue sous le nom de civilisation française ! Figurez-vous enfin une noblesse régénérée dans cet esprit-là, comprenant son métier, ni exclusive ni banale, appuyant toujours sa suprématie officielle sur une véritable et évidente supériorité, notre société, notre civilisation, notre patrie vivront et grandiront. Sinon, non. Paris, vrai symbole aristocratique, vous maintiendra encore quelque temps. Voilà tout... Ah ! ah ! qu'est-ce que vous répondrez à cela ?

— Je vous répondrai par une question, si vous me le permettez : Comment vous comportez-vous de votre personne dans ce petit coin de la France où vous résidez ?

— Mais, monsieur, je m'y comporte fort bien, et suivant mes principes : j'y suis, autant qu'il est en

moi, l'expression la plus élevée de mon temps et de mon pays. J'y importe le bon sens, le bon goût et le drainage. Je daigne être le maire de ma commune. Je bâtis à mes paysans des écoles, des salles d'asile et une église, — le tout à mes frais, bien entendu.

— Et vos paysans, dis-je, qu'est-ce qu'ils font?

— Parbleu ! ils me détestent !

— Vous voyez, lui dis-je en riant, que l'esprit moderne ne souffle pas directement dans le sens de vos théories, puisqu'il suffit de votre qualité de noble pour fermer les yeux et le cœur de ces messieurs à vos vertus et à vos bienfaits.

— Ah ! l'esprit moderne! l'esprit moderne ! s'écria le marquis : eh bien ! quand il souffle de travers, il faut le redresser ! Ah ! jeune homme, c'est de la faiblesse, cela ! Je vous dirai comme Rostain : Si vous obéissez servilement à ce que vous appelez l'esprit moderne, vous nous ferez une cuisine romantique qui nous mènera loin !... Or çà, mon jeune ami, allons retrouver ces dames et faire notre whist.

En nous rapprochant du château, nous entendîmes un grand bruit de voix et de rires, et nous aperçûmes au bas du perron une dizaine de jeunes gens sautant et bondissant, comme pour atteindre, sans l'intermédiaire des degrés, la plate-forme qui couronne le double escalier. Nous pûmes pressentir l'explication de

cette gymnastique passionnée aussitôt que la clarté de la lune nous eut permis de distinguer une robe blanche sur la plate-forme. C'était évidemment un tournoi dont la robe blanche devait nommer le vainqueur. La jeune femme (si elle n'eût pas été jeune, ils n'auraient pas sauté si haut) était appuyée sur la balustrade, exposant hardiment à la rosée d'un soir d'automne et aux baisers de Diane sa tête jonchée de fleurs et ses épaules nues : elle se penchait légérement, et tendait aux lutteurs un objet assez difficile à discerner de loin : c'était une fine cigarette, délicat travail de sa main blanche et de ses ongles roses. Bien que ce spectacle n'eût rien que de charmant, M. de Malouet y trouva apparemment quelque chose qui ne lui plut pas, car son accent de bonne humeur se nuança d'une teinte assez sensible d'impatience lorsqu'il murmura : Allons ! j'en étais sûr ! c'est la *petite comtesse !*

Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'avais reconnu dans la *petite comtesse* mon amazone aux plumes bleues, qui, avec ou sans plumes, paraît avoir le même tempérament. Elle me reconnut très-bien de son côté, comme tu vas le voir. Au moment où nous achevions, M. de Malouet et moi, de monter le perron, laissant les prétendants rivaux se débattre et s'élancer avec une ardeur croissante, la petite comtesse, intimidée peut-être par la présence du marquis, voulut en finir

3.

et me mit brusquement sa cigarette dans la main en me disant : Tenez ! c'est pour vous ! Au fait, c'est vous qui sautez le mieux. — Et elle disparut sur ce beau trait, qui avait le double avantage de désobliger à la fois les vaincus et le vainqueur.

Ce fut, en ce qui me concerne, le dernier épisode remarquable de la soirée. Après le whist, je prétextai un peu de fatigue, et M. de Malouet eut l'obligeance de m'installer lui-même dans une jolie chambre tendue de perse et contiguë à la bibliothèque. J'y fus incommodé une partie de la nuit par le bruit monotone du piano et par le roulement des voitures, indices de civilisation qui me firent regretter plus amèrement que jamais ma pauvre thébaïde.

V

26 septembre.

J'ai eu la satisfaction de trouver dans la bibliothèque du marquis les documents historiques qui me manquaient. Ils proviennent effectivement de l'ancien chartrier de l'abbaye, et offrent à la famille de Malouet un intérêt particulier. Ce fut un Guillaume Malouet, très-noble homme et chevalier, qui, au milieu du douzième siècle, du consentement de messieurs ses fils, Hugues, Foulques, Jean et Thomas, restaura l'église et fonda l'abbaye en faveur de l'ordre des bénédic-

tins, pour le salut de son âme et des âmes de ses pères, concédant à la congrégation, entre autres jouissances et redevances, la nue-propriété des hommes de l'abbaye, la dîme de tous ses revenus, la moitié de la laine de ses troupeaux, trois charges de cire à toucher chaque année au Mont-Saint-Michel en mer, puis la rivière, les landes, les bois et le moulin, — *et molendinum in eodem situ*. J'ai eu du plaisir à suivre, dans le mauvais latin du temps, la description de ce paysage familier. Il n'a point changé.

La charte de fondation est de 1145. Des chartes postérieures prouvent que l'abbaye du Rozel était en possession, au treizième siècle, d'une sorte de patriarcat sur tous les instituts de l'ordre de saint Benoît qui existaient alors dans la province de Normandie. Il s'y tenait chaque année un chapitre général de l'ordre, présidé par l'abbé du Rozel, et où une dizaine d'autres couvents étaient représentés par leurs plus hauts dignitaires. La discipline, les travaux, le régime temporel et spirituel de tous les bénédictins de la province y étaient contrôlés et réformés avec une sévérité que les procès-verbaux de ces petits conciles attestent dans le plus noble langage. Ces scènes pleines de dignité se passaient dans cette salle capitulaire aujourd'hui honteusement profanée.

Mon abbaye était donc, dans cette grande province, la

première d'un ordre illustre, dont le nom seul rappelle ce que le travail a de plus noble et de plus austère. C'est un beau titre, qui explique la magnificence de l'église, et qui doit en préserver les restes. J'ai désormais sous la main les éléments d'un travail intéressant et complet; mais je m'oublie trop souvent dans la lecture de ces anciennes chartes remplies de petits faits caractéristiques, d'incidents et de coutumes empruntés à la vie de chaque jour, et qui me transportent dans le cœur et dans la réalité même des âges écoulés : ces âges vraisemblablement ne valaient pas le nôtre, mais du moins ils en diffèrent, et nous n'en prenons d'ailleurs que ce qui nous plaît. Peut-être aussi, quand nous aimons à nous approprier par l'étude les idées, les émotions, les habitudes même des hommes qui nous ont précédés sur la terre, sentons-nous la douceur d'étendre dans le passé notre vie personnelle, que borne un si court avenir, de remuer dans notre cœur, pendant notre passage d'un jour, les sensations de plusieurs siècles.

A part les archives, cette bibliothèque est fort riche, et cela me détourne. De plus, le tourbillon mondain qui sévit dans le château ne laisse pas de porter quelques atteintes à mon indépendance. Enfin mes excellents hôtes me reprennent souvent d'une main la liberté qu'ils me donnent de l'autre : comme la plupart

des gens du monde, ils ne se font pas une idée très nette de l'occupation suivie qui mérite le nom de travail, et une heure ou deux de lecture leur paraissent le dernier terme du labeur qu'un homme peut supporter dans sa journée. — « Soyez libre ! montez à votre ermitage ! travaillez à votre aise ! me dit chaque matin M. de Malouet ; une heure après, il est à ma porte. — Eh bien ! travaillons-nous ? — Mais, oui, je commence. — Comment ! diantre ! il y a plus de deux heures que vous y êtes ! Vous vous tuez, mon ami. Au surplus, soyez libre !... Ah çà ! ma femme est au salon... Quand vous aurez fini, vous irez lui tenir compagnie, n'est-ce pas ? — Oui, certainement. — Mais seulement quand vous aurez fini, bien entendu ! — Et il part pour la chasse ou pour une promenade au bord de la mer. Quant à moi, préoccupé de l'idée que je suis attendu, et voyant que je ne ferai plus rien qui vaille, je me décide bientôt à aller rejoindre madame de Malouet, que je trouve en grande conversation avec son curé ou avec Jacquemart (des Deux-Sèvres) : elle me dérange, je la gêne, et nous nous sourions agréablement.

Voilà comment se passe en général le milieu du jour. — Le matin, je me promène à cheval avec le marquis, qui veut bien m'épargner la cohue des grands carrousels. Le soir, je joue le whist, puis je cause avec les

dames, et j'essaye de me défaire à leurs pieds de ma réputation et de ma peau d'ours, car aucune originalité ne me plaît en moi, et celle-là moins qu'une autre. Il y a dans le caractère sérieux, poussé jusqu'à la raideur et jusqu'à la mauvaise grâce vis-à-vis des femmes, quelque chose de cuistre qui messied aux plus grands talents et qui ridiculise les petits. Je me retire ensuite, et je travaille assez tard dans la bibliothèque. C'est un bon moment.

La société habituelle du château se compose des hôtes du marquis, qui sont toujours nombreux dans cette saison, et de quelques personnes des environs. Ce grand train de maison a surtout pour objet de fêter la fille unique de M. de Malouet, qui vient chaque année passer l'automne dans sa famille. C'est une personne d'une beauté sculpturale, qui s'amuse avec une dignité de reine, et qui communique avec les mortels par des monosyllabes dédaigneux, prononcés d'une voix de basse profonde. Elle a épousé, il y a une douzaine d'années, un Anglais attaché au corps diplomatique, lord A..., personnage également beau et également impassible. Il adresse par intervalles à sa femme un monosyllabe anglais auquel elle répond imperturbablement par un monosyllabe français. Cependant trois petits lords, dignes du pinceau de Lawrence, rôdent majestueusement autour de ce couple olym-

pien, attestant entre les deux nations une secrète intelligence qui se dérobe au vulgaire.

Un couple à peine moins remarquable nous arrive chaque jour d'un château voisin. Le mari est un M. de Breuilly, ancien garde-du-corps et ami de cœur du marquis. C'est un vieillard fort vif, encore beau cavalier et qui porte un chapeau trop petit sur des cheveux gris coupés en brosse. Il a le travers peut-être naturel, de scander ses mots, et de parler avec une lenteur qui semble affectée. Il serait d'ailleurs fort aimable, s'il n'avait l'esprit constamment torturé par une ardente jalousie, et par une crainte non moins ardente de laisser voir sa faiblesse, qui toutefois crève les yeux de tout le monde. On s'explique mal comment, avec de pareilles dispositions et beaucoup de bon sens, il a commis la faute d'épouser à cinquante-cinq ans une femme jeune, jolie, et créole, je crois, par-dessus le marché.

— M. de Breuilly ! dit le marquis, lorsqu'il me présenta au pointilleux gentilhomme, — mon meilleur ami, qui sera infailliblement le vôtre, et qui, tout aussi infailliblement, vous coupera la gorge si vous faites la cour à sa femme. — Mon Dieu ! mon ami, répondit M. de Breuilly avec un ricanement des moins joyeux, et en accentuant chaque mot à sa manière, pourquoi me donner à monsieur comme

l'Othello bas-normand ! Monsieur peut assurément... Monsieur est parfaitement libre... il connaît d'ailleurs et il sait observer la limite des choses... Au surplus, monsieur, voici madame de Breuilly, souffrez que je la recommande moi-même à vos attentions.

Un peu surpris de ce langage, j'eus la bonhomie ou l'innocente malice de l'interpréter littéralement. Je m'assis carrément à côté de madame de Breuilly, et je me mis à lui faire ma cour, en observant la limite des choses. Cependant M. de Breuilly nous surveillait de loin avec une mine extraordinaire ; je voyais étinceler sa prunelle grise comme une cendre incandescente ; il riait aux éclats, grimaçait, piétinait, et se désossait les doigts avec des craquements sinistres. M. de Malouet vint à moi brusquement, m'offrit une carte de whist, et, me prenant à part : — Qu'est-ce qui vous prend ? me dit-il. — Moi ? rien. — Ne vous ai-je pas averti ? C'est fort sérieux. Voyez Breuilly ! C'est la seule faiblesse de ce galant homme ; chacun la respecte ici. Faites de même, je vous en prie.

De la faiblesse de ce galant homme il résulte que sa femme est vouée dans le monde à une quarantaine perpétuelle. Le caractère belliqueux d'un mari n'est souvent qu'un attrait de plus pour la foudre ; mais on hésite à risquer sa vie sans l'apparence d'une com-

pensation possible, et nous avons ici un homme qui vous menace tout au moins d'un éclat public, non-seulement avant moisson, comme on dit, mais même avant les semailles. Cela décourage visiblement les plus entreprenants, et il est fort rare que madame de Breuilly n'ait pas à sa droite et à sa gauche deux places vides, malgré sa grâce nonchalante, malgré ses grands yeux de créole, et en dépit de ses regards plaintifs et suppliants qui semblent toujours dire : Mon Dieu ! personne ne m'induira donc en tentation !

Tu croirais que l'abandon où vit manifestement la pauvre femme doit être pour son mari un motif de sécurité. Point. Son ingénieuse manie sait y découvrir une cause nouvelle de perplexités. — Mon ami, disait-il hier à M. de Malouet; tu sais que je ne suis pas plus jaloux qu'un autre ; mais sans être Orosmane, je ne prétends pas être George Dandin. Eh bien ! une chose m'inquiète, mon ami : as-tu remarqué qu'en apparence personne ne fait la cour à ma femme ? — Parbleu ! si c'est là ce qui te préoccupe... — Sans doute : tu m'avoueras que cela n'est pas naturel. Ma femme est jolie. Pourquoi ne lui fait-on pas la cour comme à une autre ? Il y a quelque chose là-dessous.

Heureusement et au grand avantage de la question sociale, toutes les jeunes femmes qui séjournent et se succèdent au château ne sont point gardées par des

dragons de cette taille. Quelques-unes même, et parmi elles deux ou trois Parisiennes en vacances, affichent une liberté d'allures, un amour du plaisir et une exagération d'élégance qui dépassent les bornes de la discrétion. Tu sais que je n'apprécie pas beaucoup cette manière d'être qui répond mal à l'idée que je me fais des devoirs d'une femme, et même d'une femme du monde; mais je me range sans hésiter du parti de ces évaporées, leur conduite me paraît même l'idéal de la splendeur du vrai, quand j'entends ici le soir certaines pieuses matrones distiller contre elles dans des commérages de portières, le venin de la plus basse envie qui puisse gonfler un cœur départemental. Au surplus, il n'est pas toujours nécessaire de quitter Paris pour avoir le vilain spectacle de ces provinciales déchaînées contre ce qu'elles appellent le vice, c'est à savoir la jeunesse, l'élégance, la distinction, le charme, en un mot tout ce que les bonnes dames n'ont plus ou n'ont jamais eu.

Toutefois, quelque dégoût que ces chastes mégères m'inspirent pour la vertu qu'elles prétendent soutenir (ô vertu ! que de crimes on commet en ton nom!), je suis forcé, à mon vif regret, de m'accorder avec elles sur un point, et de convenir qu'une de leurs victimes au moins donne une apparence de justice à leur réprobation et à leurs calomnies. L'ange même de la bien-

veillance se voilerait la face devant ce modèle achevé de dissipation, de turbulence, de futilité, et finalement d'extravagance mondaine, qui s'appelle de son nom la comtesse de Palme, et de son surnom — la petite comtesse : surnom assez impropre d'ailleurs, car la dame n'est point petite, mais simplement mince et élancée. Madame de Palme a vingt-cinq ans : elle est veuve ; elle demeure l'hiver à Paris chez une sœur, et l'été dans un manoir de Normandie, chez sa tante, madame de Pontbrian. Permets que je me défasse d'abord de la tante.

Cette tante, qui est d'une très ancienne noblesse, se distingue à première vue par un double mérite, par la ferveur de ses opinions héréditaires et par une dévotion stricte. Ce sont deux titres de recommandation que j'admets pleinement pour mon compte. Tout principe ferme et tout sentiment sincère commandent en ce temps-ci un respect particulier. Malheureusement madame de Pontbrian me paraît être du nombre de ces grandes dévotes qui sont de fort petites chrétiennes. Elle est de celles qui, réduisant à quelques menues observances, dont elles sont ridiculement fières, tous les devoirs de leur foi religieuse ou politique, prêtent à l'une et à l'autre une mine revêche et haïssable, dont l'effet n'est pas précisément d'attirer des prosélytes. Les pratiques, en toute chose, suffisent

à sa conscience : du reste aucune trace de charité, de bonté, aucune trace surtout d'humilité. Sa généalogie, son assiduité aux églises, et ses pèlerinages annuels auprès d'un illustre exilé (qui probablement se passerait fort de voir ce visage) inspirent à cette fée une si haute idée d'elle-même et un si profond mépris pour son prochain, qu'elle en est véritablement insociable. Elle demeure sans cesse absorbée, avec une physionomie de relique, dans le culte de latrie qu'elle croit se devoir à elle-même. Elle ne daigne parler qu'à Dieu, et il faut que Dieu soit vraiment le bon Dieu s'il l'écoute.

Sous le patronage nominal de cette duègue mystique, la petite comtesse jouit d'une indépendance absolue dont elle use à outrance. Après avoir passé l'hiver à Paris, où elle crève régulièrement deux chevaux et un cocher par mois pour se donner le plaisir de faire un tour de valse chaque soir dans une demi-douzaine de bals différents, madame de Palme sent le besoin de goûter la paix des champs. Elle arrive chez sa tante, elle saute sur un cheval et part au galop. Peu lui importe où elle va, pourvu qu'elle aille. Le plus souvent elle vient au château de Malouet, où l'excellente maîtresse du logis lui témoigne une prédilection que je ne m'explique pas. Familière avec les hommes, impertinente avec les femmes, la petite comtesse offre une large prise aux hommages les plus indiscrets des uns,

à la haine jalouse des autres. Indifférente aux outrages de l'opinion, elle semble respirer volontiers l'encens le plus grossier de la galanterie ; mais ce qu'il lui faut avant tout, c'est le bruit, le mouvement, le tourbillon, le plaisir mondain poussé jusqu'à sa fougue la plus extrême et la plus étourdissante ; ce qu'il lui faut chaque matin, chaque soir et chaque nuit, c'est une chasse à toute volée qu'elle dirige avec frénésie, un lansquenet d'enfer où elle fasse sauter la banque, un cotillon échevelé qu'elle mène jusqu'à l'aurore. Un seul temps d'arrêt, une minute de repos, de recueillement, de réflexion, — dont elle est d'ailleurs incapable, — la tuerait. Jamais existence ne fut à la fois plus remplie et plus vide, jamais activité plus incessante et plus stérile.

C'est ainsi qu'elle traverse la vie à la hâte et sans débrider, gracieuse, insouciante, affairée et ignorante comme son cheval. Quand elle touchera le poteau fatal, cette femme tombera du néant de son agitation dans le néant du repos éternel, sans que jamais l'ombre d'une idée sérieuse, la notion la plus faible du devoir, le nuage le plus léger d'une pensée digne d'un être humain, aient effleuré, même en rêve, le cerveau étroit que recouvre son front pur, souriant et stupide. On pourrait dire que la mort, à quelque âge qu'elle doive la surprendre, trouvera la petite comtesse telle

— D'abord, me dit madame de Malouet, les justes ne se découragent point : ensuite il n'y en a pas. — Croyez-vous en être un, vous, par hasard ?

— Pour cela, non : je sais parfaitement le contraire.

— Eh bien, où prenez-vous le droit de juger si sévèrement votre prochain ?

— Je ne reconnais pas madame de Palme pour mon prochain.

— C'est commode. Madame de Palme, monsieur, a été mal élevée, mal mariée et toujours gâtée ; mais, croyez-moi, c'est un vrai diamant dans sa gangue.

— Je ne vois que la gangue.

— Et soyez sûr qu'il ne lui faut qu'un bon ouvrier, j'entends un bon mari, qui sache le tailler et le polir.

— Permettez-moi de plaindre ce futur lapidaire.

Madame de Malouet agita son pied sur le tapis, et laissa voir quelques autres signes d'impatience, que je ne sus d'abord comment interpréter, car elle n'a jamais d'humeur ; mais soudain une pensée, que je crus lumineuse, me traversa l'esprit : je ne doutai pas que je n'eusse enfin découvert le côté faible et l'unique défaut de cette charmante vieille femme. Elle était possédée de la manie de faire des mariages, et dans son désir chrétien d'arracher la petite comtesse à l'abîme de perdition, elle méditait secrètement de m'y précipiter avec elle, quoique indigne. Pénétré de

cette conviction modeste, je me tins sur une défensive qui me semble, à l'heure qu'il est, d'un beau ridicule.

— Mon Dieu ! dit madame de Malouet, parce que vous doutez de sa littérature !...

— Je ne doute pas de sa littérature, dis-je : je doute qu'elle sache lire.

— Mais enfin, sérieusement, que lui reprochez-vous, voyons ? reprit madame de Malouet d'une voix singulièrement émue.

Je voulus démolir d'un seul coup le rêve matrimonial dont je supposais que se berçait la marquise. — Je lui reproche, répondis-je, de donner au monde le spectacle, souverainement irritant même pour un profane comme moi, de la nullité triomphante et du vice superbe. Je ne vaux pas grand'chose, c'est vrai, et je n'ai point le droit de juger, mais il y a en moi, comme dans tout public de théâtre, un fond de raison et de moralité qui se soulève en face des personnages complétement dénués de bon sens ou de vertu et qui ne veut pas qu'ils triomphent.

L'agitation de la vieille dame redoubla : — Pensez-vous que je la recevrais, si elle méritait toutes les pierres que la calomnie lui jette ?

— Je pense qu'il vous est impossible de croire au mal.

— Bah ! je vous assure que vous ne faites pas ici

preuve de pénétration. Ces histoires d'amour qu'on lui prête... ça lui ressemble si peu ! C'est une enfant qui ne sait pas seulement ce que c'est que d'aimer !

— J'en suis persuadé, madame. Sa coquetterie banale en est une preuve suffisante. Je suis même prêt à jurer que les entraînements de l'imagination ou de la passion sont complétement étrangers à ses erreurs, qui de la sorte demeurent sans excuse.

— Oh! mon Dieu! s'écria madame de Malouet en joignant les mains, taisez-vous donc ! c'est une pauvre enfant abandonnée! Je la connais mieux que vous... je vous atteste que, sous son apparence beaucoup trop légère, j'en conviens, elle a dans le fond autant de cœur que d'esprit.

— C'est précisément ce que je pense, madame; autant de l'un que de l'autre.

— Ah! c'est vraiment insupportable! murmura madame de Malouet en laissant retomber ses bras comme désespérée. — Au même instant je vis s'agiter violemment le rideau qui couvrait à demi la porte près de laquelle nous étions assis, et la petite comtesse, quittant la cachette où l'avait confinée l'exigence de je ne sais quel jeu, se montra un moment à nos yeux dans la baie de la porte, et alla rejoindre le groupe des joueurs qui se tenait dans un petit salon voisin. Je regardai madame de Malouet : — Comment! elle était là!

— Parfaitement. Elle nous entendait, et de plus elle nous voyait. J'ai eu beau multiplier les signes, vous étiez parti !

Je demeurai un peu confus. Je regrettais la dureté de mes paroles, car, en attaquant si violemment cette jeune femme, j'avais cédé à l'entraînement de la controverse plutôt qu'à un sentiment d'animadversion sérieuse. Au fond, elle m'est indifférente, mais c'est un peu trop de l'entendre vanter. — Et maintenant que dois-je faire ? dis-je à madame de Malouet. Elle réfléchit un moment, et me répondit, en haussant légèrement les épaules : — Ma foi, rien : c'est ce qu'il y a de mieux.

Le moindre souffle fait déborder une coupe pleine : c'est ainsi que le petit désagrément de cette scène semble avoir exagéré le sentiment d'ennui qui ne me quitte guère depuis mon arrivée dans ce lieu de plaisance. Cette gaieté continue, ce mouvement convulsif, ces courses, ces danses, ces dîners, cette allégresse sans trêve et cet éternel bruit de fête m'importunent jusqu'au dégoût. Je regrette amèrement le temps que j'ai perdu à des lectures et à des recherches qui ne concernent en rien ma mission officielle, et n'en ont guère avancé le terme ; je regrette les engagements que les aimables instances de mes hôtes ont arrachés à ma faiblesse ; je regrette ma vallée de Tempé ; par-dessus

tout, Paul, je te regrette. Il y a certainement dans ce petit centre social assez d'esprits distingués et bienveillants pour former les éléments des relations les plus agréables et même les plus élevées; mais ces éléments se trouvent noyés dans la cohue mondaine et vulgaire. On ne les en dégage qu'avec peine, avec gêne, et jamais sans mélange. M. et madame de Malouet, M. de Breuilly même, quand sa jalousie insensée ne le prive pas de l'usage de ses facultés, sont certainement des intelligences et des cœurs d'élite; mais la seule différence des années ouvre des abîmes entre nous. Quant aux jeunes gens et aux hommes de mon âge que je rencontre ici, ils marchent tous d'un pas plus ou moins alerte dans le chemin de madame de Palme. Il suffit que je ne les y suive pas pour qu'ils me témoignent une sorte de froideur voisine de l'antipathie. Ma fierté n'essaye pas de rompre cette glace, bien que deux ou trois parmi eux me semblent bien doués, et révèlent des instincts supérieurs à la vie qu'ils ont adoptée.

Il est une question que je me pose quelquefois à ce sujet : valons-nous mieux, toi et moi, jeune Paul, que cette foule de joyeux compagnons et d'aimables viveurs, ou bien en différons-nous simplement? Comme nous, ils ont de l'honnêteté et de l'honneur; comme nous, ils n'ont ni vertu ni religion

proprement dites. Jusque-là nous sommes égaux. Nos goûts seuls et nos plaisirs ne se ressemblent pas : toutes leurs préoccupations appartiennent aux légers propos du monde, aux soins de la galanterie et à l'activité matérielle ; les nôtres se donnent avec une prédilection presque exclusive à l'exercice de la pensée, aux talents de l'esprit, aux œuvres bonnes ou mauvaises de l'intelligence. Au point de vue de la vérité humaine et suivant l'estime commune, il n'est guère douteux que la différence ne soit ici à notre avantage; mais dans un ordre plus élevé, dans l'ordre moral, et, pour ainsi dire, devant Dieu, cette supériorité se soutient-elle ? Ne faisons-nous, comme eux, que céder à un penchant qui nous entraîne d'un côté plutôt que d'un autre, ou obéissons-nous à un grand devoir? Quel est aux yeux de Dieu le mérite de la vie intellectuelle? Il me semble quelquefois que nous professons pour la pensée une sorte de culte païen dont il ne tient nul compte, et qui peut-être même l'offense. Plus souvent je crois qu'il veut qu'on use de la pensée, dût-on même la tourner contre lui, et qu'il agrée comme des hommages tous les frémissements de ce noble instrument de joie et de torture qu'il a mis en nous.

La tristesse n'est-elle pas, aux époques de doute et de trouble, une sorte de piété? J'aime à l'espérer. Nous ressemblons un peu, toi et moi, à ces pauvres

sphinx rêveurs qui demandent vainement, depuis tant de siècles, aux thébaïdes du désert le mot de l'éternelle énigme: Serait-ce une folie plus grande et plus coupable que l'insouciance heureuse de la petite comtesse! Nous verrons bien. En attendant, garde, pour l'amour de moi, ce fond de mélancolie sur lequel tu brodes ta douce gaieté; car, Dieu merci, tu n'es pas un pédant : tu sais vivre, tu sais rire, et même aux éclats; mais ton âme est triste jusqu'à la mort, et c'est pourquoi j'aime jusqu'à la mort ton âme fraternelle.

VI

1er octobre.

Paul, il se passe ici quelque chose qui ne me plaît pas. Je voudrais avoir ton avis : envoie-le-moi le plus tôt possible.

Jeudi matin, après avoir terminé ma lettre, je descendis pour la remettre au courrier, qui part de bonne heure; puis, comme il ne restait que quelques minutes avant le déjeuner, j'entrai dans le salon, qui était encore désert. Je feuilletais tranquillement une *Revue* au coin du feu, quand la porte s'ouvrit brusquement: j'entendis le craquement et les froissements d'une robe de soie trop large pour franchir aisément une ouverture d'un mètre, et je vis paraître la petite comtesse : elle avait passé la nuit au château. — Si tu te rappelles le

fâcheux dialogue où je m'étais empêtré dans la soirée de la veille, et que madame de Palme avait surpris d'un bout à l'autre, tu comprendras sans peine que cette dame fût la dernière personne du monde avec laquelle il pouvait m'être agréable de me trouver en tête-à-tête ce matin-là.

Je me levai, et je lui adressai une profonde révérence : elle y répondit par une inclination qui, bien que légère, était encore plus que je ne méritais de sa part. Les premiers pas qu'elle fit dans le salon, après m'avoir aperçu, étaient marqués d'une sorte d'hésitation et pour ainsi dire de flottement : c'était l'allure d'une perdrix légèrement touchée dans l'aile et un peu étourdie du coup. Irait-elle au piano, à la fenêtre, à droite, à gauche ou en face? — Il était clair qu'elle l'ignorait elle-même; mais l'indécision n'est point le défaut de ce caractère : elle eut vite pris son parti, et traversant l'immense salon d'une marche très-ferme, elle se dirigea vers la cheminée, c'est-à-dire vers mon domaine particulier.

Debout devant mon fauteuil et ma *Revue* à la main, j'attendais l'événement avec une gravité apparente qui cachait mal, je le crains, une assez forte angoisse intérieure. J'avais lieu en effet d'appréhender une explication et une scène. En toute circonstance de ce genre, les sentiments naturels à notre cœur et le raffi-

nement qu'y ajoutent l'éducation et l'usage du monde, la liberté absolue de l'attaque et les bornes étroites de la défense permise, donnent aux femmes une supériorité écrasante sur tout homme qui n'est pas un mal-appris ou un amant. Dans la crise spéciale qui me menaçait, la vive conscience de mes torts, le souvenir de la forme presque injurieuse sous laquelle mon offense s'était produite, achevaient de m'interdire toute pensée de résistance : je me voyais livré pieds et poings liés à la vindicte effrayante d'une femme jeune, impérieuse et courroucée. Mon attitude était donc fort pauvre.

Madame de Palme s'arrêta à deux pas de moi, étala sa main droite sur le marbre de la cheminée, et allongea vers la flamme du foyer la pantoufle mordorée qui emprisonnait son pied gauche. Ayant accompli cette installation préalable, elle se tourna vers moi, et sans m'adresser un seul mot elle parut jouir de ma contenance, qui, je te le répète, ne valait rien. Je résolus de me rasseoir et de reprendre ma lecture ; mais auparavant, et en guise de transition, je crus devoir dire poliment : — Vous ne voulez pas cette *Revue*, madame ?

— Merci, monsieur, je ne sais pas lire. — Telle fut la réponse qui me fut aussitôt décochée d'une voix brève. Je fis de la tête et de la main un geste courtois,

par lequel je semblais compatir doucement à l'infirmité qui m'était révélée, après quoi je m'assis. J'étais plus tranquille. J'avais reçu le feu de mon adversaire. L'honneur me paraissait satisfait.

Néanmoins, au bout de quelques minutes de silence, je recommençai à sentir l'embarras de ma situation; j'essayais vainement de m'absorber dans ma lecture; je voyais une foule de petites pantoufles mordorées miroiter sur le papier. Une scène ouverte m'eût décidément semblé préférable à ce voisinage incommode et persistant, à la muette hostilité que trahissaient à mon regard furtif le pied agité de madame de Palme, le cliquetis de ses bagues sur la tablette de marbre et la mobilité palpitante de sa narine. Je poussai donc malgré moi un soupir de soulagement quand la porte, s'ouvrant tout à coup, introduisit sur le théâtre un nouveau personnage que je pouvais considérer comme un allié. C'était une dame, amie d'enfance de lady A..., et qui se nomme madame Durmaître. Elle est veuve et infiniment belle; elle se distingue par un degré de folie moindre au milieu des folles mondaines. A ce titre, et aussi bien en raison de ses charmes supérieurs, elle a conquis dès longtemps l'inimitié de madame de Palme, qui, par allusion aux toilettes sombres de sa rivale, au caractère languissant de sa beauté et à sa conversation un peu élégiaque, se plaît à l'ap-

peler, entre jeunes gens, la *veuve du Malabar*. Madame Durmaître manque positivement d'esprit; mais elle a de l'intelligence, un peu de littérature et beaucoup de rêverie. Elle se pique d'un certain art de conversation. Me voyant dépourvu moi-même de tout autre talent de société, elle s'est mis dans la tête que je devais avoir celui-là, et a entrepris de s'en assurer. Il s'en est suivi entre nous un commerce assez assidu et presque cordial, car si je n'ai pu répondre à toutes ses espérances, j'écoute du moins avec une attention religieuse le petit pathos mélancolique dont elle est coutumière. J'ai l'air de le comprendre, et elle m'en sait gré. La vérité est que je ne me lasse point d'entendre sa voix, qui est une musique, de regarder ses traits, qui sont d'une exquise pureté, et d'admirer ses grands yeux noirs, qu'un rideau de cils épais enveloppe d'une ombre mystique. Quoi qu'il en soit, ne t'inquiète pas : j'ai décidé que la saison d'être aimé, et d'aimer par conséquent, était passée pour moi ; or l'amour est une maladie qu'on n'a point quand on s'attache sincèrement à en réprimer les premières convulsions.

Madame de Palme s'était retournée au bruit de la porte : quand elle reconnut madame Durmaître, un éclair féroce jaillit de son œil bleu ; le hasard lui envoyait une proie. Elle laissa la belle veuve faire quel-

ques pas vers nous avec la lenteur traînante et douloureuse qui caractérise son allure, et partant d'un éclat de rire : — Brava ! dit-elle avec emphase : la marche du supplice ! la victime traînée à l'autel ! Iphigénie... ou plutôt Hermione...

Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie !

Qu'est-ce donc qui a fait ce vers-là !... Je suis si ignorante !... Ah ! c'est votre ami M. de Lamartine, je crois ! Il pensait à vous, ma chère !

— Ah ! vous citez des vers maintenant, chère madame ? dit madame Durmaître, qui n'a point la réplique.

— Pourquoi pas, chère madame ? En avez-vous le monopole ? « Pleurante après son char... » J'ai entendu dire cela à Rachel... Au fait, ça n'est pas de Lamartine, c'est de Boileau... Je vous dirai, ma petite Nathalie, que j'ai l'intention de vous demander des leçons de conversation sérieuse et vertueuse... C'est si amusant ! et pour commencer, voyons, lequel préférez-vous, de Lamartine ou de Boileau ?

— Mais, Bathilde, il n'y a aucun rapport, répondit madame Durmaître avec assez de bon sens et avec beaucoup trop de bonne foi.

— Ah ! reprit madame de Palme. Et me montrant du doigt tout à coup : — Vous préférez peut-être monsieur, qui fait aussi des vers ?

— Non, madame, dis-je, c'est une erreur ; je n'en fais pas.

— Ah ! je croyais. Pardon !

Madame Durmaître, qui doit sans doute à la conscience de sa beauté souveraine son inaltérable sérénité d'âme, s'était contentée de sourire avec une nonchalance dédaigneuse. Elle se laissa tomber dans le fauteuil que je lui abandonnais. — Quel temps triste ! me dit-elle ; vraiment ce ciel d'automne pèse sur l'âme ! Je regardais tout à l'heure par la fenêtre : tous les arbres ressemblent à des cyprès, et toute la campagne à un cimetière. On dirait que...

— Non, ah ! non,... je vous en prie, Nathalie, interrompit madame de Palme, arrêtez-vous là. C'est assez folâtrer à jeun. Vous vous ferez mal.

— Ah çà ! ma chère Bathilde, il faut décidément que vous ayez passé une fort mauvaise nuit, dit la belle veuve.

— Moi, ma chère amie ! ah ! ne dites donc pas ça ! J'ai fait des rêves célestes,... j'ai eu des extases,... des extases, vous savez ?... Mon âme s'est entretenue avec des âmes... pareilles à votre âme... Des anges m'ont souri à travers des cyprès,... *et cætera* pantoufles.

Madame Durmaître rougit légèrement, haussa les épaules et prit la *Revue* que j'avais posée sur la cheminée.

— A propos, Nathalie, reprit madame de Palme, savez-vous qui nous aurons aujourd'hui à dîner, en fait d'hommes ?

L'excellente Nathalie nomma M. de Breuilly, deux ou trois autres personnages mariés et le curé de la commune.

— Alors je vais partir après le déjeuner, dit la petite comtesse en me regardant.

— C'est fort gracieux pour nous, murmura madame Durmaître.

— Vous savez, répliqua l'autre avec un aplomb imperturbable, que je n'aime que la société des hommes, et il y a trois classes d'individus que je considère comme n'appartenant pas à ce sexe, ni à aucun autre : ce sont les hommes mariés, les prêtres et les savants. En terminant cette sentence, madame de Palme m'adressa un nouveau regard dont je n'avais, d'ailleurs, nul besoin pour comprendre qu'elle me faisait figurer dans sa classification des espèces neutres : ce ne pouvait être que parmi les individus de la troisième catégorie, bien que je n'y aie aucun droit ; mais on est savant à peu de frais pour ces dames.

Cependant le son d'une cloche retentit presque aussitôt dans la cour du château, et elle reprit : — Ah ! voilà le déjeuner, Dieu merci, car j'ai une faim diabolique, n'en déplaise aux purs esprits et aux âmes en

peine. — Elle fit alors une glissade jusqu'à l'autre extrémité du salon et alla sauter au cou du marquis de Malouet, qui entrait suivi de ses hôtes. Pour moi, je m'empressai d'offrir mon bras à madame Durmaître et de lui faire oublier à force de politesses l'orage que venait d'attirer sur elle l'ombre de sympathie qu'elle me témoigne.

Ainsi que tu as pu le remarquer, la petite comtesse avait fait preuve dans le cours de cette scène, comme toujours, d'une liberté de langage sans mesure et sans goût ; mais elle y avait déployé plus de ressources d'esprit que je ne lui en supposais, et quoiqu'elle les eût dirigées contre moi, je ne pus me défendre de lui en savoir gré, — tant je hais les bêtes, que j'ai toujours trouvées en ce monde plus malfaisantes que les méchants. D'ailleurs, pour être juste, les représailles dont je venais d'être l'objet, à part la circonstance qu'elles avaient frappé les trois quarts du temps sur une tête innocente, me semblaient d'assez bonne guerre : elles ne partaient point d'un fonds mauvais ; elles avaient une tournure d'espièglerie plutôt que ce caractère de sérieuse méchanceté auquel se monte si aisément une haine de femme, et pour de moindres provocations que celles dont la petite comtesse avait eu à se plaindre. En résumé, j'avais souri intérieurement plus d'une fois pendant cette escarmouche, et l'impression qu'elle me

laissait sur le compte de mon ennemie était plutôt atténuante qu'aggravante. A l'éloignement et au dédain, que m'inspirait la mondaine extravagante, se mêlait désormais une nuance de douce pitié pour l'enfant mal élevée et pour la femme mal dirigée.

Les femmes sont habiles à saisir les nuances, et celle-ci n'échappa point à madame de Palme. Elle eut vaguement conscience de mon léger retour d'opinion vers elle ; elle ne tarda pas même à s'en exagérer la portée et à prétendre en abuser. Pendant deux jours, elle me harcela de traits piquants que je supportai avec bonhomie, et auxquels je répondis même par quelques attentions, car j'avais encore sur le cœur les rudes expressions de mon dialogue avec madame de Malouet, et je ne croyais pas les avoir suffisamment expiées par le faible martyre que j'avais subi, le lendemain, en commun avec la belle veuve du Malabar.

Il n'en fallut pas davantage pour que madame Bathilde de Palme s'imaginât qu'elle pouvait me traiter en pays conquis et joindre Ulysse à ses compagnons. Avant-hier, dans la journée, elle avait essayé à plusieurs reprises la mesure de son pouvoir naissant sur mon cœur et sur ma volonté, en me demandant deux ou trois petits offices de cavalier servant, offices dont chacun ici ambitionne l'honneur avec émulation, et dont je

m'acquittai pour ma part avec politesse, mais avec une froideur évidente. Ces jolis actes de servage ont quelquefois du charme, et surtout quand ils ne sont pas imposés; mais tous les âges et tous les caractères ne sont point faits pour s'y plier avec la même bonne grâce. Les esprits graves et les naturels un peu raides, sans jamais se refuser d'une façon maussade à ce que peut exiger en ce genre le simple savoir-vivre, doivent s'en tenir au nécessaire et ne pas rechercher des fonctions que la jeunesse et une certaine souplesse élégante sauvent seules du ridicule.

Cependant, malgré l'extrême réserve avec laquelle je m'étais prêté, tout le jour, à ces épreuves, madame de Palme crut à son entier succès ; elle jugea étourdiment qu'il ne lui restait plus qu'à river ma chaîne et à me joindre à son triomphe, faible supplément de gloire assurément, mais qui enfin avait à ses yeux le mérite de lui avoir été contesté. Dans la soirée, comme je quittais la table de whist, elle s'avança vers moi délibérément et me pria de lui faire l'honneur de figurer avec elle dans la danse de caractère qu'on nomme cotillon. Je m'excusai, en riant, sur ma complète inexpérience ; elle insista, me déclarant que j'avais évidemment des dispositions pour la danse, et me rappelant l'agilité dont j'avais donné des preuves dans la forêt. Enfin, pour terminer le débat, elle m'entraîna familiè-

rement par le bras, en ajoutant qu'elle n'avait pas l'habitude de se voir refusée.

— Ni moi, Madame, dis-je, celle de me donner en spectacle.

— Quoi ! pas même pour me plaire ?

— Pas même pour cela, Madame, et quand même ce serait l'unique moyen d'y réussir. — Je la saluai en souriant sur ces mots que j'avais accentués d'une manière si positive, qu'elle n'insista plus. Elle quitta mon bras brusquement et alla rejoindre un groupe de danseurs qui nous observait de loin avec un intérêt manifeste. Elle y fut accueillie par des chuchotements et des sourires, auxquels elle répondit par quelques phrases rapides, dont je n'entendis que le mot *revanche*. Je n'y fis pas autrement attention pour l'instant, et mon âme alla s'entretenir dans les nuages avec l'âme de madame Durmaître.

Le lendemain, une grande chasse devait avoir lieu dans la forêt. Je m'étais arrangé pour n'y point prendre part, voulant profiter d'une journée entière de solitude pour pousser mon malheureux travail. Vers midi, les chasseurs se réunirent dans la cour du château, qui retentit pendant un quart d'heure du son éclatant des trompes, du piétinement des chevaux et des aboiements de la meute. Puis cette mêlée tumultueuse s'engouffra dans l'avenue ; le bruit s'éteignit

peu à peu, et je demeurai maître de moi et de mon esprit, dans un silence d'autant plus doux qu'il est singulièrement rare sous ce méridien.

Je jouissais, depuis quelques minutes, de mon isolement, et je feuilletais, en souriant à mon bonheur, les pages in-folio de la *Neustria pia*, quand je crus entendre un cheval galoper dans l'avenue, et bientôt après sur le pavé de la cour. Quelque chasseur en retard ! me dis-je à part moi, et, prenant ma plume, je commençai à extraire de l'énorme volume le passage relatif aux chapitres généraux des Bénédictins ; mais une nouvelle et plus grave interruption vint m'affliger : on frappait à la porte de la bibliothèque. Je secouai la tête avec humeur, et je dis : Entrez ! — du ton dont j'aurais pu dire : Sortez ! — On entra. J'avais vu peu d'instants auparavant madame de Palme prendre son vol, avec ses plumes, en tête de la cavalcade, et je ne fus pas médiocrement surpris de la retrouver à deux pas de moi, dès que la porte se fut ouverte. — Elle avait la tête nue et les cheveux attifés en arrière d'une façon bizarre : elle tenait d'une main sa cravache et relevait de l'autre la queue traînante de ses longues jupes d'amazone. L'animation de la course qu'elle venait de faire semblait encore exagérer l'expression d'audace qui est habituelle à son regard et à ses traits. Et pourtant sa voix était moins assurée qu'à l'ordinaire,

lorsqu'elle me dit, à peine entrée : — Ah ! pardon !... est-ce que madame de Malouet n'est pas ici ?

Je m'étais levé de toute ma grandeur. — Non, Madame, elle n'est pas ici.

— Ah ! pardon... Vous ne savez pas où elle est ?

— Non, Madame, mais je vais m'en informer, si vous le désirez.

— Merci, merci... Je vais la trouver... C'est qu'il m'est arrivé un accident...

— Vraiment, madame ?

— Oh ! fort peu de chose,... une branche a déchiré le bourdalou de mon chapeau, et mes plumes sont tombées...

— Vos plumes bleues, Madame ?

— Oui,... mes plumes bleues... Enfin je suis revenue au château pour faire recoudre mon bourdalou... Vous êtes bien là pour travailler ?

— Parfaitement, Madame, on ne peut mieux

— Êtes-vous très-occupé dans ce moment-ci ?

— Mais oui, Madame, assez occupé.

— Ah ! tant pis !

— Pourquoi donc ?

— Parce que... j'avais envie,... l'idée m'était venue de vous demander de m'accompagner à la forêt... Ces messieurs seront presque arrivés quand je repartirai,... et je ne puis guère m'en aller seule,... si loin...

En gazouillant du bout des lèvres cette explication un peu embrouillée, la petite comtesse avait un air à la fois sournois et troublé qui fortifia beaucoup le sentiment dedéfiance que la gaucherie de son entrée avait fait naître dans mon esprit.

— Madame, lui dis-je, vous me désespérez : je regretterai toute ma vie d'avoir laissé échapper l'occasion charmante que vous daignez m'offrir, mais il faut que le courrier de demain emporte ce travail, que le ministre attend avec une extrême impatience.

— Vous avez peur de perdre votre place?

— Je n'en ai pas, Madame; ainsi...

— Eh bien! laissez attendre le ministre pour moi ; ça me flattera.

— C'est impossible, Madame.

Elle prit un ton fort sec : — Mais... c'est trop singulier !... Comment ! vous ne tenez pas plus que cela à m'être agréable?

— Madame, lui dis-je assez sèchement, à mon tour, je tiendrais beaucoup à vous être agréable, mais je ne tiens nullement à vous faire gagner votre pari.

Je lançais cette insinuation un peu au hasard, m'appuyant sur quelques souvenirs et sur quelques indices que tu as pu recueillir çà et là dans mon récit. Toutefois j'avais touché juste. Madame de Palme rougit jusqu'au front, balbutia deux ou trois paroles que je n'en-

tendis pas, et sortit de l'appartement, ayant perdu toute contenance.

Cette déroute précipitée me laissa moi-même très-confus. Je ne saurais admettre que nous devions pousser le respect pour le sexe faible jusqu'à nous prêter sottement à tous les caprices et à toutes les entreprises qu'il peut plaire à une femme de diriger contre notre repos ou contre notre dignité; mais notre droit de légitime défense en de telles rencontres est circonscrit dans des limites étroites et délicates que je craignais d'avoir franchies. Il suffisait que madame de Palme fût isolée dans le monde, et sans autre protection que son sexe, pour qu'il me parût extrêmement pénible d'avoir cédé, sans mesure, à l'irritation, juste d'ailleurs, que m'avait causée son impertinente récidive. Comme j'essayais d'établir entre nos torts réciproques une balance qui calmât mes scrupules, on frappa de nouveau à la porte de la bibliothèque. Ce fut cette fois madame de Malouet qui entra. Elle était émue. — Ah, çà! me dit-elle, qu'est-ce donc qui s'est passé?

Je lui contai de point en point le détail de mon entretien avec madame de Palme, et, tout en exprimant un profond regret de ma vivacité, j'ajoutai que la conduite de cette dame à mon égard était inexplicable, qu'elle m'avait pris deux fois en vingt-quatre heures pour objet de ses gageures, et que c'était beaucoup

trop d'attention de sa part pour un homme qui lui demandait uniquement la grâce de ne pas s'occuper de lui plus qu'il ne s'occupait d'elle.

— Mon Dieu ! me dit la bonne marquise, je ne vous reproche rien. J'ai pu apprécier par mes yeux, depuis quelques jours, votre conduite et la sienne; mais tout cela est fort désagréable. Cette enfant vient de se jeter en pleurant dans mes bras. Elle prétend que vous l'avez traitée comme une créature...

Je me récriai : — Madame, je vous ai rapporté textuellement mes paroles.

— Ce ne sont pas vos paroles, c'est votre air, votre ton... Monsieur George, permettez-moi de m'expliquer franchement avec vous : avez-vous peur de devenir amoureux de madame de Palme?

— Nullement, Madame.

— Avez-vous envie qu'elle devienne amoureuse de vous?

— Pas davantage, je vous assure.

— Eh bien ! faites-moi un plaisir : mettez pour aujourd'hui votre amour-propre de côté, et accompagnez madame de Palme à la chasse

— Madame !

— Le conseil vous paraît singulier; mais vous pouvez croire que je ne vous le donne pas sans y avoir réfléchi. L'éloignement que vous témoignez à madame

de Palme est précisément ce qui attire vers vous cette enfant impérieuse et gâtée. Elle s'irrite et s'obstine contre une résistance à laquelle on ne l'a point accoutumée. Ayez l'humilité de lui céder. Faites cela pour moi.

— Sérieusement, Madame, vous pensez?...

— Je pense, reprit en riant la vieille dame, ne vous en déplaise, que vous perdrez votre principal mérite à ses yeux aussitôt qu'elle vous verra subir son joug comme tout le monde.

— En vérité, Madame, vous me présentez les choses sous un point de vue tout nouveau. Jamais je n'ai conçu la pensée d'attribuer les taquineries de madame de Palme à un sentiment dont j'eusse lieu de me glorifier.

— Et vous avez eu raison, reprit-elle vivement : il n'y a jusqu'à présent rien de pareil, Dieu merci ; mais cela eût pu venir, et vous êtes trop galant homme pour le vouloir avec les dispositions que je vous connais.

— Je m'abandonne absolument à votre direction, Madame ; je vais mettre mon chapeau et mes gants. Reste à savoir comment madame de Palme accueillera mon empressement un peu tardif.

— Elle l'accueillera fort bien, si vous mettez de la bonne grâce à le lui offrir.

— Pour cela, Madame, j'y mettrai toute celle dont je suis capable.

Sur cette assurance, madame de Malouet me tendit sa main, que je baisai avec un profond respect, mais avec une assez mince gratitude.

Quand j'arrivai dans le salon, botté et éperonné, madame de Palme y était seule : plongée dans un fauteuil et ensevelie sous ses jupes, elle achevait de rattacher son bourdalou. Elle leva et baissa rapidement les yeux, qu'elle avait fort rouges.

— Madame, lui dis-je, je suis si sincèrement affligé de vous avoir offensée, que j'ose vous demander le pardon d'une maussaderie impardonnable. Je viens me mettre à votre disposition ; si vous refusez ma compagnie, vous ne ferez que m'infliger une mortification très-méritée, mais vous me laisserez plus malheureux que je n'ai été coupable,... et c'est beaucoup dire.

Madame de Palme, tenant plus de compte de l'émotion de ma voix que de mon pathos diplomatique, releva les yeux vers moi, entr'ouvrit les lèvres, ne dit rien, et finalement avança une main un peu tremblante que je me hâtai de recevoir dans la mienne. Elle se servit aussitôt de ce point d'appui pour se dresser sur ses pieds, et bondit légèrement sur le parquet. Quelques minutes après, nous étions tous deux à cheval, et nous sortions de la cour du château.

Nous atteignîmes l'extrémité de l'avenue sans avoir échangé une parole. Je sentais profondément, tu peux le croire, combien ce silence, de mon côté du moins, était gauche, empesé et ridicule ; mais, comme il arrive souvent dans les circonstances qui réclament le plus impérieusement des ressources d'éloquence, j'étais frappé d'une stérilité d'esprit invincible. Je cherchais vainement une entrée en matière vraisemblable, et plus je me dépitais de n'en trouver aucune, moins je devenais capable d'y réussir. J'étais, d'ailleurs, agité de réflexions aussi nouvelles que pénibles; je suivais malgré moi l'ordre d'idées très-imprévu où m'avaient jeté les étranges appréciations de madame de Malouet. Je me demandais jusqu'à quel point ces appréciations pouvaient être fondées, et jusqu'à quel point, en ce cas, les conseils et la prudence de la marquise avaient été bien inspirés. Je me rappelais la vivacité hautaine, volontaire et capricieuse de la jeune femme qui était à mes côtés ; je voyais son air accablé et presque dompté. Tout cela me troublait et me touchait vaguement. L'abîme qui me sépare à jamais d'une telle personne n'en subsistait pas moins dans son immensité; mais, si cela peut se dire, je sentais toujours entre nous la distance, et je ne sentais plus l'éloignement.

Madame de Palme, qui n'était pas initiée à mes

secrètes méditations, et qui, d'ailleurs, n'en eût peut-être goûté que modérément les nuances les plus bienveillantes, finit par s'impatienter d'un silence au moins embarrassant. — Si nous courions un peu ? dit-elle tout à coup.

— Courons, dis-je, et nous partîmes au galop, ce qui me soulagea infiniment.

Cependant il fallut, bon gré, mal gré, ralentir notre allure au haut du chemin tortueux qui mène dans la vallée des Ruines. Le soin de guider nos chevaux dans le cours de cette descente difficile put encore, durant quelques minutes, servir de prétexte à mon mutisme ; mais en arrivant sur le terre-plein de la vallée, je vis bien qu'il fallait parler à tout prix, et j'allais débuter par une banalité quelconque, lorsque madame de Palme voulut bien me prévenir :

— On dit, Monsieur, que vous avez beaucoup d'esprit ?

— Madame, répondis-je en riant, vous pouvez en juger.

— Difficilement jusqu'ici, quand même j'en serais capable, ce que vous êtes très-éloigné de croire... Oh ! ne le niez pas ! C'est parfaitement inutile après la conversation que le hasard m'a fait entendre l'autre soir...

— Madame, j'ai commis tant de méprises sur votre

compte, que vous devez vous expliquer la confusion pitoyable où je suis vis-à-vis de vous.

— Et sur quels points vous êtes-vous mépris ?

— Sur tous, je crois.

— Vous n'en êtes pas bien sûr... Convenez, au moins, que je suis une bonne femme...

— Oh ! de tout mon cœur, Madame !

— Vous avez bien dit cela... Je crois que vous le pensez... Vous n'êtes pas méchant non plus, je crois, et cependant vous l'avez été pour moi, cruellement.

— C'est vrai.

— Quelle espèce d'homme êtes-vous donc ? reprit la petite comtesse de sa voix brève et brusque. Je n'y comprends pas grand'chose. A quel titre, en vertu de quoi me méprisez-vous ? Je suppose que je sois réellement coupable de toutes les intrigues qu'on me prête : qu'est-ce que cela vous fait ? Êtes-vous un saint, vous ? un réformateur ? N'avez-vous jamais eu de maîtresses ? Avez-vous plus de vertu que les autres hommes de votre âge et de votre condition ? Quel droit avez-vous de me mépriser ? Expliquez-moi ça.

— Madame, si j'avais à me reprocher les sentiments que vous me supposez, je vous répondrais que jamais personne, dans votre sexe ni dans le mien, n'a pris sa propre moralité pour règle de son opinion et de ses jugements sur autrui : on vit comme on peut, et on

juge comme on doit ; c'est, en particulier, une inconséquence très-ordinaire parmi les hommes, de ne point estimer les faiblesses qu'ils encouragent et dont ils profitent... Mais, pour mon compte, je me tiens sévèrement en garde contre un rigorisme aussi ridicule chez un homme que coupable chez un chrétien... Et quant à cette conversation qu'un hasard déplorable vous a livrée, et où mes expressions, comme il arrive toujours, ont dépassé de beaucoup la mesure de ma pensée, — c'est une offense que je n'effacerai jamais, je le sais ; mais je vous l'expliquerai du moins avec franchise. Chacun a ses goûts et sa façon d'entendre la vie en ce monde : nous différons tellement, vous et moi, à cet égard, que j'ai conçu pour vous, et que vous avez conçu pour moi, à vue de pays, une antipathie extrême. Cette disposition, qui, d'un côté du moins, Madame, devait se modifier singulièrement sur plus ample informé, m'a entraîné à des mouvements d'humeur et à des vivacités de controverse peu réfléchis : vous avez souffert sans doute, Madame, des violences de mon langage, mais beaucoup moins, veuillez le croire, que je n'en devais souffrir moi-même, après en avoir reconnu l'injustice profonde et irréparable.

Cette apologie, plus sincère que lucide, n'obtint point de réponse. Nous achevions, en ce moment, de traverser l'église de l'abbaye, et nous nous trouvâmes,

à l'improviste, mêlés aux derniers rangs de la cavalcade. Notre apparition fit courir un sourd murmure dans la foule pressée des chasseurs. Madame de Palme fut entourée aussitôt d'une troupe joyeuse qui parut lui adresser des félicitations sur le gain de sa gageure. Elle les reçut d'une mine indifférente et boudeuse, fouetta son cheval et gagna les avant-postes pour entrer en forêt.

Cependant M. de Malouet m'avait accueilli avec une affabilité plus marquée encore que de coutume, et sans faire aucune allusion directe à l'incident qui m'amenait, contre mon gré, à cette fête cynégétique; il n'omit aucune attention pour m'en faire oublier le léger désagrément. Bientôt après, les chiens lancèrent un cerf, et je les suivis avec ardeur, n'étant nullement insensible à l'ivresse de ce divertissement viril, quoiqu'elle ne suffise pas à mon bonheur en ce monde.

La meute se laissa dépister deux ou trois fois, et la journée tonrna à l'avantage du cerf. — Nous reprîmes vers quatre heures le chemin du château. Quand nous traversâmes la vallée au retour, le crépuscule dessinait déjà plus nettement sur le ciel la silhouette des arbres et la crête des collines : une ombre mélancolique descendait sur les bois, et un brouillard blanchâtre glaçait l'herbe des prairies, tandis qu'une brume plus épaisse marquait les détours de la petite

rivière. Comme je m'absorbais dans la contemplation de cette scène, qui me rappelait des jours meilleurs, je vis, tout à coup, madame de Palme à mes côtés.

—Je crois, après réflexion, me dit-elle avec sa brusquerie accoutumée, que vous méprisez mon ignorance et mon manque d'esprit beaucoup plus que ma prétendue légèreté de mœurs... Vous faites moins de cas de la vertu que de la pensée... Est-ce cela ?

— Non assurément, dis-je en riant, ce n'est pas cela ; ce n'est rien de tout cela. D'abord le mot de mépris doit être supprimé, n'ayant rien à faire ici ;... ensuite je ne crois guère à votre ignorance et pas du tout à votre manque d'esprit... Enfin je ne vois rien au-dessus de la vertu, quand je la vois, ce qui est rare. Je suis confus au reste, Madame, de l'importance que vous attachez à ma manière de voir... Le secret de mes prédilections et de mes répugnances est fort simple : j'ai, comme je vous le disais, le plus religieux respect pour la vertu, mais toute la mienne se borne à un sentiment profond de quelques devoirs essentiels que je pratique tant bien que mal ; je ne saurais donc exiger davantage de qui que ce soit... Quant à la pensée, j'avoue que j'en fais grand cas, et la vie me paraît chose trop sérieuse pour être traitée sur le pied d'un bal continuel, du berceau à la tombe. De plus, les productions de l'intelligence, les œuvres de l'art en parti-

culier, sont l'objet de mes préoccupations les plus passionnées, et il est naturel que j'aime à pouvoir parler de ce qui m'intéresse. Voilà tout.

— Faut-il absolument avoir sans cesse à la bouche les extases de l'âme, les cimetières et la Vénus de Milo pour prendre dans votre opinion le rang d'une femme sérieuse et d'une femme de goût ?... Au surplus, vous avez raison, — je ne pense jamais ; si je pensais une seule minute, il me semble que je deviendrais folle, que ma tête craquerait... Et à quoi pensiez-vous, vous, dans la cellule de ce vieux couvent ?

— J'y ai beaucoup pensé à vous, dis-je gaiement, le soir de ce jour où vous m'aviez si rudement pourchassé, et je vous y ai maudite de tout mon cœur.

— Cela se comprend. — Elle se mit à rire, regarda un peu autour d'elle et reprit : — Quel joli vallon ! quelle charmante soirée !... Et maintenant me maudissez-vous ?

— Maintenant je voudrais du fond de l'âme pouvoir quelque chose pour votre bonheur.

— Et moi pour le vôtre, dit-elle simplement.

Je m'inclinai pour toute réponse, et il s'ensuivit un court silence.

— Si j'étais homme, reprit tout à coup madame de Palme, je crois que je me ferais ermite.

— Oh ! quel dommage !

— Ça ne vous étonne pas, cette idée?

— Non, Madame.

— Rien ne vous étonnerait de ma part, avouez-le. Vous me croyez capable de tout, — de tout, peut-être même de vous aimer?...

— Pourquoi pas? On revient de loin! Je vous aime bien, moi, à l'heure qu'il est! C'est un bel exemple à suivre.

— Vous me permettrez d'y réfléchir?

— Pas longtemps!

— Le temps qu'il faudra... Nous sommes amis en attendant.

— Si nous sommes amis, il n'y a plus rien à attendre, dis-je en présentant franchement ma main à la petite comtesse. Je sentis qu'elle la serrait avec un peu de réserve, et la conversation finit là. Nous étions au haut des collines, la nuit était tout à fait tombée, nous ne fîmes plus qu'une course jusqu'au château.

Comme je descendais de ma chambre pour le dîner, je rencontrai madame de Malouet dans le vestibule : — Eh bien! me dit-elle en riant, vous êtes-vous conformé à l'ordonnance?

— Religieusement, Madame.

— Vous vous êtes montré subjugué?

— Oui, Madame.

— C'est parfait. La voilà tranquille et vous aussi.

— Ainsi soit-il, dis-je.

La soirée se passa sans autre incident. Je me plus à rendre à madame de Palme quelques petits services qu'elle ne me demandait plus. Elle quitta deux ou trois fois la danse pour m'adresser des plaisanteries bienveillantes qui lui traversaient la cervelle, et quand je me retirai, elle me suivit jusqu'à la porte d'un regard souriant et cordial.

Je te demande maintenant, ami Paul, de dégager le sens précis et la moralité de cette histoire. Tu jugeras peut-être, et je le désire, qu'une imagination chimérique peut seule donner les proportions d'un événement à cet épisode vulgaire de la vie mondaine ; mais si tu vois dans les faits que je t'ai racontés le moindre germe d'un danger, le moindre élément d'une complication sérieuse, dis-le-moi ; je romps les engagements qui me devaient encore retenir ici une dizaine de jours, et je pars.

Je n'aime point madame de Palme ; je ne puis ni ne veux l'aimer. Mon opinion sur son compte s'est évidemment transformée ; je la regarde désormais comme une bonne petite femme. Sa tête est légère et le sera toujours ; sa conduite vaut mieux qu'on ne le dit, quoique moins peut-être qu'elle ne le dit de son côté ; enfin son cœur a du poids et du prix. J'ai pour elle de l'amitié, une affection qui a quelque chose de pa-

ternel, mais de moi à elle rien de plus n'est vraisemblable; l'étendue des cieux nous sépare. La pensée d'être son mari me fait éclater de rire, et, par un sentiment que tu apprécieras, la pensée d'être son amant me fait horreur. — Chez elle, je crois à l'ombre d'un caprice, et pas même à la pénombre d'une passion. Me voilà sur son étagère avec les autres magots, et je pense, comme madame de Malouet, que cela lui suffira. Toutefois qu'en penses-tu, toi ?

Je crois nécessaire de te rappeler, Paul en terminant cette consultation dont certains passages exhalent un parfum si suspect, de te rappeler, mon ami, que je ne suis pas un fat. Je t'ai dit la vérité stricte. La fatuité ne consiste pas, je suppose, à s'apercevoir qu'une femme vous serre la main quand elle vous la tord, mais à tirer vanité d'un genre de succès si commun et si rarement réservé au mérite. Je me rappelle toujours ce viéux comédien de province ridé, couturé, craquelé, hideux et bête, qui me contait qu'une femme superbe lui disait un soir : — « Oh! tu n'es pas un homme, tu es un dieu ! « Je suis convaincu que c'était vrai. Oui, par la merci du ciel, le plus laid des mortels, et c'est nôtre ami G... de l'Institut, a le plaisir de s'entendre dire au moins une fois en sa vie par une bouche de femme qu'il est beau comme un ange. Cela a été de tout temps, et c'est pourquoi, de tout temps,

fat a été synonyme de sot. Tout aveugle trouve un chien qui le suit et n'en est pas plus fier.

Bonsoir.

VII

7 octobre.

Cher Paul, je prends part du fond du cœur à ton chagrin. Permets-moi seulement de t'affirmer, d'après les détails mêmes de ta lettre, que la maladie de ton excellente mère n'offre aucun symptôme inquiétant. C'est une de ces crises douloureuses, mais sans danger, que l'approche de l'hiver lui ramène presque invariablement chaque année, tu le sais. Patience donc, e courage, je t'en prie.

Il me faut, mon ami, l'expression formelle de ton désir pour que j'ose mêler mes petites misères à tes sérieuses sollicitudes. — Comme tu le prévoyais dans ta sagesse et dans ta bonne amitié, je devais avoir besoin, quand je recevrais ta lettre, non de conseils, mais de consolations. Je n'ai pas le cœur tranquille, et, ce qui est pire pour moi, ma conscience ne l'est pas davantage : cependant j'ai cru faire mon devoir. L'ai-je bien ou mal compris ? Tu en jugeras. Mon Dieu ! je porte quelquefois une stupide envie à ceux que je vois céder sans scrupule, sans combat, avec le pur instinct de la brute, à ce qui les attire ou à ce qui

les repousse ! Que de tourments donne la conscience à une âme naturellement honnête, qui n'est point guidée par des principes certains et soutenue par une foi positive !

Je reprends ma situation vis-à-vis de madame de Palme où je l'avais laissée dans ma dernière lettre. — Le lendemain de notre explication, je mis tous mes soins à maintenir nos relations sur le pied de bonne camaraderie où elles me paraissaient établies, et qui constituaient, selon moi, le seul genre d'intelligence qui fût désirable, et même possible entre nous. Il me sembla ce jour-là qu'elle se montrait animée de la même vivacité et du même entrain qu'à l'ordinaire : seulement je crus remarquer que son regard et sa voix, lorsqu'elle s'adressait à moi, prenaient une douceur sérieuse qui n'est point de son caractère habituel ; mais les jours suivants, quoique je n'eusse point dévié de la ligne de conduite que je m'étais tracée, il me fut impossible de ne pas m'apercevoir que madame de Palme avait perdu quelque chose de sa gaieté, et qu'une vague préoccupation altérait la sérénité de son front. Je la voyais étonner ses danseurs par ses distractions : elle continuait de suivre le tourbillon, mais elle ne le dirigeait plus. Elle prétextait brusquement de la fatigue au milieu d'une valse, quittait sans autre cérémonie le bras de son cavalier, et s'asseyait dans un

coin d'un air boudeur et pensif. S'il y avait un fauteuil vide près du mien, elle s'y jetait, et commençait à travers son éventail une conversation bizarre et à bâtons rompus, comme celle-ci.

— Si je ne puis me faire ermite, je puis me faire religieuse... Que diriez-vous, si vous me voyiez demain entrer dans un couvent ?

— Je dirais que vous en sortiriez après-demain.

— Vous n'avez aucune confiance dans mes résolutions ?

— Quand elles sont folles, non.

— Je ne puis en concevoir que de folles, selon vous !

— Selon moi, vous valsez à merveille. Quand on valse comme vous, c'est un art, et presque une vertu.

— Est-ce qu'on flatte ses amis ?

— Je ne vous flatte pas. Je ne vous dis jamais un mot que je n'aie pesé et qui ne soit l'expression la plus grave de ma pensée. Je suis un homme sérieux, Madame.

— Il n'y paraît guère avec moi. Je crois que vous avez entrepris de me faire détester le rire autant que je l'ai aimé.

— Je ne vous comprends pas.

— Comment me trouvez-vous ce soir ?

— Éblouissante.

— C'est trop. Je sais que je ne suis point belle.

— Je ne vous dis pas que vous soyez belle, mais vous êtes très-gracieuse.

— A la bonne heure. Ça doit être vrai, car je le sens. La veuve du Malabar est vraiment belle

— Oui ; je voudrais la voir au bûcher.

— Pour vous y jeter avec elle ?

— Précisément.

— Partez-vous bientôt ?

— La semaine prochaine, je crois.

— Viendrez-vous me voir à Paris ?

— Si vous me le permettez...

— Non, je ne vous le permets pas.

— Et pourquoi, grand Dieu ?

— D'abord je ne crois pas que j'y retourne, à Paris.

— C'est une raison. Et où irez-vous, Madame ?

— Je ne sais pas. Voulez-vous faire un voyage à pied quelque part, nous deux ?

— Je crois bien ! Partons-nous ?

Et *cætera*. Je ne te fatiguerai pas, mon ami, du détail d'une dizaine de dialogues semblables dont madame de Palme rechercha manifestement l'occasion pendant quatre jours : c'était de sa part un effort de plus en plus marqué pour sortir du lieu commun et imprimer à nos entretiens un caractère plus intime ; c'était de la mienne une égale obstination à les renfermer dans les

limites du jargon et à demeurer inébranlable sur le terrain de la futilité mondaine. Elle s'en apercevait, en riait souvent et s'en fâchait quelquefois, s'étonnant qu'entre nous le sérieux eût passé subitement de son côté.

Un manége si nouveau n'avait aucune chance d'échapper au public envieux ou jaloux, qui surveille tous les pas de la petite comtesse, d'autant plus qu'elle s'y abandonnait avec une franchise et une naïveté vraiment enfantines. Elle ne laissait pas de remarquer parfois la gêne et l'espèce d'ennui que me causait l'attention curieuse qu'elle attirait sur nous. — Je vous compromets, disait-elle ; je m'en vais ! — Tout en me récriant vivement, je ne faisais rien pour la retenir, car tu me connais assez, mon ami, pour ne pas douter que ma réserve ne fût de bon aloi et de bonne foi : j'avais pour système d'éloigner autant que possible madame de Palme, sans la blesser jamais. Maintenant encore je ne saurais concevoir quelle meilleure conduite j'aurais pu tenir, quoique celle-là n'ait pas eu le succès que je m'en étais promis. Si j'avais à subir sur ce fait un autre jugement que le tien, je pourrais dire, pour ma défense, qu'il m'a fallu quelquefois un effort de courage méritoire, non pour repousser la pauvre gloriole que le monde attache à l'espèce de triomphe qui semblait m'être offert, mais pour com-

primer les mouvements secrets que le charme, la grâce et la bienveillance de cette jeune femme soulevaient dans un cœur moins ferme que mon esprit.

J'arrive à la scène qui devait terminer cette lutte pénible, et m'en prouver malheureusement toute la vanité. — Pour faire leurs adieux à leur fille, dont le mari est rappelé à son poste, M. et madame de Malouet donnaient hier un grand bal de gala, auquel tous les environs, à dix lieues à la ronde, avaient été convoqués. Vers dix heures, la foule inondait l'immense rez-de-chaussée du château, où les toilettes, les lumières et les fleurs se confondaient dans un pêle-mêle éblouissant. — Comme j'essayais de pénétrer dans le salon principal, je me trouvai vis-à-vis de madame de Malouet, qui me tira un peu à l'écart : — Eh bien ! mon cher monsieur, me dit-elle, cela va mal. — Mon Dieu ! qu'y a-t-il de nouveau ? — Je ne sais trop, mais soyez sur vos gardes. Ah ! cela ne va pas bien... Mon Dieu ! j'ai en vous une confiance bien singulière, Monsieur ; vous ne la tromperez pas, n'est-ce pas ? — Sa voix était attendrie et son regard humide. — Madame, comptez sur moi ;... mais j'aurais bien dû partir il y a huit jours. — Eh ! mon Dieu ! qui pouvait prévoir pareille chose ?..... Silence !

Je me retournai et je vis madame de Palme qui sortait du salon, et devant laquelle la cohue ouvrait

ses rangs avec cet empressement craintif et cette espèce de terreur qu'inspire généralement à notre sexe la suprême élégance d'une royauté féminine. Il y a dans ces jeunes reines d'une nuit, lorsqu'elles nous apparaissent environnées de toute la pompe mondaine, et traversant d'un pied vainqueur leur empire étroit et charmant, il y a sur leur front hautain, dans leurs regards radieux et enivrés, une magie qui pénètre les âmes les plus fières. — Pour la première fois madame de Palme me parut belle : une expression étrange et que je ne lui avais jamais vue, une vive exaltation rayonnait dans ses yeux et transfigurait ses traits.

— Suis-je à votre goût ? me dit-elle. — Je lui témoignai par je ne sais quel murmure un assentiment qui n'était, d'ailleurs, que trop visible pour l'œil perçant d'une femme. — Je vous cherchais, reprit-elle, pour vous faire voir la serre ; c'est une vraie féerie, venez. — Elle prit mon bras, et nous nous dirigeâmes vers la porte de la serre, qui s'ouvrait à l'autre extrémité du salon, prolongeant jusqu'au parc, à travers les lianes et les parfums de mille plantes exotiques, toutes les splendeurs de la fête. Pendant que nous admirions l'effet des girandoles qui scintillaient au milieu de la puissante flore tropicale comme les constellations brillantes d'un autre hémisphère, plusieurs cavaliers vinrent réclamer pour une valse la main de madame de

Palme : elle les refusa, quoique j'eusse l'abnégation de joindre mes instances aux leurs..

— Nos rôles me semblent un peu intervertis, me dit-elle : C'est moi qui vous retiens, et c'est vous qui me renvoyez.

— Dieu m'en garde ! mais je crains que vous ne vous priviez, par bonté pour moi, d'un plaisir que vous aimez, — et qui vous aime.

— Non ! je sais fort bien que je vous recherche et que vous me fuyez. C'est assez absurde aux yeux du monde, mais cela m'est fort égal. Pour ce soir, du moins, j'entends m'amuser comme je le voudrai. Je vous défends de troubler mon bonheur. Je suis vraiment très-heureuse. J'ai tout ce qu'il me faut : de belles fleurs, de bonne musique autour de moi, et un ami à mon bras. Seulement, et c'est un point noir dans mon ciel bleu, je suis beaucoup plus sûre de la musique et des fleurs que de l'ami.

— Vous avez grand tort.

— Expliquez-moi donc votre conduite, une fois pour toutes. Pourquoi ne voulez-vous jamais causer sérieusement avec moi ? Pourquoi refusez-vous obstinément de me dire un seul mot qui sente la confiance, l'intimité, l'amitié enfin ?

— Veuillez y réfléchir une minute, Madame : où cela nous mène-t-il ?

— Qu'est-ce que cela vous fait ? Cela nous mène où cela peut. Il est plaisant que vous vous en préoccupiez plus que moi !

— Voyons, quelle idée auriez-vous de moi si je vous faisais la cour ?

— Je ne vous demande pas de me faire la cour, dit-elle vivement.

— Non, Madame ; mais c'est pourtant la tournure que prendrait infailliblement mon langage, s'il cessait un instant d'être frivole et banal. Eh bien ! avouez qu'il y a un homme au monde qui ne pourrait vous faire la cour sans s'attirer votre mépris, et que je suis cet homme-là. Je ne vous dirai pas que je sois très-satisfait de m'être mis dans une telle situation vis-à-vis de vous ; mais enfin j'y suis, et je ne saurais l'oublier.

— C'est beaucoup de raison !

— Madame, c'est beaucoup de courage.

Elle secoua la tête d'un air de doute, et reprit après un moment de silence : — Savez-vous que vous venez de me parler comme à une femme perdue

— Madame !

— Certainement. Vous croyez que je ne puis jamais supposer à un homme, qui me fait la cour, une autre intention que celle de m'avoir pour maîtresse. Ce serait le fait d'une femme perdue, et je ne le suis pas, vous avez beau ne pas le croire, c'est la pure vérité du

bon Dieu... Oui, du bon Dieu. Dieu me connaît, et je le prie plus souvent qu'on ne pense. Il m'a préservée de mal faire jusqu'ici, — et j'espère qu'il m'en préservera toujours; mais c'est une chose dont il n'est pas seul maître... — Elle s'arrêta un moment, et ajouta d'un ton ferme : — Vous y pouvez beaucoup.

— Moi, Madame?

— Je vous ai laissé prendre, je ne sais comment... non, je ne le sais en vérité pas !... un grand empire sur ma destinée... Voudrez-vous en user ? Voilà la question.

— Et à quel titre... en quelle qualité le pourrais-je, Madame ? — dis-je lentement, sur le ton d'une froide réserve.

— Ah! s'écria-t-elle d'un accent sourd et énergique, vous me demandez cela ? — Ah ! c'est trop dur ! vous m'humiliez trop! — Elle quitta mon bras aussitôt, et rentra brusquement dans le salon.

Je demeurai quelque temps incertain du parti que je devais prendre. Je voulus d'abord suivre madame de Palme et lui faire entendre qu'elle s'était méprise, — ce qui était la vérité, — sur la portée de la réponse sous forme d'interrogation dont elle s'était offensée. Elle avait apparemment appliqué cette réponse à quelque pensée qui la dominait, que je connaissais mal, que ses paroles, du moins, m'avaient révélée beaucoup

moins clairement qu'elle ne se l'imaginait ; mais après y avoir réfléchi, je reculai devant l'explication nouvelle et redoutable que j'allais inévitablement provoquer. Je résolus de demeurer sous le coup des imputations les plus fâcheuses auxquelles mon attitude et mon langage avaient pu donner lieu, et de dévorer en silence l'amertume dont cette scène m'avait empli le cœur.

Je quittai la serre et j'entrai dans les jardins pour échapper aux rumeurs du bal, qui importunaient mon oreille. La nuit était froide, mais belle. Un instinct douloureux m'entraîna hors de la zone lumineuse que projetaient autour du château les baies des fenêtres resplendissantes. Je me dirigeai à grands pas vers un épais massif d'ombre, formé par une double avenue de sapins qui sépare le jardin du parc, et que traverse un pont rustique jeté sur un ruisseau. J'entrais sous la voûte de cette sombre allée, quand une main toucha mon bras et m'arrêta ; en même temps une voix brève et troublée, que je ne pus méconnaître, me dit : — Il faut que je vous parle !

— Madame ! par grâce ! au nom du ciel !... que faites-vous ! vous vous perdez !... retournez... venez ! Je vais vous reconduire, voyons !

Je voulus saisir son bras ; elle se dégagea.

— Je veux vous parler... j'y suis décidée... Oh ! mon Dieu ! que je m'y prends mal, n'est-ce pas ? Que vous

devez me croire plus que jamais une misérable créature ! Et pourtant il n'y a rien... rien... c'est la vérité même, mon Dieu ! Vous êtes le premier pour qui j'aie oublié... tout ce que j'oublie !... Oui, le premier !... Jamais homme n'a entendu de ma bouche une parole de tendresse, jamais ! et vous ne me croyez pas !

Je pris ses deux mains dans les miennes : — Je vous crois, je vous le jure... je vous jure que je vous estime... que je vous respecte comme ma fille chérie... Mais écoutez-moi, daignez m'écouter ! ne bravez pas ouvertement ce monde impitoyable... rentrez au bal... je vais vous y retrouver bientôt, je vous le promets... mais au nom du ciel ! ne vous perdez pas !

La malheureuse enfant fondit en larmes, et je sentis qu'elle chancelait ; je la soutins et je la fis asseoir sur un banc qui se trouvait là. — Je demeurai debout devant elle, tenant une de ses mains. Les ténèbres étaient profondes autour de nous ; je regardais le vide et j'écoutais, dans une vague stupeur, le murmure clair et régulier du ruisseau qui coule sous les sapins, le sanglot convulsif qui soulevait le sein de la jeune femme, et l'odieux bruit de fête que l'orchestre nous envoyait de loin par intervalles. C'est un de ces instants dont on se souvient toujours.

Elle se remit enfin, et parut reprendre, après cette explosion de douleur, toute sa fermeté. — Monsieur,

me dit-elle en se levant et en retirant sa main, ne vous inquiétez pas de ma réputation. Le monde est habitué à mes folies. J'ai pris, d'ailleurs, mes mesures pour que celle-ci ne fût pas remarquée. Peu m'importerait du reste. Vous êtes le seul homme dont j'aie désiré l'estime et le seul aussi malheureusemeut dont j'aie encouru le mépris... Cela est bien cruel... Quelque chose doit vous dire pourtant que je ne le mérite pas!

— Madame!...

— Écoutez-moi! Ah! que Dieu veuille vous convaincre! c'est une heure solennelle dans ma vie. Monsieur, depuis le premier regard que vous avez attaché sur moi, ce jour où je me suis approchée de vous pendant que vous dessiniez cette vieille église,... depuis ce regard, je vous appartiens. Je n'ai aimé, je n'aimerai jamais que vous... Voulez-vous que je sois votre femme? J'en suis digne... Je vous l'atteste, je vous l'atteste devant ce ciel qui nous voit!

— Chère madame,... chère enfant,... votre bonté,... votre tendresse,... me troublent jusqu'au fond de l'âme;... de grâce, un peu de calme,... laissez-moi une lueur de raison!

— Ah! si votre cœur vous parle, écoutez-le, Monsieur! Ce n'est pas avec la raison qu'il faut me juger!... Hélas! je le sens, vous doutez encore de moi, de mon passé... Oh! Dieu! cette opinion du monde, que j'ai

dédaignée, que j'ai foulée aux pieds, comme elle se venge! comme elle me tue!

— Non, Madame, vous vous trompez;... mais que pourrais-je vous offrir en échange de ce que vous voulez me sacrifier,... des habitudes, des goûts, des plaisirs de toute votre vie ?

— Mais cette vie me fait horreur! Vous croyez que je la regretterais? Vous croyez qu'un jour je redeviendrais la femme que j'ai été,... la folle que vous avez connue?... Vous le croyez! Et comment vous empêcher de le croire ? Pourtant, je sais bien que je ne vous donnerais jamais ce chagrin, ni aucun autre... Jamais! J'ai lu dans vos yeux un monde nouveau que j'ignorais, un monde plus digne, plus élevé, dont je n'avais jamais eu l'idée,... et hors duquel je ne puis plus vivre!... Ah! vous devez pourtant bien sentir que je vous dis la vérité!

— Oui, Madame, vous me dites la vérité,... la vérité de l'heure présente,.... d'une heure de fièvre et d'exaltation;... mais ce monde nouveau qui vous apparaît vaguement, ce monde idéal auquel vous voulez demander un refuge éternel contre quelques dégoûts passagers ne vous donnerait jamais ce qu'il semble vous promettre... La déception, le regret, le malheur, vous y attendent,... et ne vous y attendent pas seule. Je ne sais s'il existe un homme d'un assez

noble esprit, d'une âme assez belle pour vous faire aimer l'existence nouvelle que vous rêvez, pour lui conserver dans la réalité le caractère presque divin que votre imagination lui prête ; mais je sais que cette tâche,... qui serait si douce,... est au-dessus de moi ; je serais un fou, — et je serais aussi un misérable si je l'acceptais.

— Est-ce votre détermination dernière ? La réflexion n'y peut-elle rien changer ?

— Rien.

— Adieu donc, Monsieur... Ah ! malheureuse que je suis !... Adieu ! — Elle saisit ma main qu'elle serra convulsivement, puis elle s'éloigna.

Quand elle eut disparu, je m'assis sur le banc où elle s'était assise. Là, mon pauvre Paul, toute force m'abandonna. Je cachai ma tête dans mes mains, et je pleurai comme un enfant. — Dieu merci, elle ne revint pas !

Je dus enfin rassembler tout mon courage pour reparaître un instant au bal. Aucun signe ne m'indiqua qu'on y eût remarqué mon absence ou qu'on l'eût interprétée d'une manière fâcheuse. Madame de Palme dansait, et laissait voir une gaieté qui tenait du délire. On passa bientôt dans la salle où le souper était servi, et je profitai du tumulte de ce moment pour me retirer.

Dès ce matin, j'ai demandé à madame de Malouet

un entretien particulier. Il m'a semblé que je lui devais mon entière confidence. Elle l'a reçue avec une profonde tristesse, mais sans montrer de surprise. — J'avais deviné, m'a-t-elle dit, quelque chose de semblable... Je n'ai pas dormi de la nuit. Je crois que vous avez fait le devoir d'un homme sage, — et d'un honnête homme. Oui, vous l'avez fait. Cependant cela paraît bien dur. La vie du monde a cela de détestable qu'elle crée des caractères et des passions factices, des situations imprévues, des nuances insaisissables, qui compliquent étrangement la pratique du devoir et obscurcissent la voie droite, qui devrait toujours être simple et facile à reconnaître... Et maintenant vous voulez partir, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame.

— Soit ; mais restez encore deux ou trois jours. Vous ôterez ainsi à votre départ l'apparence d'une fuite, qui, après ce qu'on a pu observer, aurait je ne sais quoi de ridicule et en même temps d'injurieux. C'est un sacrifice que je vous demande. Aujourd'hui nous devons tous dîner chez madame de Breuilly : je me charge de vous excuser. De la sorte, cette journée du moins vous sera légère. Demain, nous ferons pour le mieux. Après-demain, vous partirez.

J'ai accepté cette convention. A bientôt donc, cher Paul... Que je me sens seul et abandonné ! Que j'ai

besoin de serrer ta main ferme et loyale..., de t'entendre me dire : Tu as bien agi !

VIII

10 octobre. Du Rozel.

Me voici rentré dans ma cellule, mon ami... Pourquoi l'ai-je quittée ! Jamais homme n'a senti battre, entre ces froides murailles, un cœur plus troublé que mon misérable cœur ! Ah ! je ne veux pas maudire notre pauvre raison, notre sagesse, notre morale, notre philosophie humaines : n'est-ce pas ce qui nous reste encore de plus noble et de meilleur ? Mais, Dieu du ciel ! que c'est peu de chose ! Quels guides suspects et quels faibles soutiens !

Écoute un triste récit. — Hier, grâce à madame de Malouet, je restai seul au château tout le jour et toute la soirée. Je fus donc tranquillé autant que je pouvais l'être. Vers minuit, j'entendis revenir les voitures, et bientôt après tout bruit cessa. Il était, je crois, trois heures du matin quand je fus tiré de l'espèce de torpeur fébrile qui me tient lieu de sommeil depuis quelques nuits, par le bruit très-rapproché d'une porte qu'on semblait ouvrir ou refermer dans la cour avec précaution. Je ne sais par quelle bizarre et soudaine liaison d'idées un incident si ordinaire attira mon attention et m'agita l'esprit. Je quittai brusquement le

fauteuil dans lequel je m'étais assoupi. et je m'approchai d'une fenêtre : je vis distinctement un homme qui s'éloignait d'une allure discrète dans la direction de l'avenue. Il me fut facile de juger que la porte par laquelle il venait de sortir était celle qui donne accès dans l'aile du château contiguë à la bibliothèque. Cette partie de l'habitation contient plusieurs appartements consacrés aux hôtes de passage; je savais qu'ils étaient tous vides en ce moment, — à moins que madame de Palme, comme il arrivait souvent, n'eût pris pour la nuit le logement qui lui était toujours réservé dans ce pavillon.

Tu devines quelle étrange pensée me traversa le cerveau. Tantôt je la repoussais comme une épouvantable folie; tantôt, retrouvant dans le champ d'une expérience déjà longue des faits d'observation qui prêtaient de la vraisemblance à cette pensée, je l'accueillais avec une sorte d'ironie cynique, et j'aimais presque à l'admettre, comme un dénoûment odieux, mais décisif. — La première clarté de l'aube m'a surpris livré à ces angoisses mentales, évoquant mes souvenirs, examinant puérilement les circonstances les plus minutieuses qui pouvaient tendre à confirmer ou à détruire mes soupçons. J'ai dû enfin à l'excès de fatigue deux heures d'un accablement dont je suis sorti plus maître de ma raison. Je n'ai pu douter à mon

réveil de l'apparition qui avait frappé mes yeux pendant la nuit; mais il m'a semblé que je l'avais interprétée avec une hâte folle, et que mon esprit malade lui avait attribué l'explication la moins vraisemblable. En supposant enfin que mes pires pressentiments dussent se trouver justifiés, j'avais lieu assurément de me sentir l'âme profondément attristée devant un témoignage si douloureux, si impudent, de la mobilité et de la perversité d'un cœur de femme ; mais j'avais perdu tout droit de m'en montrer offensé : le plus vulgaire sentiment de dignité me faisait un devoir de l'indifférence, au moins apparente. S'il était possible qu'on eût cherché contre moi une vengeance à un tel prix, on n'en lirait pas du moins le succès sur mon visage. Quant à ma souffrance, je me disais, je me répétais que mon départ et mon éloignement lui enlèveraient bientôt ce qu'elle aurait de plus aigu et de plus insupportable.

Je suis descendu à dix heures et demie, comme de coutume. Madame de Palme était dans le salon : elle avait donc passé la nuit au château. Cependant il m'a suffi de la voir pour perdre l'ombre même du soupçon. Elle causait d'un air tranquille au milieu d'un groupe. Elle m'a salué de son doux sourire habituel. Je me suis senti délivré d'un poids immense. J'échappais à un tourment d'une nature si pénible et si amère,

que l'impression franche de ma douleur primitive, dégagée des honteuses complications dont j'avais pu la croire aggravée, me semblait presque aimable. Jamais mon cœur n'avait rendu à cette jeune femme un hommage plus tendre et plus ému. Je lui savais gré du fond de l'âme d'avoir rendu la pureté à ma blessure et à mon souvenir.

L'après-midi devait être consacrée à une promenade à cheval sur les bords de la mer. Dans l'effusion de cœur qui succédait aux anxiétés de la nuit, je me rendis très-volontiers aux instances de M. de Malouet, qui, s'appuyant de mon départ prochain, me pressait de l'accompagner à cette partie de plaisir. Notre cavalcade, recrutée selon l'usage de quelques jeunes gens des environs, sortait vers deux heures de la cour du château. Nous cheminions joyeusement depuis quelques minutes, et je n'étais pas le moins gai de la bande, quand madame de Palme est venue subitement se placer à côté de moi. —Je vais commettre une lâcheté, a-t-elle dit; je m'étais pourtant bien promis,... mais j'étouffe ! — Je l'ai regardée : l'expression égarée de ses traits et de ses yeux m'a soudain frappé d'effroi. — Eh bien ! a-t-elle repris d'une voix dont je n'oublierai jamais l'accent, vous l'avez voulu ;... je suis une femme perdue ! — Aussitôt elle a poussé son cheval et m'a quitté, me laissant atterré sous ce coup d'autant

plus sensible que j'avais cessé de le craindre, et qu'il m'atteignait avec un raffinement que je n'avais pas même prévu. Il n'y avait eu en effet dans la voix de la malheureuse femme aucune trace d'insolente fanfaronnade : c'était la voix même du désespoir, un cri de douleur navrante et de timide reproche, — tout ce qui pouvait ajouter dans mon âme à la torture d'un amour souillé et brisé le désordre d'une pitié profonde et d'une conscience alarmée.

Quand j'ai eu la force de regarder autour de moi, je me suis étonné de mon aveuglement. Parmi les courtisans les plus assidus de madame de Palme figure un M. de Mauterne, dont l'éloignement pour moi, quoique contenu dans les limites du savoir-vivre, m'a souvent paru revêtir une teinte presque hostile. M. de Mauterne est un homme de mon âge, grand, blond, d'une élégance plus robuste que distinguée, et d'une beauté régulière, mais fade et empesée. Il a les talents du monde, beaucoup d'entreprise et nul esprit. Son air et sa conduite, dans le cours de cette fatale promenade, m'eussent appris dès le début, si j'avais eu l'idée de les observer, qu'il se croyait le droit de ne redouter désormais aucune rivalité près de madame de Palme. Il s'attribuait franchement le premier rôle dans toutes les scènes auxquelles elle se trouvait mêlée; il l'accablait de soins avec une mine importante et discrète; il

affectait de lui parler à voix basse, et ne négligeait rien enfin pour initier le public au secret de sa faveur. A cet égard, il perdait ses peines : le monde, après avoir épuisé sa méchanceté sur des fautes imaginaires, semble jusqu'ici se refuser à l'évidence qui provoque vainement ses regards.

Pour moi, mon ami, il m'est difficile de te peindre le chaos d'émotions et de pensées qui se heurtaient et se confondaient en moi. Le sentiment qui me dominait peut-être avec le plus de violence, c'était celui de ma haine contre cet homme, d'une haine implacable, — d'une haine éternelle. J'étais au reste plus choqué, plus désolé, que surpris du choix qu'on avait fait de lui ; c'était le premier venu ; on l'avait pris avec une sorte d'indifférence et de dédain, comme on ramasse une arme de suicide, lorsque le suicide est une fois résolu. — Quant à mes sentiments pour elle, tu les devines : nulle apparence de colère, une affreuse tristesse, une compassion attendrie, un remords vague, et par-dessus tout un regret passionné, furieux ! Je savais enfin combien je l'avais aimée ! Je comprenais à peine les raisons qui, deux jours auparavant, me semblaient si fortes, si impérieuses, et qui m'avaient paru établir entre elle et moi une barrière infranchissable. Tous ces obstacles du passé disparaissaient devant l'abîme présent qui me semblait le seul réel, —

le seul impossible à combler, le seul qui eût existé jamais ! — Chose étrange ! Je voyais clairement, aussi clairement qu'on voit le soleil, que l'impossible, l'irréparable était là, et je ne pouvais l'accepter,... je ne pouvais m'y résigner ! Je voyais cette femme perdue pour moi aussi irrévocablement que si la tombe eût été fermée sur son cercueil, et je ne pouvais renoncer à elle !... — Mon esprit s'égarait alors dans des projets, dans des résolutions insensées : je voulais chercher querelle à M. de Mauterne, le forcer à se battre sur l'heure... Je sentais que je l'aurais écrasé !... Puis je voulais m'enfuir avec elle, l'épouser, la prendre avec sa honte après l'avoir refusée pure !... Oui, cette démence m'a tenté ! Pour l'écarter de ma pensée, j'ai dû me répéter cent fois que le dégoût et le désespoir étaient les seuls fruits que pût porter jamais cette union d'une main flétrie et d'une main sanglante... Ah ! Paul, que j'ai souffert !

Madame de Palme a montré, pendant toute la durée de la promenade, une surexcitation fiévreuse qui se trahissait surtout par de folles prouesses d'équitation. J'entendais par intervalles les éclats de sa gaieté exaltée qui résonnaient à mon oreille comme des plaintes déchirantes. Une seule fois encore, elle m'a adressé la parole en passant près de moi : — Je vous fais horreur, n'est-ce pas ? — m'a-t-elle dit.

— J'ai secoué la tête et j'ai baissé les yeux sans lui répondre.

Nous sommes rentrés au château vers quatre heures. Je gagnais ma chambre, quand un tumulte confus de voix, de cris et de pas précipités sous le vestibule m'a glacé le cœur. Je suis redescendu à la hâte ; on m'a dit que madame de Palme venait de tomber dans une violente crise nerveuse. On l'avait portée dans le salon. J'ai reconnu à travers la porte la voix douce et grave de madame de Malouet, à laquelle se mêlait je ne sais quel vagissement pareil à celui d'un enfant malade. — Je me suis enfui.

J'étais décidé à quitter sans retard ce lieu de malheur. Rien n'eût pu m'y retenir un instant de plus. Ta lettre, qu'on m'avait remise au retour, m'a servi à colorer d'un prétexte vraisemblable mon départ improvisé. On connaît ici l'amitié qui nous lie. J'ai dit que tu avais besoin de moi dans les vingt-quatre heures. J'avais eu soin, à toute occurrence, de faire venir depuis trois jours une voiture et des chevaux de la ville la plus proche. En quelques minutes, mes préparatifs ont été achevés ; j'ai donné au cocher l'ordre de partir en avant et d'aller m'attendre à l'extrémité de l'avenue, pendant que je ferais mes adieux. — M. de Malouet m'a paru n'avoir aucun soupçon de la vérité : le bon vieillard s'est attendri en recevant mes remercî-

ments, et m'a réellement témoigné une affection singulière et sans proportion avec la brève durée de nos relations. J'ai à peine eu moins à me louer de M. de Breuilly. Je me reproche la caricature que je t'ai donnée un jour pour le portrait de ce noble cœur.

Madame de Malouet a voulu m'accompagner dans l'avenue quelques pas plus loin que son mari ; je sentais son bras trembler sous le mien, pendant qu'elle me chargeait de quelques commissions indifférentes pour Paris. Au moment où nous allions nous séparer et comme je serrais sa main avec effusion, elle m'a retenu doucement : — Eh bien ! Monsieur, m'a-t-elle dit d'une voix presque éteinte, Dieu n'a point béni notre sagesse !

— Madame, nos cœurs lui sont ouverts ;... il a dû y lire notre sincérité.... Il voit ce que je souffre, d'ailleurs j'espère humblement qu'il me pardonne.

— N'en doutez pas,... n'en doutez pas, a-t-elle repris d'un accent brisé. Mais elle ? elle !... Ah ! pauvre enfant !

— Ayez pitié d'elle, Madame. Ne l'abandonnez pas. Adieu !

Je l'ai quittée à la hâte, et je suis parti ; mais au lieu de m'acheminer vers le bourg de ***, je me suis fait conduire sur la route de l'abbaye jusqu'au haut des collines ; j'ai prié le cocher d'aller seul au bourg et de revenir me prendre demain de grand matin à la même

place. Mon ami, je ne puis t'expliquer la tentation bizarre et irrésistible qui m'a pris de passer une dernière nuit dans cette solitude où j'ai été si tranquille, si heureux, et il y a si peu de temps, mon Dieu !

Me voici donc dans ma cellule. Qu'elle me paraît froide, sombre et triste ! Le ciel aussi s'est mis en deuil. Depuis mon arrivée dans ce pays et malgré la saison, je n'avais vu que des jours et des nuits d'été. Ce soir, un glacial ouragan d'automme s'est déchaîné sur la vallée ; le vent siffle dans les ruines et en arrache des fragments qui tombent lourdement sur le sol. Une pluie violente bat mes vitraux. — Il me semble qu'il pleut des larmes !

Des larmes ! j'en ai le cœur rempli,... et pas une ne veut monter jusqu'à mes yeux ! — J'ai prié pourtant, j'ai prié Dieu longuement, — non pas, mon ami, ce Dieu insaisissable que nous poursuivons vainement au delà des étoiles et des mondes, mais le seul Dieu vraiment secourable aux affligés, le Dieu de mon enfance, — le Dieu de cette pauvre femme !

Ah ! je ne veux plus songer qu'à mon retour près de toi. Après-demain, mon ami, et peut-être avant que cette lettre... . . . .

. . . .

Viens, Paul ! — Si tu peux quitter ta mère, viens, je t'en supplie, viens me soutenir. Dieu me frappe !

J'écrivais cette ligne interrompue, quand, au milieu des bruits confus de la tempête, mon oreille a cru saisir le son d'une voix, d'une plainte humaine. Je me suis jeté à ma fenêtre ; je me suis penché au dehors pour percer les ténèbres, et j'ai entrevu sur le sol noir et inondé une forme vague, une sorte de paquet blanchâtre. En même temps un gémissement plus distinct est monté jusqu'à moi. — Une lueur de la terrible vérité m'a traversé l'esprit comme une lame aiguë. — J'ai gagné dans la nuit la porte du moulin ; près du seuil, j'ai vu un cheval abandonné ; il portait une selle de femme. Je me suis précipité en courant vers l'autre face des ruines, et dans le clos qui est situé sous la fenêtre de ma cellule et qui garde encore des traces de l'ancien cimetière des moines, j'ai trouvé l'infortunée. Elle était là, assise et comme écrasée sur une vieille dalle tumulaire, grelottant de tous ses membres sous les torrents d'eau glacée qu'un ciel impitoyable versait sans relâche sur sa légère toilette de fête. J'ai saisi ses deux mains, essayant de la relever. — Ah ! malheureuse enfant ! qu'avez-vous fait ? ah ! malheureuse !

— Oui, bien malheureuse ! a-t-elle murmuré d'une voix faible comme un souffle.

— Mais vous vous tuez !

— Tant mieux... tant mieux !

— Vous ne pouvez rester là!... Venez!... — J'ai vu qu'elle était hors d'état de se soutenir. — Ah! Dieu bon! Dieu puissant! que faire?... Qu'allez-vous devenir maintenant? Que voulez-vous de moi?...

Elle n'a pas répondu. Elle tremblait, et ses dents se heurtaient. Je l'ai enlevée dans mes bras et je l'ai emportée. On réfléchit vite dans de tels instants. Aucun moyen imaginable pour la faire sortir de cette vallée, où les voitures ne peuvent pénétrer. Rien n'était désormais possible pour sauver son honneur; il ne fallait plus songer qu'à la vie. J'ai gravi rapidement les degrés de ma cellule, et je l'ai déposée dans un fauteuil près du foyer, que j'ai rallumé à la hâte; puis j'ai réveillé mes hôtes. J'ai donné à la meunière une explication vague et confuse. Je ne sais ce qu'elle en a compris, mais c'est une femme, elle a eu pitié. Elle a rendu à madame de Palme les premiers soins. Son mari est parti aussitôt à cheval, portant à la marquise de Malouet ce billet de ma main.

« Madame,

« Elle est ici, mourante. Au nom du Dieu de miséricorde, je vous invoque, je vous conjure... Venez consoler, venez bénir celle qui ne peut plus attendre que de vous en ce monde des paroles de bonté et de pardon.

« Veuillez dire à madame de Pontbrian ce que vous jugerez nécessaire. »

Elle me demandait. Je suis retourné près d'elle. Je l'ai trouvée encore assise devant le feu. Elle n'avait pas voulu se laisser mettre dans le lit qu'on lui avait préparé. En m'apercevant, — singulière préoccupation de femme, — sa première pensée a été pour le costume de paysanne, contre lequel elle venait d'échanger ses vêtements imprégnés d'eau et souillés de boue. — Elle s'est mise à rire en me le montrant ; mais son rire s'est tourné presque aussitôt en convulsions que j'ai eu de la peine à calmer.

Je m'étais placé près d'elle : elle ne pouvait se réchauffer ; elle avait une horrible fièvre ; ses yeux étincelaient. Je l'ai suppliée de consentir à prendre le repos complet qui convenait seul à son état. — A quoi bon ? m'a-t-elle dit. Je ne suis pas malade. Ce qui me tue, ce n'est pas la fièvre, ce n'est pas le froid, c'est la pensée qui me brûle là ; — elle se frappait le front ; — c'est la honte, — c'est votre mépris et votre haine, — bien mérités maintenant !

Mon cœur a éclaté, Paul ; je lui ai dit tout, ma passion, mes regrets, mes remords ! J'ai couvert de baisers ses mains tremblantes, son front glacé, ses cheveux humides... J'ai répandu dans sa pauvre âme bri-

sée tout ce que l'âme d'un homme peut contenir de tendresse, de pitié, d'adoration ! Elle a su que je l'aimais; elle n'a pu en douter !

Elle m'avait écouté avec ravissement. — C'est maintenant, m'a-t-elle dit, c'est maintenant qu'il ne faut pas me plaindre. Jamais je n'ai été si heureuse de ma vie. Je ne méritais pas cela... Je ne puis rien souhaiter de plus... rien espérer de mieux... je ne regretterai rien.

Elle s'est assoupie. Ses lèvres entr'ouvertes ont un sourire pur et paisible; mais elle est prise par intervalle de tressaillements terribles, et ses traits s'altèrent profondément. — Je la veille en t'écrivant.

Madame de Malouet vient d'arriver avec son mari. Je l'avais bien jugée ! Sa voix et ses paroles ont été d'une mère. Elle avait eu soin d'amener son médecin. La malade est couchée dans un bon lit, entourée, aimée. Je suis plus tranquille, quoique un délire effrayant se soit déclaré à son réveil.

Madame de Pontbrian a refusé absolument de venir auprès de sa nièce. Elle aussi, je l'avais bien jugée, l'excellente chrétienne !

Je me suis fait le devoir de ne plus mettre le pied dans la cellule, que madame de Malouet ne quitte plus. La contenance de M. de Malouet m'épouvante,

et cependant il m'assure que le médecin ne s'est pas encore prononcé.

———

Le médecin est sorti. J'ai pu lui parler. — C'est, m'a-t-il dit, une fluxion de poitrine compliquée d'une fièvre cérébrale.

— Cela est bien grave, n'est-ce pas ?

— Très-grave.

— Mais le danger est-il immédiat ?

— Je vous le dirai ce soir. L'état est si violent qu'il ne peut durer longtemps. Il faut que la crise s'atténue ou que la nature cède.

— Vous n'espérez rien, Monsieur ?

Il a regardé le ciel et s'est éloigné.

Je ne sais ce qui se passe en moi, mon ami... Tous ces coups se succèdent si vite ! C'est la foudre.

Cinq heures du soir.

On a mandé à la hâte le prêtre que j'ai souvent rencontré au château. C'est un ami de madame de Malouet, un vieillard simple et plein de charité. Il est sorti un instant de cette chambre funeste ; je n'ai osé l'interroger. J'ignore ce qui se passe. Je redoute de l'apprendre, et cependant mon oreille recueille avidement les moindres bruits, les sons les plus insignifiants : une porte qui se ferme, un pas plus rapide

dans l'escalier, me frappent de terreur. — Pourtant... si vite ! c'est impossible !

Paul ! mon ami,... mon frère ! où es-tu ?... Tout est fini !

Il y a une heure, j'ai vu descendre le médecin et le prêtre. M. de Malouet les suivait. — Montez, m'a-t-il dit. Allons ! du courage, Monsieur. Soyez homme. — Je suis entré dans la cellule : madame de Malouet y était demeurée seule ; elle était à genoux près du lit, et m'a fait signe de m'approcher. — J'ai regardé celle qui allait cesser de souffrir. Quelques heures avaient suffi pour empreindre tous les ravages de la mort sur ce visage charmant ; mais la vie et la pensée rayonnaient encore dans ses yeux : elle m'a reconnu aussitôt. — Monsieur, m'a-t-elle dit ; — puis se reprenant après une pause : — George, je vous ai bien aimé. Pardonnez-moi d'avoir empoisonné votre vie de ce triste souvenir ! — Je suis tombé sur mes genoux ; j'ai voulu parler, je ne le pouvais pas ; mes larmes coulaient brûlantes sur sa main déjà inerte et froide comme un marbre. — Et vous aussi, Madame, a-t-elle repris, pardonnez-moi la peine,... le mal que je vous fais ! — Mon enfant ! a dit la vieille dame, je vous bénis du fond du cœur. — Puis il y a eu un silence, au

milieu du quel j'ai entendu tout à coup un soupir profond et brisé... Ah ! ce soupir suprême, ce dernier sanglot d'une mortelle douleur, Dieu aussi l'a entendu, il l'a recueilli !

Il l'a entendu,... il entend aussi ma prière ardente, éplorée !... Il faut que je le croie, mon ami. Oui, pour ne pas céder en ce moment à quelque tentation de désespoir, il faut que je croie fermement à un Dieu qui nous aime, qui voit d'un œil attendri les déchirements de nos faibles cœurs,... qui daignera un jour de sa main paternelle refaire les nœuds brisés par la cruelle mort !... Ah ! devant la dépouille inanimée d'un être adoré, quel cœur assez desséché, quel cerveau assez flétri par le doute pour ne pas repousser à jamais l'odieuse pensée que ces mots sacrés : Dieu, justice, amour, immortalité, ne sont que de vaines syllabes qui n'ont point de sens !

Adieu ; Paul. Tu sais ce qui me reste à faire. Si tu peux venir, je t'attends ; sinon, mon ami, attends-moi. Adieu.

IX

LE MARQUIS DE MALOUET A. M. PAUL B... A PARIS.

Château de Malouet, 20 octobre.

Monsieur, c'est pour moi un devoir aussi impérieux que pénible de vous retracer les faits qui ont amené le

malheur suprême dont une voie plus prompte vous a porté la nouvelle avec tous les ménagements qui nous ont été permis, malheur qui achève d'accabler nos âmes déjà si cruellement éprouvées. Vous le savez, Monsieur, quelques semaines, quelques jours nous avaient suffi à madame de Malouet et à moi pour connaître, pour apprécier votre ami, pour lui vouer une éternelle affection, qui devait se changer trop tôt en un éternel regret.

Je ne vous parlerai point, Monsieur, des tristes circonstances qui ont précédé cette dernière catastrophe. Vous n'ignorez, je le sais, aucun trait de la fatale passion qu'avaient inspirée à une malheureuse jeune femme les mérites et les qualités que nous sommes réduits à pleurer aujourd'hui. Je ne vous dirai rien des scènes de deuil qui ont suivi la mort de madame de Palme. Un autre deuil les recouvre déjà dans notre souvenir.

La conduite de M. George durant ces tristes journées, la sensibilité profonde et en même temps l'élévation morale dont il ne cessa de nous donner le spectacle, avaient achevé de lui gagner nos cœurs. J'aurais voulu vous le renvoyer aussitôt, Monsieur ; je voulais l'éloigner de ce lieu désolé, je voulais le conduire moi-même dans vos bras, puisqu'une préoccupation douloureuse vous retenait à Paris; mais il s'était

imposé le devoir de ne pas abandonner si promptement ce qui restait de l'infortunée.

Nous l'avions recueilli près de nous; nous l'entourions de nos soins. Il ne sortait du château que pour faire chaque jour à deux pas un pieux pèlerinage. Sa santé cependant s'altérait visiblement. Avant-hier dans la matinée, madame de Malouet le pressa de nous accompagner, M. de Breuilly et moi, dans une promenade à cheval. Il y consentit, quoique avec peine. Nous partîmes. Chemin faisant, il se prêta de tout son courage aux efforts que nous tentions pour l'engager dans notre entretien, et le tirer de son accablement. Je le vis sourire pour la première fois depuis bien des heures, et je commençais à espérer que le temps, la force d'âme, les soins de l'amitié pourraient rendre un peu de calme à son souvenir, quand, au détour de la route, un hasard déplorable nous mit face à face avec M. de Mauterne.

Ce jeune homme était à cheval : deux amis et deux dames l'accompagnaient. Nous suivions la même direction de promenade ; mais son allure était plus rapide que la nôtre : il nous dépassa en nous saluant, et je ne remarquai pour moi dans son air rien qui pût attirer l'attention. Je fus donc fort surpris d'entendre M. de Breuilly, l'instant d'après, murmurer entre ses dents : Ceci est une infâme lâcheté ! — M. George,

qui au moment de la rencontre avait pâli et détourné légèrement la tête, regarda vivement M. de Breuilly : — Quoi donc, Monsieur ? De quoi parlez-vous ? — De l'insolence de ce fat ! — J'interpellai M. de Breuilly avec force, lui reprochant sa manie querelleuse, et affirmant qu'il n'y avait eu trace de provocation ni dans l'attitude ni sur les traits de M. de Mauterne, lorsqu'il avait passé près de nous. — Allons, mon ami, reprit M. de Breuilly, vous avez fermé les yeux — ou vous avez dû voir, comme je l'ai vu, que le misérable à ricané en regardant monsieur ! Je ne sais pas pourquoi vous voulez que monsieur supporte une insulte que ni vous ni moi ne supporterions ! — Cette malheureuse phrase n'était pas achevée, que M. George avait mis son cheval au galop.

— Es-tu fou ? dis-je à Breuilly, qui essayait de me retenir, — et que signifie cette invention-là ? — Mon ami, me répondit-il, il fallait distraire cet enfant à tout prix. — Je haussai les épaules, je me dégageai, et je m'élançai sur les pas de M. George; mais, étant mieux monté que moi, il avait pris une avance considérable. J'étais encore à une centaine de pas, quand il joignit M. de Mauterne, qui s'était arrêté en l'entendant venir. Il me sembla qu'ils échangeaient quelques paroles, et je vis presque aussitôt la cravache de M. George fouetter à plusieurs reprises et avec une

sorte d'acharnement le visage de M. de Mauterne. Nous arrivâmes seulement à temps, M. de Breuilly et moi, pour empêcher que cette scène ne prît un odieux caractère.

Une rencontre étant malheureusement devenue inévitable entre ces deux messieurs, nous dûmes emmener avec nous les deux amis qui accompagnaient Mauterne, MM. de Quiroy et Astley, ce dernier Anglais. M. George nous précéda au château. Le choix des armes appartenait, sans aucun doute possible, à notre adversaire. Cependant, ayant remarqué que ses deux témoins semblaient hésiter, avec une sorte d'indifférence ou de circonspection, entre l'épée et le pistolet, je pensai que nous pourrions, avec un peu d'adresse, faire pencher leur décision dans le sens qui nous serait le moins défavorable. Nous prîmes donc préalablement, M. de Breuilly et moi, l'avis de M. George. Il se prononça immédiatement pour l'épée. — Mais lui fit observer M. de Breuilly, vous tirez fort bien le pistolet : je vous ai vu à l'œuvre. Êtes-vous sûr d'être plus habile à l'épée ? Ne vous y trompez pour Dieu pas, ceci est un combat à mort ! — J'en suis convaincu, répondit-il en souriant ; mais je tiens beaucoup à l'épée, autant que cela sera possible. — Sur l'expression d'un désir si formel, nous ne pouvions que nous croire heureux d'obtenir le choix

de cette arme. Il fut effectivement résolu, et la rencontre fixée au lendemain neuf heures.

Pendant le reste de la journée, M. George montra une liberté d'esprit et même par intervalles une gaieté dont nous fûmes tout surpris, et que madame de Malouet en particulier ne savait comment s'expliquer. Ma pauvre femme ignorait bien entendu ces derniers événements.

A dix heures, il se retira, et je vis encore de la lumière chez lui deux heures plus tard. Poussé par ma vive affection et par je ne sais quelle inquiétude vague dont j'étais poursuivi, j'entrai vers minuit dans sa chambre; je le trouvai fort tranquille : il venait d'écrire et apposait son cachet sur quelques enveloppes : — Voilà ! me dit-il en me mettant ces papiers dans la main. A présent, le plus fort est fait, ajouta-t-il, et je vais dormir comme un bienheureux.

Je crus devoir lui donner encore quelques conseils techniques sur le jeu de l'arme dont il devait bientôt se servir. Il m'écouta avec distraction, puis, avançant son bras tout à coup : — Voyez mon pouls, dit-il. — Je lui obéis, et je m'assurai que son calme et son animation n'avaient rien d'affecté ni de fébrile. — Avec cela, reprit-il, on n'est tué que quand on le veut bien. Bonsoir, cher monsieur. — Je l'embrassai et je le quittai.

Hier, à huit heures et demie, nous étions rendus, M. George, M. de Breuilly et moi, dans un chemin écarté, situé à égale distance de Malouet et de Mauterne, et qui avait été désigné pour lieu du duel. Notre adversaire arriva presque aussitôt, accompagné de MM. de Quiroy et Astley. Le caractère de l'insulte n'admettait aucune tentative de conciliation. On dut procéder immédiatement au combat.

A peine M. George s'était-il mis en garde, que nous ne pûmes douter de sa complète inexpérience au maniement de l'épée. M. de Breuilly me jeta un regard de stupeur. Toutefois, quand les lames se furent croisées, il y eut une apparence de combat et de défense : mais, dès la troisième passe, M. George tomba, la poitrine traversée.

Je me précipitai sur lui : la mort le prenait déjà. Cependant il me serra faiblement la main, sourit encore, puis m'exprima d'un dernier souffle sa dernière pensée, qui fut pour vous, Monsieur : « Dites à Paul que je l'aime, que je lui défends la vengeance, que je meurs... heureux. » Il expira.

Je n'ajouterai rien, Monsieur : à ce récit. Il n'a été que trop long, il m'a coûté beaucoup ; mais je vous devais ce compte fidèle et douloureux. J'ai dû croire en outre que votre amitié voudrait suivre jusqu'au dernier instant cette existence qui vous fut si chère, et à

si juste titre. Maintenant vous savez tout, vous avez tout compris, même mon silence.

Il repose près d'elle. Vous viendrez sans doute, Monsieur. Nous vous attendons. Nous pleurerons avec vous ces deux êtres bien-aimés, tous deux bons et charmants, foudroyés tous deux par la passion, et saisis par la mort avec une rapidité poignante au milieu des plus douces fêtes de la vie.

LE PARC

Mai 1856.

PERSONNAGES

La marquise du VERNAGE (cinquante ans).
BATHILDE, sa fille (vingt ans).
PAUL LAMBERT, mari de Bathilde (trente ans).
ADOLPHE BONNIEUX, vieil ami de la famille (soixante-cinq ans).
ANTOINE, domestique.

Bosquets et pelouses devant un château. Riante matinée d'été.

LE PARC

SCÈNES DE FAMILLE.

LA MARQUISE, BATHILDE.

LA MARQUISE.

Que veux-tu, ma fille, quand nous perdrons la tête, cela ne remédiera à rien.

BATHILDE.

Ah! ma mère, que je suis inquiète!

LA MARQUISE.

Je ne suis pas fort tranquille non plus quant à cela. La bombe va éclater dans la journée, il n'y a pas à en douter.

BATHILDE.

Quel coup pour lui! et le jour de sa fête!

LA MARQUISE.

Est-ce sa fête?... oui... c'est juste... puisque c'est la mienne... Une chose assez plaisante, par parenthèse,

que nous ayons le même saint, ton gracieux mari et moi !

BATHILDE.

Ne vaudrait-il pas mieux lui tout avouer avant l'arrivée de ce terrible paquet ?

ANTOINE, survenant.

(D'un ton mystérieux :) M. le baron de Fauquerolles demande à parler secrètement à madame la marquise.

LA MARQUISE.

Bon ! l'autre maintenant, pour m'achever de peindre... Il demande à me parler secrètement, et il dit cela aux domestiques... comme c'est adroit ! (A Antoine :) Priez M. de Fauquerolles de m'attendre dans la serre, et ayez soin que personne ne l'y voie entrer. (Antoine sort.) Ce jeune homme a du zèle, mais quel étourneau ! Heureusement j'ai de la prudence pour deux.

BATHILDE.

Oui, ma mère.

LA MARQUISE.

Mais pour en revenir à ton mari, peut-être en effet vaudrait-il mieux le préparer... Au surplus, j'ai écrit dès l'aurore à ce brave Bonnieux, et je l'attends d'un moment à l'autre. Il est de bon conseil, et j'espère qu'à nous deux nous trouverons quelque paratonnerre.

ANTOINE, revenant, du même air mystérieux.

M. le baron attend secrètement madame la marquise dans la serre.

LA MARQUISE.

C'est bien ! (A part.) Ce domestique est niais ! — A revoir, ma fille. Courage !

BATHILDE, seule.

Ah ! que je suis tourmentée, mon Dieu !... Comment cela va-t-il se passer ? Ma mère a été bien imprudente... je crains quelque scène irréparable... Hélas ! qu'on a de peine à être heureuse ! Tous deux m'aiment, et tous deux me font souffrir ! (Elle s'asseoit sur un banc.) Mes goûts, en fait de bonheur, auraient été si simples ! — Une maisonnette comme celle-ci (elle dessine sur le sable avec la pointe de son ombrelle,) une espèce de chalet dans un bois d'Amérique, en vue de la mer qui ondule à l'horizon ; ici un enclos de palissades pour le troupeau dont je suis la bergère ; là un hamac suspendu entre deux palmiers, et dans lequel je me balance au milieu des grandes fleurs de tapisserie et des oiseaux en miniature qu'on voit dans ces pays-là ; puis mon bien-aimé qui revient de la chasse, et qui apparaît ci-contre dans la clairière ; de cette main il m'envoie une douzaine de baisers, de l'autre... Ah ! (Paul entre.)

PAUL.

Dis-moi, Bathilde, j'ai une idée, mon amour : la matinée est charmante ; si nous déjeunions en plein air sous ces ombrages ?

BATHILDE.

Très-volontiers, mon ami.

PAUL.

Mais ta mère, qu'est-ce qu'elle va penser de cela?

BATHILDE.

Ma mère sera ravie.

PAUL.

Hon! Admettons-le. (Aux domestiques :) Servez le déjeuner sous ce berceau. — Que dessinais-tu là, ma mignonne?

BATHILDE.

C'est un paysage des tropiques. Ceci est une forêt vierge, ceci la mer, et me voici, moi, dans un hamac.

PAUL.

C'est très-ressemblant... Mais quel est ce personnage qui sort de la forêt à l'improviste et qui fait des gestes horribles?... un singe?

BATHILDE.

Non, Monsieur : c'est un sauvage.

PAUL.

Ah! diable! — Et moi, où suis-je? Il est impossible que je t'abandonne dans une conjoncture si délicate.

BATHILDE.

Toi, tu déjeunes tranquillement dans la maison nette.

PAUL.

Non! je ne croirai jamais que j'aie ce cœur-là. Je suis plutôt dans le fourré voisin, guettant le sauvage : je le tue, je le scalpe, et je t'embrasse avec effusion (Il embrasse sa femme.) A propos, mon enfant, sais-tu où est ta mère en ce moment?

BATHILDE, avec embarras.

N.., non... mon ami.

PAUL.

Elle est dans la serre, en concile avec Fauquerolles. Les Trônes et les Dominations n'ont qu'à se bien tenir... Elle aurait dû vivre au temps de la Fronde, ta mère: elle eût formé la saint trèfle avec mesdames de Longueville et de Chevreuse. Et à propos de trèfles, as-tu vu les fleurons à trois pétales dorés dont elle a jugé convenable de faire décorer la grille de mon parc? Elle appelle cela des trèfles... et elle croit que je suis sa dupe.

BATHILDE.

Mon ami, respecte les opinions de ma mère. je t'en prie.

PAUL.

Mais, ma chère enfant, je les respecte de toute mon âme : seulement je voudrais bien qu'elle ne les affichât pas sur ma grille... Et puis que signifient ces conférences clandestines avec Fauquerolles? Pourquoi ne le reçoit-elle pas publiquement dans mon salon? Est-ce

que je m'y oppose ? Mais non ! il lui faut du mystère et des souterrains ! Et Dieu sait quels grands secrets ils échangent avec tant de précautions ! Fauquerolles est une mouche du coche que ta mère seule peut prendre au sérieux, Eh bien ! tout cela est puéril et m'agace... Cependant j'ai la complaisance extrême de ne m'apercevoir de rien ; je laisse sans mot dire métamorphoser ma grillé en oriflamme et mon parc en club... Ta mère devrait au moins m'en savoir gré.... Mais fort loin de là ! son aigreur et son animosité contre moi semblent s'exaspérer chaque jour !

BATHILDE.

Pauvre mère !... Va, tu es un fier ingrat !

PAUL.

Mais non, ma chère petite ; au fond, je l'aime bien, ta mère... Seulement tu m'avoueras qu'elle s'y prend mal avec moi... Je ne hais rien tant au monde que les niches et les détours... Eh bien ! madame du Vernage transporte sans cesse dans nos relations privées ses habitudes de mystère, de complot, de micmac... Jamais tu ne la prendras à s'expliquer nettement... Ainsi quel est le fond de l'humeur chagrine qu'elle me témoigne ? uniquement ce désir ardent qu'elle éprouve de me voir rechercher, contrairement à tous mes goûts, des fonctions publiques. Il y a une perspective qui charme, qui fascine ta mère, c'est celle de trôner un jour de

sa personne dans les salons d'une préfecture, d'y recevoir les députations de la garde nationale, et de les pétrifier d'admiration par la majesté de ses révérences en douze temps... Ce rêve n'est pas le mien; toutefois je ne refuserais pas de discuter la question, si ta mère l'abordait franchement... mais pas du tout, ce sont toujours des combats à la Parthe, des allusions, des épigrammes, des coups d'épingle... Au surplus, ne t'afflige pas... j'ai pour elle, malgré tout, une tendresse véritable, et je lui en ménage même un témoignage assez étrange qui la frappera de stupeur... Ah! la voici... (Survient madame du Vernage). Bonjour, Madame.

BATHILDE.

Vous ne savez pas ce que me dit Paul, ma mère

LA MARQUISE.

Non, ma fille, je ne le sais pas; et monsieur est, tellement original que je n'entreprendrai pas de le deviner.

PAUL, humant l'air avec force.

Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'il y a ce matin dans le parc comme une vague odeur de conspiration?

LA MARQUISE.

Je ne comprends pas.

BATHILDE.

Ma mère, il me disait qu'il vous adore.

LA MARQUISE.

Eh bien! moi, je dis que je l'en dispense.

PAUL.

Madame, j'en suis fâché, mais mon cœur est un fleuve impétueux dont vous ne sauriez changer le cours... Déjeunons-nous, et vous offrirai-je mon bras, quoique indigne?

LA MARQUISE, prenant le bras de Paul.

Ah! nous déjeunons sous l'ormeau ce matin, à ce qu'il paraît? C'est à vos goûts bucoliques apparemment, mon gendre, que nous devons cette heureuse innovation qui va nous donner pour convives tous les insectes du voisinage? (Ils s'assoient.)

PAUL.

A propros d'insectes et de voisinage, Madame. n'est-ce point le baron de Fauquerolles que je viens de voir se glisser comme un serpent hors de cette même grille à laquelle vous avez fait ajouter des trèfles si singuliers?

LA MARQUISE.

Un trèfle est un trèfle.

PAUL.

Pas toujours, Madame.

LA MARQUISE.

Le baron de Fauquerolles! Pourquoi le baron de

Fauquerolles se promènerait-il dans votre parc à l'heure qu'il est?

PAUL.

C'est justement ce que j'ai l'honneur de vous demander. Ce Fauquerolles est un jeune homme entreprenant et aventureux, qui n'est nullement amateur des jardins, et qui, par conséquent, ne saurait venir dans mon parc pour en étudier la Flore. Il est allé récemment aux eaux d'Allemagne, et je ne serais pas étonné qu'il eût profité de cette occasion pour s'aboucher avec les puissances du Nord... d'où je conclus, Madame... Eh! mais le voilà encore, il me semble! Non, c'est Bonnieux! Bravo! bonjour, Bonnieux, approchez, vieillard aimable.

LES DEUX FEMMES, agitant leurs mouchoirs.

Bonjour... bonjour, Bonnieux.

BONNIEUX.

Salamalec, braves gens!... ouf!... vous voyez en moi un voyageur épuisé de besoin. J'accours, marquise, comme un esclave d'Orient... Entendre, c'est obéir.

LA MARQUISE, l'interrompant vivement.

Une chaise et un couvert pour M. Adolphe.

BONNIEUX.

J'ai toujours été ainsi: au premier appel d'une dame quel que soit l'état de la température, je...

LA MARQUISE, avec impatience.

Heim! heim! Un peu de cette hure de sanglier, mon ami?

BONNIEUX.

Volontiers. Au premier appel d'une dame, disais-je...

LA MARQUISE.

Voilà une charmante surprise que vous nous faites, mon ami.

BONNIEUX.

Comment! une surprise?... mais c'est vous qui me surprenez, ma chère amie...

PAUL

Ah! çà, mon pauvre Bonnieux, vous ne remarquez donc pas que madame du Vernage vous fait signaux sur signaux pour que vous ne laissiez pas entendre devant moi que vous venez ici à sa requête? Il y a là un petit mystère qu'elle vous expliquera plus tard. — Quoi de neuf, d'ailleurs, mon ami?

BONNIEUX.

Rien que je sache... Bonjour, Bathilde... bonjour, ma petite Bathilde... Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? vous paraissez toute soucieuse, fillette?

PAUL.

Ne faites pas attention, Bonnieux... Elle a été atta-

quée ce matin par un sauvage dans une forêt vierge, — et vous comprenez...

BONNIEUX.

Très-peu. N'importe. — Je vous proposerai, marquise du Vernage, de me donner une seconde fois de cette hure truffée. Je plains fort le sanglier qui l'a perdue, car elle est bonne. — Est-ce de votre chasse, Paul?

PAUL.

Oui, mon ami, — moins les truffes.

BONNIEUX.

Bien entendu. Dites-moi, Lambert, saviez-vous qu'un chevreuil peut sauter deux mètres et demi en hauteur? J'ai vu le fait de mes deux yeux avant-hier. Nous chassions cette jolie bête depuis plus de trois heures dans le bois de Saulvinet, nous la cernions, elle était littéralement au pied du mur. Tout à coup, paf! elle fait un bond et va tomber dans le jardin de ce grand nigaud de Fauquerolles, qui l'a tuée de sa fenêtre, sans se gêner, en pantoufles... A-t-on vu un animal pareil?... Et à propos, n'est-ce point Fauquerolles en personne que je viens de...

LA MARQUISE, vivement.

Des pointes d'asperges, mon ami?

BONNIEUX.

Permettez... J'accepte... mais auparavant je goûte-

rai de cette mayonnaise de homard... Où en étais-je donc?... Ah!... je vous dirai qu'il me déplaît passablement votre Fauquerolles, ma charmante amie.

LA MARQUISE.

Ah! sans doute... il vous déplaît... Ça va tout seul! il a de la naissance, un nom, un titre... il n'en faut pas davantage pour lui assurer la haine d'un vieux jacobin maniaque comme vous!

BONNIEUX.

Oh! oh! — A boire. Lambert! — Mais enfin mes yeux m'ont-ils trompé, oui ou non... Est-ce Fauquerolles que je viens de...

PAUL.

Bonnieux, vous n'êtes pas en veine ce matin, mon ami... madame du Vernage vous fait signe depuis un quart d'heure de passer sous silence l'incident de votre rencontre avec M. de Fauquerolles.

BONNIEUX.

Comment! diantre! encore un mystère! On s'y perd!

LA MARQUISE, avec humeur.

Eh! du tout! c'est monsieur mon gendre qui voit des mystères partout! Vous ne comprenez pas qu'il a organisé un système de taquineries contre moi? Voilà l'inconvénient de vivre avec un désœuvré: il faut qu'il

gronde, qu'il querelle, qu'il chicane sur tout! c'est forcé!

BONNIEUX.

Encore cette lyre, marquise? Eh bien! finissons-en une bonne fois : expliquez-vous! vous voudriez que Paul eût une place, une sous-préfecture, par exemple, eh?

LA MARQUISE.

Moi? je ne veux rien. Ce n'est pas avec mes opinions que je puis désirer une place pour mon gendre sous le gouvernement actuel... Il est vrai que mon gendre n'ayant pas d'opinion, de même que toute son aimable génération, la difficulté n'existe pas pour lui... Mais il a soixante mille francs de rente, grâce à monsieur son père; il en conclut naturellement qu'il n'a nul besoin d'une place... Par malheur, on ne vit pas seulement de pain en ce monde... Mais si cela vous suffit, mon cher monsieur, c'est parfait... Cela ne regarde que vous... Il est vrai que cela regarde bien aussi un peu ma fille, qui tôt ou tard s'apercevra que la fainéantise d'un mari est un fardeau lourd à porter... Dès à présent je doute qu'elle apprécie beaucoup les goûts bizarres auxquels le désœuvrement vous entraîne... Ainsi, par exemple, et sans aller plus loin vous pêchez à la ligne... Eh bien! cela humilie ma fille!

PAUL, gravement.

Comment, Bathilde ! est-il vrai ? cela t'humilie que je pêche à la ligne !

BATHILDE, riant.

Mais pas du tout, mon ami.

PAUL.

Tu sais que de nos jours des hommes de beaucoup d'esprit ont réhabilité cette innocente récréation... Rossini, Walter Scott, Alphonse Karr — et moi... nous sommes quatre.

LA MARQUISE.

Walter Scott, Rossini et Alponse Karr font ou faisaient autre chose, je pense !

PAUL.

Moi, je ferais autre chose aussi, si je voulais.

LA MARQUISE.

J'en doute ! — Qu'est-ce que vous feriez ?

PAUL, imperturbable.

Mais n'importe quoi. — Des vers... des vers à Bonnieux, par exemple, tenez :

Bonjour, mon cher Bonnieux,
Toi qui n'as pas d'aieux,
Et qui n'en vaux que mieux
A mes yeux.

LA MARQUISE.

Jolie production !... Ce qui m'indigne, c'est qu'on

m'avait dit que vous étiez un savant, et que j'avais eu la bonhomie de le croire !

PAUL.

Et pourquoi avez-vous changé d'opinion ?

LA MARQUISE.

Fameux savant !..... Un homme qui ne fait jamais rien !

PAUL.

Mais justement ; quand on est savant, il me semble qu'on n'a plus besoin de rien faire... Au surplus, j'ignore qui a pu vous dire que j'étais un savant ; ce n'est pas moi en tout cas.

LA MARQUISE.

Je crois que c'est cet imbécile de Bonnieux !

BONNIEUX.

Moi ? Jamais de la vie !

LA MARQUISE.

C'est vous-même : Je m'en souviens parfaitement. Avant la noce, vous me vantiez beaucoup ce personnage. Moi, je lui reprochais de n'avoir pas d'occupations, car je n'ai jamais varié là-dessus. Vous vous récriâtes... « Pas d'occupations ! me dites-vous. Vous plaisantez. C'est un homme qui ne perd pas une minute dans la journée. Même en se promenant, vous le verrez ramasser des pierres, des graines, des fossiles

— et les examiner au microscope. Enfin, c'est un savant! » Voilà vos propres paroles: à ce point que j'avais fini par craindre d'avoir pour gendre une espèce d'abruti insupportable.

BONNIEUX.

Si je l'ai dit, je ne m'en dédis pas. Votre gendre est un homme très-distingué, très-instruit, un peu propre à tout. Il a cette réputation-là à Paris... et vous savez bien vous-même ce qui en est, chère amie. Il s'occupe ici très-honorablement, mais pas de la façon qui vous conviendrait... Eh bien! si vous voulez qu'il ait une place, obtenez de lui qu'il la demande, et je parie qu'on la lui envoie par le télégraphe.

LA MARQUISE.

Je n'en crois pas un mot.

PAUL.

Ni moi. Je n'en ferai pas l'épreuve.

LA MARQUISE.

Vous aurez raison : c'est un affront que vous éviterez. Je parie qu'on ne vous nomme pas seulement commissaire de police.

PAUL.

Et cela est très-heureux pour vous, par parenthèse.

LA MARQUISE.

Je ne comprends pas.

PAUL.

Oui, oui, oui !

LA MARQUISE.

Vous avez fini, Bonnieux ? Voulez-vous faire avec moi le tour de la pelouse ?

BONNIEUX.

A vos ordres, mon admirable amie. (Ils se lèvent.)

PAUL.

Bonnieux ! attention ! le voile va se déchirer !... Paix ! chut ! silence, Adolphe, si tu tiens à la vie !

LA MARQUISE.

(Haussant les épaules, et malgré elle riant à moitié.) Il est bête !... ton mari est bête, ma pauvre fille ! (Elle disparait avec Bonnieux.)

PAUL, BATHILDE. (Ils se promènent.)

PAUL.

Ta mère est réellement absurde, ma chérie.

BATHILDE.

Mon ami !...

PAUL.

Elle me provoque sans mesure... elle oublie qu'une femme doit avant tout estimer son mari, et elle me présente à tes yeux comme un fainéant ridicule et méprisable... Ma vie pourtant, tu le sais, pour n'avoir pas

de caractère public et d'enseigne officielle, n'en est pas moins occupée et, je puis le dire, utile...

BATHILDE.

Mais je le sais, je le sais bien... ma mère le sait aussi... et mes pauvres encore mieux.

PAUL.

Et mes fermiers... et mes animaux, qui sont primés à chaque comice... et tout le canton, morbleu, bêtes et gens! Mais ta mère se plaît à confondre, dans l'intérêt de sa passion, l'activité avec l'ambition, le travail avec l'orgueil... Point d'homme utile pour elle, s'il ne porte un habit brodé... c'est la manie française! Je la lui passerais encore... mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est d'élever des doutes sur ton bonheur, et de m'en faire concevoir à moi-même... Ne me réponds pas encore... attends... j'aime les explications complètes et décisives... Veux-tu connaître les sentiments que j'ai dans le cœur? Ce sont exactement ceux que doivent me supposer les voyageurs qui traversent le chemin vers la fin du jour... Leurs regards s'arrêtent, comme malgré eux, sur ce riant coteau ou s'étagent du sommet au vallon ces fermes blanches, ces champs, ces bois et ces eaux, mon domaine paternel... C'est l'heure où les travaux de la campagne s'achèvent dans le calme du soir... Ils voient passer, le long des haies en fleur, les lourds chariots qui vont verser dans les

granges leur moisson de gerbes d'or ou de foins parfumés... Au milieu de ce paysage rustique, ils découvrent une oasis qui forme le centre et comme le cœur du tableau... une jolie maison à l'italienne cachée dans les arbres, de fines pelouses, des sentiers mystérieux, de beaux cygnes qui fendent l'onde sans bruit, une jeune femme que le soleil couchant enveloppe d'une sainte auréole... Ils croient entendre sous la feuillée de joyeux rires d'enfants... et toute cette scène leur donne la pensée d'une existence bénie du ciel, mêlée de sainte activité et d'honnêtes loisirs, de simplicité et d'élégance, d'amour et de paix, de roman et de vérité... Ils emportent en rêvant le sentiment d'une sorte de bonheur idéal... Eh bien! pour ce qui me regarde, ils ne se trompent pas. Ce bonheur est le mien. Mais ce bonheur n'est plus, si tu ne le partages pas... Écoute encore, pauvre enfant... Il me paraîtrait tout simple que nous n'eussions pas, toi et moi, les mêmes idées sur le bonheur. Ce qui suffit à charmer et à remplir une âme déjà fatiguée de la vie peut n'être qu'un médiocre enchantement pour une jeune tête comme la tienne et pour un cœur frais éclos comme ton cœur adoré. Eh bien! parle maintenant... ne pleure pas... parle... je te supplie de me dire si tu es heureuse, et je te jure que tous les sacrifices me seront doux si je les fais pour toi.

BATHILDE.

Paul... mon bien-aimé... je te jure que je suis en paradis... et que je voudrais bien n'en jamais sortir... Une seule chose au monde me cause du souci, une seule, c'est cet état de guerre continuel entre ma mère et toi. Si je n'avais plus cela, je serais trop heureuse.

PAUL.

Mais, ma pauvre petite, que veux-tu que je fasse ? Tu conviendras que j'oppose à toutes les attaques de madame du Vernage une patience de Mohican... cela ne fait que l'irriter. Ce matin, par exemple, quelle persécution ! quel redoublement ! Sur quel buisson d'orties avait-elle marché ?... Et toujours cette manie inconcevable de ne pas s'expliquer nettement !

BATHILDE.

Avoue aussi que tu fais un peu exprès de ne pas la comprendre.

PAUL.

Parbleu, sans doute ! c'est la nature ! — Voyons, pourquoi ne me dit-elle pas simplement : Paul, la sous-préfecture de l'arrondissement est vacante, faites-moi un plaisir, demandez-la ?

BATHILDE, vivement.

Et tu la demanderais, vraiment ?

PAUL.

Je ne dis pas que je la demanderais, parce qu'après

tout je pourrais l'obtenir, et cela me contrarierait fort... Mais enfin j'y réfléchirais... J'aime ta mère et j'aime la paix... je ferais beaucoup pour l'une et pour l'autre... D'ailleurs je ne serais pas sans me flatter d'un expédient machiavélique... Si j'étais une fois sous-préfet, ta mère, avec ses relations, ses complots et son Fauquerolles, ne manquerait pas de me compromettre à outrance... je me dénoncerais moi-même au besoin... et on me renverrait bientôt dans mes foyers... Martyr des opinions de ta mère, je pense qu'elle respecterait alors un repos qui serait son ouvrage... et nous serions heureux à notre aise...

BATHILDE.

Mais c'est charmant, ce plan... cela arrange tout... Ainsi, mon ami, tu me permets de dire à ma mère que tu consens ?

PAUL.

Du tout, garde-t'en bien. Diable ! je ne suis nullement décidé... (Arrive Bonnieux, l'air effaré, tenant une lettre de grande dimension.)

BONNIEUX.

Pardon, mes enfants. Bathilde, votre mère vous demande. (Passant près d'elle, à voix basse.) Le paquet est arrivé ; le voici.

BATHILDE.

(De même.) Ah ! tout est perdu !

BONNIEUX.

Courage ! je vais le préparer adroitement. (Bathilde se sauve.)

BONNIEUX, PAUL.

BONNIEUX, avec embarras.

Hem! j'ai à vous parler, mon ami.

PAUL.

Parlez, mon ami.

BONNIEUX.

Mon ami, j'ai soixante-cinq ans. Je suis fort maigre, parce que telle est ma nature; mais, du reste, vous devez convenir que je suis étonnamment bien conservé.

PAUL.

J'en conviens, *concedo*. Ensuite?

BONNIEUX.

Je fais tous les jours dix lieues à pied ou à cheval. Les femmes me donnent généralement de quarante-cinq à cinquante ans — au juger. Eh bien! mon ami, cet admirable état de conservation est le fruit d'une bonne conscience d'abord, et en second lieu d'une philosophie, d'un stoïcisme imperturbable. *Impavidum ferient*... Je suis l'homme d'Horace.

PAUL.

Vous avez quelque chose de fâcheux à m'apprendre?

BONNIEUX.

Quelque chose de fâcheux... oui, c'est le mot. La circonstance est effectivement fâcheuse, mais voilà tout. Aller plus loin, la qualifier de terrible, d'irréparable, ce serait en exagérer singulièrement la portée.

PAUL.

Ces précautions ne sont pas heureuses, mon ami. Venez au fait. Qu'est-ce que c'est que ce paquet ?

BONNIEUX.

Ce paquet contient des papiers qu'on vous adresse... qu'un misérable vous adresse... Laissez-moi vous faire une petite préface... En gros, voici à peu près ce qu'il y a... Vous savez que Fauquerolles est le cousin de Bathilde ; il avait été question naturellement de les marier ensemble...

PAUL, grave.

Je l'ignorais. Est-ce qu'elle l'aimait ?

BONNIEUX, cherchant ses mots, et s'embrouillant.

Du tout... c'est-à-dire... vous allez voir. Il était donc question de ce mariage quand on apprit que le jeune homme jouait, et que son oncle, vieillard très-respectable qui habite le Périgord.... jouait aussi... de son côté...dans le Périgord...Un vieillard ! comprend-on ça !

PAUL.

J'y comprends peu de chose pour moi. Achevez.

BONNIEUX.

Hem ! hem !... Madame du Vernage, maîtresse de ces précieux renseignements, eut le bon sens de rompre le projet d'union... Mais auparavant il était arrivé malheureusement une chose fort désagréable...

PAUL.

Quoi ? parlez vite.

BONNIEUX.

Vous devinez qu'il s'agit du contenu de ce paquet... Madame du Vernage avait eu l'imprudence vraiment inouïe... je dirai plus... coupable, de tolérer entre Bathilde et Fauquerolles une petite correspondance sentimentale...

PAUL, avec violence.

Miséricorde !...

LES MÊMES, LA MARQUISE, BATHILDE, sortant du fourré.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qu'il dit donc ? êtes-vous fou, Bonnieux ? Mon gendre, c'est faux !

BONNIEUX.

Tra déri déra ! Voilà comme vous me laissez faire, chère amie ! Eh bien ! tirez-vous-en maintenant, je m'en lave les mains !

LA MARQUISE.

Je m'en tirerai toujours aussi bien que vous, cher

ami, avec vos fagots de l'autre monde. Donnez-moi la lettre. — Mon gendre, oubliez les propos d'aliéné que vous tient ce personnage depuis un quart d'heure. Voici purement et simplement la vérité : — Approche, ma fille, et soutiens-moi. — Paul, j'ai sollicité secrètement pour vous la sous-préfecture de notre arrondissement. Ce paquet contient votre nomination officielle. — Je n'ose le regarder, ma fille : quelle mine fait-il ?

BATHILDE.

Il rit, ma mère.

PAUL.

Madame, j'ai sollicité secrètement de mon côté la sous-préfecture de ce même arrondissement. (Tirant une lettre.) Voici l'avis de ma nomination que j'ai dans ma poche depuis deux jours, et que je comptais vous offrir ce soir pour votre fête.

LA MARQUISE, lui sautant au cou.

Ah ! mon ami, vous êtes un ange !...

BONNIEUX, s'essuyant le front.

Ouf ! c'était bien la peine, ma foi, de me mettre en frais de génie !

LA MARQUISE.

Oui, parlons-en, de votre génie ! De ma vie je n'ai entendu un fatras pareil... Et où vouliez-vous en venir. en définitive ?

BONNIEUX.

Comment ! vous n'avez pas compris la profondeur admirable de ma stratégie ? Après avoir inspiré à Lambert de mortelles inquiétudes, après l'avoir tenu sur des charbons ardents, j'allais tout à coup l'asseoir dans son fauteuil de sous-préfet comme sur un lit de roses... Au surplus, tout est pour le mieux. Ah ! çà, madame du Vernage, j'espère que ceci met fin à vos complots, et que le Fauquerolles est supprimé ?

LA MARQUISE.

Je n'ai désormais rien à refuser à mon gendre, et s'il l'exige...

PAUL.

Madame, ce serait me mortifier cruellement, ce serait faire injure à l'indépendance de mon caractère, que de me prêter la pensée de pareilles exigences. Sous-préfet ou non, j'entends que ma belle-mère soit libre chez moi. Bathilde peut vous répéter ce que je lui disais tout à l'heure : Si jamais j'étais fonctionnaire public, la plus grande peine que je pusse éprouver ce serait de voir Madame du Vernage se priver de ses relations et de ses petites habitudes.

LA MARQUISE, lui serrant la main.

Mon ami, vous avez toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur.

BONNIEUX.

(Bas à Paul.) Pardon, mon ami ; mais de ce train-là vous serez destitué dans six mois.

PAUL.

(De même.) Chut! donc, mon ami! c'est la palme où j'aspire. (Ils s'éloignent en causant.)

ONESTA

Janvier 1847.

ONESTA

CONTE VÉNITIEN

I

LUCA DOLCI

Il n'y a pas de climat où l'on s'ennuie aussi vite que dans le nôtre d'aimer ou de haïr une chose ou une femme. Il n'y a point de peuple qui soit aussi pressé que nous de changer d'amour ou d'habit; il n'y en a pas qui soit plus prompt à s'enthousiasmer, ni plus prompt à s'en repentir. Ce caractère d'activité insatiable et tout de suite rassasiée, nous le portons dans nos affaires de cœur et dans nos affaires de bourse, dans nos appréciations et dans nos croyances : il n'est point de pays où la vogue d'une mine de houille ou d'un beau visage soit si passagère, où la baisse soit si voisine de la hausse, la banqueroute de la fortune, la trahison de la passion, où, quand on est sublime, on

soit si près d'être ridicule, où les fêtes et les réputations aient un si brutal lendemain, où lamode dévore d'un égal appétit fidélités, grandeurs et religions. — Dites-moi, frère, ce que vous adoriez hier, et je vous dirai ce que vous raillez aujourd'hui.

Paris jette chaque jour ses vieux grands hommes, ses vieux acteurs, et toutes ses défroques célèbres de l'an passé dans ce fleuve au rapide courrant qui charrie à travers le monde toutes nos gloires usées, et les déporte sur de lointains rivages. Nous sommes trop riches peut-être, et peut-être trop prodigues : nous faisons aux autres nations l'aumône de nos restes, qui parfois pourraient encore servir.

Venise est sans doute une des choses qui ont le plus abusé de l'enthousiasme français : c'est un malheur qu'elle expie cruellement aujourd'hui. C'est aujourd'hui un ridicule entaché de niaiserie que d'aller à Venise : on va en Orient, en Espagne, en Sicile ou en Afrique, mais on ne va pas à Venise, à moins qu'on n'y ait des affaires. Venise, la place Saint-Marc, le conseil des Dix, le Doge et le Bucentaure sont autant d'objets comiques dont le touriste le plus éhonté n'ose plus faire mention qu'à la condition de les accabler de quolibets.

Nous sommes de ceux qui croient que Venise n'existe plus, et qu'elle s'est engloutie triomphalement dans la

mer — un soir de carnaval — avec ses courtisanes, ses nobles et ses palais, — tout éclatante de lumières, de satin, de velours broché d'or et de Turcs fumant accroupis sur la Piazzetta. Elle a dû mourir le jour où la dernière plume blanche a flotté sur le dernier feutre retroussé. Nous puisons dans cette croyance la hardiesse de l'aimer toujours.

Toutefois, cette opinion, ou cette illusion n'étant peut-être pas générale, ce n'est pas sans une grande terreur que nous écrivons sur la première page d'un conte un nom si décrié : nous savons qu'il ne suffit pas que notre histoire se soit passée réellement à Venise, pour qu'on nous pardonne de l'y placer. Mais nous comptons que quelques personnes excellentes, par ressouvenir de leurs anciennes amitiés, excuseront cet anachronisme de goût : quant aux gens ennuyés, nous osons leur rappeler l'exemple de l'ennuyé sultan des Indes qui écoutait jusqu'au bout les récits de Scheherazade, bien qu'elle les plaçât souvent dans des cadres incroyables :

— Sire, disait-elle, il y avait, dans la capitale d'un royaume de la Chine, un tailleur nommé Mustafa...

Le sultan des Indes passa sans difficulté à la sultane le nom si peu chinois de Mustafa : lecteur blasé, passez-moi Venise :

— Sire — il y avait à Venise en l'année 1590 deux

cavaliers qui faisaient rêver beaucoup de femmes, et qui empêchaient beaucoup de maris de dormir. L'un d'eux revenait des mers de Grèce où il avait commandé pendant trois ans un vaisseau de la république : il se nommait Michel Gritti, et était de famille ducale. L'autre arrivait de l'université de Padoue, où il étudiait depuis trois ans la théologie : il était de race patricienne, et s'appelait Luca Dolci.

Michel Gritti avait vingt-huit ans : on contait de lui de vaillantes histoires que sa mine de héros ne démentait point. Sa haute taille, ses grands yeux bleus, son fier visage que le soleil d'Orient avait bronzé, ses cheveux courts, noirs et bouclés, encadrant un front largement ouvert, lui faisaient une apparence chevaleresque qui rendait tout croyable de lui, même les fanfaronnades qu'il se permettait parfois. C'était d'ailleurs le seul défaut mesquin qu'on lui pût reprocher ; et encore était-ce un fanfaron de si belle humeur et d'une si franche bonhomie qu'on ne le lui reprochait pas.

Ce seigneur, en rentrant dans ses foyers, n'avait rien trouvé de mieux pour prévenir l'ennui que de se livrer à la débauche. Infatigable au plaisir, les lendemains d'orgie le retrouvaient l'œil aussi étincelant, l'humeur aussi bienveillante et aussi sereine que la veille. Les maîtresses qu'il abandonnait continuaient

de l'adorer, et les hommes qu'il gagnait au jeu ne pouvaient lui en vouloir, tant il était évident pour les unes comme pour les autres que ce gentilhomme n'y mettait point de malice. C'était, du reste, en l'an 1590, le premier libertin de Venise, et il n'y avait pas dans les magnifiques tripots de cette ville un drôle si impudent qui ne baissât le caquet lorsque ser Michel Gritti entrait, suivi du cavalier Vespasiano, son ami.

Le cavalier Vespasiano, qu'on appelait plus brièvement le Cavalier, était un capitaine au service de Venise. Il avait deux ou trois années de plus que Michel Gritti : celui-ci l'avait ramené avec lui de la guerre. Toute nature dont les qualités ou les défauts sont développés avec une certaine puissance, et qui, en bien ou en mal, s'élève à la hauteur d'un type, exerce assez communément une attraction irrésistible sur quelque organisation sympathique, mais inférieure. Tout astre remorque un satellite. Le satellite de Michel Gritti était le cavalier Vespasiano, qui exagérait dans sa personne les proportions héroïques de son ami en même temps qu'il se montrait le plagiaire exalté de sa bravoure et de ses déportements. Il y avait dans l'existence du Cavalier un point mystérieux : personne à Venise, pas même Gritti, ne connaissait sa demeure. Il disparaissait parfois de la scène du monde durant une quinzaine de jours, puis il reparaissait brusque-

ment et payait de méchantes défaites ceux qui l'interrogeaient sur les causes de cette éclipse périodique. Gritti, ayant vu que c'était affliger le cavalier que de l'interroger sur cette ténébreuse matière, ne lui en parlait jamais.

La beauté et la renommée de Michel Gritti étaient en passe d'accaparer absolument l'intérêt des dames vénitiennes, quand ser Luca Dolci, ce jeune étudiant en théologie, vint, fort involontairement, en détourner une partie sur sa gracieuse personne. Luca Dolci n'avait que vingt ans : il était de taille moyenne, mais élégante et parfaitement prise. L'ovale un peu allongé de son visage était d'une finesse presque féminine : ses joues étaient légèrement rosées. Sa bouche, d'une délicatesse de dessin pour ainsi dire affectée, avait le don de sourire avec une douceur pensive qui allait au cœur. Il avait les ailes des narines d'une mobilité expressive, qui semblait témoigner d'un caractère plus passionné que ferme. Ses yeux bruns avaient la pure lucidité du regard des jeunes filles, et ses paupières étaient frangées de longs cils qui paraissaient bleus. Son front, par une bizarre particularité, semblait recouvert d'une légère couche de bistre — couleur virile qui, en cet enfant, s'était attachée d'abord et uniquement au siége de la pensée. Autour de ce front sérieux retombaient de longs cheveux blonds, fins comme de

la soie, toujours peignés et bouclés avec un soin infini. Toute la personne de Luca Dolci était d'ailleurs empreinte d'une distinction naturelle et pourtant coquette, qui le faisait regarder de toutes les filles, même lorsqu'il portait, à son ordinaire, son manteau sur le nez. Tel était le théologien sur le passage duquel tant de fenêtres ogivales ou cintrées s'ouvraient en juin 1590. Quant à le voir ailleurs qu'à l'église, sur la lagune, ou dans la rue, c'était ce dont aucune femme ne pouvait se vanter — et voici pourquoi :

Luca sortait d'une famille riche et illustre ; mais c'était au reste une famille malheureuse, dans laquelle on ne vieillissait guère, les Dolci ayant coutume de périr par quelque sombre aventure, aussitôt qu'ils avaient un héritier mâle de leur nom. Le grand-père de Luca avait été trouvé mort un matin dans son lit sans que les médecins pussent dire à quel propos ; son père s'était noyé dans une promenade, par un calme admirable. Ces sortes de catastrophes ne laissaient pas d'être communes à Venise ; cependant, comme les Dolci s'étaient toujours tenus éloignés des affaires d'État, on ne pouvait assigner à leur fin mystérieuse aucune cause politique. La tradition la plus accréditée, se fondant sur la galanterie héréditaire de cette race, attribuait à des vengeances féminines la fatalité qui semblait peser sur elle. Cette tradition avait même été

adoptée avec une fière résignation par la famille Dolci, qui portait pour écusson une abeille piquant une belle femme au sein et mourant de la blessure qu'elle vient de faire.

La mère de Luca Dolci, superstitieuse comme une mère et comme une Italienne, dirigea toutes les idées de cet enfant du côté de la religion, espérant détourner ainsi de cette charmante tête la destinée sinistre de sa maison. Elle se résigna à voir le nom des Dolci s'éteindre en lui, se disant qu'après tout mieux valait un moine vivant qu'un gentilhomme mort. Luca eut une enfance mélancolique, à laquelle il fut aisé de donner le change sur ses inquiètes extases : la vie du cloître prêchée par sa mère l'enchanta ; il en embrassa l'espoir avec toute l'ardeur de ces indécises exaltations —qui alors comme aujourd'hui, quoique peut-être plus exceptionnellement — tourmentaient stérilement de jeunes cerveaux. Luca avait dix-sept ans quand sa mère mourut : un mois après, il se rendit à Padoue, et commença à s'y livrer avec ferveur aux études théologiques.

Durant les trois années qu'il passa à l'université, le seul événement de sa vie fut la connaissance qu'il fit du seigneur don Jose. Un matin, il fut accosté par un jeune étudiant qui lui dit avec beaucoup de politesse :

— Monsieur, deux mots seulement. J'arrive d'Es-

pagne, il y a deux mois ; je suis orphelin : mon goût et le peu de bien que j'ai, m'ont engagé à renoncer au monde. Quand j'aurai acquis un peu de science, je compte me faire prêtre ou moine, selon ce que Dieu m'inspirera. Depuis longtemps, Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous remarquer, et votre air de visage m'attire à vous d'une façon irrésistible. Si ce n'était point vous désobliger, je vous demanderais votre amitié. Je sens que je suis tout à vous. Je me nomme don Jose, et j'ajouterais que je suis des ducs de Frias, si ce n'était une vanité à vos yeux, sans doute, comme aux miens.

Durant ce discours, Luca Dolci avait considéré avec attention celui qui le prononçait : c'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, dont les traits étaient doux et nobles, les yeux noirs, veloutés et presque caressants, mais lançant toutefois leur regard droit devant eux. Luca lui prit la main :

— Monsieur, lui dit-il, je suis d'un caractère fâcheux, qui ne se répand jamais au dehors, c'est ce qui m'empêche de vous répondre par des paroles. Mais je vivrai, seigneur don Jose, pour vous répondre. Nous voici près de San-Antonio. Entrons-y, s'il vous plaît, pour remercier Dieu.

C'est ainsi que don Jose de Frias était tombé dans la sphère d'attraction de Luca Dolci.

Au commencement du mois de mai 1590, Luca Dolci, ayant terminé ses études, retourna à Venise, et s'y occupa de régler ses affaires de famille. Don Jose le suivit, et consentit à habiter le palais Dolci, en attendant l'époque prochaine de leur entrée au couvent de San-Stefano. Le monde féminin s'émut fort de l'apparition de ces deux beaux petits saints. On inventa contre eux des jeux de prunelle à dépeupler le paradis; on sema leur chemin de billets doux; de discrètes matrones chargées de tendres paroles furent mises en campagne, et assiégèrent le palais Dolci. Mais les œillades, les billets et les matrones en furent pour leurs frais, et il fallut bon gré, mal gré, prendre le parti de laisser ce gracieux couple de chérubins monter au ciel à son aise. — Ce fut un grand dépit et un grand respect.

Luca, malgré la retraite absolue à laquelle il s'était condamné, ne put se dispenser de rendre de fréquentes visites à un vieux parent qu'il avait du côté de sa mère : c'était le comte Giustiniani, qui avait été autrefois ambassadeur de la République. Le bonhomme, qui approchait de son terme, fut touché des soins désintéressés de Luca, et se prit pour lui d'une vive affection. Sa profonde expérience des hommes lui fit juger que l'éducation mystique de Luca, plutôt qu'une vocation véritable, le poussait au cloître. Dès lors il s'attacha, avec la persistance d'un vieillard mo-

ribond, à détourner son jeune parent d'une résolution qui, selon lui, devait le plonger plus tard dans d'amers repentirs. Toutefois, vers la fin de mai, il eut le regret de mourir sans avoir pu ébranler les dispositions de Luca.

Mais le testament du vieux comte prouva que, tout mort qu'il était, le bonhomme ne se tenait pas pour battu. Il léguait son immense fortune, son palais de Venise, et un droit qui lui revenait chaque année des prises faites sur les Barbaresques, à sa nièce — la marquise Onesta Giustiniani, veuve du marquis Andrea Giustiniani. Cette dame habitait Rome, où elle était en grande réputation pour sa beauté d'abord, et ensuite pour ce que les uns appelaient sa rigueur, et les autres sa vertu. Depuis la mort de son mari, elle avait recueilli dans sa maison son directeur spirituel, nommé Fra Mozzo. A l'ombre de ce prêtre, la marquise jouissait de sa liberté avec plaisir et honneur. On lui connaissait pour servants toute la fleur des jeunes galants de Rome, mais on ne lui nommait aucun amant. Comme on savait que le vieux comte n'aimait pas sa nièce, dont il avait été très-négligé, il parut singulier qu'il la fît son héritière.

La surprise redoubla, lorsqu'on trouva au bas du testament un codicille par lequel le comte déclarait — que, si, au bout d'un an, sa nièce Onesta n'avait

pas épousé ser Luca Dolci, tout l'héritage retournerait au couvent dans lequel ce jeune homme serait entré. Par cet acte de diplomatie posthume, l'opiniâtre vieillard confiait aux beaux yeux de la marquise le soin de mener à bien l'entreprise dans laquelle sa propre sagesse avait échoué.

Madame Onesta, sitôt qu'elle apprit la mort de son oncle, accourut à Venise avec son confesseur, et s'installa dans le palais du vieux seigneur défunt. Le testament fut ouvert en sa présence, et elle ne fut pas moins étonnée de la générosité de son parent que de la condition par laquelle il avait prétendu la lui faire acheter.

C'était le 31 mai : Luca Dolci et don Jose avaient fixé au lendemain, premier jour de juin, le commencement de leur noviciat à San-Stefano. Vers le milieu de la journée, comme ils étaient à remuer des parchemins, s'occupant de faire leurs dernières dispositions temporelles, un valet apporta une lettre à Luca ; elle contenait ces mots : — « Mon cousin, je suis la nièce du comte Giustiniani : il est indispensable que je vous voie sans retard. — Onesta. »

Luca, après avoir lu ce billet, le fit lire à don Jose :

— Vous m'obligeriez fort, mon cher Jose, lui dit-il, si vous vouliez vous rendre auprès de cette dame à ma place.

— Pourquoi cela ? demanda Jose.

— Je ne sais. Mais j'éprouve une forte répugnance à me trouver en face d'elle.

— La connaissez-vous, Luca ?

— Nullement. Par ce que m'a dit d'elle son oncle, tout au plus.

— Que vous en a-t-il dit ?

— Peu de chose. Il ne l'aimait pas. Le comte était peu réservé dans ses propos, vous savez. Il disait qu'on devrait mettre à cette dame un masque de poix bouillante sur le visage. Il ajoutait qu'elle avait de la vertu — de sorte que je n'y comprenais rien. Mais il m'en est demeuré contre elle une impression fâcheuse. Allez-y, je vous prie.

— C'est vous qu'elle mande, et non pas moi, reprit don Jose. Vous devez encore aujourd'hui quelque chose à la courtoisie que votre nom comporte.

— C'est juste, dit Luca. Veuillez seulement m'accompagner. Tous deux prirent alors leurs toques et leurs épées, et se rendirent en gondole au palais Giustiniani.

La marquise les attendait dans son oratoire, assistée de Fra Mozzo, son confesseur : elle était assise dans un fauteuil élevé de quelques degrés sous un dais à crépines d'or. Fra Mozzo se tenait devant une table couverte de parchemins. Luca Dolci entra conduisant par

la main don Jose qu'il présenta d'abord à la marquise, après quoi il la regarda, tandis que celle-ci l'examinait de son côté avec un soin curieux. La marquise était une femme de haute taille, au visage un peu long, mais plein, au front élevé, mais un peu comprimé vers les tempes : elle avait le teint d'une blancheur mate et uniforme ; ses lèvres un peu épaisses se retroussaient légèrement quand elle parlait : ce défaut plaisait en elle, d'autant plus qu'il faisait voir des dents admirables. Ses yeux noirs et larges étaient doués de l'éclat particulier au diamant ; ils avaient une sorte de limpidité tout extérieure ; c'était comme une surface rayonnante. Malgré la flamme de son regard, elle avait la vue mauvaise, comme on le reconnaissait à certains clignements de paupières qui lui étaient habituels. Elle relevait ses cheveux noirs et ondés pour les tordre derrière sa tête, à la façon des paysannes romaines, laissant ainsi à découvert la naissance de son cou, qui semblait ombrée par un duvet fauve et velouté. Mais ce qui frappait par-dessus tout chez la marquise, c'était la beauté singulière du geste. Sa robe gênait si peu la liberté de son corps ployant, que l'étoffe en paraissait animée, comme ce corps lui-même, d'une grâce souple et forte. C'était une séduction que de la voir marcher ou porter la main à ses cheveux.

Quant au révérend Fra Mozzo, directeur de cette

superbe pénitente, c'était un petit homme au teint fleuri, qui se regardait sans cesse le nez pour se mortifier : les lunettes n'étant pas alors d'un usage commun, Fra Mozzo avait pris le parti de loucher, pour se dispenser de regarder les gens en face. Le coin de ses yeux était plissé par un sourire permanent ; sa peau était luisante comme une écaille de poisson. On éprouvait à le voir l'impression que fait un reptile sous le pied. En supposant que la marquise fût coquette, ce devait être un sentiment raffiné de coquetterie qu l'avait poussée à s'affubler de cet ecclésiastique.

— Messer Luca, dit la marquise quand les deux jeunes gens furent assis, vous me voyez dans l'embarras. Veuillez lire le codicille qui est au bas de ce testament.

Luca Dolci lut le codicille, et le fit lire à don Jose ; puis il leva, comme malgré lui, les yeux sur la marquise, rougit légèrement et relut le codicille.

— Mon cousin, reprit alors la marquise, je n'ai que deux suppositions à faire, — c'est que vous êtes mon ennemi, pour un motif que j'ignore, et que vous avez voulu me faire pièce, ou bien que vous nourrissez en secret pour moi une passion à laquelle vous avez prié mon oncle de venir en aide par ce codicille.

— Madame, répondit gravement Luca, j'entre demain, avec don Jose que voici, au couvent de San-Ste-

fano. Je laisse tout mon bien aux pauvres. J'ignorais cette étrange disposition du noble comte, et suis, d'ailleurs, étranger à tout sentiment terrestre de la nature de ceux auxquels vous avez fait allusion.

— Mon Dieu ! quel homme ! dit la marquise en riant. — Eh bien ! à vous voir, on ne vous croirait pas si terrible ! Je suis donc bien convaincue que vous n'avez point de passion pour moi, puisque vous avez la bonté de me le dire si nettement. Mais, mon enfant, quoique vous ayez presque une apparence de barbe, ce n'est pas une raison pour vous croire désormais à l'abri de ces sentiments — auxquels vous faites allusion vous-même, bien plus que moi : — car je n'y pensais pas, et je riais, tandis que vous êtes fort sérieux. — Vous avez bien la mine au reste, et je me permets de vous en féliciter comme parente, vous avez la mine d'être réservé à de belles amours. Vous avez donc raison d'être sérieux en traitant cette matière.

— Je crois vous avoir dit, Madame, que j'entrais demain à San-Stefano, répliqua sèchement Dolci.

— Tant pis, dit la marquise.

A ce point de l'entretien, Fra Mozzo éternua ; car il avait la manie enfantine d'éternuer quand on disait quelque parole qui eût pu charger sa conscience ou provoquer de sa part une observation embarrassante : il

éternuait, et, par une douce illusion, il se figurait n'avoir rien entendu.

— Dieu vous bénisse ! mon père, dit le solennel don Jose.

Cependant la marquise était descendue de son fauteuil et se promenait lentement dans l'oratoire en paraissant réfléchir ; après deux ou trois tours, elle s'arrêta brusquement devant Luca :

— Ne suis-je pas à présent votre plus proche parente ? lui dit-elle.

— Oui, Madame.

— Mon Dieu ! quel homme ! reprit la marquise. Voyons, finissons cette affaire. Dites-moi franchement si vous tenez beaucoup à apporter cette fortune en dot à votre monastère ; moi, je tiens beaucoup à la garder.

— Je vous la laisserais de grand cœur, ma cousine, si j'en savais le moyen.

— Il en est un peut-être. Déclarez par écrit que votre volonté seule, et non la mienne, s'est opposée à notre union, et je doute qu'on puisse après cela me contester l'héritage.

— Je vous écrirais sur-le-champ, dit Luca, la déclaration dont vous parlez, si ce n'était faire un mensonge devant le ciel ; car il n'est pas vrai de dire que ma volonté seule s'oppose à notre union.

— Je vous demande pardon, messer Luca.

— Et la vôtre, Madame ?

— Je suis encore en âge de me remarier, mon cousin ; et, si vous me faisiez la faveur de me demander ma main, il est probable que je vous ferais celle de vous la donner. Il me semble qu'en voilà assez pour mettre votre conscience à l'aise, et que vous ne pouvez exiger d'une femme une confession plus claire tant que vous ne serez pas revêtu des pouvoirs ecclésiastiques.

Fra Mozzo éternua avec force, tandis que Luca Dolci abaissait ses longues paupières pour fuir le regard hautain, railleur et presque effronté par lequel la marquise semblait le défier de la prendre au mot.

Luca se leva tout à coup après un moment de silence :

— Je vous enverrai demain matin cette déclaration, dit-il. Adieu, Madame.

— Adieu et merci, mon cousin, répondit Onesta. Monsieur, ajouta-t-elle, s'adressant à don Jose et penchant sa tête sur l'épaule droite d'un air suppliant, puisque vous accompagnez ser Luca dans le cloître, veillez sur sa santé, au moins : elle ne me paraît point forte. Il a des rougeurs subites qui lui montent au visage par intervalles. Le pauvre enfant tient cela de sa mère. Adieu, Messieurs.

Luca et don Jose retrouvèrent leur gondole au bas

du quai, et regagnèrent leur demeure sans échanger une parole.

II

MICHEL GRITTI

Dans la soirée, la marquise reçut plusieurs visites, et fut bientôt mise au courant de tout ce qui se disait et se passait dans la ville. Le nom de Michel Gritti revenait comme un refrain au bout de toutes les phrases, et paraissait être un mot que les dames de Venise avaient juré de placer à tout prix dans leur conversation. La marquise s'informa de ce qu'était ce seigneur si banal, et en apprit ce que nous en savons. On ajouta que, par un motif inconnu, son caractère tournait depuis quelque temps à la mélancolie, qu'il s'ennuyait et ne tarderait pas à prendre un commandement en Morée.

— Ceci m'intéresse fort ! dit la marquise. Et combien de fois a-t-il bâillé dans la matinée, ce cher seigneur ? Voilà un sot personnage que votre Gritti, et vous pouvez lui dire qu'il y a une femme au moins à Venise qui se moque de le savoir ici, en Morée ou dans la lune.

Lorsque la nuit fut venue et que la marquise se trouva seule, elle endossa lestement un habit de cavalier, mit un domino par-dessus, prit son masque,

et descendit sur le quai. Les gondoles stationnaient à peu de distance du palais. La marquise s'approcha, et élevant la voix :

— Holà! dit-elle, qui de vous connaît le seigneur Michel Gritti ?

A cette question, une vingtaine de gondoliers, couchés au fond de leurs barques, se levèrent comme un seul homme et crièrent à l'unisson :

— Moi! Monseigneur! moi! Excellence! moi, mon prince!

— Qui veut me conduire chez lui? reprit Onesta.

La même réponse unanime et discordante éclata sur la rive. Puis une voix se détacha en solo, et dit :

— Moi, je ne conduirai pas son altesse au palais Gritti; mais je la conduirai, si elle veut, auprès du seigneur Gritti.

— Bon! approche, toi! dit la marquise. Et elle sauta dans la gondole qui venait de parler.

— Comment t'appelle-t-on, faquin?

— Bautista, Monseigneur.

— Tu connais ser Gritti?

— C'est mon cousin, altesse.

— A quel degré?

— Au cinquante-troisième.

— Tu as un joli bonnet, mon drôle; veux-tu que je

te l'emplisse d'écus, ou que je te le cloue sur la tête avec ma dague ?

— Je préfère les écus, mon duc.

— Alors, ne fais pas le plaisant, et va ton chemin.

Le gondolier salua humblement son fringant passager, et la gondole partit comme un trait.

— Où allons-nous de ce train ? demanda la marquise.

— Chez la Dolfina, Monseigneur.

— Qu'est-ce que cela, la Dolfina ?

— C'est la plus belle courtisane de Venise et du monde, et la plus riche, et la plus généreuse. *Evviva la Diva* ! ajouta l'enthousiaste gondolier en jetant son bonnet en l'air.

— Et ser Michel est ce soir chez la Dolfina ?

— Je l'y ai vu entrer.

— Il y a donc une fête ?

— Non, illustrissime étranger, non ; la fête, c'est dans deux jours : tous les mois la Dolfina donne une fête, et pendant un mois les pauvres de Venise se régalent des restes. *Evviva ! evviva sempre la Diva !* Ce soir, monseigneur, comme tous les soirs, il y a simplement quelques amis intimes, deux cents au plus, qui jouent et se désaltèrent. Nous sommes arrivés, noble seigneur : voici le jardin, et plus loin, au fond, c'est le palais de la Diva.

— Attends-moi là, Bautista, dit la marquise en sau-

tant de la gondole sur l'escalier de la rive, et de l'escalier dans le jardin que peuplaient des couples d'ombres errantes.

Elle s'approcha, sans rencontrer aucun obstacle, du palais, dont les fenêtres ouvertes lançaient au dehors une chaude lumière et un air épais de parfums ; puis, ayant rejeté son domino un peu en arrière pour laisser tout avantage à son pourpoint richement tailladé de crevés à l'espagnole, la marquise monta les degrés d'un vaste escalier intérieur, qu'éclairait une fleur gigantesque s'épanouissant au plafond en pétales lumineux.

Au haut de l'escalier, un respectable majordome arrêta la marquise, et la pria avec politesse d'ôter son masque ou de lui dire son nom. Elle s'y refusa ; et, comme le majordome élevait la voix avec insistance, une femme, fendant la foule qui emplissait la galerie, s'approcha de la porte où s'était engagé ce débat : à la superbe insouciance de ses regards noyés, à l'indécence hardie d'un costume qui laissait le moins de champ possible aux conjectures, et surtout à sa beauté souveraine, Onesta la reconnut.

— Vous êtes la Dolfina ? lui dit-elle.

— Pour vous plaire, mon cavalier, répondit la dame, souriant à la belle mine de son hôte inconnu.

— C'est ce qu'il est plus aisé de dire que de faire, ma charmante, reprit la marquise.

— Madame, interrompit le majordome, c'est que monseigneur refuse absolument de se démasquer ou...

Onesta, avant que le majordome eût achevé, s'était emparée résolûment du bras de la Dolfina :

— Mon astre, lui dit-elle, vous avez des gens bien grossiers. Promenez-moi un peu par là, et causons.

La Dolfina éclata de rire, et se laissa entraîner dans la galerie. Les joueurs les plus acharnés retournèrent la tête pour regarder l'étranger qui débutait dans le monde par une entrée si triomphale.

— Ah ! çà, Monsieur, lui dit la Dolfina en le contemplant des pieds à la tête, d'où sortez-vous ?

— Permettez, mon enfant, répondit le pourpoint à taillades, j'ai peu de loisir. Ne me questionnez donc pas, et laissez-moi bien plutôt vous questionner. Je vais vous donner une grande marque de confiance : — indiquez, je vous prie, à un étranger qui n'a point usage de perdre son temps en bagatelles, quelles femmes on peut aimer ici sans se déshonorer outre mesure.

— Mais, d'abord, il y a moi, dit la Dolfina — plus étonnée que fâchée de cette insolence inouïe.

— Vous ? reprit le cavalier, vous ? Et combien de temps faut-il vous faire la cour, ma perle ?

— Quand on me plaît — une heure ; quand on me déplaît — toujours.

— Mais, ma chère, vous avez un amant sans doute à l'heure qu'il est?

— Non — ni aujourd'hui, ni hier, ni demain.

— Et pourquoi, grand Dieu?

— Parce que j'aime quelqu'un.

— D'amour?

— Davantage.

— Et qui, par hasard?

— Celui-ci, répondit la Dolfinà, indiquant du doigt un cavalier de grande taille qui était adossé contre une colonne, près d'une table où les dés roulaient sur les sequins.

— Est-ce que c'est un homme? reprit la marquise: je l'eusse pris pour une cariatide chargée de soutenir votre palais, ma beauté.

— N'est-ce pas qu'il est beau?

— Superbe! — Mais parle-t-il quelquefois?

Une conversation qui venait de s'engager entre les joueurs dispensa la Dolfina de répondre à cette question. Un des jeunes gens, le comte Rafael Angelmonte, demandait à Gritti s'il ne jouerait pas de la nuit.

— Si cela vous amuse, je jouerai, répondit Michel Gritti. Pour moi, le jeu m'ennuie de plus en plus: quand je gagne, je vois des visages amis s'assombrir, et je m'en vais tout mélancolique avec mon or dans mes poches; quand je perds, je vois ces mêmes visages

s'égayer, et cela me les fait aimer moins. De la sorte, je perds toujours ; et d'ailleurs l'idée de perdre mon palais ou de gagner le vôtre, mon cher Rafael, n'a rien qui aiguillonne ma fantaisie.

— Je vous dirai, Michel, répliqua le comte Rafael, que vous auriez dû naître dans une de ces contrées fabuleuses où l'homme est forcé de lutter corps à corps avec des monstres gigantesques pour défendre sa place au soleil.

— Et j'y fusse né très-volontiers, s'il eût dépendu de moi. Je vous avoue, comte Rafael, que la chance de me rencontrer moustache à moustache avec un lion au détour d'une rue m'entretiendrait dans une sorte d'émotion agréable.

— Mais il y a les femmes, dit Rafael.

— Mais elles ne sont point sauvages, hasarda le cavalier Vespasiano, qui venait de prendre place au jeu vis-à-vis du comte Angelmonte.

— Pour ce qui est des femmes, continua Michel Gritti avec une gravité sententieuse — il est certain que c'est un besoin de la vie.

— Pardieu ! dit Rafael. — Avez-vous jamais été amoureux, vous, Gritti ?

— Messieurs, j'ai le regret de croire que non. — J'ai eu des maîtresses çà et là ; mais je n'ai jamais conçu tout ce bruit qu'on fait de l'amour, et les poëtes sont

pleins sur ce sujet de choses que je ne comprends pas. Il faut que je sois demeuré complétement étranger à certains sentiments que le commerce des femmes fait naître en des cœurs mieux organisés. Cela m'afflige. Un écolier qui chante sa première sérénade en sait plus long que moi sur l'amour, et un enfant qui vient de se griser pour la première fois sait mieux ce qu'il y a au fond d'une coupe de vin que je ne le sais, moi — qui ai bu tous les vins du monde dans leurs radieuses patries, sans me griser jamais — comme j'ai mené la débauche avec toutes les races de femmes jusqu'à présent découvertes, sans jamais aimer. Être ivre ou amoureux, mes très-chers ! ô vous qui le pouvez, de quoi vous plaignez-vous ? Dites-moi le pays extravagant où le soleil mûrit un vin dont la fumée puisse monter jusqu'à mon cerveau — et je pars demain. Enseignez-moi une région inouïe où Dieu ait mis dans l'œil d'une femme un rayon capable de pénétrer ma robuste stupidité, et, sur mon âme, je pars à l'heure même.

— Pardieu ! dit tout à coup une voix claire et haute à côté de Michel Gritti, il n'y a qu'un fat prodigieux qui puisse s'exprimer de la sorte !

La foudre, tombant subitement au milieu du groupe de jeunes gens qui entouraient Gritti, ne les eût pas frappés de plus de surprise que ne fit cette réflexion

malavisée. Tous les yeux se tournèrent du côté du cavalier masqué, qui s'avança, les bras croisés, dans l'espace que la foule émue laissait libre entre Michel Gritti et lui. Le cavalier Vespasiano s'était levé la main sur sa garde ; Gritti le repoussa doucement, et, regardant le masque dans les yeux, il lui dit avec une tranquillité hautaine :

— Monsieur est étranger ?

— Étranger à Venise, répondit l'autre ; oui, certes, et je m'en vante, puisqu'il s'y trouve un noble pour se permettre ces ridicules fanfaronnades, des femmes pour les écouter, et des hommes pour le souffrir.

— Je vous fendrai en quatre, mon ami, cria Vespasiano.

— Jeune homme, reprit Michel Gritti, vous êtes sans doute accompagné d'un ami ?

— C'est cela ! interrompit de nouveau Vespasiano, nous allons causer ensemble, l'ami de monsieur et moi.

— Je suis seul, dit le masque.

— Eh bien ! venez, Monsieur ; ce n'en sera que plus amical. Et, tout en parlant, Michel, suivi du pourpoint à taillades, se dirigeait vers le grand escalier, qu'ils commencèrent à descendre tous deux côte à côte, tenant leurs chapeaux à la main.

— Bon ! dit le cavalier Vespasiano en se rasseyant,

voilà un jeune homme de moins. A vous de jouer, messer Rafael.

Cependant Michel Gritti conduisait le cavalier masqué dans l'endroit le plus retiré des jardins ; il entra avec lui dans une enceinte circulaire réservée au milieu d'un massif d'arbres épais. Des verres de couleur suspendus à la voûte de verdure éclairaient l'emplacement qui paraissait devoir servir de champ clos aux deux adversaires.

— Monsieur, dit Gritti, avant de passer outre, me direz-vous quel motif particulier vous avez eu pour m'insulter ?

— Aucun, messer, si ce n'est le désir de relever un mensonge.

— Un mensonge, Monsieur ? reprit Gritti en tirant son épée ; — et lequel, s'il vous plaît ?

— Vous avez déclaré n'avoir jamais rencontré une femme dont le regard fût capable de vous inspirer de l'amour. Or je dis, moi, qu'affirmant cela, vous avez menti !

— En garde, alors ! dit Gritti.

— Vous avez menti, continua l'étranger, faisant sauter son masque d'une main et dénouant de l'autre sa chevelure, qui inonda ses épaules, — la preuve, c'est qu'au moment où vous parliez cette femme était devant vous, et que ce regard, le voici.

Gritti demeura un moment confondu, à cette éblouissante métamorphose.

— Pardonnez-moi, Madame, dit-il enfin, mais je ne vous avais pas vue. Je ne pouvais prévoir que le ciel daignât faire un miracle tout exprès pour me convertir.

— Le ciel, répondit la marquise, adoptant avec complaisance le langage un peu amphigourique dont la galanterie du temps aimait à distiller la quintessence, le ciel, messer Michel, tient beaucoup à la conversion d'un grand pécheur comme vous, et pour l'obtenir complète, il compte renouveler ce prétendu miracle demain vers deux heures — dans l'église Sainte-Marie-Formose.

Gritti s'inclina jusqu'à terre : quand il releva la tête, la marquise avait disparu. Le gentilhomme, après avoir couru inutilement dans tout le jardin, regagna le palais en songeant.

Le cavalier Vespasiano, dès qu'il aperçut son ami, qui gravissait lentement et le front penché les derniers degrés de l'escalier, lui cria de sa place :

— Eh bien! noble Michel, qu'est-ce cela ? Vous avez l'air soucieux! Quoi ? ne se serait-il pas défendu avec aisance ? Ah ! mordieu ! c'est cela ! continua le cavalier, qui avait le vin étonnamment verbeux — c'est cela, dis-je ! le drôle ne savait pas tenir une lame ! Vous aurez été forcé... — Michel, Messieurs, aura été

forcé de l'assommer d'un coup de pommeau. Triste nécessité sans doute pour un gentilhomme. — Mais qu'y faire? Cet étranger n'était après tout qu'un sot et un triple manant de charrue. — Je dis que le noble Michel a bien fait — vous avez gagné, je vous salue, comte Rafael — je dis qu'il a bien fait, et je serais profondément charmé que quelqu'un soutînt le contraire : — Je lui ferais avaler sur-le-champ quelque chose de froid, par les treize cent mille...

— Taisez-vous, mon cher cavalier, interrompit Michel Gritti, cet étranger était une femme.

Vespasiano ne répondit à cette objection qu'en faisant entendre un sifflement prolongé.

— Une femme ! ah ! maledetta ! dit la Dolfina.

Cependant Gritti paraissait plongé dans une mélancolie profonde, et bientôt il quitta, suivi de Vespasiano, la galerie de jeu et le palais de la Dolfina. On crut généralement, et l'on répéta, dès qu'il fut sorti, qu'il venait d'être en butte à quelque persécution de maîtresse abandonnée, et qu'il avait subi une de ces démarches irritantes par lesquelles les femmes achèvent de se perdre et transforment souvent l'indifférence en haine.

Mais la tristesse de Gritti avait une source moins vulgaire. Depuis un mois, son caractère s'était singulièrement modifié sous l'influence de certains événements

dont sa vie avait été le jouet. Depuis un mois, Michel Gritti était plus qu'amoureux d'une femme ; il était amoureux d'une idée, chose nouvelle et délicieuse pour cette nature éminemment pratique. Car ces âmes ardentes et fortes, qui sont servies par un corps robuste, traduisent immédiatement en action leurs désirs et leurs passions ; de la sorte, elles ignorent ce loisir des théories où se plaisent les organisations plus délicates, dont les mouvements intérieurs se trouvent concentrés par la paresse maladive de la volonté. Ainsi la disposition à la rêverie, qui provient d'un défaut d'harmonie entre la puissance de l'âme et l'activité extérieure, ne pouvait exister naturellement chez un homme comme Michel Gritti — à moins que, par une circonstance particulière, ses désirs ne se trouvassent exaltés et en même temps sa volonté paralysée. C'est ce qui lui était arrivé. Depuis un mois, Michel Gritti était amoureux — sans savoir de qui. Voici comment cet amour avait commencé : — Un matin, au sortir d'une orgie, une barque l'avait suivi, portant une bizarre mascarade : deux des personnages qui la composaient chantaient des stances mélancoliques auprès d'un linceul blanc couronné de fleurs, et paraissant recouvrir le corps d'une jeune fille. Fatigué de cette poursuite obstinée, Gritti avait fait arrêter sa gondole :

— Hola ! bonnes gens, cria-t-il, pour qui donc chantez-vous cette lugubre antienne ?

— Pour une jeune fille noble et chrétienne, répondit un des masques, qui est morte vierge, plutôt que d'avouer son amour à un païen.

— Ho ! ho ! reprit Gritti — et quelle est cette martyre ? Son nom, brave fossoyeur ?

— Les âmes n'ont pas de nom, dit le masque.

— Le nom du païen, au moins ?

— C'est vous, messer Michel, répondit le funèbre personnage, et la barque de deuil s'éloigna aussitôt à force de rames.

A partir de cette rencontre, Michel Gritti s'aperçut qu'une surveillance délicate s'attachait à tous ses pas ; une ombre inconnue le suivait, exerçant sur toutes ses actions un contrôle mystérieux et touchant. Il attendit en vain que la belle morte perdît quelque chose de sa discrétion. La tendre inquisition dont il était l'objet continua de s'exercer avec une réserve impénétrable. Ainsi, un jour, un pauvre en haillons, à qui Michel venait de donner sa bourse pleine d'or, le pria en échange d'en accepter une dont le travail attestait l'élégante délicatesse d'une main féminine ; dans cette bourse était renfermé un grain de rosaire en ébène, sculpté avec un art exquis. Michel demanda vivement au pauvre de qui il tenait cette bourse ; le

pauvre déclara l'avoir reçue d'un vieux soldat infirme qui lui avait recommandé d'en faire cadeau au seigneur Gritti, dans le cas où celui-ci lui ferait l'aumône. Michel Gritti ordonna au pauvre de le suivre, et lui affirma qu'il ne le lâcherait point qu'ils n'eussent retrouvé ce prétendu soldat. Durant deux jours, Michel et son pauvre coururent la ville, arrêtant tous les invalides ; vers la fin du second jour, comme Michel commençait à prendre le mendiant en défiance et à le menacer, ce pauvre homme fit bien voir qu'il avait été de bonne foi : car il montra à Gritti un soldat infirme, couché sous les arcades du palais ducal, et lui assura que c'était celui qui lui avait remis la bourse. Michel, rempli de joie, prit à part l'invalide et se mit à l'interroger avec bonté. L'invalide fit entendre par gestes qu'il était sourd et muet ; Michel voulait le battre, mais tout le voisinage attesta qu'en effet, depuis un temps immémorial, ce vieillard avait perdu la parole et l'ouïe. Michel alors se retourna pour assommer son pauvre ; mais le faquin avait décampé comme une armée papale.

Un autre jour Gritti avait trouvé un billet attaché à sa porte avec une épingle d'or à tête d'opale. Ce billet contenait ces mots, qui, sous une autre forme, ne faisaient que répéter les stances de la sombre mascarade :

« Je mourrai sans être connue de toi : je mourrai « pour t'avoir aimé : je mourrai pour que tu aies au « ciel l'ange qui te manque. »

Michel Gritti, tout en se disant qu'il était la dupe d'une habile mystification, n'avait pas moins fini par prendre au sérieux l'aventure. Il était devenu rêveur, et cette disposition nouvelle de son esprit, que tout le monde attribuait à la satiété et à l'ennui, avait, tout au contraire, pour cause la première passion véritable que ce jeune homme eût ressentie. Depuis quelques jours il avait répandu le bruit de son départ prochain pour la Morée, afin d'engager sa conquête inconnue à quelque démarche plus directe. Enfin, dans cette soirée, au moment où il venait de faire publiquement à dessein un appel exalté à cet être sans nom, la marquise lui avait tout à coup répondu. Gritti ne douta pas un instant que la belle étrangère ne fût l'héroïne du roman mystique dont on l'avait fait lui-même le héros. Assurément, l'amoureux le plus exigeant n'eût pu souhaiter pour son rêve une plus brillante incarnation que cette rare beauté de la marquise Giustiniani. Gritti en fut saisi d'abord ; puis, la réflexion venant, il se sentit l'âme vide et triste ; si magnifique que fût le pays dans lequel il s'éveillait, c'était du ciel qu'il y tombait. Pour la première fois de sa vie, il avait l'occasion amère de comparer une réalité sensible à

cette divinité de l'esprit qu'on nomme l'idéal. — Vespasiano, qui marchait quelques pas derrière son ami, l'entendit plusieurs fois murmurer : On ne saurait être plus belle, et pourtant — pourtant, je l'imaginais autrement.

— Bonne nuit, noble Michel, et au revoir, dit le cavalier quand ils furent arrivés à la porte du palais Gritti.

— Vous étiez là, Vespasiano ? Je vous demande pardon, mon ami.

— Mille charretées de démons ! est-ce que vous devenez poëte, Michel ?

— Vous avez perdu cette nuit, cavalier ; car vous jurez fort.

— J'ai une idée sur le comte Rafael, noble Gritti : je crois que c'est un escroc.

— Allons, Vespasiano ! — le comte est loyal comme vous-même !

— C'est vrai, sang-dieu et sang-diable, c'est vrai — mais je suis contrarié.

— A demain, cavalier.

— Non pas, noble Michel — à bientôt.

— Encore une de ces disparitions mystérieuses ! dit Michel.

— Si vous m'aimez, messer Gritti, pas un mot là-dessus, répliqua Vespasiano, en serrant la main de Michel.

Et, tandis que ce seigneur rentrait chez lui, le cavalier continua de suivre le quai des Frari.

III

LA FEMME PROPOSE, ET DIEU DISPOSE

Dans cette soirée où la marquise Onesta Giustiniani dirigeait contre le cœur de Michel Gritti une attaque dont le succès répondait mal à son attente, elle obtenait d'un autre côté un triomphe que, sans doute, elle ne soupçonnait pas. Comme Luca et don Jose, revenant de chez cette dame, montaient silencieusement l'escalier du palais Dolci, Luca, qui avait détaché avec distraction son poignard de sa chaînette d'or, l'ôta brusquement de sa gaîne, et l'enfonça jusqu'à la garde dans un des blasons de famille qui étaient appendus à la muraille, et qui représentaient une abeille piquant une femme au sein. — Don Jose s'arrêta, et, saisissant la main du jeune homme :

— Que veut dire cela ? lui dit-il. Vous pensez à cette femme, Dolci ?

— Non, Jose, non, répondit Luca ; je flagelle l'orgueil de ma race.

Le lendemain, don Jose remarqua une profonde altération sur les traits de son ami. C'était le jour fixé

pour leur entrée à San-Stefano. Mais, par un accord tacite, les deux jeunes gens parurent avoir différé cette résolution. Tout le jour, Luca évita les regards de don Jose, et ils ne se parlèrent pas ; le soir seulement, comme ils se promenaient tous deux dans la galerie, Luca s'arrêta tout à coup, chancela sur ses jambes et porta vivement la main à son front. Don Jose se précipita pour le soutenir :

— Luca, lui dit-il, avouez, avouez que vous aimez cette femme.

— Voilà une persistance qui est de la folie, Jose, répondit Dolci en souriant : n'avez-vous jamais eu de vertiges ? — Et ils se séparèrent pour s'aller coucher.

Au milieu de la nuit, don Jose fut éveillé en sursaut par une voix qui l'appelait avec angoisse : il vit Luca Dolci à genoux près de son lit, le regardant d'un œil égaré : son visage était d'une pâleur effrayante, et ses lèvres frissonnaient convulsivement.

— Luca ! cher Luca ! s'écria don Jose, se levant à demi sur son lit, qu'avez-vous, bonté du ciel ! — Vous êtes malade, dites ?

— Malade, non, répondit Luca d'une voix faible : Je ne suis pas malade, je suis frappé de Dieu.

— Vous aimez cette femme, Luca, vous l'aimez !

— Je l'aime ! oui — je l'aime ! c'est vrai, Jose — je l'aime, si ce que je souffre est de l'amour ! oh ! j'ai

lutté ! croyez-moi, voilà deux jours, longs comme des années, que je lutte — comme Jacob avec l'ange — et quelles nuits! quelles nuits ! regardez-moi, Jose : je suis bien changé, n'est-ce pas? tant mieux —cela vous prouve que j'ai souffert. Je suis venu vous trouver parce que ma tête s'en allait. Je suis perdu, voyez-vous : — je vous demande une chose, c'est de me laisser; quittez-moi, quittez cette maison ! quelque chose pèse sur elle et sur moi. — Dieu ! Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait pour en venir là ! Vous savez, pauvre Jose ! j'ai été élevé par ma mère, une sainte... J'allais avec elle porter des aumônes; j'ai passé mon enfance à cela, et à prier Dieu ; j'ai rencontré souvent des femmes que je trouvais belles, car elles ressemblaient aux vierges des églises; je ne les ai pas aimées, non. Eh bien ! j'en vois une qui semble porter tout les vices dans ses yeux, je la vois une fois — et je l'aime... plus que tout, plus que Dieu, plus que vous, Jose... — quittez-moi — laissez-moi ici..... Luca s'interrompit, suffoqué par les sanglots : il appuya sa tête brûlante sur le lit de don Jose, et pleura long-temps amèrement.

Ce lendemain, si triste pour les deux pieux enfants, était le jour assigné par la marquise à Michel Gritti pour une nouvelle entrevue. Vers la deuxième heure de l'après-dînée, Gritti entrait dans l'église

Sainte-Marie-Formose avec une sorte d'étonnement de se voir en personne dans un pareil lieu. Peu de moments après, une femme de haute taille, enveloppée dans de longs voiles de deuil, entrait par une porte latérale ; elle était suivie d'un moine et de deux valets. En prenant de l'eau bénite, elle fit voir à Michel, d'un geste plein de grâce, ces traits altiers et voluptueux qui lui étaient apparus la veille au soir dans les jardins de la Dolfina. Il s'inclina et attendit, appuyé contre un pilier, que l'étrangère lui apprît, d'une façon ou d'une autre, quelles suites elle entendait donner à cette rencontre. Car, dans cette église, Michel se sentait dominé par une invincible gaucherie. Un valet déposa sur les dalles un carreau de velours sur lequel la marquise s'agenouilla à une dizaine de pas à droite de Gritti : en même temps elle lui fit signe de la tête qu'il eût à s'agenouiller de son côté.

— Voilà, se dit Michel, un enfantillage qui touche à sa fin, Dieu merci. — Et, courbant jusqu'au sol sa fière stature, il posa un genou sur le large bord de son chapeau, tandis qu'avec ce malaise d'un homme d'esprit qui se sent près d'être ridicule, il arrachait un à un les petits pennons de son plumet.

Quand certaines femmes, plus vaniteuses que tendres, abusent de l'humilité d'une passion naissante, il est rare que l'amoureux qu'elles mortifient sans égards

ne cherche pas sa consolation dans ce mot, gros de représailles : — Patience ! — Michel Gritti s'occupait déjà de commenter à part lui ce mot vengeur, quand, à un petit bruit sec qui se fit à sa gauche, il détourna machinalement la tête.

Un rosaire était tombé sur les dalles à trois pas de lui. A peine Michel eut-il aperçu ce rosaire, qu'il sentit passer dans tous ses membres et glisser dans ses cheveux, ce fluide particulier qui nous traverse quand nous sommes frappés d'une surprise vive et agréable, et qui laisse après lui une sorte d'énervement voluptueux. Gritti avait reconnu d'un coup d'œil que les grains de ce rosaire, découpés à l'orientale, étaient exactement semblables à celui qu'il avait trouvé dans la bourse du pauvre.

Le chapelet s'était échappé des mains d'une jeune fille qui priait à genoux sur le marbre blanc d'un tombeau : Gritti l'enveloppa d'un regard rapide, sans qu'elle relevât la tête, sans qu'elle ouvrît ses yeux demi clos dans l'immobilité de sa fervente prière. Bien que Gritti ne pût voir de sa place que le profil de la jeune fille, il fut ému de la grâce enfantine qui respirait au coin de sa lèvre entr'ouverte pour prier et pour sourire. Ce candide visage, perdu au milieu des boucles sans nombre d'une chevelure blonde et dorée, avait un charme plein de contrastes. Il semblait qu'un peu de

mutinerie maligne se mêlât à la pureté d'âme et à l'ardeur de foi qui s'y lisaient. Ce visage pensait comme une vierge, priait comme un ange et riait comme une femme.

A quelques pas derrière la jeune fille se tenait une vieille dame dont la robe noire était semée d'ornements en jais : cette matrone marmottait son chapelet avec cet air de béatitude inintelligente qui caractérise également la routine des dévotes surannées et la digestion des vieillards.

Cependant les yeux de la marquise Onesta avaient suivi ceux de Michel Gritti avec inquiétude : tout à coup, Michel se leva ; alors, rejetant brusquement en arrière le voile qui couvrait ses traits, elle tendit le cou en avant comme une lionne irritée, et se pencha pour ne rien perdre de la mortelle offense qu'elle prévoyait. Michel releva le rosaire, et saluant avec une suprême courtoisie, il le présenta à la jeune fille sans parler. Celle-ci, arrachée à son extase, leva tranquillement sur Gritti ses grands yeux étonnés ; mais à peine eurent-ils rencontré le regard ému et interrogateur du gentilhomme, que l'enfant, étendant vivement les bras comme pour chercher un appui, et, ouvrant ses lèvres pâlies pour bégayer des mots qu'on n'entendit pas, tomba inanimée sur le marbre.

— Jésus ! mon Dieu ! s'écria la vieille dame, Giulia !

mon enfant ! Giulietta ! chère petite ! quel mal lui a pris ! Seigneur ! sur la tombe de sa pauvre mère ! Réponds-moi, Giulietta ! je t'en prie ! — Hélas ! Monsieur, ajouta la vieille dame, se retournant vers Gritti, ne pouvez-vous me rendre le service de courir sur le quai ; — il y a une gondole à nous — la livrée des Contarini — des gens à nous...

— Pardon, Madame, interrompit Michel Gritti, mais ce n'est point là un fardeau pour des laquais : avec votre aimable permission, j'aurai l'honneur de porter la signora jusqu'à sa gondole. — Sans attendre de réponse, il enleva dans ses bras la délicate créature ensevelie dans les flots de sa robe blanche, comme un enfant endormi dans son berceau de gaze et de dentelle. Puis il sortit de l'église, précédé par la vieille tante de Giulia. Car cette petite fille était orpheline, et n'avait de proche parente que la sœur de son père, avec laquelle elle habitait le palais Contarini.

La marquise Onesta, qui, durant cette scène, avait arraché les fermoirs de son missel, attendit vainement pendant quelques minutes le retour de Michel Gritti, puis elle rentra dans son palais, situé à quelques pas de Sainte-Marie-Formose, et précisément en face du palais de Giulia, qui s'élevait sur l'autre rive du canal.

Gritti, avant de quitter la gondole où il venait de déposer Giulia toujours évanouie, obtint de la vieille

dame la permission de se présenter le lendemain chez elle pour s'y informer de la santé de sa nièce. Puis il se retira, le cœur rempli d'une joie et d'une agitation extraordinaires, et commença par la ville une promenade rapide et sans but. Il marchait le nez au vent, se parlant tout haut et éclatant de rire quand il venait à s'en apercevoir. — « C'est clair — se disait-il — c'est bien elle ; — il n'y a pas au monde deux rosaires comme celui-là. — Il a fallu toute la vie d'un derviche pour creuser ces délicates arabesques sur ces grains mignons. — Et d'ailleurs cet évanouissement dès qu'elle m'a vu... pourtant, comment croire que cette petite fille — ma foi ! tant pis, mais je ne lui donne pas quinze ans et deux jours, — que cette petite fille rose — je la regardais en la portant, et je n'ai point idée d'avoir vu jamais un teint semblable, — que cette petite fille rose soit ma lugubre prêcheuse, qui ne parlait que de mourir sur tous les tons : — si c'était une pure espièglerie... mais pourquoi se trouver mal, en ce cas ! — Bah ! je deviens idiot ; où diable suis-je, ici ?

Tout en se livrant à ces puériles argumentations dont il s'étonnait lui-même, Gritti avait beaucoup marché : la nuit était tombée, et il ne reconnaissait point le quartier d'assez misérable apparence où il se trouvait. Par un sentiment qu'il est assez malaisé de con-

cevoir peut-être, mais certainement très-difficile d'exprimer, le jeune homme éprouva de la joie en se voyant dans un pays perdu : l'inconnu lui plaisait au dehors, au moment où il sentait au dedans de lui une émotion toute nouvelle ; il semble que l'aspect d'objets habituels l'eût empêché de se livrer aussi franchement au charme étrange de ses impressions. — Allons ! dit-il — je suis égaré — tant mieux ! Il s'accouda alors sur un parapet en ruines, et s'abandonna à la rêverie avec le bonheur naïf d'un écolier qui est arrivé loin de tout œil magistral par les chemins fleuris de l'école buissonnière.

Le ciment qui avait été destiné à unir les pierres du parapet s'en allait par morceaux : Michel prit, avec une grave distraction, un des plus gros fragments, le pétrit un moment dans sa main, puis le laissa tomber au-dessous de lui dans le vide : presque aussitôt il entendit un son mat, comme celui que produit une pierre en tombant sur un feutre. — Voilà, se dit Michel Gritti en riant — car il était dans une de ces dispositions où l'on a le rire facile — voilà une eau, par ici, qui a une sonorité bien particulière. — Et, comme tout le monde eût fait à sa place, l'heureux Michel prit un morceau de ciment deux fois plus gros que le premier, et s'appliqua à le laisser choir dans la même direction. Cette seconde épreuve fut couronnée d'un

plein succès : le même son mat se reproduisit avec une intensité double ; mais cette fois il était accompagné d'un juron capable d'enfoncer une porte. Gritti éclata de rire bruyamment : — Est-ce qu'il y a quelqu'un au bord de l'eau ? s'écria-t-il.

— S'il y a quelqu'un, répondit une voix que la colère paraissait étrangler, s'il y a quelqu'un ! je vais monter te le dire !

— Bon ! répliqua Gritti, dont les rires redoublèrent, ne voyez-vous pas, inconnu chéri, que c'était une plaisanterie ?

— Une plaisanterie ! reprit la voix qui s'approchait peu à peu, — ah ! bon ! bravo ! une plaisanterie ! je les aime, mon ami ! cela se trouve bien ! attends-moi là, mon cher bon.! par les treize cent mille !...

— Parbleu ! c'est Vespasiano ! s'écria Michel Gritti au moment où la longue silhouette du cavalier apparaissait effectivement au haut des degrés qui conduisaient du quai sur la berge.

— Comment diable ! c'est vous, noble Michel ? dit Vespasiano s'arrêtant court sur la dernière marche ..

— Moi-même, mais que faisiez-vous donc en bas, mon cher ami ?

Vespasiano parut embarrassé et ne répondit point.

— A quel exercice diabolique, reprit Gritti, pouvez-

vous vous livrer dans ce quartier sauvage, et sur cette plage solitaire ?

Vespasiano semblait être en proie à une confusion ineffable.

— Ah ! cà, voyons, qu'y a-t-il donc ? — continua Gritti — est-ce que vous venez de commettre un crime là-dessous ?

— Noble Michel, répondit enfin Vespasiano, rassurez-vous, je pêchais.

— Et dans quelle horrible intention ? dit gaiement Michel.

— Pour tenter de prendre du poisson, messer Michel.

— Qu'est-ce à dire, mon cavalier ?

— C'est-à-dire que je n'ai point soupé.

— Ah ! cà — voyons, Vespasiano, reprit Michel, qui, fort éloigné de soupçonner la cause véritable de l'embarras de son ami, s'en divertissait beaucoup. Voyons, vous me faites marcher de surprise en surprise : qu'un cavalier flanqué d'une rapière aussi considérable que la vôtre s'éloigne de la société des hommes pour s'adonner à la pêche — cette distraction qui semble réservée aux veuves — cela ne laisse point de m'abasourdir : mais que, par un cumul inouï, vous pêchiez, Vespasiano, et ne soupiez point ; voilà qui me pourfend l'imagination d'outre en outre !

— Le moment est venu, noble Michel, répliqua Ves-

pasiano avec solennité, le moment est venu de vous montrer à nu la plaie de ma vie. Sachez, mon ami, que je tire le diable par la queue. Bref, je suis pauvre. — Pas un mot, Michel, ne m'humiliez pas. — Ce que je vous dis vous étonne. Peu de paroles vous l'expliqueront. Je suis, vous le savez, aux gages de la sérénissime république comme capitaine. Or, j'emploie à faire le beau joueur chaque quartier de ma pension. Vous avez pu remarquer que je ne joue que tous les mois. Je perds toujours, mais je ne m'en fâche point, estimant à ce prix l'honneur que j'ai de fréquenter votre société. Du reste, cette masure que vous voyez là, au bord du canal, est ma demeure. Maintenant je souffrirai bien que vous m'offriez à souper pour ce soir : mais ne reparlons jamais de cela, je vous en prie, Michel, — j'en prie votre seigneurie.

Gritti, se sentant ému plus qu'il ne le voulait laisser voir, prit le bras de Vespasiano, et lui dit avec une légèreté apparente :

— Eh bien ! mais, c'est l'histoire de tous les gens de guerre, cela, mon capitaine ! Il m'en est arrivé tout autant à l'étranger. Mais venez que je vous conte une énormité : confidence pour confidence, seulement la vôtre est tout honorable, et la mienne, ma foi ! j'en rougis.

— Sang-dieu, noble Michel, je ne vous crois pas

— dit Vespasiano, à qui la délicate réserve de Gritti avait rendu le courage et la bonne humeur.

— Un de ces matins, reprit Gritti, je vais probablement me marier.

— Vous marier ! que le diable vous emporte ! votre seigneurie a-t-elle donc trouvé une des treize cent mille... — Eh ! mais, ajouta Vespasiano, s'interrompant lui-même, et s'arrêtant tout court, les yeux fixés sur l'angle d'une ruelle qui aboutissait sur le quai à une dizaine de pas devant eux. — Qu'est-ce que cela ?... Quel est le païen ?... Baissez-vous ! baissez-vous vite, Michel ! — Et Vespasiano, les bras étendus, se précipita devant Gritti, le couvrant de son corps. Au même instant un coup de feu partit de la ruelle, et une balle de pistolet vint s'aplatir sur le colletin d'acier du cavalier. Gritti, le voyant chanceler, le saisit dans ses bras : Laissez-moi, laissez-moi donc, vingt-cinq diables ! vous m'étouffez, Michel ! cria Vespasiano. Et le coquin se sauve pendant ce temps-là !

Les deux jeunes gens s'élancèrent alors dans la ruelle.

— Je le vois ! cria le cavalier, j'ai vu le coin de son manteau, mais, venez donc, Michel ! le voilà sur le quai, là-bas ! il va se jeter dans quelque barque !

— Tenez, cavalier, dit Gritti, n'allons pas plus loin :

qu'il s'échappe : je crois que c'est ce qui peut vous arriver de moins embarrassant.

— Vous connaissez donc le drôle ?

— Je le crois. Mais cette affaire est telle que l'honneur me défend de vous la conter. — Au fait, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, je ne m'étais pas conduit en galant homme ; et, si le coup vient d'elle, tant mieux, cela me met à l'aise.

Vespasiano n'insista point, et ils continuèrent leur route. Ils entrèrent dans la première auberge qui se rencontra, et se firent servir à souper. Gritti commença alors le récit de son aventure avec la signora Giulia Contarini et des événements qui l'avaient précédée ; mais il ne dit pas un mot de la marquise. Le cavalier Vespasiano écouta cette histoire avec étonnement et respect, tantôt buvant rasade, tantôt faisant sauter dans sa main la balle dont son hausse-col avait été meurtri. Les deux amis ne se séparèrent qu'à une heure très-avancée de la nuit.

C'était cette même nuit, si l'on veut bien se le rappeler, que Luca Dolci passait à genoux près du lit de don Jose, à qui il venait aussi de faire une confidence d'amour.

IV

MICHEL GRITTI CHEZ GIULIA CONTARINI

Le lendemain, vers le milieu du jour, Michel Gritti, qui avait passé la matinée à maudire les heures boiteuses, montait lestement les degrés de la terrasse qui s'étendait devant la porte principale du palais Contarini. — Presque au même instant, un jeune homme pâle, l'œil grandi par ce cercle bleuâtre que creuse une nuit d'insomnie, entrait dans le palais Giustiniani, sur le quai en face.

Michel Gritti n'eut que la peine de se nommer au laquais qui lui avait ouvert la porte, et il fut aussitôt introduit dans une salle tendue en cuir de Cordoue à grands ramages d'argent. — Près d'une fenêtre qui donnait sur le canal et qui tenait tout le fond de la pièce, la tante de Giulia était assise dans un fauteuil gothique qu'un caprice bizarre, ou peut-être le désir d'avoir une vue plus étendue, avait placé sur le large piédestal d'une statue romaine : le nom de Caracalla, qui se lisait encore à la base du socle, indiquait que, selon toute probabilité, la vieille dame occupait la place de cet empereur païen. Elle travaillait à une tapisserie d'une immense étendue, dans laquelle on

voyait avec surprise des oiseaux de couleur éclatante et de forme impossible, perchés sur des fleurs colossales, comme des scarabées sur des vases japonais. La bonne dame avait commencé cet ouvrage héroïque dès son enfance, et ses doigts de matrone continuaient d'en pousser activement la trame, qu'elle semblait avoir mesurée avec précision sur celle de ses jours.

Si remarquable que fût le tableau que formait à elle seule cette tante, pour ainsi dire merveilleuse, Gritti n'y prit point garde en entrant : il ne vit que la dernière des Contarini agenouillée sur un pan déroulé de cette tapisserie interminable et jouant avec une levrette aux formes grêles, souples et onduleuses, comme celles d'un serpent. Giulia se cachait tout entière derrière une des fleurs tissues d'or et de soie, puis, se dégageant brusquement, elle causait à sa levrette des frayeurs terribles, que la gracieuse bête semblait exagérer à plaisir.

A l'entrée de Gritti, la tante se dressa sur son piédestal, et Giulia sur sa tapisserie : la levrette sauta aux jambes de Gritti. — Gritti avait tout prévu et s'était préparé à tout, excepté à ce puéril incident : il en fut troublé. Giulia s'en aperçut, et se mit à rire :

— A bas ! Fiamma ! à bas ! dit-elle, pendant que sa tante souhaitait solennellement la bienvenue au gentilhomme — à bas, mauvaise ! venez ici, et cachez-vous !

Fi! vous nous laissez surprendre! vous laisseriez égorger votre maîtresse sans souffler mot!

— Cette pauvre bête, interrompit Michel Gritti, a eu l'instinct de deviner en moi un homme — qui, tout étranger qu'il soit à cette maison — donnerait sa vie pour vous, signora; un homme qui n'apporte pas ici le danger, Mesdames, mais qui l'y trouve.

— Ce sont de belles phrases, cela, messer Michel, répondit Giulia en hochant sa jolie tête blonde d'un air de doute et de bouderie. Suffit-il donc — excusez mon inexpérience — mais je ne connais pas le monde — suffit-il à un cavalier d'avoir vu une jeune fille s'évanouir par hasard dans une église pour être prêt à lui donner sa vie? — Vous permettez, ma tante, que le seigneur Gritti me dise cela pour mon instruction?

— Ma vie, signora, reprit Michel Gritti d'un ton plus grave, est un don que je n'ai fait que vous renouveler hier : elle était à vous depuis un mois.

A ce mot, Giulia, se retournant par un brusque mouvement, bondit jusqu'au piédestal où sa tante se tenait debout, attendant le mot de cette énigme — dans l'attitude roide et sévère d'un point d'interrogation :

— Ma tante, lui dit-elle d'une voix câline, ma chère petite tante, il faut vous en aller!

Outre que le parti que lui proposait sa nièce n'était

point de nature à lui expliquer le mystère qui intriguait son esprit, la vieille dame trouva dans la proposition je ne sais quoi de peu convenable, en présence d'un étranger.

— M'en aller, ma fille ! dit-elle avec un peu de colère.

— Je vous en prie, chère tante ! allez-vous-en ! il le faut absolument. — Ah ! tant pis ! vous m'avez gâtée — vous voyez ce qui arrive ! — Pauvre tante, ajouta la petite fille en lui baisant les mains, écoutez : J'ai à parler très-sérieusement au seigneur Gritti, je vous assure. Avez-vous confiance en votre Giulia, oui ou non ? Il s'agit de mon bonheur, de ma vie ? D'ailleurs — vous écouterez à la porte, si vous voulez... vous verrez que je ne lui dirai rien qui ne soit digne de nous deux. — Et comme elle vit sa tante descendre lentement les trois marches du piédestal : Vous voulez bien ! reprit-elle en frappant dans ses mains — que vous êtes bonne ! que je vous aime ! Eh bien ! encore une grâce — soyez tout à fait charmante — n'écoutez pas à la porte ! — Et la jeune fille, pour cacher la rougeur qui avait envahi ses joues, demeura le front appuyé contre la fenêtre, pendant que la bonne dame saluait Gritti avec un peu de confusion, et se retirait en murmurant les mots de fantaisie, de caprice et d'enfant gâtée.

Giulia, quand elle se retourna, n'eut pas lieu de

craindre que Michel Gritti la fît repentir de la faveur qu'elle lui accordait : le pauvre gentilhomme, précisément à cause de la grande expérience qu'il avait en matière d'intrigues amoureuses, se trouvait dans la perplexité d'un voyageur qui vient à s'égarer dans un chemin qu'il fait tous les jours : il demeurait indécis sous ce regard simple et virginal — comme un lion arrêté devant un petit enfant qui lui regarderait naïvement dans les yeux.

Giulia sourit, et sautant sur le piédestal où sa vieille parente avait établi le siége de sa majesté :

— Ce fauteuil, dit-elle gaiement, me prêtera peut-être un peu de gravité. Asseyez-vous, messer. — J'ai de sérieuses paroles à vous dire.

Appuyant alors son coude sur un des bras du fauteuil, et passant une main dans ses boucles soyeuses où riait le soleil, elle se recueillit un moment, les yeux baissés, dans cette pensive attitude :

— Messer Michel, reprit-elle d'une voix lente et triste, vous ne vous êtes point trompé ! c'est bien moi que vous cherchez. — Vous m'espériez autrement, n'est-ce pas ! Vous vous attendiez à quelque belle tête poétique et désolée ? — vous voyez — j'ai seize ans — et pour toute beauté, les couleurs qu'ont toutes les jeunes filles à mon âge. Je voudrais être plus belle, pour ce que j'ai à vous dire — mais d'abord, apprenez

moi si un homme comme vous, qui a mené la vie d'un soldat et d'un galant, une vie de dangers et de plaisirs — conserve le souvenir de sa mère ?

— Un souvenir saint et respecté, signora ; je réponds pour moi, dit Gritti.

— Que l'image de votre mère soit donc présente entre vous et moi, je vous prie, tout le temps que je vous parlerai. Écoutez-moi ; j'espère que vous n'allez point confondre ma franchise avec celle des femmes que vous aimez, dit-on, — qui vous aiment au moins. Mon Dieu ! comment vous dire cela ? Je voudrais que vous fussiez mon frère, messer Gritti, — oh ! je le voudrais ! alors il me serait permis de prier pour vous à haute voix, de pleurer sur vous — et non pas de ces larmes cachées qui brûlent les joues.

— Chère signora ! s'écria Gritti, s'élançant vers la jeune fille ; mais elle étendit la main, lui faisant signe de ne point l'interrompre.

— C'est un rêve que j'ai fait, continua-t-elle sur un ton bas et enthousiaste, tandis que ses joues enflammées portaient témoignage de la sincérité de ses paroles, c'est un rêve que j'ai fait un matin en vous voyant passer de ma fenêtre avec vos compagnons de fête ! ils portaient tous sur leur visage la trace des souillures de leur vie, tous, excepté vous. J'avais entendu parler de vous — et je vous avais pris en aversion : quand

je vous vis, je me figurai qu'on m'avait trompée, — que vous n'étiez pas ce qu'on pense ; je me dis que peut-être Dieu avait épargné la flétrissure à votre âme, comme il l'avait éloignée de votre front. Je suis superstitieuse, messer ; j'ai trop vécu, sans doute, dans la solitude : les idées qui me viennent, je lès prends pour des inspirations divines. Voilà mon malheur. Je m'épris de la pensée qu'il suffirait de cette pauvre main pour vous retirer de cette vie malheureuse où vous étiez plongé. Je crus que Dieu me faisait un devoir de le tenter au moins; et voilà pourquoi je l'ai tenté, messer. Mais à présent, je sens que je m'en repens — que j'ai eu tort. — Oh ! je m'en repens cruellement! — Et Giulia cacha sa tête dans ses deux mains, entre lesquelles perlaient des larmes diaphanes.

Gritti, remué jusqu'au fond du cœur par le langage, si nouveau pour lui, de ce naïf intérêt, inclina le genou jusqu'à terre :

— Parlez, signora, dit-il ; il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour vous enlever jusqu'à l'ombre du repentir.

Giulia releva la tête.

— Je n'aimerai jamais, reprit-elle, que mon époux : vous le savez, sans doute.

— C'est un titre dont je deviendrai digne, signora, si un homme le peut...

— Soit ! Mais je dois vous dire que je vous éprouverai longuement, messer Michel ; car il ne faut pas que vous croyiez que j'ai joué la comédie avec Dieu et avec vous.

— Ordonnez, signora, dit Gritti.

— N'y a-t-il pas cette nuit, chez une femme qu'on nomme la Dolfina, une fête à laquelle un galant en renom comme vous ne peut manquer sans se discréditer ?

— Où voulez-vous que je passe cette nuit, signora ?

— Sur les marches de Sainte-Marie-Formose ; je vous verrai d'ici. Remarquez que demain tout Venise le saura.

Un nuage passa sur le front de Michèl Gritti.

— Voulez-vous dire, signora, demanda-t-il, que vous me défendez de me venger des outrages qui me seraient faits à ce sujet ?

— Oh ! pour cela, non ! répondit la jeune patricienne. Si j'étais homme, je ne souffrirais point d'outrages. Il est vrai, reprit-elle après un instant de réflexion, que saint Pierre fut réprimandé pour avoir tiré l'épée ; mais vous n'ignorez pas, sans doute, messer Michel, que saint Pierre n'était point gentilhomme.

En achevant ces mots, Giulia avait sauté à bas du piédestal ; puis elle ajouta :

— Je m'en vais, je m'en vais ! adieu, messer, — je vous en ai trop dit. — Vous jugez peut-être mal ma

tante à cause de la faiblesse qu'elle a pour moi; mais je vous dirai qu'elle ignore toute ma folle histoire avec vous. C'est un vieux serviteur de ma maison qui a été mon complice. — Ma tante a un cœur d'or; elle me permet tout: je marche sur sa tapisserie, qu'elle chérit comme une patrie; je l'appelle ma tante Caracalla, parce qu'elle a succédé à je ne sais quel sultan de ce nom sur ce piédestal; — elle ne se fâche de rien: — aussi je l'aime comme une mère. — Allons, venez, Fiamma! Faites voir à ser Michel Gritti comment sa femme lui fermera la bouche, si jamais un méchant débauché comme lui mérite d'avoir une honnête femme. — Et la jeune fille emprisonnait, en riant, dans sa petite main le museau délié de la levrette. — Puis elle fit à Gritti une profonde révérence, et sortit de la salle.

V

LUCA DOLCI CHEZ LA MARQUISE ONESTA GIUSTINIANI

La marquise Onesta était assise sur un divan, dans un salon dont les murs étaient peints à la mode orientale. Ses yeux fixes et vagues, étrangers au monde visible, semblaient avoir retourné au dedans toute la force pénétrante de leur regard, pour y suivre une profonde méditation. — On annonça Luca Dolci. —

La marquise passa vivement la main sur son front et sur ses yeux, et son front redevint vivant et hautain, sa prunelle lucide et rayonnante.

— Bonjour, mon cousin, dit-elle gaiement. Vous n'êtes pas au couvent ? Tant mieux. Asseyez-vous.

— Je vous devais une réponse, Madame, dit le jeune homme, dont la voix grêle, tremblante et mal articulée indiquait une forte émotion nerveuse. — Je vous l'apporte.

— Ah ! pour ce testament ? Je n'y songeais plus. J'ai eu tant d'affaires !

La marquise soupira, et reprit avec un sourire amer :

— J'ai été malheureuse depuis que je ne vous ai vu, messer Luca.

— Et moi aussi, Madame, répondit le jeune homme.

— Bah ! dit la marquise. Vous êtes un innocent ! Nous sommes cousins ; mais nos personnes ne se ressemblent guère — ni nos malheurs, je pense. Parlons d'autre chose. On étouffe ici. Ouvrez cette fenêtre, cousin.

Luca obéit ; puis il revint, et, s'arrêtant debout, immobile devant la marquise, il reprit d'une voix plus forte, mais plus tremblante encore :

— Quand je vous ai demandé, il y a deux jours, si vous seriez disposée à m'accorder votre main dans le

cas où je serais libre de vous la demander, ne m'avez-vous pas répondu oui, ma cousine ?

— C'est possible. Après ?

— Vous m'avez répondu oui, parce que vous saviez que je n'étais pas libre, que j'entrais au couvent ?

— Sans doute, dit la marquise. Ensuite ?

Cette réponse fit monter subitement une rougeur enflammée au visage de Luca : ses yeux se troublèrent, ses lèvres étaient serrées et une respiration pénible et sifflante dilatait ses narines. Il chancela, et saisit sans parler la main que la marquise étendait vers lui.

— Eh bien ! s'écria Onesta, se soulevant sur le divan, qu'est-ce que me veut cet enfant ?

Luca essaya de parler, mais ses jambes fléchirent, et il tomba pesamment sur ses genoux, inondant de larmes brûlantes la main de sa cousine.

En même temps deux diamants humides jaillirent des yeux de la marquise et tombèrent dans les cheveux de Luca.

— Allons, reprit-elle après quelques instants d'un silence troublé seulement par les sanglots du jeune homme, allons ! c'est bien ! c'est bien ! vous m'aimez, tout est dit. Vous n'avez plus à l'avouer, ainsi remettez-vous. Qu'est-ce que c'est, voyons encore ? Vous m'aimez, moi, et vous n'êtes pas plus homme que

cela ? Eh bien, quoi ? vous m'aimez, voilà tout. Ce n'est pas une honte pour vous, Luca, pas plus qu'une offense pour moi. C'est un malheur peut-être ; nous en causerons. Laissez ma main d'abord, et puis asseyez-vous là. Mon Dieu, quel enfant ! Me conterez-vous, messer, comment cela vous est arrivé de m'aimer ? Et le couvent, est-ce que nous y renonçons comme cela tout d'un coup ? Et ce monde pervers, est-ce que nous voulons y rentrer ? Quand vous me regarderez ! Il faut parler, Luca, si vous avez la prétention que je vous entende... Oui, sans doute, vous avez d'assez beaux yeux. Est-ce un compliment que vous vouliez ? vous l'avez. Maintenant j'en ai assez dit pour ma part, et je crois, en bonne justice, que c'est à votre tour. Vous m'aimez, vous, voilà du merveilleux ! Et de quel amour m'aimez-vous, Luca, dites-moi cela ?

Luca Dolci secoua la tête douloureusement : ne me le demandez pas, ma cousine, dit-il, je ne sais pas mentir, et je vous le dirais.

— Dites, fit Onesta.

— L'amour que je ressens pour vous me fait honte et peur, dit Luca en baissant le front, et il vous fera rougir, vous, Madame, d'avoir pu l'inspirer.

— Voilà qu'il m'insulte à présent, s'écria la marquise, frémissant comme si on l'eût frappée. C'est parfait ! j'ai été bonne pour lui tout à l'heure. Pour la

première fois de ma vie peut-être, j'ai été femme un instant ! parce qu'il pleurait, je lui ai parlé avec intérêt, et voilà qu'il me croit sa maîtresse et qu'il m'insulte. Ah ! sottes femmes qu'elles sont, les autres !

— Madame, par grâce, par pitié, s'écria le jeune homme tendant ses mains tremblantes vers la marquise, songez à ce que j'étais, à ce que je fais ; ne vous offensez pas d'un souvenir amer que je donne à ma pauvre vie passée, si douce et si tranquille, à ma foi éteinte, à mon âme perdue ! Je vous ai accusée, pardon, j'ai eu tort. Si l'amour que j'ai pour vous me brûle les veines comme un philtre de flamme, je sais bien que c'est ma faute et non la vôtre, c'est dans mon sang qu'est le mal. Je vous disais que ma vie avait été heureuse ; cela n'est pas vrai, je veux tout vous dire. Jusque sur le pavé des églises où je heurtais mes genoux, jusqu'à la face de Dieu, j'entendais chuchoter à mon oreille notre démon héréditaire. Je suis un Dolci, vous savez. Des images étranges, de vagues voluptés, des vices inconnus se glissaient dans mon cerveau, le faisaient bouillonner et trempaient mon front d'une sueur ardente. Vingt fois j'ai vu se dresser devant moi, dans l'ombre des chapelles, des formes qui m'enivraient, des statues qui s'animaient en penchant vers moi leurs corps frissonnants, leurs beautés ployantes et demi-nues ; les vierges devant lesquelles j'étais

prosterné se détachaient de leurs cadres et prenaient subitement à mes yeux troublés des poses d'impures bacchantes. Je sentais les parfums de leurs cheveux ; les plis efféminés de leurs robes me touchaient ; et, à ce contact, il me semblait que mon âme s'enfuyait de mon corps profané. Voilà ce que j'ai entendu, voilà ce que j'ai vu, et senti, et souffert durant quinze ans. Eh bien ! un jour j'ai vu, Madame, ou j'ai cru voir tous ces songes fixés dans un corps, dans un regard ; m'entendez-vous ? Tous ces enivrements et tous ces poisons étaient concentrés dans une seule fleur ; Dieu l'avait jetée sur ma route et je la respirais. Et voilà de quel amour je vous aime enfin ! — Luca, en achevant ces mots, laissa tomber sa tête dans ses mains, mais non plus pour cacher ses larmes, car ses yeux étaient secs et brûlants.

— Allons ! dit la marquise qui avait écouté les paroles fiévreuses du jeune homme avec un singulier sourire ; — allons, voilà une déclaration précieuse ! — Vous êtes un monstre extraordinaire et sans pareil : donc, je vous aime ! — Certes, vous avez une imagination diabolique, mon cousin, proprement diabolique. Mais causons un peu raison : Madame votre mère, — comme toutes les femmes, au reste, — ne savait ce qu'elle faisait ; elle a voulu faire de vous un moine. Un moine, hélas ! et pourquoi ? Parce que c'est

un usage dans votre famille, dit-on, de mourir de mort violente par la main des femmes. Quoi donc, oseriez-vous hésiter, vous, Luca, entre un coup de stylet tranchant brillamment le fil d'or de votre jeunesse, et une vie de soixante-dix ans dont chaque nuit serait troublée par les aimables rêveries que vous me faisiez la grâce de me conter tout à l'heure? Il faut bien admettre, mon cousin, que tout le monde n'est pas né pour entrer au couvent. Autrement la sérénissime république serait au plus bas, vous comprenez? Eh bien! vous êtes de ceux qui ne sont pas nés pour cela. Voyez Fra Mozzo, mon confesseur, c'est un heureux moine, soit. Mais jamais il n'a vu, lui, de vierges changées en bacchantes: son esprit n'est point tourné à ces métamorphoses. Si j'étais entrée dans un couvent, moi, j'y aurais mis le feu fatalement, — machinalement, — comme je respire sans le vouloir. — En suivant le penchant naturel de votre vie, vous auriez été un homme de mœurs élégantes et un peu légères, voilà tout. Vous avez voulu être un saint, et toutes vos passions comprimées viennent à déborder un beau jour en un véritable torrent de corruption. Vous m'avez dit là des choses inouïes, quand j'y songe. — Maintenant, que voulez-vous savoir! Si je vous aime? Non. Si je vous aimerai un jour?...

— C'est-à-dire, — interrompit Luca Dolci en fixant

sur la marquise des yeux presque égarés, — si je serai mort ou vivant dans une demi-heure? — Oui, dites-le-moi.

— Si vous serez mort ou vivant? — Tenez, c'est une sotte consolation que de se tuer, Luca, de même que c'est une sotte vengeance qu'un assassinat. Dans toute âme passionnée, la première pensée du désespoir, c'est le suicide, comme le premier mouvement de la haine, c'est le meurtre. Retenez votre bras, cousin, croyez-moi, et attendez à demain. Demain nous apporte toujours une clairvoyance plus grande pour la consolation ou pour la vengeance. — Connaissez-vous Michel Gritti, messer?

— Qui ne le connaît pas dans Venise?

— Moi, reprit Onesta. Mais j'ai entendu dire que toutes les femmes nourrissaient une folle passion pour lui. En savez-vous la raison? c'est que dans la sérénité d'un regard honnête, il n'y a pas, pour la plus chaste des femmes, un attrait égal à celui du feu sombre qui brille dans l'œil d'un débauché. C'est qu'une puissance étrange a doué la corruption et le vice de séductions mystérieuses auxquelles l'âme la plus pure n'échappe point. — C'est que, entre le cavalier au front pâli par l'orgie, tourmenté par les veilles impures, qui passe étreignant la taille d'une courtisane, — et le jeune homme au visage calme et rose qui prie sur une dalle

d'église, — pas un œil, pas un amour de femme n'hésitera. C'est que nous avons toutes, vivante dans le cœur, la curiosité fatale et voluptueuse de notre première mère! C'est que nous avons tous dans les veines, — hommes et femmes, — ce sang maudit, que vous regardez, vous, orgueilleux et faible enfant, comme un de vos priviléges de famille! — Vous me demandez si je vous aime, si je vous aimerai, quand il suffit que je vous regarde en face pour vous faire changer de couleur! Je n'aimerai que l'homme qui me tiendra éperdue et domptée sous son regard, comme je vous tiens en ce moment. Devenez cet homme, et je serai à vous. Voilà ma réponse.

Luca Dolci, comme la marquise achevait de parler, fut pris d'un accès de rire bizarre et heurté, comme le rire des fous: — C'est bon! c'est bon! cousine, dit-il. J'ai beaucoup réfléchi pendant votre tirade. Vous avez raison. J'ai l'air d'un apprenti sacristain, d'un sonneur de cloche joufflu. Mais, soyez tranquille, je changerai. J'en ai, la nuit prochaine, une occasion superbe. Tenez-vous seulement à votre fenêtre demain à l'aurore, vous verrez. Ah! ah! me voilà décidé, au moins; ce qui coûte, c'est de se décider. Une fois qu'on a pris sa résolution, même d'aller en enfer, on sent un soulagement admirable. Adieu, ma cousine. Soyez, je vous prie, demain matin à cette fenêtre.

— J'y serai. Adieu, cousin, répondit la marquise.

Et Luca sortit du salon, puis du palais. Il regagna à pied sa demeure. Il sentait un grand trouble au cerveau ; les nerfs de son visage lui paraissaient tendus jusqu'à éclater. Toute sa vie était concentrée dans la tête, et son corps, n'étant plus soumis à sa volonté paralysée, agissait par une sorte d'instinct machinal. Il se faisait à lui-même l'effet d'un fantôme, ne se sentant point vivre, et ne s'entendant pas marcher. Il alla ainsi jusqu'à son palais, monta à la chambre où l'attendait don Jose, et, en y entrant, tomba roide sur le parquet de marbre, — comme une gerbe tranchée par la faux.

VI

LA FÊTE CHEZ LA DOLFINA

— Eh bien? demanda don Jose, dès qu'il vit renaître la vie et l'intelligence dans les yeux de Dolci.

— Eh bien ! dit Luca, il faut nous quitter, don Jose.

— Je vous comprends, Dolci. Mais c'est votre raison qui parle, non votre cœur. Je ne vous quitterai pas. J'ai prévu tout ce que vous pouvez avoir à m'annoncer, et je ne vous quitterai pas.

— Il le faut, Jose, il le faut, pour que je ne vous entende pas, suprême désespoir pour moi ! maudire à

votre lit de mort ou au mien le jour où nos mains se rencontrèrent et où nos cœurs s'unirent ! Il le faut, pour que la voix de mon ami ne soit pas la première à s'élever contre moi dans la vallée du terrible jugement.

— Tout cela est bon, reprit don Jose. Mais qu'il y ait péril du corps ou de l'âme, je n'abandonnerai jamais l'ami que j'ai choisi.

— Écoutez-moi donc, dit Luca : et il répéta mot à mot à don Jose l'entretien qu'il venait d'avoir avec la marquise, ne lui cachant pas à quelles conditions il avait acheté l'espoir d'être aimé d'elle.

— C'est bien, dit alors don Jose. Je ferai ce que vous ferez. Nous serons complices, comme nous avons été amis. Mais par grâce, Luca, soyons hommes en ceci comme nous l'avons été jusqu'à présent. Ne perdons pas la seule vertu des âmes tombées, l'orgueil. Je vous avoue, ami,... mais tenez, voici un flacon de vieux chypre dont je vous ai fait avaler une goutte tout à l'heure pour vous rappeler à la vie. Videz ce verre et passez-le-moi. — Je vous avoue, disais-je, que je ne suis pas plus l'homme des demi-péchés que des demi-vertus. Comme je vide ce verre j'entends mener la vie, avec franchise et à grands traits. Je souffre volontiers la haine, mais non le mépris, et le mépris s'attaque également, Luca, à celui qui se cache pour entrer

dans un confessionnal et à celui qui cherche une ombre hypocrite pour embrasser une femme. Nous n'avons pas été de faibles chrétiens, nous ne serons pas, si vous m'en croyez, de médiocres débauchés. — Et don Jose avala un second verre de chypre.

— Le meilleur entre les bons ou le pire entre les mauvais, répondit Luca, c'est mon avis. Ne craignez plus de ma part ni faiblesse ni hésitation. La tentation de cet amour m'a vaincu et me domine. Mais ce sera ma dernière faiblesse. D'ailleurs vous me restez, et si j'ai perdu connaissance tout à l'heure, c'est uniquement parce que je croyais vous voir pour la dernière fois. Maintenant que votre parti est pris, cher Jose, je puis vous avouer cela.

— Je m'en étais douté, dit Jose. Mais buvez donc, Luca, il faut nous habituer à boire. Je suis disposé à ne me laisser primer en rien. Et, à ce propos, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez autrefois pratiqué l'escrime?

— Oui, pour ma santé, qui était faible. J'y avais même acquis une sorte d'habileté, dont j'étais plus vain qu'il ne convenait à mes idées d'alors. C'est pourquoi je renoncai à cet exercice, l'an dernier.

— Nous le reprendrons, répliqua don Jose, et je vous prêterai le collet tant qu'il vous plaira. Eh bien! vous voilà encore à songer! Point de cela. Buvez. Il

faut marcher maintenant sans retourner la tête, et ne doutez pas du succès.

— Ce n'est pas que j'en doute. Cette femme, pleine d'orgueil et de corruption, que j'aime comme un fou, tout en la jugeant avec sang-froid, se rendra dans un mois corps et âme au galant le plus en renom dans Venise, et ce sera moi. Elle se rendra au libertin le plus effréné de Venise, et ce sera moi. Ce sera moi, don Jose, parce qu'il ne faut pas pour faire parade de tous les vices, le quart du courage qui est nécessaire pour pratiquer une seule vertu, et jusqu'à ce jour je les ai toutes pratiquées, quoique avec beaucoup de combats. Être vicieux, ami, c'est se dispenser du travail incessant et mâle, de l'effort continuel et vigoureux qu'on nomme volonté. C'est jeter la rame et s'abandonner au courant. La passion nous mène assez vite, sans qu'on lui aide. Et jugez : si l'on seconde par un peu de volonté cet entraînement des passions déjà si fort par lui-même ; si l'on apporte du courage dans le vice, qui n'est que faiblesse de la part du vulgaire, du système et de la préméditation dans la débauche, qui n'est communément qu'un laisser aller stupide, avec quelle facilité ne doit-on pas passer maître parmi tous ces lâches imbéciles ! Allez, allez, don Jose, j'ai dit dans un mois, mais non, demain, cette nuit même, cette royauté est à vous et à moi, si nous

le voulons. Ce n'est pas là ce qui m'inquiète, et qui me faisait pensif. Mais je me demandais si cette femme, qui a de l'esprit après tout, quand elle aurait vu quels jeux faciles sont ces honteux triomphes, et combien peu il en coûte pour s'en couronner, je me demandais si elle ne les estimerait pas enfin ce qu'ils valent : si son esprit, frappé de cette lumière, ne s'ouvrirait pas à l'amour de ce qui est vraiment beau et digne d'un homme, les luttes et les victoires de la volonté : si je n'étais pas choisi moi-même pour accomplir cette conversion au péril de mon âme, et si vous et moi, cher Jose, nous ne reviendrions pas à Dieu bientôt, lui amenant pour excuse cette proie magnifique.

— Il faut l'espérer, dit gravement don Jose en se levant. Mais il était trop calme pour ne pas voir que cet espoir de Dolci était un de ces arguments spécieux qu'invente la passion pour donner à la conscience émue un prétexte de repos.

— Or çà, allons nous habiller, dit Luca. Dieu est grand! L'espoir est comme le ciel des nuits: il n'est pas de coin si sombre où l'œil qui s'obstine ne finisse par découvrir une étoile.

On était alors à peu près à la moitié de la nuit. Depuis plusieurs heures déjà, le palais de la Dolfina jetait sur les canaux, sur les ponts, sur les quais des lueurs d'incendie, et apparaissait blanc et comme transparent

au milieu de sa splendide illumination. Parmi tout cet éclat, sous les arbres des jardins dont chaque feuille semblait enflammée, à travers les fenêtres ardentes comme des fournaises, jusque sur les terrasses du toit enveloppées d'une brume lumineuse et d'une rouge fumée, on voyait de loin passer et se mouvoir les hôtes innombrables de cette demeure enchantée. Ils se promenaient comme des fées et des génies dans un palais flamboyant et fantastique. L'œil était ébloui à suivre dans ce pêle-mêle superbe les panaches aux mille couleurs se balançant sur les toques ou sur les larges feutres, les chaînes d'or ruisselant sur le velours des pourpoints, les reflets ondoyants du satin et des épaules moirées, les fleurs sur la tête et sous les pieds des femmes, les perles, fleurs de la mer, pendant en guirlandes sur les jeunes fronts, et par-dessus tout la variété magnifique des costumes orientaux. Car chez la Dolfina, comme chez le doge de Venise, toutes les nations étaient représentées : et il arrivait souvent que les mêmes ambassadeurs servaient pour le doge et pour la courtisane.

Durant la première partie de la nuit on avait joué, comme on jouait en ce temps-là, lorsque peu de gens étaient riches, mais l'étaient à outrance. Des marchands juifs avaient perdu des flottes tout entières : un prince d'Italie s'était vu contraint d'hypothéquer cruel-

lement sa principauté. Un Arménien venait de perdre en un quart d'heure une caravane de fourrures qui mettait six mois à faire son chargement. Un autre étranger, qui passait pour être *in petto* un pirate de l'Archipel, avait gagné sur un coup de dé tout un quai de Venise : il est vrai qu'il avait perdu sur le coup suivant deux îles grecques, Chio et Samos. Ce bonhomme était ruiné, si un voleur pouvait l'être.

Sur un geste de la Dolfina, geste qui eut l'effet d'un coup de baguette magique, parut une invasion d'esclaves noirs aux tuniques de soie pourpre brodées d'or : des tables somptueusement chargées se dressèrent tout à coup dans les galeries, dans les jardins, et sur les toits en terrasse. Toute la fête s'assit alors, et le souper commença.

La Dolfina, vêtue d'un costume de bacchante, trônait dans la galerie principale du palais, au centre d'une table où elle avait placé les plus illustres de ses hôtes et les plus éclatantes beautés de la nuit. Mais la Dolfina, au milieu même de son triomphe, paraissait soucieuse : un pli troublait la sérénité de marbre de son front étroit et poli : ses yeux, par un prodige inaccoutumé, semblaient poursuivre une pensée dans l'espace. Cependant autour d'elle les flacons se vidaient, les femmes riaient, les hommes se trompaient de verres, et l'orgie se montait peu à peu comme un orage.

— Ah ! çà, Madame, cria le comte Rafael Angelmonte, qui était assis presque en face de la Dolfina, vous venez de soupirer ! C'est la seconde fois de la soirée, et de votre vie ! Prenez garde ! On devient phthisique à soupirer, ma divine enfant. Cette peau de tigre vous sied à ravir. Diantre ! je vous aime cette nuit d'une furieuse sorte, ma belle. Mais voilà un vin que je ne connais pas ! Dolfina mia, déesse ou mortelle, femme ou tigresse, j'ai beau regarder ce vin et le boire, non, par Bacchus, je ne le reconnais pas ! Avez-vous donc retrouvé quelque cave perdue du père Noé ? ou bien — essence de beauté... Holà ! Mesdames, que ceux et celles qui disent que je suis gris, daignent écouter la manière dont je vais tourner ce bout de phrase — ou bien, essence de beauté... c'est à la Dolfina que je parle... ce vin vous est-il envoyé de la part du seigneur soleil lui-même, comme une galanterie d'amant à maîtresse, ou un cadeau d'égal à égal ?

— Bravo ! non ! non ! il n'est pas gris ! répondirent les convives.

— Je le savais bien, repartit Rafael, et vous aussi, Madame, vous le saviez, n'est-il pas vrai ? ajouta-t-il en embrassant cordialement une belle Grecque assise près de lui.

— Quoi ? demanda la belle Grecque.

— Rien, dit Rafael. Mais ce vin ! ce vin ! Voilà une

chose inouïe : il existe un vin, j'en suis sûr, puisque je le bois, et je ne puis lui appliquer son nom sur le visage ! Ne trouvez-vous pas cela bien étrange, Madame ? ajouta Rafael en embrassant de nouveau la belle Grecque sa voisine.

— Quoi ? demanda la belle Grecque.

— Rien, ma foi ! dit Rafael. Écoutez, magnifique Dolfina, dites-moi le nom de ce vin, et je vous dirai, moi, en quel lieu Michel Gritti a passé sa journée.

La Dolfina se mit à rire :

— Monseigneur, dit-elle, savez-vous qu'un Portugais, nommé Vasco de Gama, découvrit il y a quelque cent années un cap de la terre d'Afrique, qu'il nomma cap des Tempêtes ?

— Ma foi non ! dit Rafael, mais je me moque de lui et de son cap.

— Eh ! bien, Monseigneur, sur ce cap on a essayé de planter des vignes, de ces vignes on a essayé de faire du vin, et c'est de ce vin que vous essayez de boire.

— Et j'y réussis, morbleu, selon mes souhaits, reprit le comte Angelmonte : quant à Michel Gritti, Madame, il a passé le jour chez la petite Contarini, en attendant, sans doute, qu'il y passe la nuit.

— La petite Giulia ! Mais elle est laide !

— Oui, oui, céleste dame, laide comme toutes les femmes aimées des gens qu'on aime.

— Ainsi, il ne viendra pas cette nuit?

— Non, sans doute, blonde tigresse ; car, si j'ose le dire.....

Un bruit éclatant et confus de bravos et d'applaudissements s'éleva tout à coup des jardins, et coupa la parole à Rafael.

— C'est lui ! s'écria la Dolfina. Il n'y a que lui au monde dont la venue puisse être accueillie ainsi ! — Et elle se souleva radieuse sur son trône pour être la première à apercevoir Gritti quand il paraîtrait au haut de l'escalier intérieur. Tous les regards attentifs se portèrent du même côté, et le silence se fit d'un bout à l'autre de la profonde galerie.

Sur le dernier perron de l'escalier, qui formait un large seuil en mosaïque devant la porte de la galerie, Luca Dolci parut alors avec don Jose. Les deux jeunes gens, avant d'entrer, s'arrêtèrent un moment dans le cadre de la porte, le bras gauche campé sur la hanche et soutenant le manteau, la jambe droite tendue et la tête rejetée en arrière.

Dans ce pays d'art et de beauté, il eût suffi, sans doute, du caractère charmant et fier de ces deux jeunes visages, de l'attitude gracieuse et hautaine qu'avaient prise les deux cavaliers, du goût exquis qui se révélait dans leur habillement simple et riche, comme celui des archiducs espagnols, pour arracher à toutes

les bouches un murmure de plaisir. Mais Luca Dolci et don Jose avaient, de plus que leur beauté, leur nom et la réputation de leur vie immaculée, qui donnait à leur visite à cette heure et en ce lieu, le prix d'une faveur inouïe et l'éclat d'un prodige. Aussi, par un geste unanime, tous les convives se levèrent applaudissant des mains et de la voix, dans le double, enthousiasme d'une ivresse naissante et d'une surprise complète.

Les deux jeunes gens alors, dégageant le bras gauche pour ôter leur toque, saluèrent la foule avec cette élégance savante, cette aisance souveraine, cette grâce étudiée et si bien venue, qui en ce temps-là faisaient d'un salut une cérémonie à quoi l'on reconnaissait en tout pays son grand seigneur.

— Messieurs, dit la Dolfina s'avançant d'un pas au-devant d'eux, c'est beaucoup d'honneur que de voir vos seigneuries chez moi. J'espère que vous allez souper avec nous ?

— Jusqu'à ce que mort s'ensuive, Madame, répondit Luca. Monsieur de Frias et moi nous ne soupons point d'autre façon. Vous avez, Madame, ajouta-t-il en baisant la main de la Dolfina, des épaules dignes de toute adoration. N'est-il pas vrai, don Jose ?

— C'est un éblouissement, dit Jose de Frias en baisant l'autre main de la dame.

— Parbleu ! Messieurs, cria le comte Rafael, vous êtes charmants! Il me semble que pour des gens qui se destinent à l'état monacal, ceci promet ! Vous dites vos patenôtres sur les épaules de madame!

Luca Dolci venait de s'asseoir sans façon à la droite de la Dolfina, sans qu'un prince allemand dont il prenait la place opposât à cette usurpation d'autre résistance que de sourds grognements.

— Messer Rafael, répondit-il, je vous prie de croire que monsieur de Frias et moi nous ne promettons rien que nous ne soyons disposés à tenir. Ainsi, nous nous étions promis, par suite d'une histoire trop longue à vous conter, de mener durant quelques mois une vie séraphique, et tout le monde sait que nous l'avons menée. Maintenant nous nous promettons d'être aimés de toutes ces dames que voici, sans aucune exception, — et nous le serons. N'est-il pas vrai, don Jose ?

— Oui, dit Jose. N'est-il pas vrai, Mesdames ?

Les rires perlés des femmes éclatant dans toute la salle avec la fraîche sonorité d'une cascade, firent à cette question une réponse pleine de riants espoirs.

— Vous voyez bien, Monsieur ! reprit Luca Dolci s'adressant au comte Rafael.

— Mais, jeune homme, dit tout à coup le prince alle-

mand, se réveillant de sa torpeur, vous m'avez pris ma place, je crois !

— Vous le croyez ! s'écria Dolci, qui depuis son arrivée vidait son verre coup sur coup. — En vérité, vous le croyez, mon voisin ! Je vous prends votre place à côté de la première beauté de l'univers, et un quart d'heure après vous commencez à vous douter du fait ! et vous prétendez peut-être que je vous la rende, votre place ! Point, Monsieur : je vous verserai à boire, et ce sera tout. Que diable, vous boirez aussi bien auprès de moi qu'auprès de la diva ! D'ailleurs, si vous avez quelque chose à lui dire, ce dont je doute, dites-le-moi, noble étranger, — et je le lui transmettrai fidèlement, et même en meilleurs termes que vous ne sauriez faire ! Là-dessus, buvons ! — A votre gloire, mon prince !

— Vous êtes gris, jeune homme ! dit l'Allemand avec dignité.

— Sans doute, je le suis ! Vous êtes bien ivre, vous ! — Mais, ma reine, ajouta Luca Dolci en se retournant vers la Dolfina, vous ne dites rien ? Vous avez fort raison, au reste ! Laissez bavarder les femmes qui ont de médiocres charmes ; mais vous, Madame, vous n'avez que la peine d'exister pour plaire, de respirer pour être aimée. A quoi bon parler, n'est-ce pas ? — Regardez-la, Frias ! n'est-elle pas divine ? et n'y a-t-il pas beau-

coup d'allégresse à songer que je vais être son amant la semaine prochaine ?

— Mais, Monseigneur !... dit la Dolfina riant et se renversant de côté sur son fauteuil.

— Mais quoi ! ma belle. Ne vous fâchez pas, ce sera plus tôt, si vous voulez.

— Holà, Dolci ! cria en ce moment don Jose qui était placé vis-à-vis de Luca entre deux admirables personnes, l'une Grenadine, à ce qu'on disait, l'autre Smyrniote. — Holà, mon ami ! tirez-moi de la peine où je suis : laquelle de ces deux dames dois-je aimer ?

— La plus belle !

— Elles le sont également.

— La plus bête, en ce cas ! riposta Dolci.

— Toutes deux le sont à consterner, reprit don Jose. Mais il y en a une qui parle turc, et comme je ne l'entends pas, cela m'est égal. — Salamalek, Madame ! ajouta-t-il en effleurant de ses lèvres les épaules de la Smyrniote.

— Moi, dit le comte Rafael, j'aime assez les femmes d'esprit.

— Bah ! cria Luca, pourquoi faire ? Une femme est-elle une distraction, oui ou non ?

— J'ai cru jusqu'ici que oui, dit Rafael.

— Eh bien ! mordieu ! reprit Luca, il ne faut pas en faire une occupation, en ce cas ! Une femme qui a de

l'esprit, mon cher Rafael, — je vous appelle familièrement mon cher parce que nous sommes gris l'un et l'autre, — une femme qui a de l'esprit s'écarte de son but; cela devient un travail que d'être près d'elle. L'amour doit s'adresser à tous les sens, jamais à l'intelligence. Qu'une femme charme les yeux et les oreilles, le nez et les lèvres, qu'elle soit belle et qu'elle joue de la mandoline, qu'elle se parfume et qu'elle ait la peau fine, c'est son droit, c'est son devoir. Mais qu'elle n'ait point d'esprit, sang-Dieu! car si elle a de l'esprit elle fera des vers, écoutez bien ceci, Rafael, — si elle fait des vers elle me les dira; — et vous comprenez que si le temps s'écoule près d'une femme en ces niaiseries-là, autant vaudrait passer la nuit en tête à tête avec une fleur ou une étoile, ces deux insipides amantes des poëtes, — ces deux éternelles rabâcheuses de sonnets!

— Pardon, messer, interrompit un grand jeune homme pâle et vêtu de noir, qui était assis de l'autre côté de la table en face de Dolci, mais je me pique de faire assez passablement des sonnets, et je fais profession de ne point souffrir d'impertinences.

— Je fais profession d'en dire aux sots, moi! répliqua Dolci.

— Çà! çà! hourrah! avanti! taïaut! seigneur poëte! hurla le comte Rafael en se débattant sur son siége.

Le grand jeune homme pâle était devenu pourpre, il se leva et dégaîna son poignard.

— Monseigneur ! Messieurs ! de grâce ! dit la Dolfina poussant un cri de frayeur que répétèrent toutes les femmes.

— Voyons, expliquez-vous, mon ami, dit Luca Dolci se levant de son côté et tirant son stylet.

— Prenez garde, messer ! dit le poëte.

— A vos ordres, Monsieur.

— Eh bien ! voici mon gant, reprit le jeune homme. Et au même moment la lame aiguë et étincelante de son poignard s'enfonça dans le manteau dont Luca s'était vivement fait un bouclier.

— Et voici le mien ! riposta Dolci. Et en même temps son stylet, qu'il balançait par la pointe entre le pouce et l'index, alla frapper le poëte au milieu du front ; le sang jaillit sous les pierreries en relief du pommeau, et le jeune homme tomba, comme sous le coup d'une massue.

Un moment de trouble suivit l'issue fatale de cette querelle ; mais dès que les valets eurent emporté le blessé hors de la salle, et qu'on eut fait respirer des odeurs pénétrantes à quelques femmes évanouies, les convives, comme habitués à des scènes semblables, recommencèrent à faire retentir la galerie de rires bruyants et de confuses déclarations d'amour. Don

Jose remarqua seul qu'au moment où le poëte tombait le front et le visage ensanglantés, Luca Dolci pâlissait affreusement et avalait d'un trait une énorme coupe de vin.

— Bravo, Dolci ! cria don Jose, vous pouviez le piquer au cœur, vous n'avez fait que l'assommer provisoirement, c'est aimable !

— Bah! parlons d'autre chose, répondit Dolci. Comment se fait-il, Messieurs, que le seigneur Michel Gritti ne soit pas ici ?

— Monseigneur, dit la Dolfina, je suis si curieuse que je donnerais ma vie pour savoir où est maintenant ser Michel, et ce qu'il fait.

— Votre vie, Madame ! elle est donc à moi, reprit Luca en se levant, car je vous le dirai dans un moment. Venez-vous, Frias ?

— Où donc ?

— Au palais Gritti, d'abord.

— Allons-y tous, cria Rafael, tous dans nos gondoles, nous aurons l'air de la flotte de Cléopâtre.

— Allons ! dit la Dolfina se levant et brandissant un flambeau, imitez-moi, Messieurs, mettons le feu à la mer !

Tous les convives, s'armant de flambeaux, se précipitèrent à sa suite, avec des cris de joie, et cette foule étincelante commença de rouler tumultueusement

dans les escaliers, comme un torrent d'or et de diamants.

Avant d'arriver au bord de la lagune, elle s'accrut de tous ceux qui tenaient table dans les jardins, et l'instant d'après une flottille d'innombrables gondoles sillonnait le canal, chargée de cavaliers, de femmes, de fleurs et de feux, lançant à travers la ville endormie des chansons et des clameurs de fête, et réfléchissant jusqu'au fond de l'onde ses milliers de flambeaux qui faisaient naître une forêt sous-marine de cristallisations lumineuses et de radieuses colonnades.

Luca Dolci avait sauté, chemin faisant, de sa gondole dans celle de la Dolfina, qui voguait en tête.

— Ainsi, Madame, lui disait-il, ainsi c'est entendu s'il vous trahit, nous nous aimerons?

— Oui, Monseigneur, dit la courtisane en éclatant de rire, selon sa coutume. Et combien de temps?

— Demandez à ces astres là-haut combien de temps ils brilleront. Je parie qu'ils n'en savent rien. Leur éclat en vaut-il moins?

La Dolfina commença un nouvel éclat de rire, qu'elle interrompit brusquement en apercevant sous le portail de Sainte-Marie-Formose deux silhouettes gigantesques.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Dolci.

— Il y a, répondit la Dolfina, qui voici là-haut comme

deux saints dans leurs niches, le seigneur Gritti et le cavalier Vespasiano.

La nouvelle circula d'une gondole à l'autre, et la flottille s'arrêta. En même temps deux fenêtres s'entr'ouvraient sur les balcons de deux palais voisins, mais situés chacun sur une rive opposée du canal. Les chants et les cris cessèrent, pendant que la gondole de la Dolfina s'avançait seule jusqu'au bord du quai.

— Approchez, messer Michel, que je vous parle, cria la Dolfina montée sur la proue de sa barque, et secouant son flambeau comme un thyrse.

— Gritti descendit gravement les marches du portail et s'approcha du bord.

— Qu'est-ce, ma toute belle ? dit-il sans prendre la main que lui tendait la Dolfina.

— Monseigneur, au nom de mon amour et de ma beauté, je vous somme de me suivre.

— Impossible, mon enfant.

— Sérieusement, Monseigneur ?

— Très-sérieusement, ma chère.

— Hélas ! hélas !... il faut donc que je prenne un amant, moi ?

— A votre guise.

— Gritti, j'étranglerai la Contarini de mes mains !

— Méchante parole pour une si belle bouche, dit Gritti en souriant.

— Hélas! je vous aimais pourtant, moi! reprit la Dolfina, envoyant un baiser de la main à Gritti, et faisant signe aux rameurs de regagner le large. Adieu, Monseigneur.

— Bonne fille! Adieu! dit Michel.

— Nous retournons chez moi, Messieurs! cria la Dolfina en reprenant la tête de son cortége flottant.

— Chez nous, belle dame? murmura Dolci à l'oreille de la courtisane...

— Par les treize cent mille, noble Michel, dit Vespasiano à son ami, qui était remonté près de lui, cette scène m'a crevé le cœur!

— Bon, bon, vous en verrez bien d'autres! Demain si cette charmante enfant le veut, je suis homme à chanter la messe, et vous la chanterez aussi, mon ami.

— Je chanterai le diable et ses cinq cent mille fourches!

— Voulez-vous donc nous séparer, Vespasiano?

— Mais aussi, répliqua le cavalier d'un ton plaintif, n'est-il point trop cruel pour un militaire qui a combattu les Turcs dix ans de sa vie, d'en être venu à passer sa nuit sous un porche d'église, comme un enfant de chœur! — N'est-ce pas ridicule?

— Allons! Vespasiano, dormez tranquillement, répondit Gritti en s'enveloppant dans son manteau et en se couchant sur les marches.

— Non, je ne dormirai pas! je danserais plutôt.

— Dansez, en ce cas.

— Je voudrais, ma foi! reprit l'infortuné cavalier se promenant à pas précipités sous le porche; je voudrais qu'un drôle vînt me rire au nez dans ce moment-ci, j'en ferais une plaisante capilotade.

— Je vous ferai remarquer, dit Gritti, qu'il y a quelqu'un de couché près de vous.

— Preste! levez-vous, Michel, cria joyeusement le cavalier; voici l'aube, et j'ai vu une fenêtre s'ouvrir là-bas.

— En effet, dit Gritti se levant précipitamment et secouant la poussière de son manteau.

Les deux jeunes gens descendirent alors au bord du canal et montèrent dans la gondole de Gritti qui les attendait. Quelques coups de rame les conduisirent au pied du palais Contarini, dont une fenêtre était entr'ouverte: une petite main s'avança à travers le feuillage de marbre du balcon et un bouquet tomba dans la gondole. Gritti le porta vivement à ses lèvres.

Au même instant, une autre gondole que menait également un rameur en livrée patricienne, s'avançait au milieu des brumes du matin, glissant près de la rive opposée.

— Bacchus et saint Marc! est-ce que je rêve? s'écria Vespasiano. — Voyez donc, Michel!

— Luca Dolci ! dit Gritti avec un cri de surprise.

— Et don Jose, ajouta Vespasiano, ivres tous deux comme des caves !

Luca et don Jose étaient étendus côte à côte au fond de leur barque, et à la pâleur livide de leurs visages on les eût pris pour deux cadavres, si par intervalles des frissonnements convulsifs n'avaient agité leurs membres.

Les traces d'une débauche sans mesure imprimées dans l'altération de leurs traits et dans le désordre de leurs vêtements, formaient, avec l'apparence délicate et distinguée de ces frêles natures, un contraste pénible.

—C'est un triste spectacle, reprit Michel Gritti.

Comme il parlait, la gondole de Luca s'arrêta devant le palais Giustiniani, dont les premiers rayons du soleil blanchissaient la façade mauresque. Une fenêtre s'ouvrit mystérieusement, et un bouquet tomba aux pieds de Dolci. Il le ramassa, salua de la tête, et retomba immobile au fond de la barque.

— Il pleut des fleurs ce matin, dit Vespasiano. Mais quelle est donc la diablesse de main qui a jeté celles-ci ?

— Diablesse est le mot, répondit Michel. C'est la main de cette marquise romaine, la Giustiniani, qui est

venue habiter ce palais depuis la mort du comte son oncle.

— Ah ! on la dit fort belle, messer ?

— Extraordinairement, répondit Michel.

En ce moment, les deux gondoles changeant de route, vinrent à se croiser.

— Salut, Messieurs, dit Gritti comme les barques étaient bord à bord. Luca et don Jose se levèrent en chancelant et saluèrent. — Peut-on savoir de quel aimable lieu vous sortez si matin, messer Luca ?

— De chez la Dolfina, répondit Luca, où j'espérais vous rencontrer, Messieurs.

— Nous, mes jeunes cavaliers, nous sortons de l'église, où nous comptions vous trouver.

— Je ne vais plus à l'église, messer Michel.

— Ni moi chez la Dolfina, messer Luca.

— Je souhaite que cela vous réussisse, Monsieur.

— Mort-diable ! tout nous réussit, Monsieur, cria Vespasiano ; je suis aise que vous le sachiez, et j'ai l'honneur de vous souhaiter la même chance de votre côté.

— Amen ! répondit don Jose comme les deux gondoles s'enfonçaient chacune dans un traguet latéral.

VI

LA DERNIÈRE CONDITION

A partir de cette nuit, Luca Dolci, soit qu'il eût pris goût à sa vie nouvelle, soit qu'il fût poussé par la violence de son amour, suivit avec une sorte de fureur la voie que la marquise lui avait tracée. Au bout de deux mois, il n'y avait point de jeu extravagant qu'il n'eût joué, de débauche monstrueuse dont il n'eût scandalisé l'opinion publique, d'aventurière qu'il n'eût affichée, d'honnête femme qu'il n'eût compromise, de duel dont il n'eût été le héros implacable. C'était une chose qui faisait l'étonnement du monde et de don Jose lui-même, que l'espèce de cruauté dont la conduite de Luca était entachée en matière d'amour comme en affaires d'honneur. Ses perfidies envers les femmes étaient barbares, et il montrait sur le terrain un courage farouche qui ressemblait à de la férocité. On lui cherchait en vain ces qualités secondaires, mais brillantes, qui parent d'ordinaire les grands vices et les font à demi pardonner. Dolci faisait la débauche avec une conscience impitoyable, joueur sans égards et duelliste sans générosité, poussant toutes ses veines à bout et toutes ses bottes à fond. Le monde ne pouvait attribuer cette bizarrerie qu'à une dureté de cœur naturelle ; mais, dans la

pensée de don Jose, Luca Dolci travaillait de parti pris à tremper son âme si vigoureusement, qu'elle fût en état de briser un jour celle de la marquise Onesta.

Au reste, don Jose en était réduit aux conjectures touchant les dispositions et les sentiments de Luca. Quoique les deux jeunes gens eussent continué d'habiter sous le même toit, les relations de leur vie intime avaient été fort altérées par le changement de leur existence extérieure. Ils passaient dans le silence et dans une sorte de méfiance sombre les rares moments de tête à tête que les plaisirs du dehors leur laissaient. Quand Dolci ramassait une querelle, il était entendu que don Jose lui devait servir de second : deux fois don Jose fut blessé ; Dolci veilla plusieurs nuits près de son lit ; mais jamais, depuis leur dernier entretien, un mot ne fut échangé entre eux qui pût faire allusion aux préoccupations dont leur esprit était évidemment chargé. — La marquise, cependant, s'étonnait de n'avoir point revu ce cousin dont on parlait tant : les bruits de la ville ne lui avaient laissé ignorer aucun détail de la métamorphose qu'elle avait provoquée. Elle avait pu suivre jour par jour les progrès de cette chute profonde dont elle se rappelait avec complaisance qu'elle était le dernier terme. Les triomphes de Luca, les cris de jalousie, de haine ou d'envie qui s'élevaient autour de son insolente réputation, n'étaient,

aux yeux de la marquise, qu'une dot amassée par son jeune amant pour payer sa personne ; et cet entassement d'orgueils brisés, commençait à lui paraître un piédestal digne d'elle. — Mais, à part cette ambition déjà à demi satisfaite d'une coquetterie sauvage, le cœur de cette femme était touché de la passion extraordinaire qu'elle voyait au fond des égarements de Luca. Elle se souvenait de l'enfant débile qui un jour était venu tomber mourant d'amour à ses pieds. — Elle se demandait avec intérêt, et aussi avec curiosité, ce qu'était devenue la pureté de ce front au contact de tant de souffles impudiques, la virginité de ces yeux au reflet de tant de regards corrompus, et quel cachet étrange enfin avaient imprimé sur cette délicate physionomie les secrets appris coup sur coup de tous les impurs amours. —Telle était la marquise, honnête femme d'ailleurs.

Toutefois, Luca ne donnait à sa cousine aucun signe de vie ; il s'y prenait même de façon qu'elle ne le rencontrait nulle part. Après deux mois d'une attente qui tournait à l'impatience, madame Onesta lui écrivit pour le prier de venir la voir. Le jeune homme fit au billet la réponse suivante :

« Madame, dans un mois, c'est-à-dire le 20 novem-
« bre prochain, j'aurai l'honneur de me présenter chez
« vous pour régler à l'amiable, s'il se peut, les affaires

« de la succession de votre oncle. Je ne m'abuse point, « et je sens que je ne suis pas encore digne de vous. « Je ne puis jusqu'à présent vous inspirer que de la cu« riosité, et j'aspire à quelque chose de plus. C'est « pourquoi je me résigne à demeurer encore pendant « un mois votre cousin respectueux. »

La marquise ne fut point contente de cette réponse; elle la chiffonna avec violence et la jeta à terre. — Puis elle releva le billet froissé, le relut attentivement, et finit par le mettre dans sa ceinture.

Le monde, qui sait tout on ne sait comment, avait répété quelques vagues propos touchant la passion que la marquise Giustiniani avait conçue pour Michel Gritti. Mais la contenance de cette dame, lorsqu'on s'entretenait en sa présence des amours de Gritti et de Giulia Contarini, démentait absolument ces bruits. Soit qu'une indifférence réelle à l'égard de ce cavalier eût succédé aux violents transports de haine que ses mépris avaient d'abord soulevés dans le cœur de la dame, soit qu'elle puisât sa tranquillité dans quelque sombre résolution sûre de son effet, la marquise accueillait par le plus calme des sourires tous les discours qui se tenaient sur la conversion exemplaire de Michel Gritti. Parfois seulement, elle disait avec négligence, en parlant des deux amants : — Ils sont trop

heureux ; j'ai toujours vu que le ciel se montrait jaloux de ces grands bonheurs usurpés sur les félicités qu'il nous promet ; tôt ou tard on les expie cruellement.

C'était cependant, en apparence, un bonheur fort ordinaire que celui auquel la marquise faisait allusion. Les amours de Michel Gritti et de la petite Giulia, après leur début romanesque, avaient suivi un cours très-simple. — C'était une prudente fille et fort avisée à sa manière que la petite Giulia. Il ne faut pas demander aux plus honnêtes femmes de n'avoir point d'astuce ; le premier instinct des meilleures comme des pires est la ruse. Pourvu qu'elles se servent de ce don naturel, comme l'abeille de son aiguillon, pour se défendre, et non pour attaquer, il faut bien se résigner à les aimer rusées ou à n'en pas aimer une seule. — La coquetterie n'est de fait qu'une variation savante et infinie sur le thème naïf de la pudeur, et je prie qu'on me dise si la pudeur — ce premier mouvement des femmes — n'est pas elle-même une ruse involontaire et charmante.

Giulia, qui était une de ces fines songeuses chez lesquelles la méditation des longs loisirs féminins mûrit vite la délicatesse de tact particulière à ce sexe, Giulia, dès sa première entrevue avec Gritti, avait senti que la plus habile coquetterie vis-à-vis de ce jeune homme blasé, mais généreux, serait de n'en point

avoir. — Aussi, tout en menaçant Gritti de longues épreuves, avait-elle pris dès ce jour le parti judicieux de ne pas user la passion de son amant en vaines humiliations.

Toutefois, le fanatisme religieux qui se mêlait à l'amour de la jeune fille, ne lui permit pas d'épargner à Gritti l'espèce d'amende honorable dont le péristyle de Sainte-Marie-Formose fut le théâtre. Sérieuse et vraie dans son ardeur de conversion, elle tenait à faire la part du ciel dans sa conquête, et ne voulait l'amour du pécheur qu'après sa pénitence.

Mais dès le lendemain de cette nuit d'épreuve, comme Gritti essayait de préjuger à part lui quelle serait la durée probable de sa vie d'expiation, il reçut un message qui le mandait au palais Contarini. Michel, tout en s'y rendant avec joie, eut la bonhomie de s'inquiéter de l'apparente maladresse qu'il voyait dans cette démarche de Giulia. Car, se disait-il, il est malheureusement certain que la plus honnête et la plus jolie des femmes a besoin d'un nuance de coquetterie capricieuse, et c'est ce dont cette pauvre chère enfant ne paraît point se douter. Michel oubliait que cette enfant était une femme, et qu'il faut qu'une femme soit bien décidément sotte pour n'avoir pas plus d'esprit qu'un homme qui en a beaucoup, touchant les affaires du cœur.

Gritti trouva, comme la veille, madame Caracalla sur son piédestal et Giulia à genoux sur la tapisserie tropicale, œuvre indéfinie de sa vieille parente. Giulia était occupée à débrouiller des écheveaux de soie que sa levrette avait entrepris mal à propos de dévider avec ses pattes.

— Que Dieu vous favorise, messer ! dit la vieille dame.

— C'est un vœu que votre chère présence réalise en même temps que vous daignez le former, Madame, répondit Gritti.

— Messer, Giulietta a désiré vous voir ; j'ai toujours reconnu en cette enfant, malgré sa méchanceté, des signes qui m'indiquent que le bon Dieu l'aime et qu'il fait marcher ses anges devant elle. Je souhaite que cela justifie à vos yeux la faiblesse que je montre pour ses plus étranges volontés.

Giulia rougit, et, repoussant vivement de ses deux mains les boucles blondes et soyeuses qui couvraient ses joues :

— Ma tante, ma tante ! dit-elle, en vérité, voulez-vous donner à croire à ser Michel que ses visites ici sont inconvenantes ? Écoutez-moi, messer — car encore faut-il s'expliquer : j'ai réfléchi depuis hier — j'ai réfléchi qu'il devait être cruel pour un noble cavalier qui porte une épée, de traverser la ville sur ses

genoux — par l'ordre d'une enfant — fût-ce au nom du ciel et en vue du ciel : car le ciel ne le voit pas seul — il y a des hommes qui le voient, et cela est cruel, oui. Aussi j'ai pensé que c'était assez de l'acte public de repentir dont Dieu à été témoin cette nuit. — Et maintenant — maintenant je ne vous demande plus qu'une chose : comme vous avez appris à connaître la vie de désordre et de péché, ayez le courage de vivre parmi nous quelque temps, afin d'être en état de comparer, et de choisir : voilà tout, messer — je ne vous parlerai plus d'aucune autre épreuve... Aussi bien celle-là sera suffisamment dure, puisqu'il faudra que vous nous voyiez à peu près tous les jours, ma tante Caracalla et moi... — Mais enfin, monseigneur a été soldat, je crois ?... Savez-vous ce qui arrivera de tout cela ?... vous finirez par nous aimer de bonne amitié, ma tante et moi..... Allons ! tout beau, Fiamma ! laissez en paix ces pauvres oiseaux : il n'y a que vous au monde, ma fille, pour prendre au sérieux les oiseaux de ma tante !...

Ainsi parlait Giulia, interrompue de temps à autre par quelques paroles émues et incertaines de Gritti, mêlant avec une vivacité sautillante des traits d'enthousiasme à des réflexions positives, et une délicatesse vraie à une insensibilité affectée.

A partir de cette journée, Michel Gritti commença

demener dans l'intimité deces deux femmes, une vie pleine d'enchantements inconnus. Les grâces naturelles et variées de Giulia, animant cet intérieur dont l'austérité bienveillante de la vieille dame Contarini formait le côté sérieux, firent éprouver ou pressentir à Gritti ce bonheur nouveau pour lui, et si sain au cœur, de la vie de famille. Son âme élevée et bonne, comme est l'âme des hommes forts, sentit qu'elle était au bout de ses recherches : comme ces brillants insectes qui voltigent longtemps autour de calices empoisonnés, sans en souiller leurs antennes, avant que d'arriver à la fleur qui contient la rosée de miel, cette âme d'élite, après avoir touché sans en être viciée à tous les plaisirs du monde, reconnaissait enfin sa place et fermait ses ailes.

Tout cela ne faisait pas le compte du cavalier Vespasiano, qui s'était définitivement enroué à force de jurer contre les petites filles dévotes, les rosaires, les moines et le saint-père. — Un jour, Michel Gritti lui dit que sur le portrait qu'il avait fait de lui à Giulia, la jeune signora éprouvait le plus vif désir de le voir ; Vespasiano pesta, rugit, prétendant qu'il n'irait point, qu'il n'avait jamais pu donner honnêtement la main à une dame, et qu'il briserait tout. Bref, il finit par accompagner Michel chez la signora Giulia. Giulia, qui aimait d'avance le cavalier pour l'affection qu'il

portait à Gritti, lui fit un accueil plein de câlinerie, s'informant de ses guerres, le complimentant sur son air martial, et le priant enfin de consentir à ce qu'elle l'appelât désormais son bon ami. Vespasiano n'était point de fer sous son apparence terrible ; il déclara à Gritti en sortant que cette jolie créature était faite à l'image des séraphins les plus spirituels dont il eût ouï parler dans son enfance.

— Quant à la tante, ajoutait le cavalier, je ne reviens point de son piédestal, ni surtout de sa tapisserie. Quel peut être son plan, noble Michel ? J'avoue que je ne m'en rends compte que difficilement.

Bientôt Michel n'alla plus au palais Contarini sans être suivi de Vespasiano, et au bout de peu de jours le cavalier avait pris sa place dans cette vie sans événements, mais remplie de détails ravissants qu'y semait la fantaisie ingénieuse et imprévue de Giulia. Le cavalier Vespasiano avait une belle voix que Giulia découvrit, et qu'elle prenait plaisir à accompagner sur son clavecin ; car elle touchait de cet instrument comme la reine Élisabeth d'Angleterre. Souvent Gritti, appuyé sur le fauteuil de la vieille dame, qu'il appelait déjà sa mère, passait de longues soirées à écouter et à contempler Giulia et Vespasiano, couple bizarrement assorti, dont les contrastes aussi bien que l'union harmonieuse lui formaient alors une chère image de

sa propre destinée. Parfois Vespasiano abaissait sa valeur jusqu'à tenir à madame Caracalla ses écheveaux, et il fallait voir en ces circonstances la joie de Giulia, ses battements de mains et les tendresses enfantines qu'elle prodiguait au cavalier.

— Allons, allons, mignonne ! disait la tante.

— Quelle enfant ! ajoutait paternellement Gritti, riant malgré lui de l'air gauche et effaré dont Vespasiano se défendait contre les taquineries amicales de la jeune fille.

D'autres jours se passaient en promenades sur la mer et en visites à l'île de Torcello, où les Contarini avaient une villa. On revenait quand la nuit était tombée. Il n'était pas rare alors que Giulia, animée par la présence de son amant, exaltée par la sereine beauté des nuits italiennes, par les fraîches brises marines et les parfums des rives prochaines, se mît à catéchiser les deux cavaliers avec une sorte de tendresse mélancolique. Elle était assise sur des coussins entassés à la proue de la barque ; les deux jeunes gens étaient à ses pieds, à demi couchés sur des tapis ; tantôt elle leur expliquait les choses de la religion avec une touchante ferveur ; tantôt elle s'attendrissait jusqu'aux larmes en leur contant de naïves légendes et des conversions miraculeuses. — La voix d'une femme aimée qui vous parle à ces heures de silence et de mystère, sous le

ciel étincelant et sur la mer grandiose, a sur l'âme une puissance bien pénétrante et bien souveraine. Aussi, de ces simples récits ou de ces tendres enseignements, Gritti et Vespasiano lui-même rapportaient toujours un esprit plus sérieux, plus méditatif et plus porté vers Dieu.

Un jour, — c'était le 6 du mois de novembre, — Giulia avait l'air plus grave que de coutume ; elle prit à part Michel Gritti et lui dit, en jouant avec un parchemin scellé qu'elle tenait à la main :

— Vous savez que le doge est un peu mon parent par ma mère, et qu'il m'aime tendrement ?

— Qui ne vous aimerait, Giulia ?

— C'est un sage vieillard, reprit-elle. Il m'a conseillé, messer, de ne point épouser un homme qui n'aurait pas d'occupation dans le monde. Je ne vous répéterai pas toutes les raisons qu'il m'en a données ; mais elles m'ont paru si bonnes, que je compte rester fille.

— Pour Dieu, signora !... s'écria Michel hors de lui.

— Oui, très-décidément, continua Giulia, jusqu'au jour qui vous ramènera de Naples, où la sérénissime république vous envoie porter un message au vice-roi, duc d'Ossuna. Voici vos lettres de créance, monsieur l'ambassadeur, ajouta-t-elle en lui remettant le parchemin scellé. Le doge, chez lequel vous allez vous rendre, vous dira le reste. Ce sera votre début dans

les affaires. Oh ! pas un mot, messer, pas un mot d'adieu surtout. Je hais les adieux comme la mort. Vous pouvez être revenu dans quinze jours... et alors...

Giulia hésitait.

— Et alors, chère enfant! demanda Gritti en regardant Giulia avec une émotion profonde.

— Alors, messer, reprit-elle lentement et baissant la tête à mesure qu'elle parlait, — alors votre amie deviendra..... votre femme...

Et Giulia prit la fuite comme une coupable vers la porte de l'appartement ; mais comme elle tenait déjà la portière soulevée, elle se retourna tout à coup et envoya de la main un baiser à son amant.

Le soir même Michel Gritti, que le cavalier Vespasiano accompagnait à titre de secrétaire, se mit en route pour la vice-royauté de Naples.

Cependant la marquise Onesta, depuis qu'elle avait reçu de Luca Dolci cette réponse froide et presque railleuse, vivait dans une agitation d'esprit extraordinaire. Elle sentait qu'elle n'aurait plus de repos jusqu'au jour où elle serait éclaircie des sentiments de son cousin à son égard, et qu'elle avait été, par sa propre imprudence, amenée au point, sinon d'aimer ce jeune homme, au moins d'attacher une importance extrême à être aimée de lui. Elle regrettait amèrement d'avoir laissé prendre à un homme cet empire sur sa

pensée et sur sa vie ; mais il était trop tard pour s'en défendre. Elle voulait revoir Luca à tout prix, et il y avait, dans l'impatience maladive avec laquelle elle attendait le jour fixé par son cousin pour leur entrevue, mille sentiments confondus, un désir de se venger mêlé à une ardente curiosité, et peut-être par-dessus tout une passion plus tendre dont la fière marquise n'osait avoir conscience.

Ce jour, — c'était le 20 novembre, — arriva enfin. La marquise n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit. Les heures de cette journée s'écoulèrent pour elle comme toutes les heures où l'on attend, mortellement lentes pour l'espoir et cruellement rapides pour le regret. Le soir arriva, puis la nuit, sans qu'elle entendît parler de Luca. Alors elle n'attendit plus, et un morne désespoir succéda aux émotions de dépit, d'incertitude et de colère qui l'avaient agitée tout le jour. Il était dix heures : la marquise, résolue à occuper, autant qu'il lui serait possible, une nuit qu'elle pressentait sans sommeil, passa dans une vaste pièce qui servait autrefois de bibliothèque au comte son oncle. Elle y fit allumer un grand feu ; puis ayant tiré au hasard, des rayons poudreux, un livre à fermoirs d'argent, elle revint s'asseoir près du foyer. Un candélabre chargé de bougies brûlait au-dessus de la haute cheminée. La marquise, le livre sur ses genoux et sou-

tenant sa tête de sa main gauche, ouvrit les fermoirs avec insouciance : mais son attention fut excitée tout à coup par les mots qu'elle lut sur la première page. C'était un traité des apparitions surnaturelles advenues en divers lieux. Par un mouvement involontaire, Onesta releva la tête et regarda autour d'elle dans les profondeurs mal éclairées de la vieille salle; après quoi elle sourit et se remit à feuilleter le volume. Heureuse d'avoir trouvé une distraction assez forte pour faire diversion à ses pensées, elle se plongea dans cette lecture, et finit par prendre intérêt aux récits lugubres qui y étaient faits avec une bonne foi sympathique. Comme elle suivait avec une forte émotion les détails mystérieux et effrayants d'une vieille légende d'Allemagne, il lui sembla tout à coup entendre près d'elle un singulier bruit : à certaines heures, et quand l'esprit est sous le coup de certaines impressions, les bruits qui se font autour de nous n'ont plus rien d'humain. La marquise porta les yeux avec un peu d'effroi du côté d'où le bruit était venu, et vit en face d'elle, debout contre la portière, Luca Dolci qui la regardait. Alors, poussant un léger cri, elle se leva brusquement et le livre aux légendes tomba sur le pavé.

— C'est moi, cousine! dit Luca d'une voix dont la sonorité âcre et mordante pouvait aider à l'illusion qui retenait encore la marquise dans un monde surna-

turel. Onesta ne répondit point; elle était tout entière absorbée dans la contemplation si inattendue de ce jeune homme qu'elle avait livré pur et inconnu aux passions du monde, et que le monde lui rendait chargé d'une célébrité voluptueuse et sanglante. La beauté de Luca Dolci n'avait pas été altérée par sa vie de désordres; elle avait seulement changé de caractère. La douce finesse de ses traits était devenue pour ainsi dire acérée; les contours de son visage pâli avaient perdu de leur naïveté, mais ils avaient gagné de la hardiesse. Il semble que l'innocence répande autour d'un beau visage, comme la lumière d'un jour d'été sur la nature, je ne sais quoi de vague et de vaporeux qui adoucit les angles et tempère la crudité des contours. Les traits de Luca s'étaient dépouillés de cette sorte d'auréole ou d'atmosphère virginale; ils apparaissaient froidement découpés, par un effet analogue à celui qui dessine plus durement sur le ciel les lignes d'un paysage à la tombée de la nuit. A travers ses longs cils toujours à demi inclinés, son regard brillait froid et pénétrant, comme une lame d'acier sortant d'une gaîne de velours. Ses lèvres amincies paraissaient serrées par une contraction habituelle, et lui donnaient un air de résolution réfléchie et contrainte. Rien, au reste, ne pouvait mieux expliquer les succès prodigieux de ce jeune homme auprès des femmes,

que l'étrangeté en quelque sorte provocante de sa physionomie, où les traces d'une douceur et d'une délicatesse féminines se retrouvaient encore sous l'expression presque féroce qu'y avaient ajoutée les habitudes d'une débauche insolente.

— C'est moi, cousine, répéta Luca Dolci après avoir donné une minute à la marquise pour apprécier les changements survenus en sa personne ; ne me faisiez-vous pas la grâce de m'attendre, que je vous vois là tout émerveillée ?

— Je vous demande pardon, cousin, dit Onesta, je vous attendais... C'est-à-dire, non, je ne vous attendais pas... — Et au fait, je n'en sais rien... je lisais... Asseyez-vous. Vous voyez, j'ai fait allumer du feu, le froid est précoce cette année, savez-vous ?

— Bah ! bah ! dit Luca en s'asseyant nonchalamment vis-à-vis de sa cousine, vous m'attendiez.

— Vous êtes devenu bien avantageux, cousin ! répliqua la marquise en essayant de rire.

— Mon Dieu, non ! répondit Dolci en relevant le vieux livre, sur lequel il souffla pour en chasser la poussière, après quoi il le posa sur la table.

Il y eut alors un moment de silence, durant lequel Luca Dolci demeura la tête baissée, regardant vaguement dans le foyer. La marquise jouait avec les fermoirs du vieux livre, qu'elle avait repris.

— Avez-vous jamais remarqué, Madame, dit tout à coup Dolci en relevant la tête, que les choses sont plus fortes que les hommes ?

— Je m'en soucie peu, messer.

— On est bien fou, cousine, de se dire : A telle epoque je ferai telle ou telle chose. Il faut dire : Les choses feront de moi ceci ou cela. C'est plus sûr.

— Ceci revient à m'apprendre, dit la marquise, qu'un homme n'est qu'un homme, et que les choses sont le pouvoir de Dieu. Je le savais.

— Le pouvoir de Dieu, marquise ?

— Sans doute.

— Comme il vous plaira. — N'est-ce pas un livre de philosophie que vous lisiez là ? Vive Jésus ! c'est bien fait ! Il n'y a personne qui à son heure ne soit bien aise d'avoir quelques grains de philosophie dans la cervelle. C'est une chose, la philosophie, cousine, qui trouve son trou à coup sûr, comme une balle de pistolet. Vous savez, sans doute, tirer le pistolet, Madame ?

La marquise se leva brusquement, le sein agité, les lèvres tremblantes, et dit d'une voix brève à Luca :

— Vous plaît-il de m'apprendre, messer Luca, quel jeu nous jouons tous deux ?

Luca s'était levé de son côté ; il demeura quelques secondes immobile, fixant sur sa cousine son regard ncisif et glacial ; puis, par un changement soudain,

ses traits se détendirent, un éclair brûlant de passion jaillit de ses yeux devenus humides ; il attira avec force la marquise sur sa poitrine, et appuya ses lèvres sur la bouche de la jeune femme, qui se tordit et se renversa sous ce baiser, mais non pour le fuir, car Luca sentit qu'elle le lui rendait. La voyant éperdue et presque privée de sentiment, il la laissa retomber doucement dans son fauteuil, et se mettant à deux genoux devant elle :

— Que vous êtes belle et fière, dit-il, et que je vous aime !

La marquise alors se pencha sur lui, le regarda quelque temps en silence, et, lui prenant soudainement la tête entre ses mains avec une énergie fiévreuse :

— Vraiment ? dit-elle, vraiment ?

— Vous le voyez bien, chère âme ! j'ai voulu vous effrayer d'abord, et c'est moi qui ai eu peur : j'ai voulu vous faire douter, et c'est moi que le doute jette à vos pieds ! Loin de vous, Madame, je suis fier, dédaigneux et vainqueur ; mais là — en face de votre sublime beauté — quoique j'aie fait et souffert pour elle — il me semble que l'abîme qui m'en sépare est toujours immense — et que votre amour seul, à vous, peut le combler.

— Luca ! murmura la marquise en effleurant de ses

lèvres et de son ardente haleine le front du jeune homme.

Mais aussitôt, et avant qu'il n'eût pu songer à la retenir, elle avait repoussé son fauteuil et se trouvait à six pas de lui. — Dolci, stupéfait, se leva.

— Luca, reprit la marquise, n'approchez pas ! Vous dites que je suis fière — cela est vrai — et à cause de cela je ne veux être la maîtresse de personne, pas même la vôtre. Quant à être votre femme, c'est moi maintenant, ajouta cette singulière femme en baissant les yeux d'un air de confusion, c'est moi qui suis indigne de vous.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Luca, qui, tout en se mordant la lèvre jusqu'au sang, reprenait peu à peu son air impassible.

— Il y a que j'ai été imprudente et folle ! Vous m'aimez peut-être assez aujourd'hui pour m'épouser malgré ma faute ; mais il viendrait un temps où elle ferait votre malheur et ma mort.

— Votre faute, avez-vous dit ?

— Oui, ma faute — faute et honte, reprit amèrement la marquise ; car il existe un homme à qui j'ai dit que je l'aimais, qui ne s'en est pas soucié, et qui pourrait se vanter que vous avez épousé l'objet de son mépris.

— Mort et sang ! qui ? demanda Luca.

— C'est le noble fiancé de Giulia Contarini.

— Michel Gritti !

— Oui, Luca, le fiancé de Giulia Contarini, la seule femme peut-être que vous n'ayez jamais songé à marquer du sceau de votre conquête, mon cousin.

— La provocation cachée dans ces paroles semblait si évidente, que Luca Dolci interrogea longtemps la marquise du regard pour savoir jusqu'à quel point il venait d'être la dupe d'une ruse infâme, d'une comédie de passion inspirée par l'esprit de vengeance. Mais la marquise, que son front fût courbé par l'humilité ou par l'hypocrisie, qu'un désespoir réel ou qu'un odieux calcul soulevât son sein superbe, demeurait impénétrable.

— Donc, reprit Luca faisant de la tête et de la main le geste d'un homme qui s'abandonne à un destin plus fort que lui, donc cet obstacle est le dernier entre nous ?

— Le dernier, Luca, mais invincible.

— Et si je le tue, cet homme ?

— Toi ! toi, enfant ! reprit la marquise. Songez-vous, Luca, de qui vous parlez ? Comprenez-vous ce que vous me proposez ?

— C'est bon, dit Luca — je songe à tout, cousine, et je comprends tout. Mais je vous aime d'une passion terrible. Ne craignez pas de reproches. Dites-moi —

ensuite, si je vis, vous serez ma femme, enfin ; n'est-ce pas ?

—Ta femme ! ta maîtresse — ta servante, mon Luca ! car tu es plus fort et plus grand qu'eux tous, et je t'aime ! mais il ne faut pas — tu le comprends au moins, dis-moi ? — il ne faut pas que cet homme hautain puisse rire de nos amours, à nous ?

— Non, non, sans doute, répondit froidement Dolci : faites-moi venir seulement votre confesseur, Fra Mozzo.

La marquise, étonnée, frappa trois coups sur un timbre.

— C'est parfait, dit Luca, un moine qui obéit au même signal que les laquais, c'est ce qu'il me faut.

Fra Mozzo entra.

— Ma cousine, continua Luca, veuillez dire à ce bon père que ce que je vais entreprendre est pour votre service.

— Oui, mon père, faites ce que vous dira ser Luca Dolci. Vous l'avez vu ici autrefois. Vous devez vous rappeler que c'est un digne et saint jeune homme.

Fra Mozzo éternua. Sans doute il avait sur Dolci des renseignements d'une date plus récente.

— Je vous le commande, ajouta la marquise.

— Savez-vous, par hasard, mon révérend, dit Luca si ser Michel Gritti est revenu de Naples ?

— Non ; mais on l'attend au premier jour, répondit le moine, pour passer outre à son mariage avec la signorina Contarini.

— Ne perdons pas de temps en ce cas. Adieu, cousine. Ne m'offrez pas votre belle main, Madame. Ce n'est pas l'heure de s'attendrir. — Venez, mon père.

Luca Dolci, suivi de Fra Mozzo, sortit du palais : une gondole était amarrée en bas du quai, il y entra avec le moine.

VII

L'INSULTE

Luca Dolci s'était jeté dans l'intérieur de la gondole, recueilli et silencieux : Fra Mozzo s'assit en face de lui. — L'air de la nuit était froid et le vent soufflait tristement, venant de la mer. La ville s'endormait : à peine de temps à autre quelques gondoles attardées, noires silhouettes avec un œil de feu, glissaient sur les canaux. — A la faible lueur que reflétait sur le velours rouge de la cabine le falot attaché à la proue, Fra Mozzo voyait flotter dans une atmosphère fantastique les traits pâles de son compagnon. — Un frisson courut dans tout le corps du moine, et il abaissa son capuchon pour se soustraire à cette apparition continue.

Ils débarquèrent au quai des Esclavons : Luca Dolci ayant fait asseoir le moine près de lui sur les degrés du quai, commença de lui parler à voix basse : le gondolier ne put rien entendre de ce qu'il disait ; mais il observa, comme il le rapporta plus tard, que le jeune gentilhomme montrait à plusieurs reprises au moine une maison d'aspect assez pauvre qui se trouvait la seconde du quai : il remarqua en outre que durant cet entretien le moine éternua fréquemment, ce que lui, batelier, attribuait à la grande vivacité de l'air. — Au bout d'un quart d'heure environ, Fra Mozzo rentra seul dans la gondole :

— Au palais Contarini, cria Luca Dolci.

Pendant que la gondole s'éloignait, Luca s'approcha de la maison qu'il avait plusieurs fois indiquée au moine ; il frappa à la porte ; don Jose lui ouvrit et il entra.

Le gondolier n'était pas à la moitié de sa course, qu'il s'entendit appeler par le moine.

— Qu'y a-t-il, mon père ? dit le bonhomme en se retournant. Le visage du moine, qu'il aperçut à la petite fenêtre de la gondole, lui parut si singulièrement livide, qu'il ajouta avec vivacité : Êtes-vous malade, mon révérend?

— Non, mon fils, répondit Fra Mozzo, je voulais seulement vous prier de ne pas tant vous presser :

cette nuit est noire comme le péché. Vous pourriez nous briser sans vous en apercevoir.

— Soyez tranquille, mon père, je connais ma route, dit le batelier en reprenant ses rames.

De fait, Fra Mozzo, bien que Luca ne l'eût point initié à ses projets, était averti par un de ces infaillibles pressentiments de la conscience qu'il allait servir d'instrument à quelque œuvre damnable. Son égoïsme sensuel et sa lâcheté de cœur le soumettaient à l'ascendant de la marquise et aux instructions de Luca comme un bon musulman à la fatalité. Mais, ainsi que toutes les infimes natures de son espèce, il essayait de gagner du temps, espérant gagner du courage.

Il était onze heures et demie (on nous pardonnera de compter les heures vénitiennes à la mode française, pour ne pas embarrasser les idées du lecteur) quand Fra Mozzo arriva à la porte du palais Contarini. Le gondolier, à qui il avait recommandé de l'attendre, ne le vit pas plus tôt hors de sa barque qu'il fit force de rames et s'alla perdre dans le dédale des lagunes latérales ; le bonhomme n'était pas payé, mais il aimait mieux se résigner à cette perte que de se trouver mêlé à quelque mauvaise aventure, comme celle qu'il sentait dans l'air, et que lui faisaient prévoir les allures suspectes de ses deux passagers.

Un vieux domestique nommé Beppo, celui-là même

qui avait servi de confident à Giulia au début de son amour, vint ouvrir à Fra Mozzo. — Malgré l'heure avancée, et contre ses habitudes, Giulia veillait encore : elle comptait sur le prochain retour de Michel Gritti, et voulait achever une collerette à la française qu'elle avait dessinée et brodée pour lui. — Informée qu'un moine demandait instamment à lui parler, elle le fit introduire sans hésitation. Le malheur voulut que Giulia eût vu plusieurs fois Fra Mozzo à Sainte-Marie-Formose, de sorte qu'elle le reconnut, et qu'aucun doute ne put entrer dans son esprit sur la sincérité du personnage et de son costume.

— Vous êtes le bienvenu à toute heure, mon père, dit la jeune fille. J'ai le regret de vous dire que ma tante s'est depuis longtemps retirée et qu'elle dort sans doute. Mais si c'est pour affaires de l'église ou des pauvres, elle me remerciera de l'avoir réveillée.

— Ma fille, répondit Fra Mozzo, c'est à vous seule qu'on m'envoie : je désire être seul avec vous.

Le vieux domestique se retira.

— Parlez, mon père, reprit Giulia. Mais vous tremblez !... Avez-vous froid ?... Souffrez-vous ?... Mon Dieu ! venez-vous m'annoncer un malheur ?

— Un malheur, ma fille, vous l'avez dit.

— Michel !... s'écria la pauvre enfant faisant un pas vers le moine.

— Ma fille, mettez votre confiance en celui qui ne trompe jamais.

— Au nom de celui dont vous parlez, mon père, ne me torturez pas plus longtemps !... J'ai du courage, avec l'aide de Dieu. — Ser Michel Gritti est-il mort, mon père, ou m'a-t-il trahie ?

— Il vous a trahie, signora, et il va mourir.

A cette déclaration, Giulia demeura d'abord immobile, les lèvres entr'ouvertes, comme ne trouvant point de paroles, puis elle regarda le moine des pieds à la tête comme si elle eût cherché un prétexte de révoquer en doute son témoignage. Enfin, elle poussa un cri de désespoir navrant, des pleurs abondants mouillèrent la collerette blanche qu'elle tenait encore à la main, elle tomba à genoux et pria quelques minutes en pleurant la tête contre terre.

Elle se releva plus tranquille.

— Maintenant, mon père, dit-elle, contez-moi tout.

— Ma fille, répondit Fra Mozzo — qui grelottait de tous ses membres — ser Michel Gritti est à Venise depuis deux jours, bien que vous l'ignoriez. Ce soir même li a été frappé mortellement par un cavalier dont il était le rival auprès de la marquise Onesta Giustiniani. Ce pauvre seigneur refuse de se réconcilier avec le ciel — à cause de vous, ma fille, qu'il a, dit-il, mortellement offensée, et dont il ne peut ni ne veut avoir le

pardon. Le voyant dans cette misère suprême, son ami, que vous connaissez, le cavalier Vespasiano, m'a dépêché secrètement vers vous — afin de recommander le pécheur mourant à votre miséricorde — qui doit précéder celle de Dieu.

Ainsi parla Fra Mozzo répétant rapidement et mot à mot le message que lui avait confié Luca Dolci.

Giulia l'avait écouté avec une apparence de calme, mais tout son corps était agité de soubresauts, comme si d'instant en instant quelque chose se brisait en elle.

— Merci, mon père, merci, reprit-elle. Vous avez bien fait de venir. Je vous suis. Conduisez-moi. Beppo va nous accompagner. Giulia jeta une mantille sur ses épaules, et le vieux domestique, sans hasarder de question, sortit du palais à la suite de sa maîtresse et du moine.

— Où allons-nous, mon père? demanda Giulia.

— Sur le quai des Esclavons, signora : à la seconde maison, en venant d'ici. J'ai là une gondole qui m'attend. — Mais la gondole, comme on sait, avait disparu : Giulia ne voulut pas faire éveiller les gondoliers attachés au service du palais, de peur que sa tante ne prît l'alarme. Elle partit à pied, traversant les quais et les ponts avec une précipitation telle que Beppo et Fra Mozzo avaient peine à la suivre. Giulia était à peu près à moitié du chemin, quand elle crut entendre à

quelque distance derrière elle un cri étouffé. Elle se retourna et ne vit plus ni Beppo, ni Fra Mozzo. Elle essaya d'appeler ; mais sa gorge était serrée par une angoisse affreuse, et aucun son ne put sortir de ses lèvres. Alors, les yeux errant sur la noire et vague solitude des rues et des canaux, l'oreille assourdie par cette voix désolée que parle la bise de minuit, Giulia sentit plier son âme sous le fardeau de sa douleur accrue de l'isolement. Dieu seul put voir le regard de profonde détresse que la pauvre fille, près de défaillir, leva vers le ciel. Mais ce regard fut exaucé : car aussitôt Giulia entendit un bruit de pas, et aperçut au détour du pont sur lequel elle s'était arrêtée Beppo et le moine, qui la rejoignaient en courant.

— Qu'est-ce donc ? cria-t-elle.

— Rien, rien, signora, répondit Beppo : j'étais tombé, le bon père m'a aidé à me relever ; cela nous a un peu retardés, voilà tout.

Giulia reprit alors sa marche rapide ; et quelques minutes plus tard, elle frappait à la porte de la maison du quai des Esclavons. Une matrone à longues coiffes noires vint ouvrir : Soient loués Dieu le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, Madame ! dit la vieille, vous êtes attendue comme la colombe de l'arche.

— Bonne mère, dit Giulia, où est celui pour qui je

viens ? Et, tout en parlant, elle était entrée : le moine et Beppo entrèrent après elle.

— Par ici, par ici, reprit la vieille, marchant, une lampe à la main, devant Giulia, qui sentait le calme lui revenir à mesure que le moment le plus cruel de l'épreuve approchait : car c'est une grâce que Dieu fait à ces organisations délicates et sensitives de leur envoyer, à l'heure solennelle du danger, je ne sais quelle paix au cœur qui remplace et surpasse souvent la fermeté musculaire la plus énergique.

— Madame, dit la matrone, le seigneur Vespasiano désire que le digne prêtre entre seul avec vous.

Giulia fit de la main un signe à Beppo, qui demeura dans le vestibule, tandis que le moine suivait les deux femmes.

Après lui avoir fait traverser deux ou trois pièces, la vieille introduisit Giulia dans une grande salle à l'extrémité de laquelle elle vit une porte recouverte d'une tapisserie. En cet instant, soit par hasard, soit à dessein, la vieille laissa tomber sa lampe, qui s'éteignit. Giulia sentit alors dans l'obscurité une main qui prenait la sienne, et elle entendit une voix, qu'elle prit pour celle de Vespasiano, lui dire à l'oreille : Venez. Madame, — grâce à Dieu, il est encore temps. — Puis l'homme souleva la tapisserie, ouvrit la porte qui était à l'extrémité de la salle, et Giulia se trouva tout à coup

dans une chambre pleine de lumière, au milieu de laquelle une douzaine de femmes et de cavaliers buvaient attablés.

A ce spectacle, la jeune fille poussa un cri de surprise, et fit un pas en arrière : mais Luca Dolci retint sa main, et élevant la voix :

— Mes très-chers, dit-il, je vous ai promis de vous présenter cette nuit ma nouvelle maîtresse ! la voici : comment la trouvez-vous ?

Un murmure d'étonnement répondit à cette présentation, et le nom de Giulia Contarini circula parmi les convives.

Cependant, Giulia, immobile, retirée sur elle-même, les yeux égarés, demeura quelque temps sans parole... puis tout à coup :

— Mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc ? et se retournant vers Fra Mozzo, qui se tenait près de la porte courbé en deux par l'hypocrisie ou par la confusion. — Mon père ! reprit la jeune fille — répondez ! où m'avez-vous conduite ?... Mais toute cette histoire horrible... vous mentiez donc ? — Oh ! merci, mon Dieu ! merci... s'il a menti !...

— Pardon, Mesdames, interrompit Luca... mais la chère enfant n'a qu'un défaut, c'est de contrefaire la folle par bouffées. Rien n'est moins gai. Voyons, ma

chère belle, venez vous asseoir avec ces dames, et puis nous pleurerons demain à notre loisir... C'est ma coutume, aussi bien, après les nuits d'amour.

Giulia se délivra violemment de l'étreinte de Luca :

— Quel misérable fou êtes-vous vous-même, Monsieur ? lui dit-elle en le regardant en face.

— Ah ! çà, cria le comte Angelmonte de sa place, entendez-vous, mes anges ! Allons, ma belle dame, buvez un peu pour vous remettre, et puis nous causerons d'amitié.

— Tenez, chère petite, tout cela, c'est de l'enfantillage, dit la Dolfina avec sa bonhomie grave, venez vous asseoir ici. Par les treize cent mille, comme disait Vespasiano, de quoi vous plaignez-vous ? De ce que vous avez là une douzaine de témoins de votre bonheur ! Car c'en est un, ma mignonne, et point mince, que d'avoir pour amant ce démon, beau comme un ange.

— Quelle femme est-ce là ? dit Giulia

— Vous êtes impertinente, mon trésor, reprit la Dolfina. A votre santé toutefois. Car je ne suis pas pointilleuse.

— Ce qui me réjouit, moi, dit un des cavaliers, c'est le moine. Que diable fait-il là ? On dirait un limaçon ramassé dans sa carapace. Moine, montre-nous tes

cornes ! Il est adorable ! Bravo, moine ! bravo, toro, comme dit l'Espagnol.

Et chacun des convives, successivement ou en même temps, jetait son mot de raillerie et d'ivresse dans cette immonde mêlée. Don Jose seul gardait le silence.

Cependant Giulia, revenue de sa première surprise, commençait à comprendre la nature du piége dans lequel elle était tombée : elle frémit, et tout son corps trembla à la pensée que sa présence seule en ce lieu devait être un déshonneur public, dont aucun témoignage autre que le sien ne pourrait la disculper aux yeux de Michel Gritti. Elle porta vivement les deux mains à ses tempes, comme si elle sentait son esprit près de lui échapper. Puis se précipitant vers la porte :

— Beppo ! Beppo ! cria-t-elle, à moi ! au secours !

— Sang-dieu, Madame ! dit Luca l'arrêtant d'une main : vous étiez plus raisonnable tout à l'heure. Mais sachez que toutes ces simagrées n'en imposent à personne ici. — Voyons, ma belle, poursuivit-il, tandis que Giulia éperdue s'enfuyait devant lui, aux éclats de rire de tous les gens de la table, voyons, j'aurais beau jeu pour me fâcher, moi qui ne suis point patient de mon métier, mais vous êtes si charmante, avec votre air effarouché, qu'un baiser sur ces belles lèvres nous va réconcilier comme deux tourtereaux !

En achevant ces mots, Luca Dolci étreignait déjà dans ses bras la jeune fille frémissante, qui, sentant ses forces l'abandonner, balbutia avec une folle terreur : Perdue... perdue! ô Gritti!.

A cet instant, le moine, qui, durant toute cette scène, n'avait point quitté son humble attitude, s'élança soudainement du coin où on l'oubliait, et, saisissant de la main gauche Luca Dolci qui lui tournait le dos, il le souffleta de la droite avec une violence telle que le jeune homme, lâchant sa proie, alla donner de la tête contre la muraille. — Puis le moine, passant un bras autour de la taille de Giulia, releva son capuchon, et montra à celui qu'il venait de châtier et à tous les convives stupéfaits, la face noble, et terrible en ce moment, de Michel Gritti.

Il y eut alors un instant d'effroi silencieux, pendant lequel Giulia pleurait affaissée sur la poitrine de son amant. Tous les convives étaient debout: Luca, adossé au mur, haletait, la bouche ouverte, et son haleine sifflait bruyamment entre ses dents.

Ce fut Michel Gritti qui prit le premier la parole.

— Holà! cria-t-il, cavalier!

Aussitôt la porte s'ouvrit, et le cavalier Vespasiano entra, la chapeau sur la tête, contre ses habitudes d'extrême politesse. La porte refermée, il s'y tint appuyé, les bras croisés.

— Messieurs, reprit Gritti, ne vous étonnez pas que j'aie appelé le cavalier : puisque je suis ici chez un lâche, rien ne m'empêche de supposer que je sois chez un assassin.

— Et tu supposes vrai! cria Luca en tirant son épée ; mais, avant qu'il n'eût fait un pas, il fut contenu par le bras puissant de Vespasiano qui lui saisit la main, et lui retira gravement sa lame. Don Jose fit un mouvement pour s'élancer à l'aide de Dolci : Angelmonte et deux autres cavaliers le retinrent.

— J'ai eu beaucoup de patience, continua Michel Gritti, et j'en demande humblement pardon à la signora. Mais j'aurais cru véritablement insulter Dieu, qui a créé cet homme, si j'avais osé prévoir à quel point d'infamie il en viendrait. Maintenant j'ai à dire que je conçois le vice, et la corruption, et le crime, mais ce que vous venez de faire, jeune homme, je n'en avais point idée. — Monsieur, poursuivit-il avec éclat, vous me tourniez le dos, quand je vous ai frappé...

— Lâcheté! murmura Dolci.

— Vous me tourniez le dos, et je vous ai frappé! reprit violemment Gritti : ceux qui me connaissent, et j'en vois là plus d'un, vous diront que jamais, ni à la guerre, ni même à la chasse, car on en riait! je n'ai attaqué mon ennemi autrement qu'en face. Mais le

scrupule qui me vient à l'égard d'un païen, d'un bandit ou d'une bête fauve, ne m'est pas venu vis-à-vis de vous. A des actions comme celles-ci la mort n'est pas un châtiment qui suffise ! Si vous n'étiez que criminel ou féroce, je jure Dieu que je vous aurais prié de me regarder avant de vous toucher ! mais vous êtes vil, et c'est pourquoi je vous ai écrit ce mot sur la joue, je vous ai flétri et marqué publiquement au visage ! Mort ou vivant, dès à présent, la honte est sur vous ! Que ceci vous soit dit : j'explique tout ce que je fais. — Maintenant, Vespasiano, je vous laisse pour écouter ce que monsieur peut avoir à vous dire. — Venez, signora. — Et Michel Gritti quitta la chambre, portant, plutôt qu'il ne conduisait, Giulia à demi évanouie : Beppo se joignit à eux, et tous trois reprirent le chemin du palais Contarini.

La fraîcheur de l'air aida peu à peu Giulia à reprendre ses esprits, et Michel, qu'elle pressait de questions, lui conta que, arrivé dans la nuit même, et n'osant se présenter chez elle à une heure si avancée, il avait voulu du moins passer sous les fenêtres de son palais. Comme il s'en approchait, accompagné de Vespasiano, il l'avait vue sortir avec Beppo et le moine ; étonnés et inquiets, les deux cavaliers l'avaient suivie ; ils avaient pu interroger Beppo sans qu'elle s'en aperçût à cause de l'avance qu'elle avait prise. Fra Mozzo ayant tenté

de se sauver durant l'explication, Vespasiano lui avait fendu la tête du pommeau de son épée. Gritti s'était revêtu de la dépouille de ce méchant prêtre, afin de suivre l'aventure jusqu'au bout sous ce déguisement. C'était à grand'peine qu'il était parvenu, en se faisant humble, à dissimuler sa grande taille sous cette robe trop courte. — Puis Beppo, après avoir préalablement bâillonné la vieille matrone, avait introduit le cavalier Vespasiano dans la maison.

Giulia, ayant perdu connaissance pendant la scène qui suivit l'apparition de Gritti, ne savait ce qui s'était passé, et elle demanda pourquoi Vespasiano n'était pas avec eux. Gritti répliqua simplement que le cavalier était demeuré pour expliquer l'affaire à ceux qui n'avaient pas trempé dans l'indigne complot de ser Luca.

— Mais, dit Giulia, ce misérable jeune homme ne voudra-t-il pas une réparation de l'affront qu'il a reçu?

— Il n'oserait, répondit Gritti en souriant : d'ailleurs vous avez pu remarquer, Giulietta, que c'est un enfant : je le désarmerais avec une baguette.

Gritti n'ignorait pas que Luca était la plus habile épée de Venise; mais il ne voulait pas troubler l'esprit de la pauvre enfant d'une nouvelle inquiétude. — Comme ils étaient alors arrivés à la porte du palais, les deux amants se séparèrent, après que Giulia eut fait

promettre à Michel de venir voir le lendemain de bonne heure sa tante et Fiamma.

Le cavalier Vespasiano, quand Giulia et Gritti furent sortis, remit à Luca Dolci son épée avec la même gravité qu'il la lui avait prise, et lui dit : Monsieur, dans le cas où vous seriez mal satisfait de cette affaire, j'ai plein pouvoir de mon ami, le noble Michel Gritti, pour convenir avec vous de telles suites qu'il vous plairait lui donner.

— Don Jose, dit Luca, soyez assez bon pour régler ce point avec le cavalier. Vous savez assez quel peut être mon sentiment là-dessus.

Alors don Jose fit avec politesse deux pas au-devant de Vespasiano :

— Votre nom, s'il vous plaît, Monsieur ? lui dit-il.

— Le cavalier Vespasiano, capitaine au service de la sérénissime république.

Don Jose se découvrit.

— Votre nom, Monsieur ? ajouta Vespasiano.

— Don Jose Aquilar, duc de Frias.

— Je vous salue, monsieur le duc, dit le cavalier en se découvrant à son tour.

— Vous ne pensez pas, sans doute, capitaine, reprit Jose, que cette affaire puisse s'accommoder en compliments !

Vespasiano sourit sans répondre.

— Je suppose, reprit le jeune homme, que vous servirez de second à votre ami, Monsieur, et que j'aurai l'honneur de faire votre partie.

Vespasiano sourit encore et s'inclina.

— Mais, capitaine, ajouta don Jose, l'offense étant à peu près égale des deux parts, nul des deux adversaires n'a le droit d'imposer ses conditions. Ainsi, parlez, Monsieur, dites votre avis, et je dirai le mien, afin que les choses s'arrangent à l'amiable.

— A l'amiable, soit, répondit Vespasiano. Mon avis est que ni l'un ni l'autre des deux seigneurs que nous représentons ne peut décemment, après ce qui s'est passé, quitter le terrain avant que l'un ou l'autre n'y soit enseveli.

— Enseveli, dit Jose. Comment entendez-vous enseveli?

— Mais, enterré, Monsieur.

— Fort bien, reprit don Jose. Cela étant convenu, il reste à savoir quelles seront les armes, le lieu et l'heure.

— Les armes? dit Vespasiano : il n'y a pas d'autres armes, que je sache, j'entends d'armes décentes, que l'épée et la dague.

— C'est mon opinion. Quant à l'heure?...

— Le lever du jour, monsieur le duc, me paraît une

heure sous tous les rapports assez décente interrompit Vespasiano.

— De mieux en mieux, Monsieur ; vous ne me laissez rien à dire. Et le lieu ? Le Lido, sans doute ?

— Hum ! dit le cavalier après un moment de réflexion, au Lido, on est bien ; mais c'est un lieu public, et il y a tant de désœuvrés qui courent dès le matin qu'on ne saurait y mener une affaire à bout en toute sécurité, surtout lorsqu'on veut, comme nous, la pousser jusqu'à la sépulture inclusivement. Et j'avoue à Votre Seigneurie que je tiens à cette clause comme à ma prunelle.

— Je vous ai déjà dit, Monsieur, que nous l'acceptions, ainsi que toutes les conditions, si extravagantes qu'elles soient, dont vous pourriez vouloir orner ce combat !

— Extravagantes ! monsieur le duc, reprit Vespasiano. — Extravagantes, Monsieur, est un mot qui tient, dans le langage articulé, la place que tient dans la langue des gestes une chiquenaude sur le nez : or, Votre Seigneurie peut apprendre, même d'un soldat de fortune, qu'aux termes où nous sommes, il est d'usage de laisser l'offense où elle en est et de n'y pas ajouter une épingle.

— C'est vrai, Monsieur, et je vous fais excuse, répliqua don Jose. Je reconnais, dis-je, que la bizarrerie

de cette clause, à laquelle vous tenez si fort, m'a emporté hors des bornes de la courtoisie.

— C'est assez, monsieur le duc : bizarre en effet peut vous paraître cette clause, et je crois devoir vous en expliquer la signification. Dans les rencontres qui ont lieu entre gens d'honneur, Votre Seigneurie n'ignore pas qu'on se blesse plus souvent qu'on ne se tue. Cela suffit sans doute, en temps ordinaire, à ce tyran qu'on appelle honneur ; mais, dans le cas présent, ne vous semblerait-il pas risible, comme à moi, monsieur le duc, que les deux offensés survécussent à la fois ?

— Risible est le mot, dit Jose.

— Eh bien ! c'est une chance, reprit Vespasiano, que ma clause supprime. Une fois l'un des deux adversaires enterré, il est certain qu'il est mort, — ou du moins tant pis pour lui, s'il ne l'est pas.

— Positivement, répondit don Jose. Mais je suppose que tous deux soient blessés au point de ne plus pouvoir se servir de leurs armes, mais vivants toutefois votre clause cesse d'être applicable.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur le duc. Ma clause a cela de bon, fort au contraire, qu'elle est, selon le dicton français, une selle à tous chevaux. J'ai eu autrefois à Naples une querelle personnelle avec un capitaine de votre nation, Monsieur. Ce que vous dites

arriva. Mon adversaire et moi nous demeurâmes sur le carreau, blessés gravement, mais fort vivants : alors on nous dressa sur le lieu même une tente où nous primes le temps de nous rétablir. Au bout de trois semaines nous pûmes reprendre le fil de notre combat ; et puisque j'ai l'honneur de faire votre conversation en ce moment, cela veut dire, monsieur le duc, que le corps du capitaine espagnol gît en cette place.

— C'est bon, monsieur. Mais quel est, dans Venise ou hors de Venise, le terrain que vous avez en vue ?

— J'ai, Monsieur, une sorte de masure avec un jardin, derrière l'église Saint-Silvestre, au bord de l'eau ; le jardin est vaste, abrité et en tous points décent : s'il ne vous est pas suspect, étant à moi, je le mets entièrement à votre disposition.

— A six heures du matin, capitaine, nous y serons rendus. Voici ma main.

— Voici la mienne, monsieur le duc, et salut à tous. Ce disant, Vespasiano tourna sur ses talons et sortit de la chambre.

Les convives, hommes et femmes, sentant que c'en était fait de la joie pour cette nuit, le suivirent de près ; puis Luca se rendit lui-même à son palais avec don Jose, pour mettre, disait-il, quelque ordre à ses affaires, mais en réalité pour échapper au souvenir

du crime et de l'affront que les murs de cette maison lui retraçaient plus vivants.

IX

LA VEILLÉE DES ARMES

Luca et don Jose avaient fait la route en silence; arrivés au palais Dolci, ils montèrent, toujours muets, le sombre escalier décoré des blasons de famille. Un laquais les précédait, une torche à la main: il s'arrêta au haut de l'escalier, attendant les ordres de son maître. Luca, au lieu de se diriger vers sa chambre, poussa une porte qui donnait entrée dans une courte galerie, d'architecture sévère, qu'on appelait la galerie des ancêtres à cause des portraits dont elle était tapissée. Don Jose le suivit avec surprise : car il avait remarqué que Luca, depuis son changement de vie, évitait, pour une raison ou pour une autre, de mettre le pied dans cette salle, qui avait été auparavant son séjour de prédilection. — Le laquais, sur un signe de Luca, alluma un des candélabres que soutenaient des mains de bronze sortant de la muraille, et se retira.

Pendant ce temps-là Dolci chargeait une paire de pistolets qu'il venait de détacher d'une panoplie.

Il y avait de chaque côté de la galerie une rangée

de stalles en chêne sculpté, attenantes au mur. Luca Dolci s'assit sur une de ces stalles et Don Jose prit place vis-à-vis de lui.

— Don Jose, dit alors Luca, ce lieu est solennel, comme l'heure où je vous parle. Je ne sais ce qui s'est passé en vous depuis que nos deux âmes se sont perdues de vue, et de votre côté vous ne sauriez être mieux renseigné à mon sujet. Veuillez donc me dire si, dans votre conscience, vous êtes prêt à écouter mes paroles comme sortant de la bouche d'un homme d'honneur et partant d'un cœur loyal.

— En ce lieu et à cette heure, de vous à moi, oui, répondit don Jose.

— Vous croirez donc sans arrière-pensée que je vous parle avec franchise et vous me répondrez de même.

— Oui, messer.

— Eh bien! duc, sachez que, sauf votre avis, j'ai l'intention de ne point me battre.

— Comment cela ? s'écria don Jose stupéfait.

— Vous allez voir, reprit Luca Dolci. Vous m'avez suivi dans ma vie de désordres; je l'ai souffert : il était convenu que nous serions impies et débauchés. C'était bien. Mais il n'a jamais été convenu que nous serions infâmes, duc : du moment où je l'ai été, vous n'êtes plus lié à moi par aucune promesse, vous êtes

libre en un mot. Si vous me serviez de second dans ce duel, vous deviendriez le souteneur et le complice de ce que j'ai fait. Cela n'est point juste, et je vous déclare que vous avez le droit de me refuser votre aide, de renier ma querelle, que c'est votre devoir, et qu'à votre place je le ferais. Mais comme l'idée de me laisser courir seul cette rencontre vous répugnerait, sans doute, j'ai résolu de ne point me battre. Je vais vous écrire à l'instant un billet par lequel je certifierai de tout ceci ; après quoi je me ferai sauter la tête avec un de ces pistolets, et si je me manque, vous m'achèverez avec l'autre. Voilà ce que je vous propose, et vous m'avez promis de croire à ma bonne foi. Voilà, dis-je, ce que je vous propose, et je répète qu'à votre place j'accepterais.

— Pour cela, messer, vous mentez, répondit froidement don Jòse.

Luca Dolci ne répliqua point. Il demeura quelque temps la tête penchée sur sa poitrine ; puis se levant avec brusquerie et détachant du mur deux fleurets à tranchant émoussé : — Voyons, en ce cas, voyons, dit-il ; nous avons encore deux heures devant nous : faisons des armes. Ceci n'est pas une nuit à dormir. Cette affaire n'a rien de plaisant ; non, sur ma foi ! rien de plaisant. Plaisante qui voudra demain matin, mais, pardieu ! ce ne sera pas moi ! Ah ! ah ! qu'est-

ce que je dis donc là ?... De fait, mon cher duc, depuis quelque temps mon esprit se permet, il me semble, de petites promenades hors de mon cerveau, et, s'il y rentre, ce n'est que par habitude : qu'il vienne à perdre cette routine, et me voilà fou à lier !

— Allons ! Luca, interrompit don Jose, saisissant la main du jeune homme, est-ce que vous avez peur ?

— Peur ! de quoi ? de mourir ? Bon ! Il n'y a pas deux enfers ! et en supposant qu'il y en ait un, j'y suis, mon très-cher. — Ce Vespasiano est une lame bien fourbie, à ce qu'on dit ?

— Gritti est plus dangereux, dit Jose ; il a plus de sang-froid.

— Chaud ou froid, j'en verrai prochainement la couleur. Quant à vous, vous parez à ravir, j'ai remarqué cela ; mais vous n'attaquez jamais ; et dans ce cas-ci....

— Je n'aime pas, dit Jose, à faire des blessures mortelles : quand on attaque on ne peut arrêter son coup.

— A la bonne heure. Mais, dans ce cas-ci, amusez-vous à attendre des ripostes, et vous serez engourdi des pieds à la tête avant que ce colosse ne soit même échauffé. Attaquez-le vivement d'estoc et ne rompez pas d'une semelle. Ne faites pas le grandiose pour cette fois, mon ami. Tout d'estoc, point de taille ; et

tâchez que son chapelet soit défilé dès la seconde passe. A nous deux, s'il vous plaît ; adossez-vous à la muraille. Bon ! Attaquez, mordieu ! attaquez !

Et ce disant, Luca engageait le fer avec don Jose. Don Jose, docile au conseil que venait de lui donner Luca, lui poussa rapidement deux ou trois bottes, que celui-ci, malgré son habileté consommée, para avec peine. — Bon ! cria-t-il, s'échauffant peu à peu ; je m'y attendais, sans quoi vous me teniez ! Songez qu'avant tout, il vous importe d'en finir vite. C'est cela ! corps à corps ! faites-lui manger votre garde ! alors il n'y aura plus de colosse qui tienne ! Moustache à moustache, duc ! Et n'oubliez pas votre main gauche ! peignez-lui la barbe avec votre poignard ! — Holà ! tête et sang ! je suis touché ! — A vous ! — Non ? Eh bien ! c'est donç ce coup-ci !

Et Luca, s'irritant au jeu, s'était fendu à fond sur don Jose : mais son épée, effleurant l'épaule du jeune homme, alla se briser contre la muraille, après avoir traversé un des portraits qui y étaient suspendus. Luca, ce voyant, devint plus pâle encore que de coutume ; il lâcha son arme et demeura immobile, l'œil fixé avec épouvante sur le tronçon d'acier qui tremblait dans la toile et dans le mur.

— Qu'est-ce donc ? s'écria don Jose.

Luca, sans répondre, lui montra du doigt le cadre

atteint par son fer; et Jose, se retournant, vit que c'était le portrait de la mère de Luca, et que l'épée lui avait troué la poitrine à la place du cœur.

Cependant Luca Dolci, tenant toujours sa main droite étendue, comme pétrifiée, dans la direction du portrait, tremblait sur ses jambes : ses yeux achevaient de s'égarer; ses lèvres s'entr'ouvrirent agitées et ses dents claquèrent.

— Luca ! Luca ! s'écria don Jose, cherchant à saisir la main roidie de son ami. Mais Dolci le repoussa doucement :

— Elle en mourra, dit-il à voix basse : veillez-y ! elle en mourra, voyez-vous ; et Dieu sait pourtant qu'elle ne l'a pas mérité ! — Le sang coule en dedans sans doute — car je n'en vois pas de trace — et cela est étrange — vu que le coup est à fond. — Veillez-y, veillez-y, Monsieur : moi, je n'ose en approcher. — Quel coup ! un coup superbe ! mais c'est une femme ! — voilà le malheur — c'est une femme !

— Dieu tout-puissant ! dit Jose, ayez pitié de nous ! Il devient fou !

— Écoutez-moi, reprit Luca ; approchez-vous — plus près — plus près.

Et il attirait don Jose sur sa poitrine ; puis il se pencha à son oreille, et murmura tout bas d'un ton plaintif :

— Jose, j'ai peur !

Aussitôt, comme s'il eût été effrayé lui-même de ce qu'il avait dit, il recula précipitamment de quatre pas, poussa un cri aigu, et, tombant sur le marbre, s'y roula et s'y tordit avec un râle affreux. Puis les convulsions cessèrent, et il demeura roide et immobile sur les dalles. — Don Jose alors s'agenouilla près de lui : des gouttes de sueur tombaient de son front sur le visage livide de Luca ; il lui prit les mains et l'appela à plusieurs reprises. Mais Luca ne donna aucun signe de vie.

En ce moment cinq heures du matin sonnèrent : don Jose tressaillit et se releva. Il alla prendre sur une table les pistolets que Luca y avait déposés, et les arma :

— Encore une heure ! murmura-t-il — pas même une heure, car il faut le temps de faire le chemin. — Eh bien ! si dans une heure il n'est pas prêt, je sais ce que je ferai : celui-ci pour lui, et pour moi l'autre.

Puis le rigide jeune homme commença de se promener à grands pas dans la galerie, s'arrêtant de temps à autre pour humecter avec de l'eau les tempes de Luca Dolci, toujours évanoui.

Pendant que ces choses se passaient au palais Dolci, Michel Gritti avait rejoint le cavalier Vespasiano, et tous deux s'étaient rendus à la vieille maison, dont le jardin devait leur servir de champ clos au point du

jour. Michél Gritti n'avait jamais, avant cette nuit, mis le pied dans l'humble demeure du cavalier. Depuis la soirée où il l'avait surpris pêchant à la ligne, il se sentait l'âme navrée en songeant à la gêne habituelle dont le digne cavalier achetait l'honneur de figurer à ses côtés dans le beau monde; mais il s'était toujours gardé avec soin de faire allusion à cette détresse, comprenant qu'un homme comme le cavalier souffrait toutes choses volontiers, excepté la pitié. Il l'avait donc laissé vivre à sa guise comme par le passé, et Vespasiano, quoiqu'il n'en témoignât rien, éprouvait que cette délicatesse de son noble ami avait accru la somme d'affection et de dévouement qu'il lui gardait au fond du cœur.

Vespasiano prit Michel par la main pour l'introduire sans encombre, au milieu de l'obscurité, dans la pièce principale de son logis; puis, l'ayant invité à ne point bouger jusqu'à son retour, il courut allumer une torche à un falot qui brûlait sur le quai devant une madone, et revint la planter dans un crochet de fer. A la lumière vacillante de cette torche, Gritti put voir un intérieur d'une simplicité pitoyable. Les quatre murs, lézardés capricieusement par l'humidité, n'avaient d'autre ornement, outre la torchère, qu'une demi-douzaine d'armes de main, sabres moresques, claymores écossaises et longues épées espagnoles, formant trophée.

Dans un angle étaient déposées des lignes à pêcher. Une natte de jonc était étendue dans un coin, et un havre-sac en peau de vache, singeant l'oreiller à l'une des extrémités, semblait indiquer que le cavalier faisait un lit de cet objet. — Quand Michel Gritti eut constaté de plus l'existence d'une table et de deux escabeaux de bois au milieu de la pièce, il n'eut plus rien à voir dans cette chambre à coucher.

Vespasiano avait suivi avec une gêne visible les yeux de Gritti durant ce court examen.

— C'est une nuit de bivouac à passer, noble Michel, dit-il avec un demi-sourire que démentait l'émotion de sa voix.

— C'est le toit d'un ami, répondit Michel; et il se détourna brusquement, en toussant comme si sa gorge se fût embarrassée. Il passa quelques secondes à détacher l'agrafe de son ceinturon, et alla déposer son épée contre le mur.

Quand il revint près de la table, il vit le cavalier Vespasiano qui était resté debout à la même place, se caressant la moustache et avalant sa salive avec une précipitation singulière. Les regards des deux jeunes gens venant alors à se rencontrer, l'œil du pauvre cavalier laissa échapper une grosse larme qui coula lentement sur sa joue brunie. Gritti lui prit la main, et la lui serrant avec force :

— Voyons! est-ce que vous avez honte d'être pauvre — devant moi? lui dit-il.

— Non, non, messer, répondit Vespasiano, comprimant du mieux qu'il pouvait son attendrissement, non, en vérité, ce n'est point la honte... je ne sais ce que c'est... Mais, tenez, vous êtes ému vous-même, et, bien que cela me paraisse inexplicable, vous voyez bien que cela est naturel.

— Parbleu! sans doute, c'est naturel! dit Gritti. — Ah! çà, voyons, mon vieux compagnon, ajouta-t-il après une pause, asseyons-nous; à moins que vous ne préfériez vous reposer. Quant à moi, je ne me sens point de dispositions à dormir cette nuit.

— En ce cas, noble Michel, attendez-moi répondit Vespasiano.

En même temps, il sortit de la chambre : deux minutes après, il rentrait portant un flacon d'une forme étrange, et deux verres.

— Bravo! reprit gaiement Gritti. Quel philtre avons-nous là-dedans, mon cavalier?

— Goûtez, dit Vespasiano, emplissant un verre qu'il donna à Michel, et s'asseyant de l'autre côté de la table sur le second escabeau.

— Divin, mais inconnu, répondit Michel après avoir vidé le verre avec recueillement.

Le visage de Vespasiano s'était épanoui à cette réponse.

— Voici ce que c'est, reprit-il : le père cellérier du couvent de la Miséricorde, à Smyrne, me donna deux ou trois de ces flacons de vin du Carmel.

— Bon ! dit Michel. Il y a plaisir à boire le vin avec lequel se grisait Mathusalem dans sa huit cent cinquantième année !

— Se grisait-il vraiment à cet âge-là, noble Michel ?

— Il est du moins réjouissant de le croire, mon ami.

— Belle vieillesse, messer ! mais ce n'est plus de notre temps malheureusement. Je dis malheureusement, parce que je ne m'accoutume point à l'idée de vieillir ; et pourtant c'est ce qui me pend à la barbe chaque soir et chaque matin. Je m'imagine, noble Michel, que je mourrai d'ennui sur ma chaise de sexagénaire.

— Dieu a tout fait pour le mieux, Vespasiano. Les vieillards ont des plaisirs dont les jeunes gens ne se doutent pas. J'ai vu quelquefois des vieillards bien portants assis sur leur porte : ils avaient l'air heureux.

— Oui, ma foi : je l'ai remarqué. Mais les vieilles femmes sont toujours chagrines en diable : aussi, s'il me fallait devenir vieille femme un jour, par les treize cent mille !...

Et Vespasiano finit sa période en frappant la table

du plat de sa main; car on s'était toujours fait une sorte de jeu, et Michel tout le premier, d'interrompre le bon cavalier à ce point de son formidable serment : de sorte qu'il avait contracté l'habitude de ne point l'achever, et que personne n'en savait la fin.

— Mais enfin, demanda Michel Gritti pris d'une curiosité subite, par les treize cent mille... quoi ?

— Par les treize cent mille vierges, pardieu !

— Merci de ma vie ! où les prenez-vous ? s'écria Michel.

— Mais — à Cologne, reprit Vespasiano timidement; car il commençait à s'inquiéter.

— Vous êtes trop honnête, Vespasiano ; c'est onze mille, et non treize cent mille.

— Onze mille ! est-ce possible, noble Michel ? répliqua le cavalier stupéfait.

— Plus possible, beaucoup plus possible que treize cent mille, mon bon ami. — Vous disiez donc que vous seriez contrarié de devenir vieille femme, accident peu probable au reste... — Mais qu'est-ce donc qui nous entre par la fenêtre ?

— C'est la lune, messer.

— J'ai cru qu'on avait jeté dans la chambre un bout de drap blanc. Mais c'est la lune, vous avez raison... Croiriez-vous, Vespasiano, que je ne vois jamais cette pâle clarté sans songer aux âmes de ceux qui sont morts ?

— Et pourquoi cela ? dit Vespasiano.

— Il serait agréable, continua Michel, les yeux fixés sur les losanges blanchissants de la petite fenêtre, il serait agréable pour ceux qui restent de penser que ceux qui sont partis habitent là-haut, dans ce monde — qui semble nous regarder avec bienveillance. — par ces nuits limpides, cela paraît être si voisin de nous. — La mort ne serait plus qu'une absence..... Je vous prie, cavalier, de demander à Giulia si ces idées sont les siennes, et si la religion les permet.

— Et pourquoi diable, noble Michel, ne le lui demanderiez-vous pas vous-même ?

— Au fait, je le lui demanderai, dit Michel avec distraction.

— Pardieu, messer ! reprit le cavalier, je voudrais posséder un éteignoir assez grand pour coiffer cette maudite lune jusqu'au menton ! Sur ma parole, je ne vous reconnais pas depuis quelques minutes. Vous avez un rayon de lune qui vous charme le visage ; de telle sorte que vous ressemblez à un juste mal ressuscité ! Joignez à cela que vous me contez des histoires de l'autre monde.

— Il est certain que je ne me sens point comme d'habitude, mon ami. J'éprouve un bien-être inouï, une légèreté de cœur et d'esprit admirable. Il me semble que j'ai déjà un pied dans le paradis ; et, en

réalité, c'est demain que j'y vais entrer. J'aime étonnamment cette enfant, Vespasiano.

— Et moi aussi, messer, dit le cavalier.

— Je ne puis songer sans terreur à ce qui serait arrivé si notre retour eût été retardé seulement de quelques heures. — Et pourtant....

Michel s'arrêta et hocha la tête d'un air pensif.

— Et pourtant ? demanda Vespasiano.

— Je ne saurais en vouloir à ce jeune homme, cavalier, et je me battrai contre lui sans colère — et sans haine. Voilà la vérité.

— Sans haine, messer ? Cela se peut-il ?

— Dites-moi, Vespasiano, si vous comprenez quelque chose à sa conduite !

— Je comprends qu'elle a été positivement de la dernière infamie.

— Sans doute. Mais il y a une idée qui ne me sort pas de la tête : c'est que ce jeune homme n'est point responsable de ses actes.

— Voulez-vous dire qu'il est fou ?

— Écoutez, cavalier : il n'y a qu'un ennemi mortel à moi qui ait pu délibérer contre Giulia cet odieux guet-apens. Or ce jeune homme n'est mon ennemi à aucun titre. — Ce n'est pas lui, Vespasiano, qui nous envoya cette balle un certain soir.

— Vous vous connaissez un ennemi, noble Michel ?

— Oui, je sens une haine qui pèse sur moi ; mais ce n'est point la haine de cet enfant. Je l'ai fort maltraité dans le premier instant ; mais, à mesure que j'y réfléchis, je ne me sens plus pour lui que de la pitié.

— Comment, mordieu ? vous connaissez un homme qui passe son temps à vous tirer des coups de mousquet et autres gentillesses, et vous le laissez manger pain sur table ?

Il y eut un intervalle de silence : l'horloge d'une église voisine résonna.

— Quelle heure est-ce là, Vespasiano ? reprit Michel.

— Six heures, noble Michel, l'heure convenue ; et voici le jour.

Gritti se leva et se mit à marcher à grands pas par la chambre.

— Il est possible, après tout, qu'ils ne viennent pas, murmura-t-il.

— Pourquoi donc, messer ? J'ai ouï dire que ser Luca et son ami étaient, quant à la bravoure, à l'abri de tout reproche.

— Je vous dis, cavalier, que ce jeune homme n'est point libre de ses actes, dans ma pensée.

— Vous croyez donc, Michel, que ser Luca est l'agent de cet ennemi que vous vous connaissez ?

— Je le crois ; — d'autant plus que tout ce que je

sais de cet enfant me le fait juger faible et passionné à l'excès. — Avec tout cela, il fait grand jour, et personne n'arrive — Il m'est pénible, Vespasiano, d'avoir à me battre sérieusement contre ce jeune homme.

— En vérité, Michel, vous avez tort : rien n'excuse ce qu'il a fait, fût-il possédé du diable. Mais, ce que je ne m'explique pas, c'est que, vous connaissant un ennemi aussi mortel que vous le dites, et que semble le prouver la balle dont on nous fit cadeau un soir, vous laissiez ce personnage vaquer à l'existence.

— Vous rappelez-vous, Vespasiano.... Ils ne viendront pas maintenant, je pense. Il y avait tant de honte mêlée à la colère de ce jeune homme, que je ne serais point surpris qu'il se fût fait justice lui-même.... Vous rappelez-vous, dis-je, cette matinée où nous vîmes la gondole de ser Luca emplie de fleurs tout à coup par une main mystérieuse ?

— Ohime ! fit Vespasiano, clignant de l'œil, ouvrant la bouche, et posant son index sur son nez, de façon à charger sa franche physionomie d'autant de finesse qu'elle en pouvait porter. — Ohime ! j'y suis ! Cette main est celle....

Deux coups frappés à la porte interrompirent brusquement le cavalier. — Michel Gritti, fronçant le sourcil, alla prendre son épée dans le coin où il l'a-

vait déposée et en reboucla le ceinturon à sa taille, tandis que Vespasiano courait ouvrir la porte.

Luca Dolci et don Jose entrèrent alors.

X

LES FLEURS QUI POUSSAIENT DANS LE JARDIN DE VESPASIANO

— Messieurs, dit en entrant Jose de Frias, nous sommes un peu en retard ; mais vous nous excuserez, nous avons erré assez longtemps sans trouver la maison.

— Cela ne fait rien, Messieurs, cela ne fait rien, dit Vespasiano ; nous avons la journée à nous.

Puis le cavalier, ouvrant une porte qui donnait sur le jardin :

— Passez, Messieurs, passez, je vous prie, ajouta-t-il ; voyez si le lieu est à votre convenance.

Tandis que Luca et don Jose obéissaient à cette invitation, Michel Gritti, demeuré seul avec le cavalier dans la chambre, lui dit vivement à voix basse :

— N'y a-t-il pas de la vergogne à croiser le fer avec ce pauvre spectre ? Regardez-le, au nom du ciel, Vespasiano !

Il sembla que Luca Dolci eût entendu en partie cette confidence, car il se retourna brusquement.

comme s'il se fût senti mordu au talon par un reptile ; et saisissant au vif le geste significatif par lequel Gritti achevait sa phrase, il rougit jusqu'au front et laissa voir, dans un demi-sourire, ses dents blanches entre ses lèvres retroussées, comme pour dire qu'il était plus en vie qu'on ne pensait. — Feignant en même temps de répondre aux dernières paroles de Vespasiano :

— La place, Monsieur, dit-il, me paraît en effet on ne peut plus galante pour y estocader.

Sur ces paroles, Michel Gritti, suivi du cavalier, entra à son tour dans le jardin, et d'un coup d'œil en apprécia l'heureuse disposition. Un épais rideau de cyprès, à travers lequel fuyaient deux sentiers sinueux, bornait la vue du côté du canal, et opposait aux regards indiscrets une barrière aussi impénétrable qu'une muraille. Entre ce sombre massif et la vieille maison s'étendait un espace de terrain qui semblait avoir été livré jadis à la culture potagère, mais que la négligence du cavalier abandonnait depuis longtemps aux caprices de la végétation spontanée. Cet espace libre avait une vingtaine de pas en longueur dans le sens de la maison, et une quinzaine de la porte au cyprès, qui formaient une cloison demi-circulaire. — Pendant que ses trois hôtes prenaient une idée de l'état du lieu, Vespasiano arrachait ou broyait sous son pied quelques tiges trop élevées qui croissaient çà et là ; il piétinait

sur les inégalités du sol de façon à les aplanir, après quoi il se fendit largement à plusieurs reprises, comme un homme qui tente de s'écarteler, afin de montrer à ses hôtes que le terrain était bien résistant au pied, ni trop mou ni trop sec, et digne en tout de l'honneur qu'on lui allait faire.

Quand il eut achevé, le cavalier s'approcha de don Jose, qui avait suivi de l'œil tous ses mouvements avec sa grande mine espagnole, le menton en l'air, la main gauche sur sa garde, la moustache aussi roide que son collet, et toute l'attitude aussi empesée que sa moustache :

— Monsieur le duc, dit Vespasiano, cet emplacement est modeste, sans doute, comme sont modestes les ressources de celui qui vous l'offre ; mais il est, comme vous voyez, clos à merveille, et, m'y étant exercé maintes fois avec des amis, le bruit qu'on y pourra entendre n'excitera aucun étonnement dans le voisinage.

— C'est bien, Monsieur, dit le jeune duc ; ser Luca accepte ce terrain.

— En ce cas, Monsieur, reprit Vespasiano, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à faire du mieux que nous pourrons chacun de notre côté.

Et ce disant, le cavalier suspendait à une branche son chapeau, qu'il avait gardé à la main jusque-là.

— Un mot, Vespasiano, dit tout à coup Michel Gritti, interrompant son ami dans ses préparatifs méthodiques et l'attirant à quelque distance de leurs deux adversaires. — Demandez-leur, ajouta-t-il à voix basse, s'ils seraient disposés à convenir de leurs torts.

La maison de Vespasiano lui serait ignominieusement tombée sur la tête en présence de ces trois gentilshommes, qu'il n'eût pas éprouvé une plus grande confusion que celle où le jeta cette proposition.

— Leur demander quoi ? dit-il en attachant sur Gritti un regard plein d'anxiété.

— S'ils ne seraient pas disposés à convenir de leurs torts.— Allez, Vespasiano, je sais ce que je fais.

Le cavalier n'hésita plus et se rapprocha de don Jose ; mais il sentit une légère rougeur lui monter au visage quand il répéta au jeune duc les termes du message dont il était chargé Don Jose parut presque aussi surpris que Vespasiano lui-même de cette tentative d'accommodement sur le terrain; toutefois il fit part à Dolci de la question qui lui était adressée. Luca réfléchit un instant, puis élevant la voix :

— Messer Michel, dit-il, toutes ces cérémonies sont hors de saison ; je n'aime pas d'ailleurs à rester longtemps immobile sur mes jambes si matin. Du reste, s'il ne faut, pour vous rendre la conscience tranquille, que reconnaître mes torts, je les reconnais, et je dé-

clare que vous avez toute raison de me tuer, — si vous le pouvez, s'entend.

A ces mots don Jose se recula de quelques pas, et un éclair de colère jaillit de ses yeux. Luca n'y prit point garde et continua :

— Vous faut-il quelque chose de plus, messer ? Parlez.

— Vous convenez donc, répliqua Michel Gritti, d'avoir fait un lâche outrage à la plus noble fille de Venise ?

— Soit, j'en conviens. Quoi encore !

— Pensez-vous qu'après notre combat, quelle qu'en soit l'issue, le monde vous regardera comme lavé du déshonneur dont vous convenez vous-même ?

— Non, dit Luca.

— Messer, reprit Michel Gritti avec gravité, si j'avais un frère qui, dans un moment de folie, eût commis le crime qui pèse sur vous et qui le confessât comme vous le faites, je lui donnerais, dans l'intérêt de notre honneur de famille, le conseil de rétracter publiquement son insulte publique, de quitter ensuite Venise et de s'aller faire tuer sur un champ de bataille. Je lui donnerais ce conseil, et non celui de courir les chances du combat de Dieu.

— Avez-vous tout dit, messer ? demanda Dolci.

— J'ajoute, dit Michel, que, si vous croyez ce conseil inspiré par la peur, vous me jugez mal.

— Je ne vous juge point mal et je trouve le conseil bon. Mais sachez ceci, messer, ajouta le jeune homme en arrachant les agrafes de son pourpoint : je suis né, moi, sous un astre malin ; de telle sorte que, si je ne vous avais fait une insulte mortelle, je vous la ferais à cette heure. C'est pourquoi, regardez bien ce seuil ; il y a un de nous deux qui ne le repassera jamais.

En achevant ces mots, Luca jeta loin de lui son pourpoint avec une sorte de rage inexplicable.

— Je vous comprends mieux que vous ne croyez, dit froidement Gritti en se dépouillant à son tour ; faites votre devoir, Messieurs, ajouta-t-il.

Et il présenta son épée nue à Vespasiano, tandis que don Jose recevait celle de Luca Dolci. Les armes mesurées se trouvèrent d'inégale longueur ; Vespasiano alla chercher dans la maison deux rapières espagnoles. Don Jose les ayant examinées, en donna une à Gritti et remit l'autre à Luca. Alors les deux jeunes gens, tenant de la main gauche leurs poignards et de la droite leurs épées, la pointe en terre, se placèrent en face l'un de l'autre à dix pas de distance, selon la coutume de l'époque de se poster hors de garde. En même temps Vespasiano et don Jose, armés de même

et ayant aussi quitté pourpoint et manteau, prenaient position en ligne parallèle de leurs amis.

— Messieurs, dit Jose, avant de passer outre, il convient de vous rappeler nos conditions : le combat ne cessera que par la mort de l'un de vous deux.

— Et par son enterrement céans, ajouta Vespasiano.

— Il est juste de dire que jamais terrain n'eut plus que celui-ci l'air d'un cimetière, fit observer Luca tombant en garde et jetant à don Jose un coup d'œil expressif, dans lequel celui-ci put lire à la fois un adieu désespéré et une recommandation énergique de ne rien négliger pour défendre sa vie.

— Au moment où les quatre épées se redressaient à hauteur de poitrine pour tenter leur œuvre de sang, un léger bruit qui se fit derrière le fourré de cyprès attira soudain l'attention des cavaliers.

— Qu'est-ce, Messieurs ? dit Jose ; avons-nous ici de la trahison ? On vient de remuer derrière ces arbres.

— Mordieu ! Monsieur, répondit vivement Vespasiano ; ne vous ai-je pas dit que vous étiez ici chez moi ?

— Chez vous, soit, reprit le duc ; il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelqu'un derrière ce massif, et ser Michel l'a entendu comme moi, je l'ai vu tressaillir.

— Vespasiano, allez avec monsieur vous assurer de ce que cela peut être, dit Michel Gritti.

— Je le veux bien, reprit le cavalier : mais ce soupçon établit un compte particulier entre M. de Frias et moi.

Et Vespasiano s'enfonça dans le taillis à la suite de don Jose.

Luca Dolci, demeuré en tête à tête avec Michel Gritti, se détourna avec un mouvement d'impatience, et se mit à abattre des branches du bout de son épée.

— J'espère, messer Luca, lui dit Michel, que vous tirez aussi bien l'épée qu'elle le pistolet.

— Elle ? répéta Dolci étonné.

— Je parle, reprit Michel, d'une grande femme fort belle qui m'a voulu assassiner un soir au coin de la rue du More.

Luca, de plus en plus surpris, s'approchait de Michel dans l'intention évidente de l'interroger, quand un bruit confus de paroles animées, dites a voix basse derrière les arbres, l'arrêta. Les deux jeunes gens prêtèrent l'oreille avec inquiétude. Comme les chuchotements continuaient, ils firent un pas pour en aller reconnaître la cause; mais au même instant Vespasiano et don Jose reparurent sortant du fourré. Tous deux étaient pâles et visiblement émus. Comme Gritti interrogeait Vespasiano du regard, le cavalier fit signe à

don Jose que c'était à lui de répondre. — Après un peu d'hésitation, le duc prit la parole :

— Il n'y a personne là, dit-il sèchement ; j'ai fait mes excuses au cavalier.

Et il reprit sa place de bataille vis-à-vis de Vespasiano.

— Pardon, Messieurs, dit Michel Gritti, mais je crois que ser Luca avait à me questionner.

— Non, Monsieur, cria Dolci, non, Monsieur, finissons-en ; je ne veux rien savoir.

En même temps il marcha à la rencontre de Gritti, tandis que don Jose, se souvenant des conseils de Luca, se précipitait avec fureur sur Vespasiano. Le robuste cavalier l'attendit, ferme comme un roc, opposant à ses feintes rapides la force savamment disciplinée de son poignet. La tactique habituelle du cavalier consistait à lasser ses adversaires, car il était rare qu'il en rencontrât un dont la vigueur fût égale à la sienne. Quand il avait engourdi son homme, il commençait à riposter sérieusement, à moins qu'il n'eût reçu dès le début quelque égratignure, ce qui le faisait sortir brutalement de son caractère ; car, n'étant point riche, il ne haïssait rien tant que de voir sa chemise trouée ou déchirée pour une niaiserie.

Michel Gritti suivait avec Luca une méthode toute contraire. Dès le commencement il pressa le jeune

homme avec une vivacité terrible, et à la troisième passe il le blessa à l'épaule, mais trop légèrement pour que le combat en fût interrompu. Toutefois la chemisette de Dolci se colora d'une tache écarlate que chaque seconde élargissait. Alors Michel commença de rompre lentement, poursuivi par Luca, que sa blessure avait exaspéré. Il eût été difficile de reconnaître le pâle enfant qui, l'instant d'avant semblait se tenir à peine sur ses jambes, dans ce jeune homme aux joues empourprées, à l'œil de flamme, qui bondissait autour de Gritti, pliant et se redressant, comme un tigre, sur ses jarrets souples et infatigables. Michel reculait toujours devant lui, suivant de l'œil et de l'épée les yeux et le fer du jeune homme, et donnant de temps à autre un regard à la tache sanglante de la chemisette, comme pour en constater les progrès.

Michel, en continuant sa retraite, arriva tout à coup, sans s'en douter, à la limite du champ clos, c'est-à-dire contre la muraille d'arbres verts. Au moment où son pied gauche se heurtait contre le tronc d'un cyprès, le gentilhomme eut une distraction d'une seconde; l'épée de Luca put arriver jusqu'à sa poitrine et en fit jaillir le sang. Mais ce fut alors à Dolci de rompre devant les attaques serrées qui témoignèrent du réveil complet de Michel. Les mouvements de Luca semblaient perdre peu à peu de leur impétuosité; il reculait à grands pas,

comme un homme qui cherche à laisser reposer sa main, et en peu d'instants il se trouva à l'autre extrémité du jardin, adossé à son tour contre les cyprès. Michel vit que la main fatiguée du jeune homme ne défendait plus le haut de sa poitrine, et pour en finir dégagea un coup à fond sur l'épaule déjà blessée. Luca tomba en avant et Michel le crut traversé, mais au même instant il sentit lui-même le froid mortel d'un fer qui lui perçait la poitrine. Luca avait fui le coup à propos en se jetant brusquement à genoux; et ayant planté son poignard en terre pour se faire un point d'appui, il avait reçu le corps de Michel sur la pointe de son épée. Michel eut encore la force de se redresser; puis poussant une sourde exclamation et étendant les bras, il retomba lourdement en arrière.

Au même instant le cavalier Vespasiano, qui avait senti que don Jose était exténué, jugea le moment venu de profiter de sa haute taille, et sur un coup de riposte, dominant de son épée celle du jeune duc, il lui traversa la gorge de part en part.

Ces deux coups terribles avaient été portés en même temps : comme Luca Dolci avançait la main pour retirer son épée qui tremblait dans la poitrine de Michel Gritti, un cri déchirant, sorti des cyprès, lui glaça l'âme et l'arrêta subitement. Il se retourna, et vit se précipiter, hors du noir feuillage, deux femmes vêtues de

blanc qui vinrent tomber aux côtés de Michel Gritti. — Vespasiano accourait alors, sa lame saignante à la main : Luca aperçut don Jose étendu sans mouvement; il s'élança, et se jeta à genoux près de son ami. — Il lui souleva la tête de la main gauche, et l'appela d'une voix haletante. — Au son de cette voix, les traits de don Jose se contractèrent avec une expression de souffrance infinie : il ouvrit ses yeux tout grands et les fixa péniblement sur Dolci, en le repoussant de sa main déjà froide : épuisé par cet effort suprême il soupira profondément, et Luca sentit que la tête qu'il soutenait était morte. — Comme il écartait la chemise du pauvre Jose pour s'assurer que son cœur avait bien vraiment cessé de battre à jamais, il vit que le duc portait suspendu au cou une sorte de chapelet dont chaque grain avait une petite pointe d'acier. Luca lui ôta ce chapelet; puis il se releva, s'appuya contre un arbre, et, tout en étanchant avec son mouchoir le sang qui coulait de sa légère blessure, il regarda la scène qui se passait près de lui.

La Dolfina, si on veut bien se le rappeler, avait entendu la veille au soir, comme tous les autres convives de Luca Dolci, ce qui avait été réglé entre don Jose et Vespasiano — les conditions, le lieu et l'heure du combat. — Cette rieuse fille de la famille de Madeleine, qui n'avait jamais trompé personne, s'était

émue d'une douloureuse surprise, en voyant qu'elle venait de prendre part, bien qu'involontairement, à une honteuse trahison. — Durant la nuit elle fut violemment tourmentée de l'idée que Michel Gritti pouvait la croire complice de cette conspiration tramée contre son bonheur. Il y a certains fils par lesquels ces créatures folles et sincères se rattachent à la vie, dans les moments de morne dégoût qui succèdent parfois à leurs étourdissements. Michel Gritti était pour la Dolfina cette pensée consolante : elle savait que Gritti était un homme excellent ; elle savait qu'il avait dit d'elle qu'elle ne péchait que par bonté, que ses fautes n'étaient que des aumônes et qu'il se battrait volontiers pour elle : elle était plus fière de cette parole que de sa beauté, et elle pleura comme une désespérée en songeant qu'il ne tomberait plus désormais sur elle de cette bouche loyale que des mots de mépris. — Par une brusque résolution, elle se leva avant que le jour ne parût, et courut au palais Contarini. S'étant fait introduire près de Giulia, elle conta naïvement à sa petite rivale tout ce qu'elle avait sur le cœur. Giulia, bien qu'embarrassée de cette bizarre confidence, lui promit avec bonté de la justifier auprès de son époux. Puis, l'ayant fait asseoir à côté de son lit, elle l'interrogea sur ce qui s'était passé entre les cavaliers, après son départ. Dès qu'elle eut appris la rencontre qui

devait avoir lieu au lever du soleil, elle s'habilla à la hâte. La Dolfina lui aidait avec tout l'empressement d'une suivante :

— Ah ! chère dame, lui disait-elle, ah ! chère petite dame ! que vous êtes bonne ! Dieu vous a faits l'un pour l'autre ! Je vous aimerai bien de loin, moi, ! allez !... Mais vous me promettez qu'il me pardonnera ?... Si vous voulez me faire une grande grâce, entrez quelquefois dans mon jardin avec lui, en passant, et cueillez un gros bouquet de mes fleurs. Pauvre petite ! elle tremble !... Ce n'est pas une heure pour sortir, non plus !... Qu'elle est mignonne, mon Dieu !... Mais, ma chère âme, soyez bien tranquille, il ne lui arrivera aucun mal.

Enfin, elles se mirent en marche toutes deux : la Dolfina se rappelait l'indication que Vespasiano avait donnée à don Jose. Après avoir reconnu la maison, elles entrèrent dans le jardin par les bords du canal, et c'était au moment même de leur arrivée que don Jose entendant du bruit, s'était enfoncé dans le massif avec le cavalier. En apercevant Giulia, don Jose avait dit en souriant ironiquement :

— Nous sommes trop galants, ser Luca et moi, pour ne pas cèder la place à ces dames, et puisqu'on fait intervenir ce dénoûment de comédie, nous nous retirons.

Alors Giulia, saisissant avec force la main du duc, lui avait dit :

— Croyez-moi, Monsieur, je ne viens point déshonorer l'homme que j'aime. Allez ! Messieurs ! allez ! une plus longue absence éveillerait l'attention de vos amis. Ne vous souvenez pas que nous sommes là.

Là-dessus les deux cavaliers s'étaient retirés, émus tout deux, comme l'avait prouvé l'altération subite de leurs traits, par cette courte entrevue.

Au moment où le combat commença, les deux jeunes femmes, si différentes de rang et de condition, avaient enlacé leurs mains comme deux sœurs, rapprochées jusqu'à cette familiarité par l'émotion d'un danger commun. A travers une éclaircie des branches, elles avaient pu suivre toutes les anxiétés de la lutte. Toutes deux, le corps penché, le cou tendu, les lèvres entr'ouvertes, pâles et ravissantes de terreur — semblaient, dans leur opiniâtreté à ne rien perdre d'un effrayant spectacle, deux victimes antiques et fatales d'une curiosité sacrilége.

Quand Michel Gritti tomba, leurs deux voix se confondirent dans ce cri aigu — dont l'âme de Luca fut troublée si avant : car ce cri que l'angoisse ou la terreur arrachent de la poitrine d'une femme, est sans doute le son le plus lugubre qu'il soit donné à une oreille humaine d'entendre. Il est certain que le fris-

sonnement qu'on éprouve en se figurant l'horreur du chaos, redouble tout à coup si l'on vient à imaginer, par intervalles, au milieu des vides espaces remplis par de visibles ténèbres — des cris de femmes effrayées qui passent.

Après que don Jose fut mort, Luca, se retournant, vit Giulia et Vespasiano courbés sur le corps de Michel Gritti ; la Dolfina, à genoux, comme eux, se tenait un peu en arrière, la tête renversée dans ses mains et ses longs cheveux pendant jusqu'à terre. — Giulia essaya de parler à Gritti ; mais ses lèvres tremblaient si fort qu'elles ne purent articuler un son distinct : puis, elle avança la main vers l'épée qui demeurait fixée dans la poitrine de Michel ; mais sa main frissonnante ne put rien saisir. Alors elle leva un regard suppliant vers le cavalier Vespasiano, en lui montrant l'épée : Vespasiano fit tristement de la tête un signe négatif, et se penchant jusqu'à l'oreille de Gritti :

— Michel, dit-il, noble Michel ! serrez-moi la main, je vous prie, si vous m'entendez ?

Une légère pression répondit à l'appel du cavalier, qui mit aussitôt la petite main délicate de Giulia dans celle de Gritti. — Gritti ouvrit les yeux : il aperçut Giulia et une larme glissa subitement de sa paupière : en même temps il vit la Dolfina qui se tenait toute honteuse à quelques pas de lui ; soulevant avec effort

son autre main, il lui fit signe d'approcher ; la Dolfina se jeta sur cette main, éclatant en bruyants sanglots et répétant d'une voix brisée :

— Oh ! Monseigneur !... oh ! Monseigneur !...

Giulia, pendant ce temps-là, essuyait avec son mouchoir l'écume rougeâtre qui apparaissait sur les lèvres de Michel.

Tout à coup les traits du malheureux jeune homme s'altérèrent sous l'impression de quelque poignante souffrance ; alors il dit d'une voix faible et avec une sorte de hâte, comme s'il sentait que le temps allait lui manquer.

— Chère fille ! chère fille ! adieu !... adieu, mes bons amis... Je ne croyais pas vous quitter si vite... pauvre Giulia ! chère enfant !... mais j'ai voulu ménager ce jeune homme, et je vois bien...

Un flot de sang qui lui remplit la bouche empêcha Gritti d'achever : le sentiment d'une atroce douleur se peignit de nouveau sur son visage ; il leva sur Vespasiano un regard plein d'angoisses, que celui-ci comprit : car, saisissant par la poignée l'épée qui traversait le sein de Michel il l'arracha brusquement, et aussitôt la face de Gritti se couvrit de cette teinte funèbre qu'une main invisible étend comme un voile sur les traits de ceux qui viennent de passer dans un autre monde. — Ce symptôme de mort a en soi un

caractère auquel un enfant même ne se trompe point : Giulia vit que tout était fini ; — elle porta autour d'elle ses yeux égarés, et rencontrant ceux de la Dolfina, elle se leva par un geste violent, courut se jeter dans les bras de la bonne pécheresse qui l'étreignit convulsivement, et continua de pleurer sur sa tête.

Vespasiano, cependant, ayant étendu sur le corps de Michel son propre manteau, avait arpenté coup sur coup et à grands pas toute la longueur de son enclos. Quand il eut pris suffisamment à son gré le dessus de son émotion, il se rapprocha des deux jeunes femmes :

— Madame, dit-il à la Dolfina, ce serait me faire une grande charité que d'emmener la signora Giulia. Vos pleurs achèvent de me troubler l'âme dans un moment où j'ai besoin plus que jamais d'être homme.

— Je l'emmène, Monsieur, je l'emmène, répondit la Dolfina, cherchant à entraîner Giulia. Mais Giulia fit un mouvement de résistance, en montrant de la main le cadavre de son amant.

— Oui, oui, signora — reprit Vespasiano — je vous comprends ; mais soyez tranquille sur ce point. Le jardin est à moi, vous savez. — Et le cavalier aida la Dolfina à transporter Giulia jusqu'à la barque qui les avait amenées.

Quand cela fut fait, Vespasiano revint avec précipi-

tation dans l'enclos; il ramassa l'épée qu'il venait de tirer de la poitrine de Gritti, et la présentant à Luca Dolci qui était toujours resté immobile à la même place :

— Maintenant, messer, lui dit-il, reprenez ceci — et à nous deux !

— Monsieur, répondit Luca, il ne s'agit plus de cela, s'il vous plaît.

— Miséricorde céleste ! s'écria Vespasiano, laissant éclater à ce coup toute la folle colère qu'il amassait depuis une heure — il ne s'agit plus de cela? Non? Il ne s'agit plus de cela? Et de quoi s'agit-il donc, méchant traître que tu es? Est-ce de rire, félon ! Allons ! mort-diable ! allons — gardez-vous un peu — ou, sur ce pauvre cadavre, je vous jure que je vais vous assassiner.

— En voilà un, dit Luca avec une solennité douloureuse, en montrant le corps de don Jose — en voilà un que j'aimais bien aussi : ma vie est finie avec lui. Pauvre Jose ! — Ce disant, Luca passa sa main sur ses yeux. — Et son dernier regard, son dernier geste m'a repoussé, ajouta-t-il. — Je n'avais qu'un ami — je n'en pouvais avoir qu'un d'ailleurs, n'ayant été connu que de Jose — et en mourant, cet ami unique m'a renié : il a repoussé ma main; il a voulu mourir seul — comme je vais vivre seul...

Luca, en parlant, avait laissé tomber sa tête sur son sein, avec un accablement profond.

— Allons! allons! reprit Vespasiano, que la colère rendait cruel, il ne sera pas mort seul, et vous ne vivrez pas seul, mon gentilhomme, tranquillisez-vous sur ce point. Je vous prie encore une fois de vous mettre en garde, messer, ou je vais d'abord vous balafrer.

Mais Luca, enseveli dans ses pensées, ne parut même pas l'avoir entendu.

— Me suis-je trompé, dit-il, Monsieur, ou ser Michel a-t-il vraiment dit qu'il avait voulu me ménager?

— Comme un cœur trois fois trop généreux qu'il était! En garde, vous dis-je!

— Il fallait donc qu'il connût, en effet, mon histoire... et puis-je vous demander s'il vous l'a contée?

— Vous ne pouvez rien me demander du tout, mille diables!

— Cavalier, vous avez, pour venger votre ami, quelque chose de mieux à faire que de me tuer. Écoutez-moi seulement un instant. — Eh! pardieu, Monsieur, ajouta Luca, en voyant que Vespasiano résistait à sa demande, je n'en serai pas moins votre homme après, si vous n'êtes pas de mon avis.

Vespasiano, murmurant encore sourdement comme un orage qui s'éloigne, suivit Luca jusqu'à un banc

de pierre adossé à la maison. Tous deux s'y assirent. Durant près d'une heure, Vespasiano écouta Dolci qu lui parlait avec une chaleur extraordinaire. Plusieurs fois, dans le courant de l'entretien, le cavalier laissa échapper des exclamations courroucées. Quand Luca eût tout dit, Vespasiano, se levant, piqua à plusieurs reprises son épée en terre pour la rendre nette, après quoi il la remit au fourreau.

— Que Votre Grâce m'attende un peu là, dit-il, et il entra dans la maison d'où Luca le vit sortir un moment après traînant divers instruments de jardinage oubliés sans doute par l'ancien propriétaire. — Vespasiano prit une bêche, en donna une à Dolci, et ils commencèrent chacun de son côté à creuser une fosse au milieu de l'enclos. — Au bout de quelques minutes, Vespasiano interrompit son travail, et, s'approchant de Luca : Vous perdez beaucoup de sang de cette épaule, messer, lui dit-il; avec votre permission je vais resserrer le bandage que vous y avez mis; mais auparavant laissez-moi appliquer sur la plaie quelques feuilles de cette plante dont j'ai eu personnellement l'occasion d'apprécier la vertu. — Et ayant cueilli deux ou trois feuilles de la plante qu'il venait de montrer, le cavalier pansa avec un soin paternel la blessure de Luca. — Il reprit ensuite sa bêche et continua sa tâche. — Au bout d'une heure, les deux fosses, suffisamment

profondes, étaient creusées : Vespasiano enleva le manteau qu'il avait jeté sur la face de Gritti; il contempla quelque temps avec une grave tristesse ce visage ami, et, prenant la main glacée de Michel, il l'étreignit une dernière fois. Puis, avec une sorte de précipitation, il enveloppa le corps du manteau, le porta jusqu'à la fosse qu'il avait creusée et rejeta la terre par-dessus. Mais au moment où tout vestige de cette dépouille chère disparut à ses yeux, les forces du cavalier le trahirent; sa bêche lui échappa des mains; il s'affaissa, plutôt accroupi qu'agenouillé, sur le bord de la fosse et de grosses larmes tombèrent une à une sur ses mains brunes et velues.

Pendant ce temps, Luca Dolci avait rendu à Don Jose le même devoir; quand il ensevelit ce corps jeune et plein de beauté qui n'avait vécu que pour l'aimer, les yeux de Luca demeurèrent secs; un léger tremblement des mains trahissait seul son agitation intérieure.—Mais, lorsque, ayant achevé de combler la fosse, il vit le cavalier Vespasiano abattu sur lui-même, dans la posture d'un enfant qui subit une pénitence humiliante, il ne résista pas au spectacle de cette déchirante faiblesse d'un homme endurci à toutes douleurs. Il sentit son cœur comprimé par un remords étouffant, et sa vue se troubla sous un brouillard humide. Ramassant brusquement la bêche échap-

pée des mains du cavalier, il acheva lui-même de couvrir de terre le corps du noble Gritti.

— Merci, Monsieur, merci, dit Vespasiano en secouant la tête.

— Ce soir — à neuf heures, cavalier, n'est-ce pas? demanda Dolci, se rhabillant avec un peu de gêne à cause de sa blessure.

— A neuf heures, Monsieur. Je vous salue.

Sur ces mots, Luca Dolci sortit du jardin, puis de la maison.

Vespasiano, demeuré seul, se coucha à demi sur la tombe de Michel, l'embrassa de ses deux mains avec fureur, et se prit à sangloter d'une telle violence que sa poitrine semblait s'ouvrir à chaque coup.

XI

LA NUIT DES NOCES

Luca Dolci, en quittant ce lieu de malheur, regagna son palais, le manteau sur le nez, passant par les endroits les plus fréquentés, se laissant plutôt soupçonner que reconnaître, et intriguant tout le monde. Au bout d'une heure, toutes les belles oisives de Venise, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de femmes ayant langue dans cette ville bénie, savaient et contaient chacune à

sa manière la rencontre des deux illustres jeunes gens. De la sorte, selon le souhait de Luca, la marquise eut dans la matinée même vingt histoires de duel pour une. Parmi les dames avec lesquelles la signora Giustiniani entretenait un commerce de politesse, les unes lui donnaient pour amant Michel Gritti, les autres Luca Dolci; et comme il pouvait encore être douteux, tant les versions qu'on faisait du duel étaient variées, lequel des deux y avait succombé, aucune de ces dames n'aurait voulu priver la marquise de l'émotion qui devait se trouver naturellement pour elle dans cette alternative.

Luca, près de toucher à son but, redoublait de précautions; il n'avait garde à ce moment suprême de rien abandonner au hasard. Quand il jugea que la marquise devait être en proie à de suffisantes angoisses, il lui manda par un billet qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui à Venise, et qu'il comptait en partir sur l'heure. — Je crains bien, ajoutait-il, je crains que vous n'ayez détruit en moi plus de choses que vous n'en avez édifié. C'est pourquoi je vous dis adieu. J'avais d'abord eu l'idée de vous épouser ce soir dans la chapelle de votre palais — et de ne partir que demain; mais vous jugerez sans doute comme moi que je fais mieux de vous dire adieu.

A ce billet, qui ne lui apprenait rien, sinon que

Luca vivait, madame Onesta répondit ce peu de mots :

— A ce soir, mon terrible seigneur, à ce soir.

Quand le soir fut venu, la marquise eut encore un moment d'inquiétude. Un prêtre, qu'elle avait fait appeler, attendait depuis plus d'une heure dans la chapelle : la marquise, merveilleusement vêtue de demi-deuil, était assise sous son dais dans l'oratoire. Quatre femmes de son service, habillées de fête, étonnées et respectueuses, attendaient debout autour d'elle.

A huit heures Luca Dolci arriva enfin, précédé de toute sa maison en magnifique livrée. Il entra dans l'oratoire, souriant et parfumé, leste et hardi, respirant dans toute sa tenue la fraîche jeunesse et l'ardent désir. Il portait, serrant la taille, un pourpoint de satin blanc broché d'or et par-dessus un manteau de velours bleu brodé de grosses perles. Autour de sa toque, du même velours que le manteau, s'enroulait un riche bourdalou d'or qui y retenait un flocon de plumes blanches. Il baisa la main de la marquise qui s'était levée, et la conduisit cérémonieusement jusqu'à la chapelle. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en présence des gens de leur service. Puis Luca reconduisit sa femme jusqu'à la porte de sa chambre, et, sur la demande que lui en fit Onesta en souriant, il se retira dans une pièce voisine, la laissant entre les mains des suivantes.

Il fit venir alors un de ses domestiques à qui il montrait une confiance particulière, et lui donna des ordres à voix basse. Le domestique sortit. — Luca, ouvrant son pourpoint, en tira le chapelet à pointes d'acier qu'il avait trouvé le matin sur le corps de don Jose : il le baisa à plusieurs reprises avec une sorte de frénésie et le remit vivement dans son sein à un bruit de pas qui s'approchaient. — Une des femmes venait l'avertir que la marquise était disposée à recevoir sa seigneurie. Luca suivit cette femme et fut introduit dans la chambre nuptiale.

Elle était tendue en velours cramoisi : deux lampes d'albâtre, dans lesquelles brûlait une huile aromatique, répandaient sur les lourdes tentures le demi-jour mystique des chapelles, en chargeant l'air d'une moiteur voluptueuse. Au fond de ce sanctuaire, le coude appuyé sur une console placée entre les deux fenêtres, se tenait la marquise, chiffonnant sa cordelière de fil d'or : elle avait revêtu une robe de chambre en velours noir, dont les manches, coupées et tombantes à partir des épaules, laissaient à nu ses bras éblouissants qui étaient couronnés d'un cercle d'or au poignet. Une fine chemisette, à bords de dentelle retombants, couvrait de petits plis diaphanes sa poitrine et son cou ; elle avait les pieds nus dans ses mules de velours. — La clarté particulière qui régnait dans la

chambre prêtait une énergie plus saisissante à la beauté de la jeune femme : son teint ressortait plus mat sous sa chevelure assombrie, en même temps que ses yeux brillaient d'un éclat plus profond entre ses cils bleuâtres qui semblaient peints comme ceux des femmes d'Orient.

Luca se prosterna aux pieds d'Onesta.

— Il me semble, dit-il, que je suis en bonne fortune chez une reine — ou chez une sainte, ajouta-t-il avec son mauvais sourire de débauché.

— Eh bien ! n'était-ce pas un de vos rêves, dit la marquise le relevant — et le tenant à distance par les deux mains comme pour le mieux regarder. N'ai-je pas entendu parler d'un méchant enfant qui s'en allait par les chapelles chantant aux saints des litanies tout à fait profanes? Puis l'attirant violemment sur son sein et rejetant la tête en arrière, elle reprit : Sainte ou non, voici une pauvre femme qui vous aime, mon jeune cavalier, entendez-vous?

Luca poussa un léger cri de douleur : Onesta lâcha ses deux mains et se recula comme offensée.

— Pardon, ma chère âme, dit Luca : il faut vous avouer que j'ai reçu tantôt une égratignure à l'épaule et que j'en suis encore un peu endolori.

— C'est à moi, en ce cas, de vous demander pardon, mon beau page, reprit la marquise appuyant sa

main caressante sur l'épaule blessée; mais comment cela s'est-il passé? Vous me le conterez, n'est-ce pas?

— Curieuse ! dit Luca, je vous le conterai. Oh ! l'amoureuse chambre, belle cousine ! laissez-moi la regarder en détail, voulez-vous? Les savants ne comptent que sept merveilles du monde : il y en a une huitième pour tout amoureux, c'est la chambre de la femme qu'il aime. Avant d'y être entré comme on tend curieusement la tête vers ce paradis, et quand il nous est donné enfin de le voir face à face, il n'y a pas de coin qui n'attire les lèvres.... Le tapis où elle pose chaque matin son pied nu, les murs saturés de ses parfums favoris, et tout ce monde charmant de petits riens épars sur les meubles, de ces riens, Madame, dont vous faites des trésors qu'on vous demande à genoux...

Tout en parlant sur ce ton précieux, Luca parcourait la chambre à pas lents, s'arrêtant devant chaque meuble, s'extasiant devant chaque objet qui tombait sous sa main. La marquise, assise sur un divan, le suivait de l'œil, la tête appuyée en arrière contre les tentures de la muraille, laissant pendre ses bras à ses côtés.

— Ah ! bon Dieu ! s'écria tout à coup Luca Dolci, soulevant une tapisserie qui flottait dans un angle de la chambre, qu'est-ce que je vois là? N'est-ce pas une porte secrète? Ah! mesdames les femmes, si vertueuses

que vous soyez, vous pratiquez toutes plus ou moins la prudence de ce brave qui se faisait mettre une cuirasse par derrière pour le cas où, Dieu l'abandonnant, il deviendrait poltron.

— Ah seigneur ! quel homme ! dit Onesta en riant : cette porte est celle d'un cabinet qui servait d'habitation à mon singe Annibal qui est mort.

— Tant mieux, reprit Luca. Ainsi périsse tout ce qui vous plaît, marquise. Mais voici une autre porte.... Que de portes !

— Mon cher inquisiteur, c'est celle par où vous venez d'entrer.

— J'en baise le seuil alors, dit Luca, et il déposa un baiser sur le pan de la portière. Par ma foi ! reprit-il l'instant d'après, encore une porte ! Ah ! cousine, ah ! cruelle, la nierez-vous, celle-là ? Quelle porte ! quel air traître et sournois cela vous a !

— Que tous les saints me protégent ! s'écria Onesta riant plus fort ; quel compteur de portes ai-je épousé là ? Monsieur, cette porte est celle de l'appartement de mes femmes.

— De vos femmes ? Ah ! vos femmes sont là ! dit Luca avec un air d'inquiétude que la marquise interpréta d'une façon que nous n'essaierons pas de déterminer ; mais elle rougit en répondant :

— Non, non, pas cette nuit, cette nuit elles n'y sont pas.

Luca prit une rose dans un vase de Chine, l'effeuilla avec ses lèvres et en jeta tendrement les débris à sa cousine.

— Merci, belle, dit-il. Mais par ma vertu, Madame, quel est ce bijou-ci, ajouta le jeune homme, qui, en poursuivant sa galante investigation, avait aperçu une paire de pistolets placée sur la console.

— Ce bijou est destiné à me venger de ceux qui me trahissent, mon cher seigneur !

— Vous n'en aurez plus besoin désormais, mon amour, dit Luca ; et, avant que la marquise eût pu prévoir son dessein, il s'approcha d'une fenêtre entr'ouverte et lança les pistolets dans le canal.

Onesta, se dressant à demi, attacha sur Dolci un regard mécontent.

— Tenez, cousine, reprit-il, quand vous voudrez me tuer vous n'aurez qu'à me regarder comme vous le faites ; vous n'avez pas besoin d'autres armes, croyez-moi. Et, prenant un coussin sur le divan, il le posa aux pieds de la marquise et s'y assit avec humilité. Onesta, rassurée par la fervente admiration qu'elle lisait dans les yeux de Luca, laissa son bras nu s'ensevelir sous les boucles de cheveux que la tête renversée du jeune homme épandait sur le divan.

— Savez-vous que vous avez l'air mauvais au fond, reprit-elle.

Comme elle parlait, l'horloge de Sainte-Marie-Formose sonna.

— Veuillez me dire, cousine, demanda Luca en riant, quelle est cette heure qui sonne, et je vous répondrai ensuite.

— Cette heure, c'est neuf heures ; mais vous êtes tout à fait insolent de me le demander.

— Hélas ! j'ai vu si mauvaise compagnie ; songez que je n'ai pas connu une honnête femme ; je crois qu'il n'y en a plus ; c'est assez heureux.

— Mais je m'en vais vous mettre à la porte, moi, dit la marquise.

— Quoi ! reprit Luca en jouant avec la cordelière d'Onesta, n'est-il pas très-heureux qu'il y ait peu d'honnêtes femmes et peu de diamants au monde ? Mettez que toutes les richesses de la terre soient en diamants et que toutes les femmes soient honnêtes, je vous demande un peu avec quoi on fera commerce ?...

— Quel phébus, beau cousin !

— Ah ! à propos, j'ai l'air mauvais, disiez-vous ? A qui la faute, mon âme ? poursuivit Luca avec une tendresse dans laquelle Onesta commençait à distinguer une nuance d'ironie. Le temps est venu, cousine, de

vous avouer que j'avais résolu de vous convertir. Mon Dieu, oui ! j'en ris moi-même, j'avais cru pouvoir traverser en victorieux les vices du monde, sans qu'aucun de ces serpents me mordît au cœur. Je croyais que les lèvres infâmes ne laissaient pas d'empreinte ; que la débauche était une ivresse et non un poison. Je croyais que la bouche pouvait blasphémer et l'âme rester sainte, et que le front pouvait désapprendre à rougir sans que la conscience désapprît le remords. Eh bien ! cousine, aussi vrai que votre beauté est unique sous le ciel, j'étais un idiot. J'ai l'air mauvais, mais je le suis plus encore, je le suis incurablement. C'est une grande misère, Madame, que la forme survive au fond ; que notre corps et notre visage, choses vaines, soient inaltérables, quand tout change et se déforme au dedans. L'air mauvais ! que dites-vous donc ! Quand je me regarde, je me vois les mêmes yeux et les mêmes traits ; ma mère me reconnaîtrait ; mais quand je regarde en moi, Madame, je vois vide la place du cœur ; je me vois une âme étrangère que Dieu ne reconnaîtra pas. Cousine, ma belle cousine, à qui la faute ?

— A quoi tendent ces galanteries en ce moment, messer Luca ?

— A ceci, dit Luca s'asseyant sur le divan et prenant avec force la main de la marquise, à ceci, qu'il

faut se garder, si l'on veut demeurer honnête homme, de connaître et d'aimer certaines femmes.

— De qui parlez-vous, Luca?

— Je parle de ces femmes à l'esprit orgueilleux qui savent commander à leurs passions, qui n'ont pas de faiblesses et qui ne pardonnent pas celles des autres. Je parle de ces femmes qui n'ont aucun des défauts de leur sexe, qui contemplent d'en haut les égarements des unes avec dédain, les misères des autres en souriant. Je parle de celles qui se disent : je posséderai et ne serai jamais possédée, qui le disent et qui ont l'héroïsme de ne point se manquer de parole; car elles songent à demain, ces sages personnes! Aux sottes les lendemains qui trahissent, et les larmes, et les repentirs amers! aux niaises qui ne prévoient rien, les défaites et l'abandon! pour elles, elles prévoient tout, ces amazones! Pourtant vous n'aviez pas prévu ce qui se passe, cousine! Ah! ah!

— Tout cela signifie, sans doute, interrompit la marquise, inquiète mais toujours hautaine, que vous avez pris goût aux créatures et qu'une honnête femme n'a plus rien pour vous de piquant.

— Une honnête femme! vous l'avez dit, reprit Luca dont la voix s'élevait peu à peu plus railleuse et plus vibrante, vous êtes une honnête femme! En effet vous n'avez pas d'amant.... Il y a la pauvre Giulia Contarini

qui avait un amant, elle; il y a la Dolfina qui en a cent : aussi ce ne sont pas d'honnêtes femmes.... Mais ce sont des femmes entendez-vous, des femmes, et vous, vous n'en êtes pas une !

— Êtes-vous fou? Luca, dit la marquise interdite.

— Vous êtes, reprit-il avec une violence sauvage, la plus damnable espèce qui soit! le démon de la vanité vous a pétri le cœur de ses mains, et il y a sans doute mêlé quelque curiosité vicieuse que je n'ose dire! Sans avoir aimé, vous êtes blasée comme moi-même. Toutes les femmes de votre sorte ont l'âme libertine. Oh! quand Dieu enveloppe cet être infernal dans un corps céleste comme le vôtre, Madame, il vaudrait mieux pourrir toute sa vie dans le plus atroce cachot de notre inquisition d'État, que de s'être trouvé une fois sur son passage.... Allons! cousine, allons! n'appelez pas, j'ai encore quelque chose à vous dire. En deux mots, vous êtes une coquette, une coquette sans vergogne, de ces femmes qui n'aiment pas à avoir d'amants, mais qui aiment à enlever ceux des autres. Vous n'avez pas de cœur et vous ne m'aimez pas, car vous m'avez envoyé hier à une mort presque certaine pour l'intérêt de votre vanité. Aujourd'hui vous m'avez épousé, je ne sais pourquoi, pour qu'une autre ne m'épousât point ou pour garder la fortune de votre oncle. Quant à moi, Onesta, je vous aime; votre

beauté me possède tout entier. Tâchez de me bien comprendre : Je puis être votre amant cette nuit, et si j'y renonçais, Dieu m'est témoin que je ferais le sacrifice le plus grand qu'il soit donné à un homme faible comme moi de faire. Eh bien ! j'ai commis hier soir et ce matin deux crimes qui me pèsent tellement, Onesta, que je vais les expier par ce sacrifice. Maintenant, dites une prière et recommandez votre âme à Dieu, si vous croyez à votre âme et à Dieu, car vous allez mourir !

Luca Dolci acheva sa phrase par un geste de décision terrible. La marquise, dégageant violemment sa main, s'élança au milieu de la chambre :

— Si c'est là une plaisanterie de libertin, dit-elle, vous ferez bien de ne pas la prolonger, messer.

Luca s'était levé ; il arracha les agrafes de son pourpoint, et tira de sa poitrine le chapelet à pointes d'acier : Voici, reprit-il, une relique que j'ai recueillie sur le cadavre de don Jose. Pauvre cœur déshonoré et mort pour moi ! Sur cette relique, je vous jure que dans dix minutes vous serez morte.

— Quel lâche misérable êtes-vous, si vous avez même la pensée de ce crime ? dit la marquise.

— Tel que vous m'avez fait, répondit Dolci en pétrissant avec fureur le chapelet dans sa main ; tel que vous m'avez fait, je n'ai plus de courage que pour le

crime ! et, puisqu'il s'en rencontre un utile, je m'en vais le commettre ! Vous ne damnerez plus personne. Il faudrait que toutes les femmes qui vous ressemblent fussent les premières victimes des lâches qu'elles font. — Cette fois, du moins, justice sera faite !

— Dieu du ciel ! s'écria Onesta ; c'est un noble, un Dolci qui parle d'assassiner une femme !

— C'est un Dolci, oui, cousine ! Ceux de mon nom ont coutume de mourir de la main d'une femme, et moi j'en vais tuer une ! voilà toute la différence, dit Luca en riant, et il dégaîna son stylet à lame longue et effilée.

— Ah ! c'est ainsi, reprit la marquise en reculant. Vous croyez que je vais m'agenouiller et vous tendre ma poitrine ! A moi ! quelqu'un ! à moi !...

— Vos femmes sont éloignées, vous me l'avez dit. Vous ferez mieux de prier.

— Approchez, Luca ! essayez de m'approcher ! vous verrez si j'ai peur. Vous avez songé à tout, n'est-ce pas ? Mais avez-vous songé que je me défendrais, et que vous êtes blessé... Approchez, et je vous tords le bras !

— Croyez-moi, dit Luca avec calme, vous êtes bien irrévocablement perdue ! Supposez que vous êtes au terme d'une maladie mortelle et résignez-vous. Mettez-vous à genoux là !

— Tenez, messer, finissons-en, dit la marquise. Vous êtes fou ! je me moque de votre stylet. Sortez de chez moi ; si je voulais, vous l'auriez déjà dans le cœur, votre stylet !

— C'est ce que j'avais prévu, dit Luca en frappant du pied.

Aussitôt la tapisserie, qui recouvrait une des portes, se souleva et le cavalier Vespasiano entra, muet, pâle et le visage empreint de cette expressive beauté que les circonstances solennelles de la vie prêtent aux traits les plus vulgaires.

A l'aspect de cette sévère figure, impassible comme celle de quelque juge surhumain, la marquise joignit les mains et tomba à genoux tout éperdue :

— Monsieur ! s'écria-t-elle, je ne vous connais pas ! que vous ai-je fait... ? que me voulez-vous ?

— C'est l'ami de ser Michel. Faites votre prière, dit Luca d'une voix brève.

— Je ne prierai point ! non ! Vous me tuerez sans que j'aie prié : c'est un crime de plus dont vous vous chargerez !

— Je m'en charge, dit le jeune homme, faisant un pas vers elle, le stylet levé.

— Oh ! Monsieur, cria la malheureuse femme, em-

brassant les genoux de Vespasiano, Monsieur, défendez-moi !... Ayez pitié... Je n'ai rien fait pour mourir, je vous jure.....

La sueur ruisselait du front du cavalier, mais il ne bougea pas.

Onesta, se retournant alors violemment et se traînant aux pieds de son jeune époux, leva sur lui ses beaux yeux pleins de larmes :

— Luca ! dit-elle, tue-moi ! je t'aimais ! tue-moi si tu veux, mais je t'aimais bien véritablement ! Oh ! Luca !... mon amant... mon époux !.....

A ces mots, Luca eut comme un de ces éblouissements auxquels il était sujet, et porta une main à son front.

La marquise se releva brusquement, s'élança avec désespoir vers la porte et cria de toutes ses forces : Au secours ! au secours !

Mais aussitôt elle sentit la large main de Vespasiano s'appuyer sur sa tête, et, accablée sous cette force invincible, elle retomba sur ses genoux.

—Repentez-vous, Onesta, repentez-vous ; c'est fini ! dit Luca qui était derrière elle, en allongeant son bras armé par-dessus sa tête ; et au même instant la lame du stylet, descendant comme un sillon de la foudre, vint s'enfoncer profondément entre l'épaule et le sein

de la jeune femme : elle tomba roide morte sans pousser un cri.

— Cavalier ! dit Luca Dolci à Vespasiano, appuyez-vous sur mon bras, sur mon bras gauche, car vous paraissez mal à l'aise. Venez !... sortons d'ici.

FIN.

TABLE

CORBEIL, TYPOGR. ET STÉR. DE CRÉTÉ.

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

Format grand in-18

Scènes et Proverbes.	1 vol.
Scènes et Comédies.	1 —
Bellah.	1 —
La Petite Comtesse.	1 —
Le Roman d'un jeune Homme pauvre.	1 —

Le Pour et le Contre, comédie en un acte, en prose.

La Crise, comédie en quatre actes, en prose.

Péril en la Demeure, comédie en deux actes, en prose.

Le Village, comédie en un acte, en prose.

L Fée, comédie en un acte, en prose.

Dalila, drame en six parties, en prose.

Le Roman d'un jeune Homme pauvre, comédie en cinq actes, et sept tableaux.

Paris. — Typ. Pillet fils aîné, r. des Grands-Augustins, 5.

LE ROMAN

D'UN

JEUNE HOMME PAUVRE

PAR

OCTAVE FEUILLET

TREIZIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1859

LE ROMAN

D'UN

JEUNE HOMME PAUVRE

Sursùm corda!

Paris, 20 avril 185..

Voici la seconde soirée que je passe dans cette misérable chambre à regarder d'un œil morne mon foyer vide, écoutant stupidement les murmures et les roulements monotones de la rue, et me sentant, au milieu de cette grande ville, plus seul, plus abandonné et plus voisin du désespoir que le naufragé qui grelotte en plein Océan sur sa planche brisée.— C'est

assez de lâcheté! Je veux regarder mon destin en face pour lui ôter son air de spectre : je veux aussi ouvrir mon cœur, où le chagrin déborde, au seul confident dont la pitié ne puisse m'offenser, à ce pâle et dernier ami qui me regarde dans ma glace. — Je veux donc écrire mes pensées et ma vie, non pas avec une exactitude quotidienne et puérile, mais sans omission sérieuse, et surtout sans mensonge. J'aimerai ce journal : il sera comme un écho fraternel qui trompera ma solitude; il me sera en même temps comme une seconde conscience, m'avertissant de ne laisser passer dans ma vie aucun trait que ma propre main ne puisse écrire avec fermeté.

Je cherche maintenant dans le passé avec une triste avidité tous les faits, tous les incidents qui dès longtemps auraient dû m'éclairer, si le respect filial, l'habitude et l'indifférence d'un oisif heureux n'avaient fermé mes yeux à toute lumière. Cette mélancolie constante et profonde de ma mère m'est expliquée;

je m'explique encore son dégoût du monde, et ce costume simple et uniforme, objet tantôt des railleries, tantôt du courroux de mon père : — Vous avez l'air d'une servante, lui disait-il.

Je ne pouvais me dissimuler que notre vie de famille ne fût quelquefois troublée par des querelles d'un caractère plus sérieux; mais je n'en étais jamais directement témoin. Les accents irrités et impérieux de mon père, les murmures d'une voix qui paraissait supplier, des sanglots étouffés, c'était tout ce que j'en pouvais entendre. J'attribuais ces orages à des tentatives violentes et infructueuses pour ramener ma mère au goût de la vie élégante et bruyante qu'elle avait aimée autant qu'une honnête femme peut l'aimer, mais au milieu de laquelle elle ne suivait plus mon père qu'avec une répugnance chaque jour plus obstinée. A la suite de ces crises, il était rare que mon père ne courût pas acheter quelque beau bijou que ma mère trouvait sous sa serviette en se mettant à

table, et qu'elle ne portait jamais. Un jour, elle reçut de Paris, au milieu de l'hiver, une grande caisse pleine de fleurs précieuses : elle remercia mon père avec effusion ; mais, dès qu'il fut sorti de sa chambre, je la vis hausser légèrement les épaules et lever vers le ciel un regard d'incurable désespoir.

Pendant mon enfance et ma première jeunesse, j'avais eu pour mon père beaucoup de respect, mais assez peu d'affection. Dans le cours de cette période, en effet, je ne connaissais que le côté sombre de son caractère, le seul qui se révélât dans la vie intérieure, pour laquelle mon père n'était point fait. Plus tard, quand mon âge me permit de l'accompagner dans le monde, je fus surpris et ravi de découvrir en lui un homme que je n'avais pas même soupçonné. Il semblait qu'il se sentît, dans l'enceinte de notre vieux château de famille, sous le poids de quelque enchantement fatal : à peine hors des portes, je voyais son front s'éclaircir, sa poitrine se dilater ; il rajeunissait.

— Allons ! Maxime, criait-il, un temps de galop ! — Et nous dévorions gaiement l'espace. Il avait alors des cris de joie juvénile, des enthousiasmes, des fantaisies d'esprit, des effusions de sentiment qui charmaient mon jeune cœur, et dont j'aurais voulu seulement pouvoir rapporter quelque chose à ma pauvre mère, oubliée dans son coin. Je commençai alors à aimer mon père, et ma tendresse pour lui s'accrut même d'une véritable admiration quand je pus le voir, dans toutes les solennités de la vie mondaine, chasses, courses, bals, dîners, développer les qualités sympathiques de sa brillante nature. Écuyer admirable, causeur éblouissant, beau joueur, cœur intrépide, main ouverte, je le regardais comme un type achevé de grâce virile et de noblesse chevaleresque. Il s'appelait lui-même, en souriant avec une sorte d'amertume, le dernier gentilhomme.

Tel était mon père dans le monde; mais, aussitôt rentré au logis, nous n'avions plus sous les yeux, ma

mère et moi, qu'un vieillard inquiet, morose et violent.

Les emportements de mon père vis-à-vis d'une créature aussi douce, aussi délicate que l'était ma mère m'auraient assurément révolté, s'ils n'avaient été suivis de ces vifs retours de tendresse et de ces redoublements d'attentions dont j'ai parlé. Justifié à mes yeux par ces témoignages de repentir, mon père ne me paraissait plus qu'un homme naturellement bon et sensible, mais jeté quelquefois hors de lui-même par une résistance opiniâtre et systématique à tous ses goûts et à toutes ses prédilections. Je croyais ma mère atteinte d'une affection nerveuse, d'une sorte de maladie noire. Mon père me le donnait à entendre, bien qu'observant toujours sur ce sujet une réserve que je jugeais trop légitime.

Les sentiments de ma mère à l'égard de mon père me semblaient d'une nature indéfinissable. Les regards qu'elle attachait sur lui paraissaient s'enflam-

mer quelquefois d'une étrange expression de sévérité; mais ce n'était qu'un éclair, et l'instant d'après ses beaux yeux humides et son visage inaltéré ne lui témoignaient plus qu'un dévouement attendri et une soumission passionnée.

Ma mère avait été mariée à quinze ans, et je touchais à ma vingt-deuxième année quand ma sœur, ma pauvre Hélène, vint au monde. Peu de temps après sa naissance, mon père, sortant un matin, le front soucieux, de la chambre où ma mère languissait, me fit signe de le suivre dans le jardin. Après deux ou trois tours faits en silence : — Votre mère, Maxime, me dit-il, devient de plus en plus bizarre!

— Elle est si souffrante, mon père!

— Oui, sans doute; mais elle a une fantaisie bien singulière : elle désire que vous fassiez votre droit.

— Mon droit! Comment ma mère veut-elle qu'à mon âge, avec ma naissance et dans ma situation.

j'aille me traîner sur les bancs d'une école? Ce serait ridicule!

— C'est mon opinion, dit sèchement mon père; mais votre mère est malade, et tout est dit.

J'étais alors un fat, très-enflé de mon nom, de ma jeune importance et de mes petits succès de salon; mais j'avais le cœur sain, j'adorais ma mère, avec laquelle j'avais vécu pendant vingt ans dans la plus étroite intimité qui puisse unir deux âmes en ce monde : je courus l'assurer de mon obéissance, elle me remercia en inclinant la tête avec un triste sourire, et me fit embrasser ma sœur endormie sur ses genoux.

Nous demeurions à une demi-lieue de Grenoble; je pus donc suivre un cours de droit sans quitter le logis paternel. Ma mère se faisait rendre compte jour par jour du progrès de mes études avec un intérêt si persévérant, si passionné, que j'en vins à me demander s'il n'y avait pas au fond de cette préoccupation ex-

traordinaire quelque chose de plus qu'une fantaisie maladive : si, par hasard, la répugnance et le dédain de mon père pour le côté positif et ennuyeux de la vie n'avaient pas introduit dans notre fortune quelque secret désordre que la connaissance du droit et l'habitude des affaires devraient, suivant les espérances de ma mère, permettre à son fils de réparer. Je ne pus cependant m'arrêter à cette pensée : je me souvenais, à la vérité, d'avoir entendu mon père se plaindre amèrement des désastres que notre fortune avait subis à l'époque révolutionnaire, mais dès longtemps ces plaintes avaient cessé, et en tout temps d'ailleurs je n'avais pu m'empêcher de les trouver assez injustes, notre situation de fortune me paraissant des plus satisfaisantes. Nous habitions en effet auprès de Grenoble le château héréditaire de notre famille, qui était cité dans le pays pour son grand air seigneurial. Il nous arrivait souvent, à mon père et à moi, de chasser tout un jour sans sortir de nos terres ou de

1*

nos bois. Nos écuries étaient monumentales, et toujours peuplées de chevaux de prix qui étaient la passion et l'orgueil de mon père. Nous avions de plus à Paris, sur le boulevard des Capucines, un bel hôtel où un pied-à-terre confortable nous était réservé. Enfin, dans la tenue habituelle de notre maison, rien ne pouvait trahir l'ombre de la gêne ou de l'expédient. Notre table même était toujours servie avec une délicatesse particulière et raffinée à laquelle mon père attachait du prix.

La santé de ma mère cependant déclinait sur une pente à peine sensible, mais continue. Il arriva un temps où ce caractère angélique s'altéra. Cette bouche, qui n'avait jamais eu que de douces paroles, en ma présence du moins, devint amère et agressive; chacun de mes pas hors du château fut l'objet d'un commentaire ironique. Mon père, qui n'était pas plus épargné que moi, supportait ces attaques avec une patience qui de sa part me paraissait méritoire; mais

il prit l'habitude de vivre plus que jamais hors de chez lui, éprouvant, me disait-il, le besoin de se distraire, de s'étourdir sans cesse. Il m'engageait toujours à l'accompagner, et trouvait dans mon amour du plaisir, dans l'ardeur impatiente de mon âge, et pour dire tout, dans la lâcheté de mon cœur, une trop facile obéissance.

Un jour du mois de septembre 185., des courses dans lesquelles mon père avait engagé plusieurs chevaux devaient avoir lieu sur un emplacement situé à quelque distance du château. Nous étions partis de grand matin, mon père et moi, et nous avions déjeuné sur le théâtre de la course. Vers le milieu de la journée, comme je galopais sur la lisière de l'hippodrome pour suivre de plus près les péripéties de la lutte, je fus rejoint tout à coup par un de nos domestiques, qui me cherchait, me dit-il, depuis plus d'une demi-heure : il ajouta que mon père était déjà retourné au château, où ma mère l'avait fait appeler, et où il me

priait de le suivre sans retard. — Mais qu'y a-t-il, au nom du ciel ? — Je crois que madame est plus mal, me répondit cet homme. Et je partis comme un fou.

En arrivant, je vis ma sœur qui jouait sur la pelouse, au milieu de la grande cour silencieuse et déserte. Elle accourut au-devant de moi, comme je descendais de cheval, et me dit en m'embrassant, avec un air de mystère affairé et presque joyeux : « Le curé est venu ! » Je n'apercevais pourtant dans la maison aucune animation extraordinaire, aucun signe de désordre ou d'alarme. Je gravis l'escalier à la hâte, et je traversai le boudoir qui communiquait à la chambre de ma mère, quand la porte s'ouvrit doucement : mon père parut. Je m'arrêtai devant lui ; il était très pâle, et ses lèvres tremblaient. « Maxime, me dit-il sans me regarder, votre mère vous demande. » Je voulais l'interroger, il me fit signe de la main et s'approcha rapidement d'une fenêtre, comme pour regarder au dehors. J'entrai. — Ma mère était à demi couchée dans

son fauteuil, hors duquel un de ses bras pendait comme inerte. Sur son visage, d'une blancheur de cire, je retrouvai soudain l'exquise douceur et la grâce délicate que la souffrance en avait naguère exilées : déjà l'ange de l'éternel repos étendait visiblement son aile sur ce front apaisé. Je tombai à genoux : elle entr'ouvrit les yeux, releva péniblement sa tête fléchissante, et m'enveloppa d'un long regard. Puis, d'une voix qui n'était plus qu'un souffle interrompu, elle me dit lentement ces paroles : « Pauvre enfant!... Je suis usée, vois-tu... Ne pleure pas!... Tu m'as un peu abandonnée tout ce temps-ci; mais j'étais si maussade!... Nous nous reverrons, Maxime, nous nous expliquerons, mon fils... Je n'en puis plus!... Rappelle à ton père ce qu'il m'a promis. Toi, dans ce combat de la vie, sois fort, et pardonne aux faibles! » Elle parut épuisée, s'interrompit un moment, puis, levant un doigt avec effort et me regardant fixement : « Ta sœur! » dit-elle. Ses paupières bleuâtres se re-

fermèrent, puis elle les rouvrit tout à coup en étendant les bras d'un geste raide et sinistre. Je poussai un cri, mon père accourut et pressa longtemps sur sa poitrine, avec des sanglots déchirants, ce pauvre corps d'une martyre.

Quelques semaines plus tard, sur le désir formel de mon père, qui, me dit-il, ne faisait qu'obéir aux derniers vœux de celle que nous pleurions, je quittais la France et je commençais à travers le monde cette vie nomade que j'ai menée presque jusqu'à ce jour. Durant une absence d'une année, mon cœur, de plus en plus aimant, à mesure que la mauvaise fougue de l'âge s'amortissait, mon cœur me pressa plus d'une fois de venir me retremper à la source de ma vie, entre la tombe de ma mère et le berceau de ma jeune sœur; mais mon père avait fixé lui-même la durée précise de mon voyage, et il ne m'avait point élevé à traiter légèrement ses volontés. Sa correspondance, affectueuse, mais brève, n'annonçait aucune impatience à

l'égard de mon retour; je n'en fus que plus effrayé lorsque, débarquant à Marseille il y a deux mois, je trouvai plusieurs lettres de mon père qui toutes me rappelaient avec une hâte fébrile.

Ce fut par une sombre soirée du mois de février que je revis les murailles massives de notre antique demeure se détachant sur une légère couche de neige qui couvrait la campagne. Une bise aigre et glacée soufflait par intervalles; des flocons de givre tombaient comme des feuilles mortes des arbres de l'avenue, et se posaient sur le sol humide avec un bruit faible et triste. En entrant dans la cour, je vis une ombre, qui me parut être celle de mon père, se dessiner sur une des fenêtres du grand salon, qui était au rez-de-chaussée, et qui, dans les derniers temps de la vie de ma mère, ne s'ouvrait jamais. Je me précipitai : en m'apercevant, mon père poussa une sourde exclamation; puis il m'ouvrit ses bras, et je sentis son cœur palpiter violemment contre le mien. — Tu es

gelé, mon pauvre enfant, me dit-il, me tutoyant contre sa coutume. Chauffe-toi, chauffe-toi. Cette pièce est froide, mais je m'y tiens maintenant de préférence, parce qu'au moins on y respire.

— Votre santé, mon père?

— Passable, tu vois. — Et, me laissant près de la cheminée, il reprit à travers cet immense salon, que deux ou trois bougies éclairaient à peine, la promenade que je semblais avoir interrompue. Cet étrange accueil m'avait consterné. Je regardais mon père avec stupeur. — As-tu vu mes chevaux? me dit-il tout à coup sans s'arrêter.

— Mon père!

— Ah! tiens, c'est juste! tu arrives. — Après un silence : — Maxime, reprit-il, j'ai à vous parler.

— Je vous écoute, mon père.

Il sembla ne pas m'entendre, se promena quelque temps, et répéta plusieurs fois par intervalles : — J'ai à vous parler, mon fils. — Enfin il poussa un pro-

fond soupir, passa une main sur son front, et, s'asseyant brusquement, il me montra un siége en face de lui. Alors, comme s'il eût désiré de parler sans en trouver le courage, ses yeux s'arrêtèrent sur les miens, et j'y lus une expression d'angoisse, d'humilité et de supplication, qui, de la part d'un homme aussi fier que l'était mon père, me toucha profondément. Quels que pussent être les torts qu'il avait tant de peine à confesser, je sentais au fond de l'âme qu'ils lui étaient bien largement pardonnés, quand soudain ce regard, qui ne me quittait pas, prit une fixité étonnée, vague et terrible : la main de mon père se crispa sur mon bras ; il se souleva sur son fauteuil, et, retombant aussitôt, il s'affaissa lourdement sur le parquet. — Il n'était plus.

Notre cœur ne raisonne point, ne calcule point. C'est sa gloire. Depuis un moment, j'avais tout deviné : une seule minute avait suffi pour me révéler tout à coup sans un mot d'explication, par un jet de

lumière irrésistible, cette fatale vérité que mille faits se répétant chaque jour sous mes yeux pendant vingt années n'avaient pu me faire soupçonner. J'avais compris que la ruine était là, dans cette maison, sur ma tête. Eh bien! je ne sais si mon père me laissant comblé de ses bienfaits m'eût coûté plus de larmes et des larmes plus amères. A mes regrets, à ma profonde douleur se joignait une pitié qui, remontant du fils au père, avait quelque chose d'étrangement poignant. Je revoyais toujours ce regard suppliant, humilié, éperdu; je me désespérais de n'avoir pu dire une parole de consolation à ce malheureux cœur avant qu'il se brisât, et je criais follement à celui qui ne m'entendait plus : Je vous pardonne! je vous pardonne! — Dieu! quels instants!

Autant que je l'ai pu conjecturer, ma mère en mourant avait fait promettre à mon père de vendre la plus grande partie de ses biens, de payer entièrement la dette énorme qu'il avait contractée en dépensant tous

les ans un tiers de plus que son revenu, et de se réduire ensuite strictement à vivre de ce qui lui resterait. Mon père avait essayé de tenir cet engagement : il avait vendu ses bois et une portion de ses terres; mais, se voyant maître alors d'un capital considérable, il n'en avait consacré qu'une faible part à l'amortissement de sa dette; et avait entrepris de rétablir sa fortune en confiant le reste aux détestables hasards de la bourse. Ce fut ainsi qu'il acheva de se perdre.

Je n'ai pu encore sonder jusqu'au fond l'abîme où nous sommes engloutis. Une semaine après la mort de mon père, je tombai gravement malade, et c'est à peine si, après deux mois de souffrance, j'ai pu quitter notre château patrimonial le jour où un étranger en prenait possession. Heureusement un vieil ami de ma mère qui habite Paris, et qui était chargé autrefois des affaires de notre famille en qualité de notaire, est venu à mon aide dans ces tristes circonstances : il m'a offert d'entreprendre lui-même un travail de

liquidation qui présentait à mon inexpérience des difficultés inextricables. Je lui ai abandonné absolument le soin de régler les affaires de la succession, et je présume que sa tâche est aujourd'hui terminée. A peine arrivé hier matin, j'ai couru chez lui : il était à la campagne, d'où il ne doit revenir que demain. Ces deux journées ont été cruelles : l'incertitude est vraiment le pire de tous les maux, parce qu'il est le seul qui suspende nécessairement les ressorts de l'âme et qui ajourne le courage. Il m'eût bien surpris, il y a dix ans, celui qui m'eût prophétisé que ce vieux notaire, dont le langage formaliste et la raide politesse nous divertissaient si fort, mon père et moi, serait un jour l'oracle de qui j'attendrais l'arrêt suprême de ma destinée ! — Je fais mon possible pour me tenir en garde contre des espérances exagérées : j'ai calculé approximativement que, toutes nos dettes payées, il nous resterait un capital de cent vingt à cent cinquante mille francs. Il est difficile qu'une fortune qui s'éle-

vait à cinq millions ne nous laisse pas au moins cette épave. Mon intention est de prendre pour ma part une dizaine de mille francs, et d'aller chercher fortune dans les nouveaux états de l'Union; j'abandonnerai le reste à ma sœur.

Voilà assez d'écriture pour ce soir. Triste occupation que de retracer de tels souvenirs! Je sens néanmoins qu'elle m'a rendu un peu de calme. Le travail certainement est une loi sacrée, puisqu'il suffit d'en faire la plus légère application pour éprouver je ne sais quel contentement et quelle sérénité. L'homme cependant n'aime point le travail : il n'en peut méconnaître les infaillibles bienfaits; il les goûte chaque jour, s'en applaudit, et chaque lendemain il se remet au travail avec la même répugnance. Il me semble qu'il y a là une contradiction singulière et mystérieuse, comme si nous sentions à la fois dans le travail le châtiment et le caractère divin et paternel du juge.

Jeudi.

Ce matin, à mon réveil, on m'a remis une lettre du vieux M. Laubépin. Il m'invitait à dîner, en s'excusant de la liberté grande; il ne me faisait d'ailleurs aucune communication relative à mes intérêts. J'ai mal auguré de cette réserve.

En attendant l'heure fixée, j'ai fait sortir ma sœur de son couvent, et je l'ai promenée dans Paris. L'enfant ne se doute pas de notre ruine. Elle a eu, dans le cours de la journée, diverses fantaisies assez coûteuses. Elle s'est approvisionnée largement de gants, de papier rose, de bonbons pour ses amies, d'essences fines, de savons extraordinaires, de petits pinceaux, toutes choses fort utiles sans doute, mais qui le sont moins qu'un dîner. Puisse-t-elle l'ignorer toujours!

A six heures, j'étais rue Cassette chez M. Laubépin. Je ne sais quel âge peut avoir notre vieil ami;

mais aussi loin que remontent mes souvenirs dans le passé, je l'y retrouve tel que je l'ai revu aujourd'hui, grand, sec, un peu voûté, cheveux blancs en désordre, œil perçant sous des touffes de sourcils noirs, une physionomie robuste et fine tout à la fois. J'ai revu en même temps l'habit noir d'une coupe antique, la cravate blanche professionnelle, le diamant héréditaire au jabot, — bref, tous les signes extérieurs d'un esprit grave, méthodique et ami des traditions. Le vieillard m'attendait devant la porte ouverte de son petit salon : après une profonde inclination, il a saisi légèrement ma main entre deux doigts, et m'a conduit en face d'une vieille dame d'apparence assez simple qui se tenait debout devant la cheminée : M. le marquis de Champcey d'Hauterive ! a dit alors M. Lauhépin de sa voix forte, grasse et emphatique; puis tout à coup, d'un ton plus humble, en se retournant vers moi : Mme Lauhépin !

Nous nous sommes assis, et il y a eu un moment

de silence embarrassé. Je m'étais attendu à un éclaircissement immédiat sur ma situation définitive : voyant qu'il était différé, j'ai présumé qu'il ne pouvait être d'une nature agréable, et cette présomption m'était confirmée par les regards de compassion discrète dont Mme Laubépin m'honorait furtivement. Quant à M. Laubépin, il m'observait avec une attention singulière, qui ne me paraissait pas exempte de malice. Je me suis rappelé alors que mon père avait toujours prétendu flairer dans le cœur du cérémonieux tabellion, et sous ses respects affectés, un vieux reste de levain bourgeois, roturier, et même jacobin. Il m'a semblé que ce levain fermentait un peu en ce moment, et que les secrètes antipathies du vieillard trouvaient quelque satisfaction dans le spectacle d'un gentilhomme à la torture. J'ai pris aussitôt la parole, en essayant de montrer, malgré l'accablement réel que j'éprouvais, une pleine liberté d'esprit : — Comment, monsieur Laubépin, ai-je dit, vous avez quitté

la place des Petits-Pères, cette chère place des Petits-Pères ? Vous avez pu vous décider à cela ? Je ne l'aurais jamais cru.

— Mon Dieu ! monsieur le marquis, a répondu M. Laubépin, c'est effectivement une infidélité qui n'est point de mon âge ; mais en cédant l'étude, j'ai dû céder le logis, attendu qu'un panonceau ne se déplace pas comme une enseigne.

— Cependant vous vous occupez encore d'affaires ?

— A titre amical et officieux, oui, monsieur le marquis. Quelques familles honorables, considérables, dont j'ai eu le bonheur d'obtenir la confiance pendant une pratique de quarante-cinq années, veulent bien encore quelquefois, dans des circonstances particulièrement délicates, réclamer les avis de mon expérience, et je crois pouvoir ajouter qu'elles se repentent rarement de les avoir suivis.

Comme M. Laubépin achevait de se rendre à lui-même ce témoignage, une vieille domestique est ve-

nue annoncer que le dîner était servi. J'ai eu alors l'avantage de conduire Mme Laubépin dans la salle voisine. Pendant tout le repas, la conversation s'est traînée dans la plus insignifiante banalité, M. Laubépin ne cessant d'attacher sur moi son regard perçant et équivoque, tandis que Mme Laubépin prenait, en m'offrant de chaque plat, ce ton douloureux et pitoyable qu'on affecte auprès du lit d'un malade. Enfin on s'est levé, et le vieux notaire m'a introduit dans son cabinet, où l'on nous a aussitôt servi le café. Me faisant asseoir alors, et s'adossant à la cheminée : — Monsieur le marquis, a dit M. Laubépin, vous m'avez fait l'honneur de me confier le soin de liquider la succession de feu M. le marquis de Champcey d'Hauterive, votre père. Je m'apprêtais hier même à vous écrire, quand j'ai su votre arrivée à Paris, laquelle me permet de vous rendre compte de vive voix du résultat de mon zèle et de mes opérations.

— Je pressens, monsieur, que ce résultat n'est pas heureux.

— Non, monsieur le marquis, et je ne vous cacherai pas que vous devez vous armer de courage pour l'apprendre; mais il est dans mes habitudes de procéder avec méthode. Ce fut, monsieur, en l'année 1820 que Mlle Louise-Hélène Dugald Delatouche d'Érouville fut recherchée en mariage par Charles-Christian Odiot, marquis de Champcey d'Hauterive. Investi par une sorte de tradition séculaire de la direction des intérêts de la famille Dugald Delatouche, et admis en outre dès longtemps près de la jeune héritière de cette maison sur le pied d'une familiarité respectueuse, je dus employer tous les arguments de la raison pour combattre le penchant de son cœur et la détourner de cette funeste alliance. Je dis funeste alliance, non pas que la fortune de M. de Champcey, malgré quelques hypothèques dont elle était grevée dès cette époque, ne fût égale à celle de Mlle Dela-

touche ; mais je connaissais le caractère et le tempérament, héréditaires en quelque sorte, de M. de Champcey. Sous les dehors séduisants et chevaleresques qui le distinguaient comme tous ceux de sa maison, j'apercevais clairement l'irréflexion obstinée, l'incurable légèreté, la fureur de plaisir, et finalement l'implacable égoïsme...

— Monsieur, ai-je interrompu brusquement, la mémoire de mon père m'est sacrée, et j'entends qu'elle le soit à tous ceux qui parlent de mon père devant moi.

— Monsieur, a repris le vieillard avec une émotion soudaine et violente, je respecte ce sentiment ; mais, en parlant de votre père, j'ai grand'peine à oublier que je parle de l'homme qui a tué votre mère, une enfant héroïque, une sainte, un ange !

Je m'étais levé fort agité. M. Laubépin, qui avait fait quelques pas à travers la chambre, m'a saisi le bras. — Pardon, jeune homme, m'a-t-il dit ; mais j'aimais votre mère. Je l'ai pleurée. Veuillez me pardonner.—

Puis, se replaçant devant la cheminée :—Je reprends, a-t-il ajouté du ton solennel qui lui est ordinaire; j'eus l'honneur et le chagrin de rédiger le contrat de mariage de madame votre mère. Malgré mon insistance, le régime dotal avait été écarté, et ce ne fut pas sans de grands efforts que je parvins à introduire dans l'acte une clause protectrice qui déclarait inaliénable, sans la volonté légalement constatée de madame votre mère, un tiers environ de ses apports immobiliers. Vaine précaution, monsieur le marquis, et je pourrais dire précaution cruelle d'une amitié mal inspirée, car cette clause fatale ne fit que préparer à celle dont elle devait sauvegarder le repos ses plus insupportables tourments, — j'entends ces luttes, ces querelles, ces violences dont l'écho dut frapper vos oreilles plus d'une fois, et dans lesquelles on arrachait lambeaux par lambeaux à votre malheureuse mère le dernier héritage, le pain de ses enfants !

— Monsieur, je vous en prie !

— Je m'incline, monsieur le marquis... Je ne parlerai que du présent. A peine honoré de votre confiance, mon premier devoir, monsieur, était de vous engager à n'accepter que sous bénéfice d'inventaire la succession embarrassée qui vous était échue.

— Cette mesure, monsieur, m'a paru outrageante pour la mémoire de mon père, et j'ai dû m'y refuser.

M. Laubépin, après m'avoir lancé un de ces regards inquisiteurs qui lui sont familiers, a repris : — Vous n'ignorez pas apparemment, monsieur, que, faute d'avoir usé de cette faculté légale, vous demeurez passible des charges de la succession, lors même que ces charges en excéderaient la valeur. Or j'ai actuellement le devoir pénible de vous apprendre, monsieur le marquis, que ce cas est précisément celui qui se présente dans l'espèce. Comme vous le verrez dans ce dossier, il est parfaitement constant qu'après la vente de votre hôtel à des conditions inespérées, vous et mademoiselle votre sœur resterez encore redevables envers les

créanciers de monsieur votre père d'une somme de quarante-cinq mille francs.

Je suis demeuré véritablement atterré à cette nouvelle, qui dépassait mes plus fâcheuses appréhensions. Pendant une minute, j'ai prêté une attention hébêtée au bruit monotone de la pendule, sur laquelle je fixais un œil sans regard.

— Maintenant, a repris M. Laubépin après un silence, le moment est venu de vous dire, monsieur le marquis, que madame votre mère, en prévision des éventualités qui se réalisent malheureusement aujourd'hui, m'a remis en dépôt quelques bijoux dont la valeur est estimée à cinquante mille francs environ. Pour empêcher que cette faible somme, votre unique ressource désormais, ne passe aux mains des créanciers de la succession, nous pouvons user, je crois, du subterfuge légal que je vais avoir l'honneur de vous soumettre.

— Mais cela est tout à fait inutile, monsieur. Je

suis trop heureux de pouvoir, à l'aide de cet appoint inattendu, solder intégralement les dettes de mon père, et je vous prierai de le consacrer à cet emploi.

M. Laubépin s'est légèrement incliné.—Soit, a-t-il dit; mais il m'est impossible de ne pas vous faire observer, monsieur le marquis, qu'une fois ce prélèvement opéré sur le dépôt qui est dans mes mains, il ne vous restera pour toute fortune, à Mlle Hélène et à vous, qu'une somme de quatre à cinq mille livres, laquelle, aux taux actuel de l'argent, vous donnera un revenu de deux cent vingt-cinq francs. Ceci posé, monsieur le marquis, qu'il me soit permis de vous demander, à titre confidentiel, amical et respectueux, si vous avez avisé à quelques moyens d'assurer votre existence et celle de votre sœur et pupille, et quels sont vos projets?

— Je n'en ai plus aucun, monsieur, je vous l'avoue. Tous ceux que j'avais pu former sont inconciliables avec le dénûment absolu où je me trouve réduit. Si

j'étais seul au monde, je me ferais soldat ; mais j'ai ma sœur, et je ne puis souffrir la pensée de voir la pauvre enfant réduite au travail et aux privations. Elle est heureuse dans son couvent ; elle est assez jeune pour y demeurer quelques années encore. J'accepterais du meilleur de mon cœur toute occupation qui me permettrait, en me réduisant moi-même à l'existence la plus étroite, de gagner chaque année le prix de la pension de ma sœur, et de lui amasser une dot pour l'avenir.

M. Laubépin m'a regardé fixement.—Pour atteindre cet honorable objectif, a-t-il repris, vous ne devez pas penser, monsieur le marquis, à entrer à votre âge dans la lente filière des administrations publiques et des fonctions officielles. Il vous faudrait un emploi qui vous assurât dès le début cinq ou six mille francs de revenu annuel. Je dois vous dire que, dans l'état de notre organisation sociale, il ne suffit nullement d'avancer la main pour trouver ce *desideratum*. Heureu-

sement j'ai à vous communiquer quelques propositions vous concernant qui sont de nature à modifier dès à présent, et sans grand effort, votre situation. — Les yeux de M. Laubépin se sont attachés sur moi avec une attention plus pénétrante que jamais, et il a continué : — En premier lieu, monsieur le marquis, je serai près de vous l'organe d'un spéculateur habile, riche et influent; ce personnage a conçu l'idée d'une entreprise considérable, dont la nature vous sera expliquée ci-après, et qui ne peut réussir que par le concours particulier de la classe aristocratique de ce pays. Il pense qu'un nom ancien et illustre comme le vôtre, monsieur le marquis, figurant parmi ceux des membres fondateurs de l'entreprise, aurait pour effet de lui gagner des sympathies dans les rangs du public spécial auquel le prospectus doit être adressé. En vue de cet avantage, il vous offre d'abord ce qu'on nomme communément une prime, c'est-à-dire une dizaine d'actions à titre gratuit, dont la valeur, estimée dès

ce moment à dix mille francs, serait vraisemblablement triplée par le succès de l'opération. En outre...

— Tenez-vous-en là, monsieur; de telles ignominies ne valent pas la peine que vous prenez de les formuler.

J'ai vu briller soudain l'œil du vieillard sous ses épais sourcils, comme si une étincelle s'en fût détachée. Un faible sourire a détendu les plis rigides de son visage. — Si la proposition ne vous plaît pas, monsieur le marquis, a-t-il dit en grasseyant, elle ne me plaît pas plus qu'à vous. Toutefois j'ai cru devoir vous la soumettre. En voici une autre qui vous sourira peut-être davantage, et qui de fait est plus avenante. Je compte, monsieur, au nombre de mes plus anciens clients un commerçant honorable qui s'est retiré des affaires depuis peu de temps, et qui jouit désormais paisiblement, auprès d'une fille unique et conséquemment adorée, d'une *aurea mediocritas* que j'évalue à vingt-cinq mille livres de revenu. Le hasard voulut, il y a trois jours, que la fille de mon client fût infor-

mée de votre situation: j'ai cru voir, j'ai même pu m'assurer, pour tout dire, que l'enfant, laquelle d'ailleurs est agréable à voir et pourvue de qualités estimables, n'hésiterait pas un instant à accepter de votre main le titre de marquise de Champcey. Le père consent, et je n'attends qu'un mot de vous, monsieur le marquis, pour vous dire le nom et la demeure de cette famille... intéressante.

— Monsieur, ceci me détermine tout à fait: je quitterai dès demain un titre qui dans ma situation est dérisoire, et qui en outre semble devoir m'exposer aux plus misérables entreprises de l'intrigue. Le nom originaire de ma famille est Odiot: c'est le seul que je compte porter désormais. Maintenant, monsieur, en reconnaissant toute la vivacité de l'intérêt qui a pu vous engager à vous faire l'interprète de ces singulières propositions, je vous prierai de m'épargner toutes celles qui pourraient avoir un caractère analogue.

— En ce cas, monsieur le marquis, a répondu M. Laubépin, je n'ai absolument plus rien à vous dire.

En même temps, pris d'un accès subit de jovialité, il a frotté ses mains l'une contre l'autre avec un bruit de parchemins froissés. Puis il a ajouté en riant : — Vous serez un homme difficile à caser, monsieur Maxime. Ah! ah! très-difficile à caser. Il est extraordinaire, monsieur, que je n'aie pas remarqué plus tôt la saisissante similitude que la nature s'est plu à établir entre votre physionomie et celle de madame votre mère. Les yeux et le sourire en particulier;... mais ne nous égarons pas, et puisqu'il vous convient de ne devoir qu'à un honorable travail vos moyens d'existence, souffrez que je vous demande quels peuvent être vos talents et vos aptitudes?

— Mon éducation, monsieur, a été naturellement celle d'un homme destiné à la richesse et à l'oisiveté. Cependant j'ai étudié le droit. J'ai même le titre d'avocat.

— D'avocat? ah diable! vous êtes avocat? Mais le titre ne suffit pas : dans la carrière du barreau plus que dans aucune autre, il faut payer de sa personne... et là... voyons... vous sentez-vous éloquent, monsieur le marquis?

— Si peu, monsieur, que je me crois tout à fait incapable d'improviser deux phrases en public.

— Hum! ce n'est pas là précisément ce qu'on peut appeler une vocation d'orateur. Il faudra donc vous tourner d'un autre côté; mais la matière exige de plus amples réflexions. Je vois d'ailleurs que vous êtes fatigué, monsieur le marquis. Voici votre dossier que je vous prie d'examiner à loisir. J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur. Permettez-moi de vous éclairer. Pardon.... dois-je attendre de nouveaux ordres avant de consacrer au payement de vos créanciers le prix des bijoux et joyaux qui sont entre mes mains?

— Non, certainement. J'entends de plus que vous

prélevlez sur cette réserve la juste rémunération de vos bons offices.

Nous étions arrivés sur le palier de l'escalier : M. Laubépin, dont la taille se courbe un peu lorsqu'il est en marche, s'est redressé brusquement. — En ce qui concerne vos créanciers, monsieur le marquis, m'a-t-il dit, je vous obéirai avec respect. Pour ce qui me regarde, j'ai été l'ami de votre mère, et je prie humblement, mais instamment, le fils de votre mère de me traiter en ami. — J'ai tendu au vieillard une main qu'il a serrée avec force, et nous nous sommes séparés.

Rentré dans la petite chambre que j'occupe sous les toits de cet hôtel, qui déjà ne m'appartient plus, j'ai voulu me prouver à moi-même que la certitude de ma complète détresse ne me plongeait pas dans un abattement indigne d'un homme. Je me suis mis à écrire le récit de cette journée décisive de ma vie, en m'appliquant à conserver la phraséologie exacte du

vieux notaire, et ce langage mêlé de raideur et de courtoisie, de défiance et de sensibilité, qui, pendant que j'avais l'âme navrée, a fait plus d'une fois sourire mon esprit.

Voilà donc la pauvreté, non plus cette pauvreté cachée, fière, poétique que mon imagination menait bravement à travers les grands bois, les déserts et les savanes, mais la positive misère, le besoin, la dépendance, l'humiliation, quelque chose de pis encore, la pauvreté amère du riche déchu, la pauvreté en habit noir, qui cache ses mains nues aux anciens amis qui passent! — Allons, frère, courage!

Lundi, 27 avril.

J'ai attendu en vain depuis cinq jours des nouvelles de M. Laubépin. J'avoue que je comptais sérieusement sur l'intérêt qu'il avait paru me témoigner. Son expérience, ses connaissances pratiques, ses relations

étendues lui donnaient les moyens de m'être utile. J'étais prêt à faire, sous sa direction, toutes les démarches nécessaires; mais, abandonné à moi-même, je ne sais absolument de quel côté tourner mes pas. Je le croyais un de ces hommes qui promettent peu et qui tiennent beaucoup. Je crains de m'être mépris. Ce matin, je m'étais déterminé à me rendre chez lui, sous prétexte de lui remettre les pièces qu'il m'avait confiées, et dont j'ai pu vérifier la triste exactitude. On m'a dit que le bonhomme était allé goûter les douceurs de la villégiature dans je ne sais quel château au fond de la Bretagne. Il est encore absent pour deux ou trois jours. Ceci m'a véritablement consterné. Je n'éprouvais pas seulement le chagrin de rencontrer l'indifférence et l'abandon où j'avais pensé trouver l'empressement d'une amitié dévouée; j'avais de plus l'amertume de m'en retourner comme j'étais venu, avec une bourse vide. Je comptais en effet prier M. Laubépin de m'avancer quelque argent sur les

trois ou quatre mille francs qui doivent nous revenir après le payement intégral de nos dettes, car j'ai eu beau vivre en anachorète depuis mon arrivée à Paris, la somme insignifiante que j'avais pu réserver pour mon voyage est complétement épuisée, et si complétement, qu'après avoir fait ce matin un véritable déjeuner de pasteur, *castaneæ molles et pressi copia lactis*, j'ai dû recourir, pour dîner ce soir, à une sorte d'escroquerie dont je veux consigner ici le souvenir mélancolique.

Moins on a déjeuné, plus on désire dîner. C'est un axiome dont j'ai senti aujourd'hui toute la force bien avant que le soleil eût achevé son cours. Parmi les promeneurs que la douceur du ciel avait attirés cette après-midi aux Tuileries, et qui regardaient se jouer les premiers sourires du printemps sur la face de marbre des sylvains, on remarquait un homme jeune encore, et d'une tenue irréprochable, qui paraissait étudier avec une sollicitude extraordinaire le réveil de

la nature. Non content de dévorer de l'œil la verdure nouvelle, il n'était point rare de voir ce personnage détacher furtivement de leurs tiges de jeunes pousses appétissantes, des feuilles à demi déroulées, et les porter à ses lèvres avec une curiosité de botaniste. J'ai pu m'assurer que cette ressource alimentaire, qui m'avait été indiquée par l'histoire des naufrages, était d'une valeur fort médiocre. Toutefois j'ai enrichi mon expérience de quelques notions intéressantes : ainsi je sais désormais que le feuillage du marronnier est excessivement amer à la bouche, comme au cœur; le rosier n'est pas mauvais; le tilleul est onctueux et assez agréable; le lilas poivré — et malsain, je crois.

Tout en méditant sur ces découvertes, je me suis dirigé vers le couvent d'Hélène. En mettant le pied dans le parloir, que j'ai trouvé plein comme une ruche, je me suis senti plus assourdi qu'à l'ordinaire par les confidences tumultueuses des jeunes abeilles. Hélène est arrivée, les cheveux en désordre.

les joues enflammées, les yeux rouges et étincelants. Elle tenait à la main un morceau de pain de la longueur de son bras. Comme elle m'embrassait d'un air préoccupé : — Eh bien! fillette, qu'est-ce qu'il y a donc? Tu as pleuré?

— Non, non, Maxime, ce n'est rien.

— Qu'est-ce qu'il y a? Voyons...

Elle a baissé la voix : — Ah! je suis bien malheureuse, va, mon pauvre Maxime!

— Vraiment? conte-moi donc cela en mangeant ton pain.

— Oh! je ne vais certainement pas manger mon pain; je suis bien trop malheureuse pour manger. Tu sais bien, Lucie, Lucie Campbell, ma meilleure amie? eh bien! nous sommes brouillées mortellement.

— Oh! mon Dieu!... Mais sois tranquille, ma mignonne, vous vous raccommoderez, va.

— Oh! Maxime, c'est impossible, vois-tu. Il y a eu des choses trop graves. Ce n'était rien d'abord; mais

on s'échauffe et on perd la tête, tu sais. Figure-toi que nous jouions au volant, et Lucie s'est trompée en comptant les points : j'en avais six cent quatre-vingts, et elle six cent quinze seulement, et elle a prétendu en avoir six cent soixante-quinze. C'était un peu trop fort, tu m'avoueras. J'ai soutenu mon chiffre, bien entendu, elle le sien. — Eh bien! mademoiselle, lui ai-je dit, consultons ces demoiselles; je m'en rapporte à elles. — Non, mademoiselle, m'a-t-elle répondu, je suis sûre de mon chiffre, et vous êtes une mauvaise joueuse. — Eh bien! vous, mademoiselle, lui ai-je dit, vous êtes une menteuse! — C'est bien, mademoiselle, a-t-elle dit alors, moi, je vous méprise trop pour vous répondre! — Ma sœur Sainte-Félix est arrivée à ce moment-là heureusement, car je crois que j'allais la battre... Ainsi voilà ce qui s'est passé. Tu vois s'il est possible de nous raccommoder après cela. C'est impossible : ce serait une lâcheté. En attendant, je ne peux pas te dire ce

que je souffre; je crois qu'il n'y a pas une personne sur la terre qui soit aussi malheureuse que moi.

— Certainement, mon enfant, il est difficile d'imaginer un malheur plus accablant que le tien; mais, pour te dire ma façon de penser, tu te l'es un peu attiré, car dans cette querelle c'est de ta bouche qu'est sortie la parole la plus blessante. Voyons, est-elle dans le parloir, ta Lucie?

— Oui, la voilà là-bas dans le coin. — Et elle m'a montré d'un signe de tête digne et discret une petite fille très-blonde, qui avait également les joues enflammées et les yeux rouges, et qui paraissait en train de faire à une vieille dame très-attentive le récit du drame que la sœur Sainte-Félix avait si heureusement interrompu. Tout en parlant avec un feu digne du sujet, Mlle Lucie lançait de temps à autre un regard furtif sur Hélène et sur moi.

— Eh bien! ma chère enfant, ai-je dit, as-tu confiance en moi?

— Oui, j'ai beaucoup de confiance en toi, Maxime.

— En ce cas, voici ce que tu vas faire : tu vas t'en aller tout doucement te placer derrière la chaise de Mlle Lucie ; tu vas lui prendre la tête comme ceci, en traître, tu vas l'embrasser sur les deux joues comme cela, de force, et puis tu vas voir ce qu'elle va faire à son tour.

Hélène a paru hésiter quelques secondes ; puis elle est partie à grands pas, est tombée comme la foudre sur Mlle Campbell, et lui a causé néanmoins la plus douce surprise : les deux jeunes infortunées, réunies enfin pour jamais, ont confondu leurs larmes dans un groupe attendrissant, pendant que la vieille et respectable Mme Campbell se mouchait avec un bruit de cornemuse.

Hélène est revenue me trouver toute radieuse. — Eh bien ! ma chérie, lui ai-je dit, j'espère que maintenant tu vas manger ton pain ?

— Oh ! vraiment non, Maxime ; j'ai été trop émue,

vois-tu, et puis il faut te dire qu'il est arrivé aujourd'hui une élève, une nouvelle, qui nous a donné un régal de meringues, d'éclairs et de chocolat à la crème, de sorte que je n'ai pas faim du tout. Je suis même très-embarrassée, parce que dans mon trouble j'ai oublié tout à l'heure de remettre mon pain au panier, comme on doit le faire quand on n'a pas faim au goûter, et j'ai peur d'être punie; mais, en passant dans la cour, je vais tâcher de jeter mon pain dans le soupirail de la cave sans qu'on s'en aperçoive.

— Comment! petite sœur, ai-je repris en rougissant légèrement, tu vas perdre ce gros morceau de pain-là?

— Ah! je sais que ce n'est pas bien, car il y a peut-être des pauvres qui seraient bien heureux de l'avoir, n'est-ce pas, Maxime?

— Il y en a certainement, ma chère enfant.

— Mais comment veux-tu que je fasse? les pauvres n'entrent pas ici.

— Voyons, Hélène, confie-moi ce pain, et je le donnerai en ton nom au premier pauvre que je rencontrerai, veux-tu?

— Je crois bien! — L'heure de la retraite a sonné : j'ai rompu le pain en deux morceaux que j'ai fait disparaître honteusement dans les poches de mon paletot. — Cher Maxime! a repris l'enfant, à bientôt, n'est-ce pas? Tu me diras si tu as rencontré un pauvre, si tu lui as donné mon pain, et s'il l'a trouvé bon.

Oui, Hélène, j'ai rencontré un pauvre, et je lui ai donné ton pain, qu'il a emporté comme une proie dans sa mansarde solitaire, et il l'a trouvé bon; mais c'était un pauvre sans courage, car il a pleuré en dévorant l'aumône de tes petites mains bien aimées. Je te dirai tout cela, Hélène, car il est bon que tu saches qu'il y a sur la terre des souffrances plus sérieuses que tes souffrances d'enfant : je te dirai tout, excepté le nom du pauvre.

Mardi, 28 avril.

Ce matin, à neuf heures, je sonnais à la porte de M. Laubépin, espérant vaguement que quelque hasard aurait hâté son retour; mais on ne l'attend que demain. La pensée m'est venue aussitôt de m'adresser à Mme Laubépin, et de lui faire part de la gêne excessive où me réduit l'absence de son mari. Pendant que j'hésitais entre la pudeur et le besoin, la vieille domestique, effrayée apparemment du regard affamé que je fixais sur elle, a tranché la question en refermant brusquement la porte. J'ai pris alors mon parti, et j'ai résolu de jeûner jusqu'à demain. Je me suis dit qu'après tout on ne meurt pas pour un jour d'abstinence : si j'étais coupable en cette circonstance d'un excès de fierté, j'en devais souffrir seul, et par conséquent cela ne regardait que moi.

Là-dessus je me suis dirigé vers la Sorbonne, où j'ai assisté successivement à plusieurs cours, en

essayant de combler à force de jouissances spirituelles le vide qui se faisait sentir dans mon temporel; mais l'heure est venue où cette ressource m'a manqué, et aussi bien je commençais à la trouver insuffisante. J'éprouvais surtout une forte irritation nerveuse que j'espérais calmer en marchant. La journée était froide et brumeuse. Comme je passais sur le pont des Saints-Pères, je me suis arrêté un instant presque malgré moi; je me suis accoudé sur le parapet, et j'ai regardé les eaux troubles du fleuve se précipiter sous les arches. Je ne sais quelles pensées maudites ont traversé en ce moment mon esprit fatigué et affaibli : je me suis représenté soudain sous les plus insupportables couleurs l'avenir de lutte continuelle, de dépendance et d'humiliation dans lequel j'entrais lugubrement par la porte de la faim; j'ai senti un dégoût profond, absolu, et comme une impossibilité de vivre. En même temps un flot de colère sauvage et brutale me montait au cerveau, j'ai eu

comme un éblouissement, et, me penchant dans le vide, j'ai vu toute la surface du fleuve se pailleter d'étincelles.....

Je ne dirai pas, suivant l'usage : Dieu ne l'a pas voulu. Je n'aime pas ces formules banales. J'ose dire : Je ne l'ai pas voulu ! Dieu nous a faits libres, et si j'en avais pu douter auparavant, cette minute suprême où l'âme et le corps, le courage et la lâcheté, le bien et le mal, se livraient en moi si clairement un mortel combat, cette minute eût emporté mes doutes à jamais.

Redevenu maître de moi, je n'ai plus éprouvé vis-à-vis de ces ondes redoutables que la tentation fort innocente et assez niaise d'y étancher la soif qui me dévorait. J'ai réfléchi au surplus que je trouverais dans ma chambre une eau beaucoup plus limpide, et j'ai pris rapidement le chemin de l'hôtel, en me faisant une image délicieuse des plaisirs qui m'y attendaient. Dans mon triste enfantillage, je m'étonnais,

je ne revenais pas de n'avoir point songé plus tôt à cet expédient vainqueur. Sur le boulevard, je me suis croisé tout à coup avec Gaston de Vaux, que je n'avais pas vu depuis deux ans. Il s'est arrêté après un mouvement d'hésitation, m'a serré cordialement la main, m'a dit deux mots de mes voyages et m'a quitté à la hâte. Puis, revenant sur ses pas : « Mon ami, m'a-t-il dit, il faut que tu me permettes de t'associer à une bonne fortune qui m'est arrivée ces jours-ci. J'ai mis la main sur un trésor : j'ai reçu une cargaison de cigares qui me coûtent deux francs chacun, mais qui sont sans prix. En voici un, tu m'en diras des nouvelles. A revoir, mon bon. »

J'ai monté péniblement mes six étages, et j'ai saisi, en tremblant d'émotion, ma bienheureuse carafe, dont j'ai épuisé le contenu à petites gorgées ; après quoi j'ai allumé le cigare de mon ami, en m'adressant dans ma glace un sourire d'encouragement. Je suis ressorti aussitôt, convaincu que le mouvement

physique et les distractions de la rue m'étaient salutaires. En ouvrant ma porte, j'ai été surpris et mécontent d'apercevoir dans l'étroit corridor la femme du concierge de l'hôtel, qui a paru décontenancée de ma brusque apparition. Cette femme a été autrefois au service de ma mère, qui l'avait prise en affection, et qui lui donna en la mariant la place lucrative qu'elle occupe encore aujourd'hui. J'avais cru remarquer depuis quelques jours qu'elle m'épiait, et, la surprenant cette fois presque en flagrant délit : « Qu'est-ce que vous voulez? lui ai-je dit violemment. — Rien, monsieur Maxime, rien, a-t-elle répondu fort troublée; j'apprêtais le gaz. » J'ai levé les épaules, et je suis parti.

Le jour tombait. J'ai pu me promener dans les lieux les plus fréquentés sans craindre de fâcheuses reconnaissances. J'ai été forcé de jeter mon cigare, qui me faisait mal. Ma promenade a duré deux ou trois heures, des heures cruelles. Il y a quelque chose

de particulièrement poignant à se sentir attaqué, au milieu de tout l'éclat et de toute l'abondance de la vie civilisée, par le fléau de la vie sauvage, la faim. Cela tient de la folie; c'est un tigre qui vous saute à la gorge en plein boulevard.

Je faisais des réflexions nouvelles. Ce n'est donc pas un vain mot, la faim! Il y a donc vraiment une maladie de ce nom-là; il y a vraiment des créatures humaines qui souffrent à l'ordinaire, et presque chaque jour, ce que je souffre, moi, par hasard, une fois en ma vie. Et pour combien d'entre elles cette souffrance ne se complique-t-elle pas encore de raffinements qui me sont épargnés? Le seul être qui m'intéresse au monde, je le sais du moins à l'abri des maux que je subis : je vois son cher visage heureux, rose et souriant. Mais ceux qui ne souffrent pas seuls, ceux qui entendent le cri déchirant de leurs entrailles répété par des lèvres aimées et suppliantes, ceux qu'attendent dans leur froid logis des femmes aux

joues pâles et des petits enfants sans sourire!... Pauvres gens!... O sainte charité!

Ces pensées m'ôtaient le courage de me plaindre; elles m'ont donné celui de soutenir l'épreuve jusqu'au bout. Je pouvais en effet l'abréger. Il y a ici deux ou trois restaurants où je suis connu, et il m'est arrivé souvent, quand j'étais riche, d'y entrer sans scrupule, quoique j'eusse oublié ma bourse. Je pouvais user de ce procédé. Il ne m'eût pas été plus difficile de trouver à emprunter cent sous dans Paris; mais ces expédients, qui sentaient la misère et la tricherie, m'ont décidément répugné. Pour les pauvres, cette pente est glissante, et je n'y veux même pas poser le pied : j'aimerais autant, je crois, perdre la probité même que de perdre la délicatesse, qui est la distinction de cette vertu vulgaire. Or, j'ai trop souvent remarqué avec quelle facilité terrible ce sentiment exquis de l'honnête se déflore et se dégrade dans les âmes les mieux douées, non-seulement au

souffle de la misère, mais au simple contact de la gène, pour ne pas veiller sur moi avec sévérité, pour ne pas rejeter désormais comme suspectes les capitulations de conscience qui semblent le plus innocentes. Il ne faut pas, quand les mauvais temps viennent, habituer son âme à la souplesse; elle n'a que trop de penchant à plier.

La fatigue et le froid m'ont fait rentrer vers neuf heures. La porte de l'hôtel s'est trouvée ouverte; je gagnais l'escalier d'un pas de fantôme, quand j'ai entendu dans la loge du concierge le bruit d'une conversation animée dont je paraissais faire les frais, car en ce moment même le tyran du lieu prononçait mon nom avec l'accent du mépris.

— Fais-moi le plaisir, disait-il, madame Vauberger, de me laisser tranquille avec ton Maxime. Est-ce moi qui l'ai ruiné, ton Maxime? Eh bien! qu'est-ce que tu me chantes alors? S'il se tue, on l'enterrera, quoi!

— Je te dis, Vauberger, a repris la femme, que ça t'aurait fendu le cœur si tu l'avais vu avaler sa carafe... Et si je croyais, vois-tu, que tu penses ce que tu dis, quand tu dis nonchalamment, comme un acteur : « S'il se tue, on l'enterrera !... » Mais je ne le crois pas, parce qu'au fond tu es un brave homme, quoique tu n'aimes pas à être dérangé de tes habitudes... Songe donc, Vauberger, manquer de feu et de pain ! Un garçon qui a été nourri toute sa vie avec du blanc-manger et élevé dans les fourrures comme un pauvre chat chéri ! Ce n'est pas une honte et une indignité, ça, et ce n'est pas un drôle de gouvernement que ton gouvernement qui permet des choses pareilles !

— Mais ça ne regarde pas du tout le gouvernement, a répondu avec assez de raison M. Vauberger... Et puis, tu te trompes, je te dis... il n'en est pas là... il ne manque pas de pain... C'est impossible !

— Eh bien ! Vauberger, je vais te dire tout : je l'ai

suivi, je l'ai espionné, là, et je l'ai fait espionner par Édouard; eh bien! je suis sûre qu'il n'a pas dîné hier, qu'il n'a pas déjeuné ce matin, et comme j'ai fouillé dans toutes ses poches et dans tous ses tiroirs, et qu'il n'y reste pas un rouge liard, bien certainement il n'aura pas encore dîné aujourd'hui, car il est trop fier pour aller mendier un dîner...

— Eh bien! tant pis pour lui! Quand on est pauvre, il ne faut pas être fier, a dit l'honorable concierge, qui m'a paru en cette circonstance exprimer les sentiments d'un portier.

J'avais assez de ce dialogue; j'y ai mis fin brusquement en ouvrant la porte de la loge, et en demandant une lumière à M. Vauberger, qui n'aurait pas été plus consterné, je crois, si je lui avais demandé sa tête. Malgré tout le désir que j'avais de faire bonne contenance devant ces gens, il m'a été impossible de ne pas trébucher une ou deux fois dans l'escalier : la tête me tournait. En entrant dans ma chambre, ordi-

nairement glaciale, j'ai eu la surprise d'y trouver une température tiède, doucement entretenue par un feu clair et joyeux. Je n'ai pas eu le rigorisme de l'éteindre; j'ai béni les braves cœurs qu'il y a dans le monde; je me suis étendu dans un vieux fauteuil en velours d'Utrecht que des revers de fortune ont fait passer, comme moi-même, du rez-de-chaussée à la mansarde, et j'ai essayé de sommeiller. J'étais depuis une demi-heure environ plongé dans une sorte de torpeur dont la rêverie uniforme me présentait le mirage de somptueux festins et de grasses kermesses, quand le bruit de la porte qui s'ouvrait m'a réveillé en sursaut. J'ai cru rêver encore, en voyant entrer Mme Vauberger ornée d'un vaste plateau sur lequel fumaient deux ou trois plats odoriférants. Elle avait déjà posé son plateau sur le parquet et commencé à étendre une nappe sur la table avant que j'eusse pu secouer entièrement ma léthargie. Enfin je me suis levé brusquement.

— Qu'est-ce que c'est? ai-je dit. Qu'est-ce que vous faites?

Mme Vauberger a feint une vive surprise.

— Est-ce que monsieur n'a pas demandé à dîner?

— Pas du tout.

— Édouard m'a dit que monsieur...

— Édouard s'est trompé : c'est quelque locataire à côté; voyez.

— Mais il n'y a pas de locataire sur le palier de monsieur... Je ne comprends pas...

— Enfin ce n'est pas moi... Qu'est-ce que cela veut donc dire? Vous me fatiguez! Emportez cela!

La pauvre femme s'est mise alors à replier tristement sa nappe, en me jetant les regards éplorés d'un chien qu'on a battu. — Monsieur a probablement dîné? a-t-elle repris d'une voix timide.

— Probablement.

— C'est dommage, car le dîner était tout prêt; il va être perdu, et le petit va être grondé par son père.

Si monsieur n'avait pas eu dîné par hasard, monsieur m'aurait bien obligée...

J'ai frappé du pied avec violence. — Allez-vous-en, vous dis-je! — Puis, comme elle sortait, je me suis approché d'elle : — Ma bonne Louison, je vous comprends, je vous remercie; mais je suis un peu souffrant ce soir, je n'ai pas faim.

— Ah! monsieur Maxime, s'est-elle écriée en pleurant, si vous saviez comme vous me mortifiez! Eh bien! vous me payerez mon dîner, là, si vous voulez; vous me mettrez de l'argent dans la main quand il vous en reviendra;... mais vous pouvez être bien sûr que quand vous me donneriez cent mille francs, ça ne me ferait pas autant de plaisir que de vous voir manger mon pauvre dîner! C'est une fière aumône que vous me feriez, allez! Vous qui avez de l'esprit, monsieur Maxime, vous devez bien comprendre ça, pourtant.

— Eh bien! ma chère Louison... que voulez-vous?

Je ne peux pas vous donner cent mille francs... mais je m'en vais manger votre dîner... Vous me laisserez seul, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Ah ! merci, monsieur. Je vous remercie bien, monsieur. Vous avez bon cœur.

— Et bon appétit aussi, Louison. Donnez-moi votre main : ce n'est pas pour y mettre de l'argent, soyez tranquille. Là... A revoir, Louison.

L'excellente femme est sortie en sanglotant.

J'achevais d'écrire ces lignes après avoir fait honneur au dîner de Louison, quand j'ai entendu dans l'escalier le bruit d'un pas lourd et grave; en même temps j'ai cru distinguer la voix de mon humble providence s'exprimant sur le ton d'une confidence hâtive et agitée. Peu d'instants après, on a frappé, et, pendant que Louison s'effaçait dans l'ombre, j'ai vu paraître dans le cadre de la porte la silhouette solennelle du vieux notaire. M. Laubépin a jeté un regard

rapide sur le plateau où j'avais réuni les débris de mon repas; puis, s'avançant vers moi et ouvrant les bras en signe de confusion et de reproche à la fois . — Monsieur le marquis, a-t-il dit, au nom du ciel! comment ne m'avez-vous pas?...—Il s'est interrompu, s'est promené à grands pas à travers la chambre, et s'arrêtant tout à coup : — Jeune homme, a-t-il repris, ce n'est pas bien; vous avez blessé un ami, vous avez fait rougir un vieillard! — Il était fort ému. Je le regardais, un peu ému moi-même et ne sachant trop que répondre, quand il m'a brusquement attiré sur sa poitrine, et, me serrant à m'étouffer, il a murmuré à mon oreille : — Mon pauvre enfant!... — Il y a eu ensuite un moment de silence entre nous. Nous nous sommes assis.—Maxime, a repris alors M. Laubépin, êtes-vous toujours dans les dispositions où je vous ai laissé? Aurez-vous le courage d'accepter le travail le plus humble, l'emploi le plus modeste, pourvu seulement qu'il soit honorable, et qu'en assurant votre

existence personnelle, il éloigne de votre sœur, dans le présent et dans l'avenir, les douleurs et les dangers de la pauvreté?

— Très-certainement, monsieur; c'est mon devoir, je suis prêt à le faire.

— En ce cas, mon ami, écoutez-moi. J'arrive de Bretagne. Il existe dans cette ancienne province une opulente famille du nom de Laroque, laquelle m'honore depuis longues années de son entière confiance. Cette famille est représentée aujourd'hui par un vieillard et par deux femmes, que leur âge ou leur caractère rend tous également inhabiles aux affaires. Les Laroque possèdent une fortune territoriale considérable, dont la gestion était confiée dans ces derniers temps à un intendant que je prenais la liberté de regarder comme un fripon. J'ai reçu le lendemain de notre entrevue, Maxime, la nouvelle de la mort de cet individu : je me suis mis en route immédiatement pour le château de Laroque, et j'ai demandé pour vous

l'emploi vacant. J'ai fait valoir votre titre d'avocat, et plus particulièrement vos qualités morales. Pour me conformer à votre désir, je n'ai point parlé de votre naissance : vous n'êtes et ne serez connu dans la maison que sous le nom de Maxime Odiot. Vous habiterez un pavillon séparé où l'on vous servira vos repas, lorsqu'il ne vous sera pas agréable de figurer à la table de famille. Vos honoraires sont fixés à six mille francs par an. Cela vous convient-il?

— Cela me convient à merveille, et toutes les précautions, toutes les délicatesses de votre amitié me touchent vivement; mais, pour vous dire la vérité, je crains d'être un homme d'affaires un peu étrange, un peu neuf.

— Sur ce point, mon ami, rassurez-vous. Mes scrupules ont devancé les vôtres, et je n'ai rien caché aux intéressés.—Madame, ai-je dit à mon excellente amie Mme Laroque, vous avez besoin d'un intendant, d'un gérant pour votre fortune : je vous en offre un. Il est

loin d'avoir l'habileté de son prédécesseur; il n'est nullement versé dans les mystères des baux et fermages; il ne sait pas le premier mot des affaires que vous daignerez lui confier; il n'a point de connaissances spéciales, point de pratique, point d'expérience, rien de ce qui s'apprend; mais il a quelque chose qui manquait à son prédécesseur, que soixante ans de pratique n'avaient pu lui donner, et que dix mille ans n'auraient pu lui donner davantage : il a, madame, la probité. Je l'ai vu au feu, et j'en réponds. Prenez-le : vous serez mon obligée et la sienne. — Mme Laroque, jeune homme, a beaucoup ri de ma manière de recommander les gens; mais finalement il paraît que c'était une bonne manière, puisqu'elle a réussi.

Le digne vieillard s'est offert alors à me donner quelques notions élémentaires et générales sur l'espèce d'administration dont je vais être chargé; il y ajoutera, au sujet des intérêts de la famille Laroque,

des renseignements qu'il a pris la peine de recueillir et de rédiger pour moi.

— Et quand devrai-je partir, mon cher monsieur?

— Mais, à vrai dire, mon garçon (il n'était plus question de monsieur le marquis), le plus tôt sera le mieux, car ces gens là-bas ne sont pas capables à eux tous de faire une quittance. Mon excellente amie Mme Laroque en particulier, femme d'ailleurs recommandable à divers titres, est en affaires d'une incurie, d'une inaptitude, d'une enfance qui dépasse l'imagination. C'est une créole.

—Ah! c'est une créole? ai-je répété avec je ne sais quelle vivacité.

— Oui, jeune homme, une vieille créole, a repris sèchement M. Laubépin. Son mari était breton; mais ces détails viendront en leur temps..... A demain, Maxime, bon courage!... Ah! j'oubliais... Jeudi matin, avant mon départ, j'ai fait une chose qui ne vous sera pas désagréable. Vous aviez parmi vos créanciers

quelques fripons dont les relations avec votre père avaient été visiblement entachées d'usure; armé des foudres légales, j'ai réduit leurs créances de moitié, et j'ai obtenu quittance du tout. Il vous reste en définitive un capital d'une vingtaine de mille francs. En joignant à cette réserve les économies que vous pourrez faire chaque année sur vos honoraires, nous aurons dans dix ans une jolie dot pour Hélène... Ah ça, venez demain déjeuner avec maître Laubépin, et nous achèverons de régler cela... Bonsoir, Maxime, bonne nuit, mon cher enfant.

— Que Dieu vous bénisse, monsieur!

Château de Laroque (d'Arz), 1er mai.

J'ai quitté Paris hier. Ma dernière entrevue avec M. Laubépin a été pénible. J'ai voué à ce vieillard les sentiments d'un fils. Il a fallu ensuite dire adieu à Hélène. Pour lui faire comprendre la nécessité où je

me trouve d'accepter un emploi, il était indispensable de lui laisser entrevoir une partie de la vérité. J'ai parlé de quelques embarras de fortune passagers. La pauvre enfant en a compris, je crois, plus que je n'en disais : ses grands yeux étonnés se sont remplis de larmes, et elle m'a sauté au cou.

Enfin je suis parti. Le chemin de fer m'a mené à Rennes, où j'ai passé la nuit. Ce matin, je suis monté dans une diligence qui devait me déposer cinq ou six heures plus tard dans une petite ville du Morbihan, située à peu de distance du château de Laroque. J'ai fait une dizaine de lieues au delà de Rennes sans parvenir à me rendre compte de la réputation pittoresque dont jouit dans le monde la vieille Armorique. Un pays plat, vert et monotone, d'éternels pommiers dans d'éternelles prairies, des fossés et des talus boisés bornant la vue des deux côtés de la route, tout au plus quelques petits coins d'une grâce champêtre, des blouses et des chapeaux cirés pour animer ces ta-

bleaux vulgaires, tout cela me donnait fortement à penser depuis la veille que la poétique Bretagne n'était qu'une sœur prétentieuse et même un peu maigre de la Basse-Normandie. Fatigué de déceptions et de pommiers, j'avais cessé depuis une heure d'accorder la moindre attention au paysage, et je sommeillais tristement, quand il m'a semblé tout à coup m'apercevoir que notre lourde voiture penchait en avant plus que de raison : en même temps l'allure des chevaux se ralentissait sensiblement, et un bruit de ferrailles, accompagné d'un frottement particulier, m'annonçait que le dernier des conducteurs venait d'appliquer le dernier des sabots à la roue de la dernière diligence. Une vieille dame, qui était assise près de moi, m'a saisi le bras avec cette vive sympathie que fait naître la communauté du danger. J'ai mis la tête à la portière : nous descendions, entre deux talus élevés, une côte extrêmement raide, conception d'un ingénieur véritablement trop ami de la ligne droite.

moitié glissant, moitié roulant, nous n'avons pas tardé à nous trouver dans un étroit vallon d'un aspect sinistre, au fond duquel un chétif ruisseau coulait péniblement et sans bruit entre d'épais roseaux; sur ses rives écroulées se tordaient quelques vieux troncs couverts de mousse. La route traversait ce ruisseau sur un pont d'une seule arche, puis elle remontait la pente opposée en traçant un sillon blanc à travers une lande immense, aride et absolument nue, dont le sommet coupait le ciel vigoureusement en face de nous. Près du pont, et au bord du chemin, s'élevait une masure solitaire dont l'air de profond abandon serrait le cœur. Un homme jeune et robuste était occupé à fendre du bois devant la porte : un cordon noir retenait par derrière ses longs cheveux d'un blond pâle. Il a levé la tête, et j'ai été surpris du caractère étranger de ses traits, du regard calme de ses yeux bleus; il m'a salué dans une langue inconnue d'un accent bref, doux et sauvage. A la fenêtre de la

chaumière se tenait une femme qui filait : sa coiffure et la coupe de ses vêtements reproduisaient avec une exactitude théâtrale l'image de ces grêles châtelaines de pierre qu'on voit couchées sur les tombeaux. Ces gens n'avaient point la mine de paysans : ils avaient au plus haut degré cette apparence aisée, gracieuse et grave qu'on nomme l'air distingué. Leur physionomie portait cette expression triste et rêveuse que j'ai souvent remarquée avec émotion chez les peuples dont la nationalité est perdue.

J'avais mis pied à terre pour monter la côte. La lande, que rien ne séparait de la route, s'étendait tout autour de moi à perte de vue : partout de maigres ajoncs rampant sur une terre noire; çà et là des ravines, des crevasses, des carrières abandonnées, quelques rochers affleurant le sol; pas un arbre. Seulement, quand je suis arrivé sur le plateau, j'ai vu à ma droite la ligne sombre de la lande découper dans l'extrême lointain une bande d'horizon plus lointaine

encore, légèrement dentelée, bleue comme la mer, inondée de soleil, et qui semblait ouvrir au milieu de ce site désolé la soudaine perspective de quelque région radieuse et féerique; c'était enfin la Bretagne!

J'ai dû fréter un voiturin dans la petite ville de *** pour faire les deux lieues qui me séparaient encore du terme de mon voyage. Pendant le trajet, qui n'a pas été des plus rapides, je me souviens confusément d'avoir vu passer sous mes yeux des bois, des clairières, des lacs, des oasis de fraîche verdure cachées dans les vallons; mais en approchant du château de Laroque, je me sentais assailli par mille pensées pénibles qui laissaient peu de place aux préoccupations du touriste. Encore quelques instants, et j'allais entrer dans une famille inconnue sur le pied d'une sorte de domesticité déguisée, avec un titre qui m'assurait à peine les égards et le respect des valets de la maison; ceci était nouveau pour moi. Au moment même où M. Laubépin m'avait proposé cet emploi d'inten-

dant, tous mes instincts, toutes mes habitudes s'étaient insurgés violemment contre le caractère de dépendance particulière attaché à de telles fonctions. J'avais cru néanmoins qu'il m'était impossible de les refuser sans paraître infliger aux démarches empressées de mon vieil ami en ma faveur une sorte de blâme décourageant. De plus, je ne pouvais espérer d'obtenir avant plusieurs années dans des fonctions plus indépendantes les avantages qui m'étaient faits ici dès le début, et qui allaient me permettre de travailler sans retard à l'avenir de ma sœur. J'avais donc vaincu mes répugnances, mais elles avaient été bien vives, et elles se réveillaient avec plus de force en face de l'imminente réalité. J'ai eu besoin de relire dans le code que tout homme porte en soi les chapitres du devoir et du sacrifice; en même temps je me répétais qu'il n'est pas de situation si humble où la dignité personnelle ne se puisse soutenir et qu'elle ne puisse relever. Puis je me traçais un plan de conduite vis-à-

vis des membres de la famille Laroque, me promettant de témoigner pour leurs intérêts un zèle consciencieux, pour leurs personnes une juste déférence, également éloignée de la servilité et de la raideur. Mais je ne pouvais me dissimuler que cette dernière partie de ma tâche, la plus délicate sans contredit, devrait être simplifiée ou compliquée singulièrement par la nature spéciale des caractères et des esprits avec lesquels j'allais me trouver en contact. Or M. Laubépin, tout en reconnaissant ce que ma sollicitude sur l'article personnel avait de légitime, s'était montré obstinément avare de renseignements et de détails à ce sujet. Toutefois à l'heure du départ il m'avait remis une note confidentielle, en me recommandant de la jeter au feu dès que j'en aurais fait mon profit. J'ai tiré cette note de mon portefeuille, et je me suis mis à en étudier les termes sibyllins, que je reproduis ici exactement.

Château de Laroque (d'Arz).

ÉTAT DES PERSONNES QUI HABITENT LEDIT CHATEAU.

« 1° M. Laroque (Louis-Auguste), octogénaire, chef actuel de la famille, source principale de la fortune; ancien marin, célèbre sous le premier empire en qualité de corsaire autorisé; paraît s'être enrichi sur mer par des entreprises légales de diverse nature; a longtemps habité les colonies. Originaire de Bretagne, il est revenu s'y fixer, il y a une trentaine d'années, en compagnie de feu Pierre-Antoine Laroque, son fils unique, époux de

« 2° Mme Laroque (Joséphine-Clara), belle-fille du susnommé; créole d'origine, âgée de quarante ans; caractère indolent, esprit romanesque, quelques manies : belle âme;

« 3° Mlle Laroque (Marguerite-Louise), petite-fille, fille et présomptive héritière des précédents, âgée de

vingt ans; créole et bretonne; quelques chimères: belle âme;

« 4° Mme Aubry, veuve du sieur Aubry, agent de change, décédé en Belgique; cousine au deuxième degré, recueillie dans la maison : esprit aigri;

« 5° Mlle Hélouin (Caroline-Gabrielle), vingt-six ans; ci-devant institutrice, aujourd'hui demoiselle de compagnie : esprit cultivé, caractère douteux.

« Brûlez. »

Ce document, malgré la réserve qui le caractérisait, ne m'a pas été inutile : j'ai senti se dissiper, avec l'horreur de l'inconnu, une partie de mes appréhensions. D'ailleurs s'il y avait, comme le prétendait M. Laubépin, deux belles âmes dans le château de Laroque, c'était assurément plus qu'on n'avait droit d'espérer sur une proportion de cinq habitants.

Après deux heures de marche, le voiturier s'est arrêté devant une grille flanquée de deux pavillons qui

servent de logement à un concierge. J'ai laissé là mon gros bagage, et je me suis acheminé vers le château, tenant d'une main mon sac de nuit et décapitant de l'autre à coups de canne les marguerites qui perçaient le gazon. Après avoir fait quelques centaines de pas entre deux rangs d'énormes châtaigniers, je me suis trouvé dans un vaste jardin de disposition circulaire, qui paraît se transformer en parc un peu plus loin. J'apercevais à droite et à gauche de profondes perspectives ouvertes entre d'épais massifs déjà verdoyants, des pièces d'eau fuyant sous les arbres, et des barques blanches remisées sous des toits rustiques. — En face de moi s'élevait le château, construction considérable, dans le goût élégant et à demi italien des premières années de Louis XIII. Il est précédé d'une terrasse qui forme, au pied d'un double perron et sous les hautes fenêtres de la façade, une sorte de jardin particulier auquel on accède par plusieurs escaliers larges et bas. L'aspect riant et fastueux de

mension extraordinaire, ont interrogé avec une curiosité nonchalante la scène qui se passait au dehors. —Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? a-t-elle dit d'une voix tranquille. — Je lui ai adressé une profonde inclination, et, maudissant une fois de plus mon sac de nuit, qui amusait visiblement ces demoiselles, je me suis hâté de franchir le perron.

Un domestique à cheveux gris, vêtu de noir, que j'ai trouvé dans le vestibule, a pris mon nom. J'ai été introduit, quelques minutes plus tard, dans un vaste salon tendu de soie jaune, où j'ai reconnu d'abord la jeune personne que je venais de voir à la fenêtre, et qui était définitivement d'une extrême beauté. Près de la cheminée, où flamboyait une véritable fournaise, une dame d'un âge moyen, et dont les traits accusaient fortement le type créole, se tenait ensevelie dans un grand fauteuil compliqué d'édredons, de coussins et de coussinets de toutes proportions. Un trépied de forme antique, que surmontait un *brasero*

allumé, était placé à sa portée, et elle en approchait par intervalles ses mains grêles et pâles. A côté de Mme Laroque était assise une dame qui tricotait : à sa mine morose et disgracieuse, je n'ai pu méconnaître la cousine au deuxième degré, veuve de l'agent de change décédé en Belgique.

Le premier regard qu'a jeté sur moi Mme Laroque m'a paru empreint d'une surprise touchant à la stupeur. Elle m'a fait répéter mon nom. — Pardon!... Monsieur?...

— Odiot, madame.

— Maxime Odiot, le gérant, le régisseur que M. Laubépin?...

— Oui, madame.

— Vous êtes bien sûr?

Je n'ai pu m'empêcher de sourire. — Mais oui, madame, parfaitement.

Elle a jeté un coup d'œil rapide sur la veuve de l'agent de change, puis sur la jeune fille au front sévère,

comme pour leur dire : — Concevez-vous ça? — Après quoi elle s'est agitée légèrement dans ses coussinets, et a repris :

— Enfin! veuillez vous asseoir, monsieur Odiot. Je vous remercie beaucoup, monsieur, de vouloir bien nous consacrer vos talents. Nous avons grand besoin de votre aide, je vous assure, car enfin nous avons, on ne peut le nier, le malheur d'être fort riches... — S'apercevant qu'à ces mots la cousine au deuxième degré levait les épaules : — Oui, ma chère madame Aubry, a poursuivi Mme Laroque, j'y tiens. En me faisant riche, le bon Dieu a voulu m'éprouver. J'étais née positivement pour la pauvreté, pour les privations, pour le dévouement et le sacrifice; mais j'ai toujours été contrariée. Par exemple, j'aurais aimé à avoir un mari infirme. Eh bien! M. Laroque était un homme d'une admirable santé. Voilà comment ma destinée a été et sera manquée d'un bout à l'autre...

— Laissez donc, a dit sèchement Mme Aubry. La

pauvreté vous irait bien à vous, qui ne savez vous refuser aucune douceur, aucun raffinement !

— Permettez, chère madame, a repris Mme Laroque, je n'ai aucun goût pour les dévouements inutiles. Quand je me condamnerais aux privations les plus dures, à qui ou à quoi cela profiterait-il ? Quand je gèlerais du matin au soir, en seriez-vous plus heureuse ?

Mme Aubry a fait entendre d'un geste expressif qu'elle n'en serait pas plus heureuse, mais qu'elle considérait le langage de Mme Laroque comme prodigieusement affecté et ridicule.

— Enfin, a continué celle-ci, heur ou malheur, peu importe. Nous sommes donc très-riches, monsieur Odiot, et si peu de cas que je fasse moi-même de cette fortune, mon devoir est de la conserver pour ma fille, quoique la pauvre enfant ne s'en soucie pas plus que moi, n'est-ce pas, Marguerite ?

A cette question, un faible sourire a entr'ouvert les

lèvres dédaigneuses de Mlle Marguerite, et l'arc allongé de ses sourcils s'est tendu légèrement, après quoi cette physionomie grave et superbe est rentrée dans le repos.

— Monsieur, a repris Mme Laroque, on va vous montrer le logement que nous vous avons destiné, sur le désir formel de M. Laubépin; mais auparavant permettez qu'on vous conduise chez mon beau-père, qui sera bien aise de vous voir. Voulez-vous sonner, ma chère cousine? J'espère, monsieur Odiot, que vous nous ferez le plaisir de dîner aujourd'hui avec nous. Bonjour, monsieur, à bientôt.

On m'a confié aux soins d'un domestique qui m'a prié d'attendre, dans une pièce contiguë à celle d'où je sortais, qu'il eût pris les ordres de M. Laroque. Cet homme avait laissé la porte du salon entr'ouverte, et il m'a été impossible de un pas entendre ces paroles prononcées par Mme Laroque sur le ton de bonhomie un peu ironique qui lui est habituel : — Ah ça!

comprend-on Laubépin, qui m'annonce un garçon d'un certain âge, très-simple, très-mûr, et qui m'envoie un monsieur comme ça ?

Mlle Marguerite a murmuré quelques mots qui m'ont échappé, à mon vif regret, je l'avoue, et auxquels sa mère a répondu aussitôt : — Je ne te dis pas le contraire, ma fille ; mais cela n'en est pas moins parfaitement ridicule de la part de Laubépin. Comment veux-tu qu'un monsieur comme ça s'en aille trotter en sabots dans les terres labourées ? Je parie que jamais il n'a mis de sabots, cet homme-là. Il ne sait pas même ce que c'est que des sabots. Eh bien ! c'est peut-être un tort que j'ai, ma fille, mais je ne peux pas me figurer un bon intendant sans sabots. Dis-moi, Marguerite, j'y pense, si tu l'accompagnais chez ton grand-père ?

Mlle Marguerite est entrée presque aussitôt dans la pièce où je me trouvais. En m'apercevant, elle a paru peu satisfaite.

— Pardon, mademoiselle ; mais ce domestique m'a dit de l'attendre ici.

— Veuillez me suivre, monsieur.

Je l'ai suivie. Elle m'a fait monter un escalier, traverser plusieurs corridors, et m'a introduit enfin dans une espèce de galerie où elle m'a laissé. Je me suis mis à examiner quelques tableaux suspendus au mur. Ces peintures étaient pour la plupart des marines fort médiocres consacrées à la gloire de l'ancien corsaire de l'empire. Il y avait plusieurs combats de mer un peu enfumés, dans lesquels il était évident toutefois que le petit brick *l'Aimable*, capitaine Laroque, vingt-six canons, causait à John Bull les plus sensibles désagréments. Puis venaient quelques portraits en pied du capitaine Laroque, qui naturellement ont attiré mon attention spéciale. Ils représentaient tous, sauf de légères variantes, un homme d'une taille gigantesque, portant une sorte d'uniforme républicain à grands parements, chevelu comme Kléber, et pous-

sant droit devant lui un regard énergique, ardent et sombre, au total une espèce d'homme qui n'avait rien de plaisant. Comme j'étudiais curieusement cette grande figure, qui réalisait à merveille l'idée qu'on se fait en général d'un corsaire, et même d'un pirate, Mlle Marguerite m'a prié d'entrer.—Je me suis trouvé alors en face d'un vieillard maigre et décrépit dont les yeux conservaient à peine l'étincelle vitale, et qui, pour me faire accueil, a touché d'une main tremblante le bonnet de soie noire qui couvrait son crâne luisant comme l'ivoire.

— Grand-père, a dit Mlle Marguerite en élevant la voix, c'est M. Odiot.

Le pauvre vieux corsaire s'est un peu soulevé sur son fauteuil en me regardant avec une expression terne et indécise. Je me suis assis, sur un signe de Mlle Marguerite, qui a répété :—M. Odiot, le nouvel intendant, mon père !

— Ah ! bonjour, monsieur, a murmuré le vieillard.

— Une pause du plus pénible silence a suivi. Le capitaine Laroque, le corps courbé en deux et la tête pendante, continuait à fixer sur moi son regard effacé. Enfin, paraissant tout à coup rencontrer un sujet d'entretien d'un intérêt capital, il m'a dit d'une voix sourde et profonde : — M. de Beauchêne est mort !

A cette communication inattendue, je n'ai pu trouver aucune réponse : j'ignorais absolument qui pouvait être ce M. de Beauchêne, et Mlle Marguerite ne se donnant pas la peine de me l'apprendre, je me suis borné à témoigner, par une faible exclamation de condoléance, de la part que je prenais à ce malheureux événement. Ce n'était pas assez apparemment au gré du vieux capitaine, car il a repris, le moment d'après, du même ton lugubre :— M. de Beauchêne est mort !

Mon embarras a redoublé en face de cette insistance. Je voyais le pied de Mlle Margueritte battre le parquet avec impatience ; le désespoir m'a pris, et, saisissant au hasard la première phrase qui m'est venue à la

pensée : — Ah ! et de quoi est-il mort ? ai-je dit.

Cette question ne m'était pas échappée qu'un regard courroucé de Mlle Marguerite m'avertissait que j'étais suspect de je ne sais quelle irrévérence railleuse. Bien que je ne me sentisse réellement coupable que d'une sotte gaucherie, je me suis empressé de donner à l'entretien un tour plus heureux. J'ai parlé des tableaux de la galerie, des grandes émotions qu'ils devaient rappeler au capitaine, de l'intérêt respectueux que j'éprouvais à contempler le héros de ces glorieuses pages. Je suis même entré dans le détail, et j'ai cité avec une certaine chaleur deux ou trois combats où le brick *l'Aimable* m'avait paru véritablement accomplir des miracles. Pendant que je faisais preuve de cette courtoisie de bon goût, Mlle Marguerite, à mon extrême surprise, continuait de me regarder avec un mécontentement et un dépit manifestes. Son grand-père cependant me prêtait une oreille attentive : je voyais sa tête se relever peu à peu. Un sourire étrange éclai-

rait son visage décharné et semblait en effacer les rides. Tout à coup, saisissant des deux mains les bras de son fauteuil, il s'est redressé de toute sa taille; une flamme guerrière a jailli de ses profondes orbites, et il s'est écrié d'une voix sonore qui m'a fait tressaillir : — La barre au vent! Toute au vent! Feu bâbord! Accoste, accoste! Jetez les grappins! vivement! nous le tenons! Feu là-haut! un bon coup de balai, nettoyez son pont! A moi, maintenant! ensemble! sus à l'Anglais, au Saxon maudit! hourra!— En poussant ce dernier cri, qui a râlé dans sa gorge, le vieillard, vainement soutenu par les mains pieuses de sa petite-fille, est retombé comme écrasé dans son fauteuil. Mlle Laroque m'a fait un signe impérieux, et je suis sorti. J'ai retrouvé mon chemin comme j'ai pu à travers le dédale des corridors et des escaliers, me félicitant vivement de l'esprit d'à-propos que j'avais déployé dans mon entrevue avec le vieux capitaine de *l'Aimable*.

Le domestique à cheveux gris qui m'avait reçu à mon arrivée, et qui se nomme Alain, m'attendait dans le vestibule pour me dire, de la part de Mme Laroque, que je n'avais plus le temps de visiter mon logement avant le dîner, que j'étais bien comme j'étais. Au moment même où j'entrais dans le salon, une société d'une vingtaine de personnes en sortait avec les cérémonies d'usage pour se rendre dans la salle à manger. C'était la première fois, depuis le changement de ma condition, que je me trouvais mêlé à une réunion mondaine. Habitué naguère aux petites distinctions que l'étiquette des salons accorde en général à la naissance et à la fortune, je n'ai pas reçu sans amertume les premiers témoignages de la négligence et du dédain auxquels me condamne inévitablement ma situation nouvelle. Réprimant de mon mieux les révoltes de la fausse gloire, j'ai offert mon bras à une jeune fille de petite taille, mais bien faite et gracieuse, qui restait seule en arrière de tous les convives, et qui

était, comme je l'ai supposé, Mlle Hélouin, l'institutrice. Ma place était marquée à table près de la sienne. Pendant qu'on s'asseyait, Mlle Marguerite est apparue, comme Antigone, guidant la marche lente et traînante de son aïeul. Elle est venue s'asseoir à ma droite, avec cet air de tranquille majesté qui lui est propre, et le puissant terre-neuve qui paraît être le gardien attitré de cette princesse, n'a pas manqué de se poster en sentinelle derrière sa chaise. J'ai cru devoir exprimer sans retard à ma voisine le regret que j'éprouvais d'avoir maladroitement évoqué des souvenirs qui semblaient agiter d'une manière fâcheuse l'esprit de son grand-père.

— C'est à moi de m'excuser, monsieur, a-t-elle répondu ; j'aurais dû vous prévenir qu'il ne faut jamais parler des Anglais devant mon père... Connaissiez-vous la Bretagne, monsieur ?

J'ai dit que je ne la connaissais pas avant ce jour, mais que j'étais parfaitement heureux de la connaître,

et pour prouver qu'en outre j'en étais digne, j'ai parlé sur le mode lyrique des beautés pittoresques qui m'avaient frappé pendant la route. A l'instant où je pensais que cette adroite flatterie me conciliait au plus haut degré la bienveillance de la jeune Bretonne, j'ai vu avec étonnement les symptômes de l'impatience et de l'ennui se peindre sur son front. J'étais décidément malheureux avec cette jeune fille.

— Allons! je vois, monsieur, a-t-elle dit avec une singulière expression d'ironie, que vous aimez ce qui est beau, ce qui parle à l'imagination et à l'âme, la nature, la verdure, les bruyères, les pierres et les beaux-arts. Vous vous entendrez à merveille avec Mlle Hélouin, qui adore également toutes ces choses, lesquelles pour mon compte je n'aime guère.

— Mais, au nom du ciel, qu'est-ce donc que vous aimez, mademoiselle?

A cette question, que je lui adressais sur le ton d'un aimable enjouement, Mlle Marguerite s'est brusque-

ment tournée vers moi, m'a lancé un regard hautain, et a répondu sèchement : — J'aime mon chien. Ici, Mervyn !

Puis elle a plongé affectueusement sa main dans la profonde fourrure du terre-neuve, qui, mâté sur ses pieds de derrière, allongeait déjà sa tête formidable entre mon assiette et celle de Mlle Marguerite.

Je n'ai pu m'empêcher d'observer avec un intérêt nouveau la physionomie de cette bizarre personne, et d'y chercher les signes extérieurs de la sécheresse d'âme dont elle paraît faire profession. Mlle Laroque, qui m'avait paru d'abord fort grande, ne doit cette apparence qu'au caractère ample et parfaitement harmonieux de sa beauté. Elle est en réalité d'une taille ordinaire. Son visage, d'un ovale un peu arrondi, et son cou, d'une pose exquise et fière, sont légèrement recouverts d'une teinte d'or sombre. Sa chevelure, qui marque sur son front un relief épais, jette à chaque mouvement de la tête des reflets onduleux et bleuâtres;

les narines, délicates et minces, semblent copiées sur le modèle divin d'une madone romaine et sculptées dans une nacre vivante. Au-dessous des yeux, larges, profonds et pensifs, le hâle doré des joues se nuance d'une sorte d'auréole plus brune qui semble une trace projetée par l'ombre des cils ou comme brûlée par le rayonnement ardent du regard. Je puis difficilement rendre la douceur souveraine du sourire qui, par intervalles, vient animer ce beau visage, et tempérer par je ne sais quelle contraction gracieuse l'éclat de ces grands yeux. Certes la déesse même de la poésie, du rêve et des mondes enchantés pourrait se présenter hardiment aux hommages des mortels sous la forme de cette enfant qui n'aime que son chien. La nature, dans ses productions les plus choisies, nous prépare souvent ces cruelles mystifications.

Au surplus, il m'importe assez peu. Je sens assez que je suis destiné à jouer dans l'imagination de Mlle Marguerite le rôle qu'y pourrait jouer un nègre,

objet, comme on sait, d'une mince séduction pour les créoles. De mon côté, je me flatte d'être aussi fier que Mlle Marguerite : le plus impossible des amours pour moi serait celui qui m'exposerait au soupçon d'intrigue et d'industrie. Je ne pense pas au reste avoir à m'armer d'une grande force morale contre un danger qui ne me paraît pas vraisemblable, car la beauté de Mlle Laroque est de celles qui appellent la pure contemplation de l'artiste plutôt qu'un sentiment d'une nature plus humaine et plus tendre.

Cependant, sur le nom de Mervyn, que Mlle Marguerite avait donné à son garde du corps, ma voisine de gauche, Mlle Hélouin, s'était lancée à pleines voiles dans le cycle d'Arthur, et elle a bien voulu m'apprendre que Mervyn était le nom authentique de l'enchanteur célèbre que le vulgaire appelle Merlin. Des chevaliers de la Table-Ronde elle est remontée jusqu'au temps de César, et j'ai vu défiler devant moi, dans une procession un peu prolixe, toute la hiérar-

chie des druides, des bardes et des ovates, après quoi nous sommes tombés fatalement de *menhir* en *dolmen* et de *galgal* en *cromlech*.

Pendant que je m'égarais dans les forêts celtiques sur les pas de Mlle Hélouin, à laquelle il ne manque qu'un peu d'embonpoint pour être une druidesse fort passable, la veuve de l'agent de change, placée près de nous, faisait retentir les échos d'une plainte continue et monotone comme celle d'un aveugle : on avait oublié de lui donner un chauffe-pieds ; on lui servait du potage froid ; on lui servait des os décharnés ; voilà comme on la traitait. Au reste, elle y était habituée. Il est triste d'être pauvre, bien triste. Elle voudrait être morte.

— Oui, docteur, — elle s'adressait à son voisin, qui semblait écouter ses doléances avec une affectation d'intérêt tant soit peu ironique, — oui, docteur, ce n'est pas une plaisanterie : je voudrais être morte. Ce serait un grand débarras pour tout le monde d'ail-

leurs. Songez donc, docteur! quand on a été dans ma position, quand on a mangé dans de l'argenterie à ses armes,... être réduite à la charité, et se voir le jouet des domestiques! On ne sait pas tout ce que je souffre dans cette maison, on ne le saura jamais. Quand on a de la fierté, on souffre sans se plaindre; aussi je me tais, docteur, mais je n'en pense pas moins.

— C'est cela, ma chère dame, a dit le docteur, qui se nomme, je crois, Desmarets, n'en parlons plus: buvez frais, cela vous calmera.

— Rien, rien ne me calmera, docteur, que la mort!

— Eh bien! madame, quand vous voudrez! a répliqué le docteur résolûment.

Dans une région plus centrale, l'attention des convives était accaparée par la verve insouciante, caustique et fanfaronne d'un personnage que j'ai entendu nommer M. de Bévallan, et qui paraît jouir ici des droits d'une intimité particulière. C'est un homme

d'une grande taille, d'une jeunesse déjà mûre, et dont la tête rappelle assez fidèlement le type du roi François Ier. On l'écoute comme un oracle, et Mlle Laroque elle-même lui accorde autant d'intérêt et d'admiration qu'elle paraît capable d'en concevoir pour quelque chose en ce monde. Pour moi, comme la plupart des saillies que j'entendais applaudir se rapportaient à des anecdotes locales et à des circonstances de clocher, je n'ai pu apprécier qu'incomplétement jusqu'ici le mérite de ce lion armoricain.

J'ai eu toutefois à me louer de sa courtoisie : il m'a offert un cigare après le dîner, et m'a emmené dans le boudoir où l'on fume. Il en faisait en même temps les honneurs à trois ou quatre jeunes gens à peine sortis de l'adolescence, qui le regardent évidemment comme un modèle de belles façons et d'exquise scélératesse. — Eh bien ! Bévallan, a dit un de ces jeunes séides, vous ne renoncez donc pas à la prêtresse du soleil ?

— Jamais! a répondu M. de Bévallan. J'attendrai dix mois, dix ans, s'il le faut; mais je l'aurai, ou personne ne l'aura.

— Vous n'êtes pas malheureux, vieux drôle : l'institutrice vous aidera à prendre patience.

— Dois-je vous couper la langue ou les oreilles, jeune Arthur? a repris à demi-voix M. de Bévallan en s'avançant vers son interlocuteur, et en lui faisant, d'un signe rapide, remarquer ma présence.

On a mis alors sur le tapis, dans un pêle-mêle charmant, tous les chevaux, tous les chiens et toutes les dames du canton. Il serait à désirer, par parenthèse, que les femmes pussent assister secrètement, une fois en leur vie, à une de ces conversations qui se tiennent entre hommes dans la première effusion qui suit un repas copieux : elles y trouveraient la mesure exacte de la délicatesse de nos mœurs et de la confiance qu'elle leur doit inspirer. Au surplus, je ne me pique nullement de pruderie; mais l'entretien dont

j'étais le témoin avait le tort grave, à mon avis, de dépasser les limites de la plaisanterie la plus libre : il touchait à tout en passant, outrageait tout gaiement, et prenait enfin un caractère très-gratuit d'universelle profanation. Or, mon éducation, trop incomplète sans doute, m'a laissé dans le cœur un fonds de respect qui me paraît devoir être réservé au milieu des plus vives expansions de la bonne humeur. Cependant nous avons aujourd'hui en France notre jeune Amérique, qui n'est point contente si elle ne blasphème un peu après boire; nous avons d'aimables petits bandits, espoir de l'avenir, qui n'ont eu ni père ni mère, qui n'ont point de patrie, qui n'ont point de Dieu, mais qui paraissent être le produit brut de quelque machine sans entrailles et sans âme qui les a déposés fortuitement sur ce globe pour en être le médiocre ornement.

Bref, M. de Bévallan, qui ne craint point de s'instituer le professeur cynique de ces roués sans barbe,

ne m'a pas plu, et je ne pense pas lui avoir plus davantage. J'ai prétexté un peu de fatigue, et j'ai pris congé.

Sur ma requête, le vieil Alain s'est armé d'une lanterne et m'a guidé à travers le parc vers le logis qui m'est destiné. Après quelques minutes de marche, nous avons traversé un pont de bois jeté sur une rivière, et nous nous sommes trouvés devant une porte massive et ogivale, qui est surmontée d'une espèce de beffroi et flanquée de deux tourelles. C'est l'entrée de l'ancien château. Des chênes et des sapins séculaires forment autour de ce débris féodal une enceinte mystérieuse qui lui donne un air de profonde retraite. C'est dans cette ruine que je dois habiter. Mon appartement, composé de trois chambres très-proprement tendues de perse, se prolonge au-dessus de la porte d'une tourelle à l'autre. Ce séjour mélancolique ne laisse pas de me plaire : il convient à ma fortune. A peine délivré du vieil Alain, qui est d'humeur un peu

conteuse, je me suis mis à écrire le récit de cette importante journée, m'interrompant par intervalles pour écouter le murmure assez doux de la petite rivière qui coule sous mes fenêtres et le cri de la chouette légendaire qui célèbre dans les bois voisins ses tristes amours.

1er juillet.

Il est temps que j'essaie de démêler le fil de mon existence personnelle et intime qui depuis deux mois s'est un peu perdu au milieu des obligations actives de ma charge.

Le lendemain de mon arrivée, après avoir étudié pendant quelques heures dans ma retraite les papiers et les registres du père Hivart, comme on nomme ici mon prédécesseur, j'allai déjeuner au château, où je ne retrouvai plus qu'une faible partie des hôtes de la veille. Mme Laroque, qui a beaucoup vécu à Paris

avant que la santé de son beau-père ne l'eût condamnée à une perpétuelle villégiature, conserve fidèlement dans sa retraite le goût des intérêts élevés, élégants ou frivoles dont le ruisseau de la rue du Bac était le miroir du temps du turban de Mme de Staël. Elle paraît en outre avoir visité la plupart des grandes villes de l'Europe, et en a rapporté des préoccupations littéraires qui dépassent la mesure commune de l'érudition et de la curiosité parisiennes. Elle reçoit beaucoup de journaux et de revues, et s'applique à suivre de loin autant que possible le mouvement de cette civilisation raffinée dont les théâtres, les musées et les livres frais éclos sont les fleurs et les fruits plus ou moins éphémères. Pendant le déjeuner, on vint à parler d'un opéra nouveau, et Mme Laroque adressa sur ce sujet à M. de Bévallan une question à laquelle il ne put répondre, quoiqu'il ait toujours, si on l'en croit, un pied et un œil sur le boulevard des Italiens Mme Laroque se rabattit alors sur moi, tout en mani-

festant par son air de distraction le peu d'espoir qu'elle avait de trouver son homme d'affaires très au courant de celles-là ; mais précisément, et malheureusement, ce sont les seules que je connaisse. J'avais entendu en Italie l'opéra qu'on venait de jouer en France pour la première fois. La réserve même de mes réponses éveilla la curiosité de Mme Laroque, qui se mit à me presser de questions, et qui daigna bientôt me communiquer elle-même ses impressions, ses souvenirs et ses enthousiasmes de voyage. Bref, nous ne tardâmes pas à parcourir en camarades les théâtres et les galeries les plus célèbres du continent, et notre entretien, quand on quitta la table, était si animé, que mon interlocutrice, pour n'en point rompre le cours, prit mon bras sans y penser. Nous allâmes continuer dans le salon nos sympathiques effusions, Mme Laroque oubliant de plus en plus le ton de protection bienveillante qui jusque-là m'avait passablement choqué dans son langage vis-à-vis de moi.

Elle m'avoua que le démon du théâtre la tourmentait à un haut degré, et qu'elle méditait de faire jouer la comédie au château. Elle me demanda des conseils sur l'organisation de ce divertissement. Je lui parlai alors avec quelque détail des scènes particulières que j'avais eu l'occasion de voir à Paris et à Saint-Pétersbourg ; puis, ne voulant pas abuser de ma faveur, je me levai brusquement, en déclarant que je prétendais inaugurer sans retard mes fonctions par l'exploration d'une grosse ferme qui est située à deux petites lieues du château. Mme Laroque, à cette déclaration, parut subitement consternée : elle me regarda, s'agita dans ses coussinets, approcha ses mains de son *brasero*, et me dit enfin à demi-voix : — Ah ! qu'est-ce que cela fait ? Laissez donc cela, allez. — Et comme j'insistais : — Mais, mon Dieu ! reprit-elle avec un embarras plaisant, c'est qu'il y a des chemins affreux... Attendez au moins la belle saison.

— Non, madame, dis-je en riant, je n'attendrai pas

une minute : on est intendant ou on ne l'est pas.

— Madame, dit le vieil Alain, qui se trouvait là, on pourrait atteler pour M. Odiot le berlingot du père Hivart : il n'est pas suspendu, mais il n'en est que plus solide.

Mme Laroque foudroya d'un coup d'œil le malheureux Alain, qui osait proposer à un intendant de mon espèce, qui avait été au spectacle chez la grande-duchesse Hélène, le berlingot du père Hivart.

— Est-ce que l'américaine ne passerait pas dans le chemin? demanda-t-elle.

— L'américaine, madame? Ma foi, non. Il n'y a pas de risque qu'elle y passe, dit Alain; ou si elle y passe, elle n'y passera pas tout entière,... et encore je ne crois pas qu'elle y passe.

Je protestai que j'irais parfaitement à pied.

— Non, non, c'est impossible, je ne le veux pas! Voyons, voyons donc... Nous avons bien ici une demi-douzaine de chevaux de selle qui ne font rien,...

mais probablement vous ne montez pas à cheval?

— Je vous demande pardon, madame; mais c'est véritablement inutile; je vais...

— Alain, faites seller un cheval pour monsieur... Lequel, dis, Marguerite?

— Donnez-lui Proserpine, murmura M. de Bévallan en riant dans sa barbe.

— Non, non, pas Proserpine! s'écria vivement Mlle Marguerite.

— Pourquoi pas Proserpine, mademoiselle? dis-je alors.

— Parce qu'elle vous jetterait par terre, me répondit nettement la jeune fille.

— Oh! comment ça? véritablement?... Pardon, voulez-vous me permettre de vous demander, mademoiselle, si vous montez cette bête?

— Oui, monsieur, mais j'ai de la peine.

— Eh bien! peut-être en aurez-vous moins, mademoiselle, quand je l'aurai montée moi-même une fois

ou deux. Cela me décide. Faites seller Proserpine, Alain.

Mlle Marguerite fronça son noir sourcil, et s'assit en faisant un geste de la main, comme pour repousser toute part de responsabilité dans la catastrophe imminente qu'elle prévoyait.

— Si vous avez besoin d'éperons, j'en ai une paire à votre service, reprit alors M. de Bévallan, qui décidément prétendait que je n'en revinsse pas.

Sans paraître remarquer le regard de reproche que Mlle Marguerite adressait à l'obligeant gentilhomme, j'acceptai ses éperons. Cinq minutes après, un bruit de piétinements désordonnés annonçait l'approche de Proserpine, qu'on amenait avec assez de difficulté au bas d'un des escaliers du jardin réservé, et qui était par parenthèse un très-beau demi-sang, noir comme le jais. Je descendis aussitôt le perron. Quelques jeunes gens, M. de Bévallan à leur tête, me suivirent sur la terrasse, par humanité, je crois, et l'on

souhaite, celle qui doit garantir ma dignité personnelle. On voit assez au reste que je ne prétends nullement abuser des prévenances et des égards dont je puis être l'objet pour usurper dans le château un rôle peu conforme aux fonctions modestes que j'y remplis. Je me renferme dans ma tour aussi souvent que je le puis, sans manquer formellement aux convenances; je me tiens, en un mot, strictement à ma place, afin qu'on ne soit jamais tenté de m'y remettre.

Quelques jours après mon arrivée, comme j'assistais à un de ces dîners de cérémonie qui, dans cette saison, sont ici presque quotidiens, mon nom fut prononcé sur un ton interrogatif par le gros sous-préfet de la petite ville voisine, qui était assis à la droite de la dame châtelaine. Mme Laroque, qui est assez sujette à ces sortes de distractions, oublia que je n'étais pas loin d'elle, et bon gré, mal gré, je ne perdis pas un mot de sa réponse : — Mon Dieu! ne m'en parlez pas! il y a là un mystère inconcevable... Nous pen-

sons que c'est quelque prince déguisé... Il y en a tant qui courent le monde pour le quart d'heure!... Celui-ci a tous les talents imaginables : il monte à cheval, il joue du piano, il dessine, et tout cela dans la perfection... Entre nous, mon cher sous-préfet, je crois bien que c'est un très-mauvais intendant, mais vraiment c'est un homme très-agréable.

Le sous-préfet, qui est aussi un homme très-agréable, ou qui du moins croit l'être, ce qui revient au même pour sa satisfaction, dit alors gracieusement, en caressant d'une main potelée ses splendides favoris, qu'il y avait assez de beaux yeux dans le château pour expliquer bien des mystères, qu'il soupçonnait fort l'intendant d'être un prétendant, que du reste l'Amour était le père légitime de la Folie et l'intendant naturel des Grâces... Puis changeant de ton tout à coup :

— Au surplus, madame, ajouta-t-il, si vous avez la moindre inquiétude à l'égard de cet individu, je le

ferai interroger dès demain par le brigadier de gendarmerie.

Mme Laroque se récria contre cet excès de zèle galant, et la conversation, en ce qui me concernait, n'alla pas plus loin; mais elle me laissa très-piqué, non point contre le sous-préfet, qui au contraire me plaisait infiniment, mais contre Mme Laroque, qui, tout en rendant à mes qualités privées une justice excessive, ne m'avait point paru suffisamment pénétrée de mon mérite officiel.

Le hasard voulut que j'eusse dès le lendemain à renouveler le bail d'un fermage considérable. Cette opération se négociait avec un vieux paysan fort madré, que je parvins néanmoins à éblouir par quelques termes de jurisprudence adroitement combinés avec les réserves d'une prudente diplomatie. Nos conventions arrêtées, le bonhomme déposa tranquillement sur mon bureau trois rouleaux de pièces d'or. Bien que la signification de ce versement, qui n'était point

dù, m'échappât tout à fait, je me gardai de témoigner une surprise inconsidérée; mais, en développant les rouleaux, je m'assurai par quelques questions indirectes que cette somme constituait les arrhes du marché, en d'autres termes le pot-de-vin que les fermiers, à ce qu'il paraît, sont dans l'usage d'octroyer au propriétaire à chaque renouvellement de bail. Je n'avais nullement songé à réclamer ces arrhes, n'en ayant trouvé aucune mention dans les baux précédents rédigés par mon habile prédécesseur, et qui me servaient de modèles. Je ne tirai toutefois pour le moment aucune conclusion de cette circonstance; mais quand j'allai remettre à Mme Laroque ce don de joyeux avénement, sa surprise m'étonna. — Qu'est-ce que c'est que cela? me dit-elle. — Je lui expliquai la nature de cette gratification. Elle me fit répéter. — Est-ce que c'est la coutume? reprit-elle.

— Oui, madame, toutes les fois que l'on consent un nouveau bail.

— Mais il y a eu depuis trente ans, à ma connaissance, plus de dix baux renouvelés... Comment se fait-il que nous n'ayons jamais entendu parler de chose pareille ?

— Je ne saurais vous dire, madame.

Mme Laroque tomba dans un abîme de réflexions, au fond duquel elle rencontra peut-être l'ombre vénérable du père Hivart, après quoi elle haussa légèrement les épaules, porta ses regards sur moi, puis sur les pièces d'or, puis encore sur moi, et parut hésiter. Enfin, se renversant dans son fauteuil et soupirant profondément, elle me dit avec une simplicité dont je lui sus gré : — C'est bien, monsieur, je vous remercie.

Ce trait de probité grossière, dont elle avait eu le bon goût de ne pas me faire compliment, n'en porta pas moins Mme Laroque à concevoir une grande idée de la capacité et des vertus de son intendant. J'en pus juger quelques jours après. Sa fille lui lisait le récit d'un

voyage au pôle, où il était question d'un oiseau extraordinaire qui ne vole pas : — Tiens, dit-elle, c'est comme mon intendant !

J'espère fermement m'être acquis depuis ce temps, par le soin sévère avec lequel je m'occupe de la tâche que j'ai acceptée, quelques titres à une considération d'un genre moins négatif. M. Laubépin, quand je suis allé à Paris récemment pour embrasser ma sœur, m'a remercié avec une vive sensibilité de l'honneur que je faisais aux engagements qu'il a pris pour moi. — Courage, Maxime, m'a-t-il dit ; nous doterons Hélène. La pauvre enfant ne se sera pour ainsi dire aperçue de rien. Et quant à vous, mon ami, n'ayez point de regrets. Croyez-moi, ce qui ressemble le plus au bonheur en ce monde, vous l'avez en vous, et, grâce au ciel, je vois que vous l'aurez toujours : la paix de la conscience et la mâle sérénité d'une âme toute au devoir.

Ce vieillard a raison sans doute. Je suis tranquille

et pourtant je ne me sens guère heureux. Il y a dans mon âme, qui n'est pas assez mûre encore pour les austères jouissances du sacrifice, des élans de jeunesse et de désespoir. Ma vie, vouée et dévouée sans réserve à une autre vie plus faible et plus chère, ne m'appartient plus; elle n'a pas d'avenir, elle est dans un cloître à jamais fermé. Mon cœur ne doit plus battre, ma tête ne doit plus songer que pour le compte d'un autre. Enfin qu'Hélène soit heureuse! Les années s'approchent déjà pour moi: qu'elles viennent vite! Je les implore; leur glace aidera mon courage.

Je ne saurais me plaindre au reste d'une situation qui, en somme, a trompé mes plus pénibles appréhensions, et qui même dépasse mes meilleures espérances. Mon travail, mes fréquents voyages dans les départements voisins, mon goût pour la solitude, me tiennent souvent éloigné du château, dont je fuis surtout les réunions bruyantes. Peut-être dois-je en bonne partie à ma rareté l'accueil amical que j'y

trouve. Mme Laroque en particulier me témoigne une véritable affection : elle me prend pour confident de ses bizarres et très-sincères manies de pauvreté, de dévouement et d'abnégation poétique, qui forment avec ses précautions multipliées de créole frileuse un amusant contraste. Tantôt elle porte envie aux bohémiennes chargées d'enfants qui traînent sur les routes une misérable charrette, et qui font cuire leur dîner à l'abri des haies ; tantôt ce sont les sœurs de charité et tantôt les cantinières dont elle ambitionne les héroïques labeurs. Enfin elle ne cesse de reprocher à feu M. Laroque le fils son admirable santé, qui n'a jamais permis à sa femme de déployer les qualités de garde-malade dont elle se sentait le cœur gonflé. Cependant elle a eu l'idée, ces jours-ci, de faire ajouter à son fauteuil une espèce de niche en forme de guérite pour s'abriter contre les vents coulis. Je la trouvai l'autre matin installée triomphalement dans ce kiosque, où elle attend assez doucement le martyre.

J'ai à peine moins à me louer des autres habitants du château. M[lle] Marguerite, toujours plongée comme un sphinx nubien dans quelque rêve inconnu, condescend pourtant avec une prévenante bonté à répéter pour moi mes airs de prédilection. Elle a une voix de contralto admirable, dont elle se sert avec un art consommé, mais en même temps avec une nonchalance et une froideur qu'on dirait véritablement calculées. Il lui arrive en effet, par distraction, de laisser échapper de ses lèvres des accents passionnés; mais aussitôt elle paraît comme humiliée et honteuse de cet oubli de son caractère ou de son rôle, et elle s'empresse de rentrer dans les limites d'une correction glacée.

Quelques parties de piquet, que j'ai eu la politesse facile de perdre avec M. Laroque, m'ont concilié les bonnes grâces du pauvre vieillard, dont les regards affaiblis s'attachent quelquefois sur moi avec une attention vraiment singulière. On dirait alors que quelque songe du passé, quelque ressemblance imaginaire

se réveille à demi dans les nuages de cette mémoire fatiguée, au sein de laquelle flottent les images confuses de tout un siècle. Mais ne voulait-on pas me rendre l'argent que j'avais perdu avec lui! Il paraît que Mme Aubry, partenaire habituelle du vieux capitaine, ne se fait point scrupule d'accepter régulièrement ces restitutions, ce qui ne l'empêche pas de gagner assez fréquemment l'ancien corsaire, avec lequel elle a dans ces circonstances des abordages tumultueux.

Cette dame, que M. Laubépin traitait avec beaucoup de faveur quand il la qualifiait simplement d'esprit aigri, ne m'inspire aucune sympathie. Cependant, par respect pour la maison, je me suis astreint à gagner sa bienveillance, et j'y suis parvenu en prêtant une oreille complaisante, tantôt à ses misérables lamentations sur sa condition présente, tantôt aux descriptions emphatiques de sa fortune passée, de son argenterie, de son mobilier, de ses dentelles et de ses paires de gants.

Il faut avouer que je suis à bonne école pour apprendre à dédaigner les biens que j'ai perdus. Tous ici en effet, par leur attitude et leur langage, me prêchent éloquemment le mépris des richesses : Mme Aubry d'abord, qu'on peut comparer à ces gourmands sans vergogne dont la révoltante convoitise vous ôte l'appétit, et qui vous donnent le profond dégoût des mets qu'ils vous vantent; ce vieillard, qui s'éteint sur ses millions aussi tristement que Job sur son fumier; cette femme excellente, mais romanesque et blasée, qui rêve, au milieu de son importune prospérité, le fruit défendu de la misère; enfin la superbe Marguerite, qui porte comme une couronne d'épines le diadème de beauté et d'opulence dont le ciel a écrasé son front.

Étrange fille! — Presque chaque matin, quand le temps est beau, je la vois passer à cheval sous les fenêtres de mon beffroi; elle me salue d'un grave signe de tête qui fait onduler la plume noire de son feutre.

puis s'éloigne lentement dans le sentier ombragé qui traverse les ruines du vieux château. Ordinairement le vieil Alain la suit à quelque distance ; parfois elle n'a d'autre compagnon que l'énorme et fidèle Mervyn, qui allonge le pas aux côtés de sa belle maîtresse comme un ours pensif. Elle s'en va en cet équipage courir dans tout le pays environnant des aventures de charité. Elle pourrait se passer de protecteur ; il n'y a pas de chaumière à six lieues à la ronde qui ne la connaisse et qui ne la vénère comme la fée de la bienfaisance. Les paysans disent simplement, en parlant d'elle : Mademoiselle ! comme s'ils parlaient d'une de ces filles de roi qui charment leurs légendes, et dont elle leur semble avoir la beauté, la puissance et le mystère.

Je cherche cependant à m'expliquer le nuage de sombre préoccupation qui couvre sans cesse son front, la sévérité hautaine et défiante de son regard, la sécheresse amère de son langage. Je me demande si ce

sont là les traits naturels d'un caractère bizarre et mêlé, ou les symptômes de quelque secret tourment, remords, crainte ou amour, qui rongerait ce noble cœur. Si désintéressé que l'on soit dans la question, il est impossible qu'on se défende d'une certaine curiosité en face d'une personne aussi remarquable. Hier soir, pendant que le vieil Alain, dont je suis le favori, me servait mon repas solitaire :

— Eh bien ! Alain, lui dis-je, voilà une belle journée. Vous êtes-vous promené aujourd'hui ?

— Oui, monsieur, ce matin, avec mademoiselle.

— Ah ! vraiment ?

— Monsieur nous a bien vus passer ?

— Il est possible, Alain. Oui, je vous vois quelquefois passer... Vous avez bonne mine à cheval, Alain.

— Monsieur est trop obligeant. Mademoiselle a meilleure mine que moi.

— C'est une jeune fille très-belle.

— Oh ! parfaite, monsieur, et au dedans comme au

dehors, ainsi que madame sa mère. Je dirai à monsieur une chose. Monsieur sait que cette propriété appartenait autrefois au dernier comte de Castennec, que j'avais l'honneur de servir. Quand la famille Laroque acheta le château, j'avouerai à monsieur que j'eus le cœur un peu gros, et que j'hésitai à rester dans la maison. J'avais été élevé dans le respect de la noblesse, et il m'en coûtait beaucoup de servir des gens sans naissance. Monsieur a pu remarquer que j'éprouvais un plaisir particulier à lui rendre mes devoirs, c'est que je trouve à monsieur un air de gentilhomme. Êtes-vous bien sûr de n'être pas noble, monsieur?

— Je le crains, mon pauvre Alain.

— Au reste, et c'est ce que je voulais dire à monsieur, reprit Alain en s'inclinant avec grâce, j'ai appris au service de ces dames que la noblesse des sentiments valait bien l'autre, et en particulier celle de M. le comte de Castennec, qui avait le faible de battre

ses gens. Dommage pourtant, monsieur, disons-le, que mademoiselle ne puisse pas épouser un gentilhomme d'un beau nom. Il ne manquerait plus rien à ses perfections.

— Mais il me semble, Alain, qu'il ne tient qu'à elle.

— Si monsieur veut parler de M. de Bévallan, il ne tient qu'à elle en effet, car il l'a demandée il y a plus de six mois. Madame ne paraissait pas trop contraire au mariage, et de fait M. de Bévallan est après les Laroque le plus riche du pays ; mais mademoiselle, sans se prononcer positivement, a voulu prendre le temps de la réflexion.

— Mais si elle aime M. de Bévallan, et si elle peut l'épouser quand elle voudra, pourquoi est-elle toujours triste et distraite comme on la voit ?

— C'est une vérité, monsieur, que depuis deux ou trois ans mademoiselle est toute changée. Autrefois c'était un oiseau pour la gaieté, maintenant on dirait

qu'il y a quelque chose qui la chagrine; mais je ne crois pas, sauf respect, que ce soit son amour pour ce monsieur.

— Vous ne paraissez pas fort tendre vous-même pour M. de Bévallan, mon bon Alain. Il est d'excellente noblesse pourtant...

— Ça ne l'empêche pas d'être un mauvais gas, monsieur, qui passe son temps à débaucher les filles du pays. Et si monsieur a des yeux, il peut voir qu'il ne se gênerait pas pour faire le sultan dans le château, en attendant mieux.

Il y eut une pause silencieuse, après laquelle Alain reprit :

— Dommage que monsieur n'ait pas seulement une centaine de mille francs de rente.

— Et pourquoi cela, Alain?

— Parce que, dit Alain en hochant la tête d'un air songeur.

25 juillet.

Dans le courant du mois qui vient de s'écouler, j'ai gagné une amie et je me suis fait, je crois, deux ennemies. Les ennemies sont Mlle Marguerite et Mlle Hélouin. L'amie est une demoiselle de quatre-vingt-huit ans. J'ai peur qu'il n'y ait pas compensation.

Mlle Hélouin, avec laquelle je veux d'abord régler mon compte, est une ingrate. Mes prétendus torts envers elle devraient plutôt me recommander à son estime; mais elle paraît être une de ces femmes assez répandues dans le monde, qui ne rangent point l'estime au nombre des sentiments qu'elles aiment à inspirer, ou qu'on leur inspire. Dès les premiers temps de mon séjour ici, une sorte de conformité entre la fortune de l'institutrice et celle de l'intendant, la modestie commune de notre état dans le château, m'avaient porté à nouer avec Mlle Hélouin les relations d'une bienveillance affectueuse. En tout temps, je me

suis piqué de manifester à ces pauvres filles l'intérêt que leur tâche ingrate, leur situation précaire, humiliée et sans avenir, me paraissent appeler sur elles. Mlle Hélouin est d'ailleurs jolie, intelligente, remplie de talents, et bien qu'elle gâte un peu tout cela par la vivacité d'allures, la coquetterie fiévreuse et la légère pédanterie qui sont les travers habituels de l'emploi, j'avais un très-faible mérite, j'en conviens, à jouer près d'elle le rôle chevaleresque que je m'étais donné. Ce rôle prit à mes yeux le caractère d'une sorte de devoir, quand je pus reconnaître, ainsi que plusieurs avertissements me l'avaient fait pressentir, qu'un lion dévorant, sous les traits du roi François Ier, rôdait furtivement autour de ma jeune protégée. Cette duplicité, qui fait honneur à l'audace de M. de Bévallan, est conduite, sous couleur d'une aimable familiarité, avec une politique et un aplomb qui trompent aisément les regards inattentifs ou candides. Mme Laroque et sa fille en particulier sont trop étran-

gères aux perversités de ce monde et vivent trop loin de toute réalité pour éprouver l'ombre d'un soupçon. Quant à moi, fort irrité contre cet insatiable mangeur de cœurs, je me fis un plaisir de contrarier ses desseins : plus d'une fois je détournai l'attention qu'il essayait d'accaparer, je m'efforçai surtout de diminuer dans le cœur de Mlle Hélouin cet amer sentiment d'abandon et d'isolement qui donne en général tant de prise aux consolations qui lui étaient offertes. Ai-je jamais dépassé, dans le cours de cette lutte malavisée, la mesure délicate d'une protection fraternelle? Je ne le crois pas, et les termes mêmes du court dialogue qui a subitement modifié la nature de nos relations semblent parler en faveur de ma réserve. Un soir de la semaine dernière, on respirait le frais sur la terrasse, Mlle Hélouin, à qui j'avais eu précisément dans la journée l'occasion de montrer quelques égards particuliers, prit légèrement mon bras, et tout en piquant de ses dents minces et blanches une fleur d'oranger :

— Vous êtes bon, monsieur Maxime, me dit-elle d'une voix un peu émue.

— J'essaie, mademoiselle.

— Vous êtes un véritable ami.

— Oui.

— Mais un ami... comment?

— Véritable, vous l'avez dit.

— Un ami... qui m'aime?

— Sans doute.

— Beaucoup?

— Assurément.

— Passionnément?...

— Non.

Sur ce monosyllabe, que j'articulai fort nettement et que j'appuyai d'un regard ferme, Mlle Hélouin jeta vivement loin d'elle la fleur d'oranger, et quitta mon bras. Depuis cette heure néfaste, on me traite avec un dédain — que je n'ai pas volé, et je croirais bien décidément que l'amitié d'un sexe à l'autre est un senti-

ment illusoire, si ma mésaventure n'eût eu le lendemain même une sorte de contre-partie.

J'étais allé passer la soirée au château : deux ou trois familles étrangères qui venaient d'y séjourner pendant une quinzaine l'avaient quitté dans la matinée. Je n'y trouvai que les habitués, le curé, le percepteur, le docteur Desmarest, — enfin le général de Saint-Cast et sa femme, qui habitent, ainsi que le docteur, la petite ville voisine. Mme de Saint-Cast, qui paraît avoir apporté à son mari une assez belle fortune, était engagée, quand j'entrai, dans une conversation animée avec Mme Aubry. Ces deux dames, suivant leur usage, s'entendaient parfaitement : elles célébraient tour à tour, comme deux pasteurs d'églogue, les charmes incomparables de la richesse dans un langage où la distinction de la forme le disputait à l'élévation de la pensée : — Vous avez bien raison, madame, disait Mme Aubry ; il n'y a qu'une chose au monde, c'est d'être riche. Quand je l'étais, je mépri-

sais de tout mon cœur ceux qui ne l'étaient pas ; aussi je trouve maintenant tout naturel qu'on me méprise, et je ne m'en plains pas.

— On ne vous méprise pas pour cela, madame, reprenait Mme de Saint-Cast, bien certainement non, madame; mais il est certain que d'être riche ou d'être pauvre, cela fait une fière différence. Voilà le général qui en sait quelque chose, lui qui n'avait absolument rien, quand je l'ai épousé, — que son épée, — et ce n'est pas une épée qui met du beurre dans la soupe, n'est-ce pas, madame ?

— Non, non, oh ! non, madame, s'écria Mme Aubry en applaudissant à cette hardie métaphore. L'honneur et la gloire, c'est très-beau dans les romans; mais j'aime mieux une bonne voiture, n'est-ce pas, madame?

— Oui, certainement, madame, et c'est ce que je disais ce matin même au général en venant ici, n'est-ce pas, général ?

— Hon ! grommela le général, qui jouait tristement dans un coin avec l'ancien corsaire.

— Vous n'aviez rien quand je vous ai épousé, général, reprit Mme de Saint-Cast; vous ne songez pas à le nier, j'espère?

— Vous l'avez déjà dit! murmura le général.

— Ça n'empêche pas que sans moi vous iriez à pied, mon général, ce qui ne serait pas gai avec vos blessures... Ce n'est pas avec vos six ou sept mille francs de retraite que vous pourriez rouler carrosse, mon ami... Je lui disais cela ce matin, madame, à propos de notre nouvelle voiture, qui est douce comme il n'est pas possible d'être douce. Au surplus, j'y ai mis le prix; cela fait quatre bons mille francs de moins dans ma bourse, madame!

— Je le crois bien, madame! Ma voiture de gala m'en coûtait bien cinq mille, en comptant la peau de tigre pour les pieds, qui valait à elle seule cinq cents francs.

— Moi, reprit Mme de Saint-Cast, j'ai été forcée d'y regarder un peu, car je viens de renouveler mon meuble de salon, et rien qu'en tapis et en tentures, j'en ai pour quinze mille francs. C'est trop beau pour un trou de province, vous me direz, et c'est bien vrai... Mais toute la ville est à genoux devant, et on aime à être respecté, n'est-ce pas, madame?

—Sans doute, madame, répliqua Mme Aubry, on aime à être respecté, et on n'est respecté qu'en proportion de l'argent qu'on a. Pour moi, je me console de n'être plus respectée aujourd'hui, en pensant que, si j'étais encore ce que j'ai été, je verrais à mes pieds tous les gens qui me méprisent.

— Excepté moi, morbleu! s'écria le docteur Desmarests en se levant tout à coup. Vous auriez cent millions de rente que vous ne me verriez pas à vos pieds, je vous en donne ma parole d'honneur. Et là-dessus je vais prendre l'air,... car, le diable m'emporte! on n'y tient plus. — En même temps le brave

docteur sortit du salon, emportant toute ma gratitude, car il m'avait rendu un véritable service en soulageant mon cœur oppressé d'indignation et de dégoût.

Bien que M. Desmarets soit établi dans la maison sur le pied d'un saint Jean-Bouche-d'Or, à qui l'on souffre la plus grande indépendance de langage, l'apostrophe avait été trop vive pour ne pas causer dans l'assistance un sentiment de malaise qui se traduisit par un silence embarrassé. Mme Laroque le rompit adroitement en demandant à sa fille si huit heures étaient sonnées.

— Non, ma mère, répondit Mlle Marguerite, car Mlle de Porhoët n'est pas encore arrivée.

La minute d'après, comme le timbre de la pendule se mettait en branle, la porte s'ouvrit, et Mlle Jocelynde de Porhoët-Gaël, donnant le bras au docteur Desmarets, entra dans le salon avec une précision astronomique.

Mlle de Porhoët-Gaël, qui a vu cette année son

quatre-vingt-huitième printemps, et qui a l'apparence d'un long roseau conservé dans de la soie, est le dernier rejeton d'une fort noble race dont on croit retrouver les premiers ancêtres parmi les rois fabuleux de la vieille Armorique. Toutefois cette maison ne prend sérieusement pied dans l'histoire qu'au XII[e] siècle, en la personne de Juthaël, fils de Conan le Tort, issu de la branche cadette de Bretagne. Quelques gouttes du sang des Porhoët ont coulé dans les veines les plus illustres de France, dans celles des Rohan, des Lusignan, des Penthièvre, et ces grands seigneurs convenaient que ce n'était pas le moins pur de leur sang. Je me souviens qu'étudiant un jour, dans un accès de vanité juvénile, l'histoire des alliances de ma famille, j'y remarquai ce nom bizarre de Porhoët, et que mon père, très-érudit en ces matières, me le vanta beaucoup. M[lle] de Porhoët, qui reste aujourd'hui seule de son nom, n'a jamais voulu se marier, afin de conserver le plus longtemps possible dans le firmament de la

noblesse française la constellation de ces syllabes magiques: Porhoët-Gaël. — Le hasard voulut un jour qu'on parlât devant elle des origines de la maison de Bourbon. — Les Bourbons, dit M[lle] de Porhoët en plongeant à plusieurs reprises son aiguille à tricoter dans sa perruque blonde, les Bourbons sont de bonne noblesse; mais (prenant soudain un air modeste) il y a mieux!

Il est impossible au reste de ne point s'incliner de vant cette vieille fille auguste, qui porte avec une dignité sans égale la triple et lourde majesté de la naissance, de l'âge et du malheur. Un procès déplorable, qu'elle s'obstine à soutenir hors de France depuis une quinzaine d'années, a progressivement réduit sa fortune, déjà très-mince; c'est à peine s'il lui reste aujourd'hui un millier de francs de revenu. Cette détresse n'a rien enlevé à sa fierté, rien ajouté à son humeur: elle est gaie, égale, courtoise; elle vit, on ne sait comment, dans sa maisonnette avec une petite

servante, et elle trouve encore moyen de faire beaucoup d'aumônes. Mme Laroque et sa fille se sont prises pour leur noble et pauvre voisine d'une passion qui les honore ; elle est chez elles l'objet d'un respect attentif, et qui confond Mme Aubry. J'ai vu souvent Mlle Marguerite quitter la danse la plus animée pour faire le quatrième au whist de Mlle de Porhoët : si le whist de Mlle de Porhoët (à cinq centimes la fiche) venait à manquer un seul jour, le monde finirait. Je suis moi-même un des partenaires préférés de la vieille demoiselle, et, le soir dont je parle, nous ne tardâmes pas, le curé, le docteur et moi, à nous trouver installés autour de la table de whist, en face et aux côtés de la descendante de Conan le Tort.

Il faut savoir qu'au commencement du dernier siècle un grand oncle de Mlle de Porhoët, qui était attaché à la maison du duc d'Anjou, passa les Pyrénées à la suite du jeune prince devenu Philippe V, et fit en Espagne un établissement qui prospéra. Sa descen-

dance directe paraît s'être éteinte il y a une quinzaine d'années, et Mlle de Porhoët, qui n'avait jamais perdu de vue ses parents d'outre-monts, se porta aussitôt héritière de leur fortune, que l'on dit considérable : ses droits lui furent contestés, trop justement, par une des plus vieilles maisons de Castille, alliée à la branche espagnole des Porhoët. De là ce procès que la malheureuse octogénaire poursuit à grands frais de juridiction en juridiction avec une persistance qui touche à la manie, dont ses amis s'affligent et dont les indifférents s'amusent. Le docteur Desmarets, malgré le respect qu'il professe pour Mlle de Porhoët, ne laisse pas lui-même de prendre parti au nombre des rieurs, d'autant plus qu'il désapprouve formellement l'usage auquel la pauvre femme consacre en imagination son chimérique héritage, — à savoir l'érection, dans la ville voisine, d'une cathédrale du plus beau style flamboyant, qui propagerait jusqu'au fond des siècles futurs le nom de la fondatrice et d'une grande race disparue. Cette ca-

thédrale, rêve enté sur un rêve, est le jouet innocent de cette vieille enfant. Elle en a fait exécuter les plans : elle passe ses jours et quelquefois ses nuits à en méditer les splendeurs, à en changer les dispositions, à y ajouter quelques ornements ; elle en parle comme d'un monument déjà bâti et praticable.— J'étais dans la nef de ma cathédrale ; j'ai remarqué cette nuit dans l'aile nord de ma cathédrale une chose bien choquante; j'ai modifié la livrée du suisse, et cætera.

— Eh bien ! mademoiselle, dit le docteur tandis qu'il battait les cartes, avez-vous travaillé à votre cathédrale depuis hier ?

— Mais oui, docteur. Il m'est même venu une idée assez heureuse. J'ai remplacé le mur plein, qui séparait le chœur de la sacristie, par un feuillage en pierre ouvragée, à l'imitation de la chapelle de Clisson, dans l'église de Josselin. C'est beaucoup plus léger.

— Oui, certainement ; mais quelles nouvelles d'Espagne en attendant ? Ah çà ! est-il vrai, comme je

pense l'avoir lu ce matin dans la *Revue des Deux Mondes*, que le jeune duc de Villa-Hermosa vous propose de terminer votre procès à l'amiable, par un mariage?

Mlle de Porhoët secoua d'un geste dédaigneux le panache de rubans flétris qui flotte sur son bonnet :
— Je refuserais net, dit-elle.

— Oui, oui, vous dites cela, mademoiselle : mais que signifie donc ce bruit de guitare qu'on entend depuis quelques nuits sous vos fenêtres?

— Bah!

— Bah? Et cet Espagnol en manteau et en bottes jaunes qu'on voit rôder dans le pays, et qui soupire sans cesse?

— Vous êtes un folâtre, dit Mlle de Porhoët, qui ouvrit tranquillement sa tabatière. Au reste, puisque vous voulez le savoir, mon homme d'affaires m'a écrit de Madrid, il y a deux jours, qu'avec un peu de patience, nous verrions sans aucun doute la fin de nos maux.

— Parbleu ! je crois bien ! Savez-vous d'où il sort, votre homme d'affaires ? De la caverne de Gil Blas, directement. Il vous tirera votre dernier écu et se moquera de vous. Ah ! que vous seriez avisée de planter là une bonne fois cette folie, et de vivre tranquille !.... A quoi vous serviraient des millions, voyons ? N'êtes-vous pas heureuse et considérée.... et qu'est-ce que vous voulez de plus ?... Quant à votre cathédrale, je n'en parle pas, parce que c'est une mauvaise plaisanterie.

— Ma cathédrale n'est une mauvaise plaisanterie qu'aux yeux des mauvais plaisants, docteur Desmarets ; d'ailleurs je défends mon droit, je combats pour la justice : ces biens sont à moi, je l'ai entendu dire cent fois à mon père, et jamais, de mon gré, ils n'iront à des gens qui sont aussi étrangers à ma famille en définitive que vous, mon cher ami, ou que monsieur, ajouta-t-elle en me désignant d'un signe de tête.

J'eus l'enfantillage de me trouver piqué de la politesse, et je ripostai aussitôt : — En ce qui me concerne, mademoiselle, vous vous trompez, car ma famille a eu l'honneur d'être alliée à la vôtre, et réciproquement.

En entendant ces paroles énormes, Mlle de Porhoët rapprocha vivement de son menton pointu les cartes développées en éventail dans sa main, et, redressant sa taille élancée, elle me regarda en face pour s'assurer d'abord de l'état de ma raison, puis elle reprit son calme par un effort surhumain, et, approchant de son nez effilé une pincée de tabac d'Espagne : — Vous me prouverez cela, jeune homme, me dit-elle.

Honteux de ma ridicule vanterie et très-embarrassé des regards curieux qu'elle m'avait attirés, je m'inclinai gauchement sans répondre. Notre whist s'acheva dans un silence morne. Il était dix heures, et je me préparais à m'esquiver, quand Mlle de Porhoët me toucha le bras : — Monsieur l'intendant, dit-elle,

me fera-t-il l'honneur de m'accompagner jusqu'au bout de l'avenue?

Je la saluai encore, et je la suivis. Nous nous trouvâmes bientôt dans le parc. La petite servante, en costume du pays, marchait la première, portant une lanterne; puis venait M[lle] de Porhoët, raide et silencieuse, relevant d'une main soigneuse et décente les maigres plis de son fourreau de soie : elle avait sèchement refusé l'offre de mon bras, et je m'avançais à ses côtés, la tête basse, très-mal satisfait de mon personnage. Au bout de quelques minutes de cette marche funèbre : — Eh bien! monsieur, me dit la vieille demoiselle, parlez donc, j'attends. Vous avez dit que ma famille avait été alliée à la vôtre, et comme une alliance de cette espèce est un point d'histoire entièrement nouveau pour moi, je vous serai très-obligée de vouloir bien me l'éclaircir.

J'avais décidé à part moi que je devais à tout prix maintenir le secret de mon incognito. — Mon Dieu!

mademoiselle, dis-je, j'ose espérer que vous excuserez une plaisanterie échappée au courant de la conversation...

— Une plaisanterie! s'écria Mlle de Porhoët. La matière en effet prête beaucoup à la plaisanterie. Et comment appelez-vous, monsieur, dans ce siècle-ci, les plaisanteries qu'on adresse bravement à une vieille femme sans protection, et qu'on n'oserait se permettre en face d'un homme?

— Mademoiselle, vous ne me laissez aucune retraite possible; il ne me reste qu'à me fier à votre discrétion. Je ne sais, mademoiselle, si le nom des Champcey d'Hauterive vous est connu?

— Je connais parfaitement, monsieur, les Champcey d'Hauterive, qui sont une bonne, une excellente famille du Dauphiné. Quelle conclusion en tirez-vous?

— Je suis aujourd'hui le représentant de cette famille.

— Vous? dit Mlle de Porhoët en faisant une halte subite ; vous êtes un Champcey d'Hauterive?

— Mâle, oui, mademoiselle.

— Ceci change la thèse, dit-elle ; donnez-moi votre bras, mon cousin, et contez-moi votre histoire.

Je crus que dans l'état des choses le mieux était effectivement de ne lui rien cacher. Je terminais le pénible récit des infortunes de ma famille quand nous nous trouvâmes en face d'une maisonnette singulièrement étroite et basse, qui est flanquée à l'un des angles d'une espèce de colombier écrasé à toit pointu.

— Entrez, marquis, me dit la fille des rois de Gaël, arrêtée sur le seuil de son pauvre palais, entrez donc, je vous prie. — L'instant d'après, j'étais introduit dans un petit salon tristement pavé de briques ; sur la tapisserie pâle qui couvrait les murs se pressaient une dizaine de portraits d'ancêtres blasonnés de l'hermine ducale ; au-dessus de la cheminée, je vis étinceler une magnifique pendule d'écaille incrustée de

cuivre et surmontée d'un groupe qui figurait le char du Soleil. Quelques fauteuils à dossier ovale et un vieux canapé à jambes grêles complétaient la décoration de cette pièce, où tout accusait une propreté rigide, et où l'on respirait une odeur concentrée d'iris, de tabac d'Espagne et de vagues aromates.

— Asseyez-vous, me dit la vieille demoiselle en prenant place elle-même sur le canapé ; asseyez-vous, mon cousin, car, bien qu'en réalité nous ne soyons point parents, et que nous ne puissions l'être, puisque Jeanne de Porhoët et Hugues de Champcey ont eu, soit dit entre nous, la sottise de ne point faire souche, il me sera agréable, avec votre permission, de vous traiter de cousin dans le tête-à-tête, afin de tromper un instant le sentiment douloureux de ma solitude en ce monde. Ainsi donc, mon cousin, voilà où vous en êtes : la passe est rude assurément. Toutefois, je vous suggérerai quelques pensées qui me sont habituelles, et qui me paraissent de nature à

vous offrir de sérieuses consolations. En premier lieu, mon cher marquis, je me dis souvent qu'au milieu de tous ces pleutres et anciens domestiques qu'on voit aujourd'hui rouler carrosse, il y a dans la pauvreté un parfum supérieur de distinction et de bon goût. En outre je ne suis pas loin de croire que Dieu a voulu réduire quelques-uns d'entre nous à une vie étroite, afin que ce siècle grossier, matériel, affamé d'or, ait toujours sous les yeux, dans nos personnes, un genre de mérite, de dignité, d'éclat, où l'or et la matière n'entrent pour rien, — que rien ne puisse acheter, — qui ne soit pas à vendre ! Telle est, mon cousin, suivant toute apparence, la justification providentielle de votre fortune et de la mienne.

Je témoignai à Mlle de Porhoët combien je me sentais fier d'avoir été choisi avec elle pour donner au monde le noble enseignement dont il a si grand besoin et dont il paraît si disposé à profiter. Puis elle reprit : — Pour mon compte, monsieur, je suis faite

à l'indigence, et j'en souffre peu ; quand on a vu dans le cours d'une vie trop longue un père digne de son nom, quatre frères dignes de leur père, succomber avant l'âge sous le plomb ou sous l'acier, quand on a vu périr successivement tous les objets de son affection et de son culte, il faudrait avoir l'âme bien petite pour se préoccuper d'une table plus ou moins copieuse, d'une toilette plus ou moins fraîche. Certes, marquis, si mon aisance personnelle était seule en cause, vous pouvez croire que je ferais bon marché de mes millions d'Espagne ; mais il me semble convenable et de bon exemple qu'une maison comme la mienne ne disparaisse point de la terre sans laisser après elle une trace durable, un monument éclatant de sa grandeur et de ses croyances. C'est pourquoi, à l'imitation de quelques-uns de nos ancêtres, j'ai songé, mon cousin, et je ne renoncerai jamais, tant que j'aurai vie, à la pieuse fondation dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler.

S'étant assurée de mon assentiment, la vieille et noble fille parut se recueillir, et tandis qu'elle promenait un regard mélancolique sur les images à demi-effacées de ses aïeux, la pendule héréditaire troubla seule dans l'obscur salon le silence de minuit.

— Il y aura, reprit tout à coup M[lle] de Porhoët d'une voix solennelle, il y aura un chapitre de chanoines réguliers attaché au service de cette église. Chaque jour, à matines, il sera dit dans la chapelle particulière de ma famille une messe basse pour le repos de mon âme et des âmes de mes aïeux. Les pieds de l'officiant fouleront un marbre sans inscription qui formera la marche de l'autel, et qui recouvrira mes restes.

Je m'inclinai avec l'émotion d'un visible respect. M[lle] de Porhoët prit ma main et la serra doucement.

— Je ne suis point folle, cousin, reprit-elle, quoi qu'on dise. Mon père, qui ne mentait point, m'a toujours assuré qu'à l'extinction des descendants directs

de notre branche espagnole, nous aurions seuls droit à l'héritage. Sa mort soudaine et violente ne lui permit pas malheureusement de nous donner sur ce sujet des renseignements plus précis ; mais ne pouvant douter de sa parole, je ne doute pas de mon droit... Cependant, ajouta-t-elle après une pause et avec un accent de touchante tristesse, si je ne suis point folle, je suis vieille, et ces gens de là-bas le savent bien. Ils me traînent depuis quinze ans de délais en délais ; ils attendent ma mort, qui finira tout... Et voyez-vous, ils n'attendront pas longtemps : il faudra faire un de ces matins, je le sens bien, mon dernier sacrifice.... Cette pauvre cathédrale, — mon seul amour, — qui avait remplacé dans mon cœur tant d'affections brisées ou refoulées, — elle n'aura jamais qu'une pierre, celle de mon tombeau.

La vieille demoiselle se tut. Elle essuya de ses mains amaigries deux larmes qui coulaient sur son visage flétri, puis ajouta en s'efforçant de sourire :

— Pardon, mon cousin, vous avez assez de vos malheurs. Excusez-moi... D'ailleurs il est tard; retirez-vous, vous me compromettez.

Avant de partir, je recommandai de nouveau à la discrétion de Mlle de Porhoët le secret que j'avais dû lui confier. Elle me répondit d'une manière un peu évasive que je pouvais être tranquille, qu'elle saurait ménager mon repos et ma dignité. Toutefois, les jours suivants, je soupçonnai, au redoublement d'égards dont m'honorait Mme Laroque, que ma respectable amie lui avait transmis ma confidence. Mlle de Porhoët n'hésita pas du reste à en convenir, m'assurant qu'elle n'avait pu faire moins pour l'honneur de sa famille, et que Mme Laroque était d'ailleurs incapable de trahir, même vis-à-vis de sa fille, un secret confié à sa délicatesse.

Cependant ma conférence avec la vieille demoiselle m'avait laissé pénétré d'un respect attendri dont j'essayai de lui donner des marques. Dès le lendemain,

dans la soirée, j'appliquai à l'ornementation intérieure et extérieure de sa chère cathédrale toutes les ressources de mon crayon. Cette attention, à laquelle elle s'est montrée sensible, a pris peu à peu la régularité d'une habitude. Presque chaque soir, après le whist, je me mets au travail, et l'idéal monument s'enrichit d'une statue, d'une chaire ou d'un jubé. Mlle Marguerite, qui semble porter à sa voisine une sorte de culte, a voulu s'associer à mon œuvre de charité en consacrant à la basilique des Porhoët un album spécial que je suis chargé de remplir.

J'offris en outre à ma vieille confidente de prendre ma part des démarches, des recherches et des soins de toute nature que peut lui susciter son procès. La pauvre femme m'avoua que je lui rendais service, qu'à la vérité elle pouvait encore tenir sa correspondance au courant, mais que ses yeux affaiblis refusaient de déchiffrer les documents manuscrits de son chartrier, et qu'elle n'avait voulu jusque-là se faire

suppléer par personne dans ce travail, si important qu'il pût être pour sa cause, afin de ne pas donner une nouvelle prise à la raillerie incivile des gens du pays. Bref, elle m'agréa en qualité de conseil et de collaborateur. Depuis ce temps, j'ai étudié en conscience le volumineux dossier de son procès, et je suis demeuré convaincu que l'affaire, qui doit être jugée en dernier ressort un de ces jours, est absolument perdue d'avance. M. Laubépin, que j'ai consulté, partage cette opinion, que je m'efforcerai au surplus de cacher à ma vieille amie, tant que les circonstances le permettront. En attendant, je lui fais le plaisir de dépouiller pièce à pièce ses archives de famille, dans lesquelles elle espère toujours découvrir quelque titre décisif en sa faveur. Malheureusement ces archives sont fort riches, et le colombier en est rempli depuis le toit jusqu'à la cave.

Hier, je m'étais rendu de bonne heure chez Mlle de Porhoët, afin d'y achever avant l'heure du déjeuner le

dépouillement de la liasse n° 115 que j'avais commencé la veille. La maîtresse du logis n'étant pas encore levée, je m'installai sans bruit dans le salon, moyennant la complicité de la petite servante, et je me mis solitairement à ma poudreuse besogne. Au bout d'une heure environ, comme je parcourais avec une joie extrême le dernier feuillet de la liasse 115, je vis entrer Mlle de Porhoët traînant avec peine un énorme paquet fort proprement recouvert d'un linge blanc :

— Bonjour, me dit-elle, mon aimable cousin. Ayant appris que vous vous donniez ce matin de la peine pour moi, j'ai voulu m'en donner pour vous. Je vous apporte la liasse 116. — Il y a dans je ne sais quel conte une princesse malheureuse qu'on enferme dans une tour, et à qui une fée ennemie de sa famille impose coup sur coup une série de travaux extraordinaires et impossibles; j'avoue qu'en ce moment Mlle de Porhoët, malgré toutes ses vertus, me parut être proche parente de cette fée. — J'ai rêvé cette nuit, con-

tinua-t-elle, que cette liasse contenait la clef de mon trésor espagnol. Vous m'obligerez donc beaucoup de n'en point différer l'examen. Ce travail terminé, vous me ferez l'honneur d'accepter un repas modeste que je prétends vous offrir sous l'ombrage de ma tonnelle.

Je me résignai donc. Il est inutile de dire que la bienheureuse liasse 116 ne contenait, comme les précédentes, que la vaine poussière des siècles. A midi précis, la vieille demoiselle vint me présenter son bras, et me conduisit en cérémonie dans un petit jardin festonné de buis, qui forme, avec un bout de prairie contiguë, tout le domaine actuel des Porhoët. La table était dressée sous une charmille arrondie en berceau, et le soleil d'une belle journée d'été jetait à travers les feuilles quelques rayons irisés sur la nappe éclatante et parfumée. J'achevais de faire honneur au poulet doré, à la fraîche salade et à la bouteille de vieux bordeaux qui composaient le menu du festin, quand Mlle de Porhoët, qui avait paru enchantée de

mon appétit, fit tomber la conversation sur la famille Laroque. — Je vous confesse, me dit-elle, que l'ancien corsaire ne me plaît point. Je me souviens qu'il avait, lorsqu'il arriva dans ce pays, un grand singe familier qu'il habillait en domestique, et avec lequel il semblait s'entendre parfaitement. Cet animal était une vraie peste dans le canton, et il n'y avait qu'un homme sans éducation et sans décence qui pût s'en être affublé. On disait que c'était un singe, et j'y consentais; mais au fond je pense que c'était tout bonnement un nègre, d'autant plus que j'ai toujours soupçonné son maître d'avoir fait le trafic de cette denrée sur la côte d'Afrique. Au surplus, feu M. Laroque le fils était un homme de bien et très comme il faut. Quant à ces dames, parlant bien entendu de Mme Laroque et de sa fille, et nullement de la veuve Aubry, qui est une créature de bas aloi, quant à ces dames, dis-je, il n'y a pas d'éloges qu'elles ne méritent.

Nous en étions là quand le pas relevé d'un cheval

se fit entendre dans le sentier qui borde extérieurement le mur du jardin. Au même instant on frappa quelques coups secs à une petite porte voisine de la tonnelle : — Eh bien ! dit Mlle de Porhoët, qui va là ? Je levai les yeux, et je vis flotter une plume noire au-dessus de la crête du mur.

— Ouvrez, dit gaiement en dehors une voix d'un timbre grave et musical; ouvrez, c'est la fortune de la France !

— Comment ! c'est vous, ma mignonne ! s'écria la vieille demoiselle. Courez vite, mon cousin.

La porte ouverte, je faillis être renversé par Mervyn, qui se précipita à travers mes jambes, et j'aperçus Mlle Marguerite, qui s'occupait d'attacher les rênes de son cheval aux barres d'une clôture.

— Bonjour, monsieur, me dit-elle, sans montrer la moindre surprise de me trouver là. Puis, relevant sur son bras les longs plis de sa jupe traînante, elle entra dans le jardin.

— Soyez la bienvenue en ce beau jour, la belle fille, dit Mlle de Porhoët, et embrassez-moi. Vous avez couru, jeune folle, car vous avez le visage couvert d'une pourpre vive, et le feu vous sort littéralement des yeux. Que pourrais-je vous offrir, ma merveille ?

— Voyons ! dit Mlle Marguerite en jetant un regard sur la table ; qu'est-ce que vous avez là ?... Monsieur a donc tout mangé ?... Au reste je n'ai pas faim, j'ai soif.

— Je vous défends bien de boire dans l'état où vous êtes ; mais attendez,... il y a encore quelques fraises dans cette plate-bande...

— Des fraises ! *ô gioja !* chanta la jeune fille .. Prenez vite une de ces grandes feuilles, monsieur, et venez avec moi.

Pendant que je choisissais la plus large feuille d'un figuier, Mlle de Porhoët, fermant un œil à demi et suivant de l'autre avec un sourire de complaisance la

fière démarche de sa favorite à travers les allées pleines de soleil : — Regardez-la donc, cousin, me dit-elle tout bas, ne serait-elle pas digne d'être des nôtres?

Cependant Mlle Marguerite, penchée sur la platebande et trébuchant à chaque pas dans sa traîne, saluait par un petit cri d'allégresse chaque fraise qu'elle parvenait à découvrir. Je me tenais près d'elle, étalant dans ma main la feuille de figuier sur laquelle elle déposait de temps en temps une fraise contre deux qu'elle croquait pour se donner patience. Quand la moisson fut suffisante à son gré, nous revînmes en triomphe sous la tonnelle; ce qui restait de fraises fut saupoudré de sucre, puis mangé à belles et très-belles dents.

— Ah! que ça m'a fait de bien! dit alors Mlle Marguerite en jetant son chapeau sur un banc et en se renversant contre la clôture de charmille. Et maintenant, pour compléter mon bonheur, ma chère de-

moiselle, vous allez me conter des histoires du temps passé, du temps où vous étiez une belle guerrière.

Mlle de Porhoët, souriante et ravie, ne se fit pas prier davantage pour tirer de sa mémoire les épisodes les plus marquants de ses intrépides chevauchées à la suite des Lescure et des La Rochejacquelein. J'eus en cette occasion une nouvelle preuve de l'élévation d'âme de ma vieille amie, quand je l'entendis rendre hommage en passant à tous les héros de ces guerres gigantesques, sans acception de drapeau. Elle parlait en particulier du général Hoche, dont elle avait été la captive de guerre, avec une admiration presque tendre. Mlle Marguerite prêtait à ces récits une attention passionnée qui m'étonna. Tantôt, à demi ensevelie dans sa niche de charmille et ses longs cils un peu baissés, elle gardait l'immobilité d'une statue; tantôt, l'intérêt devenant plus vif, elle s'accoudait sur la petite table, et, plongeant sa belle main dans les flots de sa chevelure dénouée, elle dardait sur la

vieille Vendéenne l'éclair continu de ses grands yeux.

Il faut bien le dire, je compterai toujours parmi les plus douces heures de ma triste vie celles que je passai à contempler sur ce noble visage les reflets d'un ciel radieux mêlés aux impressions d'un cœur vaillant.

Les souvenirs de la conteuse épuisés, Mlle Marguerite l'embrassa, et réveillant Mervyn, qui dormait à ses pieds, elle annonça qu'elle retournait au château. Je ne me fis aucun scrupule de partir en même temps, convaincu que je ne pouvais lui causer aucun embarras. A part en effet l'extrême insignifiance de ma personne et de ma compagnie aux yeux de la riche héritière, le tête-à-tête en géneral n'a rien de gênant pour elle, sa mère lui ayant donné résolûment l'éducation libérale qu'elle a reçue elle-même dans une des colonies britanniques : on sait que la méthode anglaise accorde aux femmes avant le mariage toute l'indépendance dont nous les gratifions sagement le jour où les abus en deviennent irréparables.

Nous sortîmes donc ensemble du jardin ; je lui tins l'étrier pendant qu'elle montait à cheval, et nous nous mîmes en marche vers le château. Au bout de quelques pas : — Mon Dieu! monsieur, me dit-elle, je suis venue là vous déranger fort mal à propos, il me semble. Vous étiez en bonne fortune.

— C'est vrai, mademoiselle; mais comme j'y étais depuis longtemps, je vous pardonne, et même je vous remercie.

— Vous avez beaucoup d'attentions pour notre pauvre voisine. Ma mère vous en est très-reconnaissante.

— Et la fille de madame votre mère? dis-je en riant.

— Oh! moi, je m'exalte moins facilement. Si vous avez la prétention que je vous admire, il faut avoir la bonté d'attendre encore un peu de temps. Je n'ai point l'habitude de juger légèrement des actions humaines, qui ont généralement deux faces. J'avoue que votre conduite à l'égard de Mlle de Porhoët a belle ap-

parence; mais... — Elle fit une pause, hocha la tête, et reprit d'un ton sérieux, amer et véritablement outrageant : — Mais je ne suis pas bien sûre que vous ne lui fassiez pas la cour dans l'espoir d'hériter d'elle.

Je sentis que je pâlissais. Toutefois, réfléchissant au ridicule de répondre en capitan à cette jeune fille, je me contins, et je lui dis avec gravité : — Permettez-moi, mademoiselle, de vous plaindre sincèrement.

Elle parut très-surprise. — De me plaindre, monsieur?

— Oui, mademoiselle, souffrez que je vous exprime la pitié respectueuse à laquelle vous me paraissez avoir droit.

— La pitié! dit-elle en arrêtant son cheval et en tournant lentement vers moi ses yeux à demi clos par le dédain. Je n'ai pas l'avantage de vous comprendre!

— Cela est cependant fort simple, mademoiselle : si la désillusion du bien, le doute et la sécheresse

d'âme sont les fruits les plus amers de l'expérience d'une longue vie, rien au monde ne mérite plus de compassion qu'un cœur flétri par la défiance avant d'avoir vécu.

— Monsieur, répliqua Mlle Laroque avec une vivacité très-étrangère à son langage habituel, vous ne savez de quoi vous parlez! Et, ajouta-t-elle plus sévèrement, vous oubliez à qui vous parlez!

— Cela est vrai, mademoiselle, répondis-je doucement en m'inclinant; je parle un peu sans savoir, et j'oublie un peu à qui je parle; mais vous m'en avez donné l'exemple.

Mlle Marguerite, les yeux fixés sur la cime des arbres qui bordaient le chemin, me dit alors avec une hauteur ironique :—Faut-il vous demander pardon?

— Assurément, mademoiselle, repris-je avec force, si l'un de nous deux avait ici un pardon à demander, ce serait vous : vous êtes riche, et je suis pauvre; vous pouvez vous humilier... je ne le puis pas!

Il y eut un silence. Ses lèvres serrées, ses narines ouvertes, la pâleur soudaine de son front, témoignaient du combat qui se livrait en elle. Tout à coup, abaissant sa cravache comme pour un salut : — Eh! bien! dit-elle, pardon! — En même temps elle fouetta violemment son cheval, et partit au galop, me laissant au milieu du chemin.

Je ne l'ai pas revue depuis.

30 juillet.

Le calcul des probabilités n'est jamais plus vain que lorsqu'il s'exerce au sujet des pensées et des sentiments d'une femme. Ne me souciant pas de me trouver de sitôt en présence de Mlle Marguerite après la scène pénible qui avait eu lieu entre nous, j'avais passé deux jours sans me montrer au château : j'espérais à peine que ce court intervalle eût suffi pour calmer les ressentiments que j'avais soulevés dans ce cœur hau-

tain. Cependant avant-hier matin, vers sept heures, comme je travaillais près de la fenêtre ouverte de ma tourelle, je m'entendis appeler tout à coup sur le ton d'un enjouement amical par la personne même dont je croyais m'être fait une ennemie.

— Monsieur Odiot, êtes-vous là?

Je me présentai à ma fenêtre, et j'aperçus dans une barque qui stationnait près du pont Mlle Marguerite, retroussant d'une main le bord de son grand chapeau de paille brune et levant les yeux vers ma tour obscure.

— Me voici, mademoiselle, dis-je avec empressement.

— Venez-vous vous promener?

Après les justes alarmes dont j'avais été tourmenté pendant deux jours, tant de condescendance me fit craindre, suivant la formule, d'être le jouet d'un rêve insensé.

— Pardon, mademoiselle;... comment dites-vous?

— Venez-vous faire une petite promenade avec Alain, Mervyn et moi ?

— Certainement, mademoiselle.

— Eh bien, prenez votre album.

Je me hâtai de descendre, et j'accourus sur le bord de la rivière. — Ah ! ah ! me dit la jeune fille en riant, vous êtes de bonne humeur ce matin, à ce qu'il paraît ?

Je murmurai gauchement quelques paroles confuses, dont le but était de faire entendre que j'étais toujours de bonne humeur, ce dont Mlle Marguerite parut mal convaincue ; puis je sautai dans le canot, et je m'assis à côté d'elle.

— Nagez, Alain, dit-elle aussitôt, et le vieil Alain, qui se pique d'être un maître canotier, se mit à battre méthodiquement des rames, ce qui lui donnait la mine d'un oiseau pesant qui fait de vains efforts pour s'envoler. — Il faut bien, reprit alors Mlle Marguerite, que je vienne vous arracher de votre donjon, puisque vous boudez obstinément depuis deux jours.

— Mademoiselle, je vous assure que la discrétion seule,... le respect,.... la crainte...

— Oh ! mon Dieu ! le respect,... la crainte... Vous boudiez, voilà. Nous valons mieux que vous, positivement. Ma mère qui prétend, je ne sais pas trop pourquoi, que nous devons vous traiter avec une considération très-distinguée, m'a priée de m'immoler sur l'autel de votre orgueil, et en fille obéissante je m'immole.

Je lui exprimai vivement et bonnement ma franche reconnaissance.

— Pour ne pas faire les choses à demi, reprit-elle, j'ai résolu de vous donner une fête à votre goût : ainsi voilà une belle matinée d'été, des bois et des clairières avec tous les effets de lumière désirables, des oiseaux qui chantent sous la feuillée, une barque mystérieuse qui glisse sur l'onde... Vous qui aimez ces sortes d'histoires, vous devez être content ?

— Je suis ravi, mademoiselle.

— Ah ! ce n'est pas malheureux.

Je me trouvais en effet pour le moment assez satisfait de mon sort. Les deux rives entre lesquelles nous glissions étaient jonchées de foin nouvellement coupé qui parfumait l'air. Je voyais fuir autour de nous les sombres avenues du parc que le soleil du matin parsemait de traînées éclatantes ; des millions d'insectes s'enivraient de rosée dans le calice des fleurs, en bourdonnant joyeusement. Vis-à-vis de moi, le bon Alain me souriait à chaque coup de rame d'un air de complaisance et de protection; plus près, Mlle Marguerite, vêtue de blanc contre sa coutume, belle, fraîche et pure comme une pervenche, secouait d'une main les perles humides que l'heure matinale suspendait à la dentelle de son chapeau, et présentait l'autre comme un appât au fidèle Mervyn, qui nous suivait à la nage. Véritablement il n'aurait pas fallu me prier bien fort pour me faire aller au bout du monde dans cette petite barque blanche.

Comme nous sortions des limites du parc, en passant sous une des arches qui percent le mur d'enceinte : — Vous ne me demandez pas où je vous mène, monsieur? me dit la jeune créole.

— Non, non, mademoiselle, cela m'est parfaitement égal.

— Je vous mène dans le pays des fées.

— Je m'en doutais.

— Mlle Hélouin, plus compétente que moi en matière poétique, a dû vous dire que les bouquets de bois qui couvrent ce pays à vingt lieues à la ronde sont les restes de la vieille forêt de Brocélyande, où chassaient les ancêtres de votre amie Mlle de Porhoët, les souverains de Gaël, et où le grand-père de Mervyn, que voici, fut enchanté, tout enchanteur qu'il était, par une demoiselle du nom de Viviane. Or nous serons bientôt en plein centre de cette forêt. Et si ce n'est pas assez pour vous monter l'imagination, sachez que ces bois gardent encore mille traces de la mystérieuse

religion des Celtes ; ils en sont pavés. Vous avez donc le droit de vous figurer sous chacun de ces ombrages un druide en robe blanche, et de voir reluire une faucille d'or dans chaque rayon de soleil. Le culte de ces vieillards insupportables a même laissé près d'ici dans un site solitaire, romantique, pittoresque, *et cætera*, un monument devant lequel les personnes disposées à l'extase ont coutume de se pâmer : j'ai pensé que vous auriez du plaisir à le dessiner, et comme le lieu n'est pas facile à découvrir, j'ai résolu de vous servir de guide, ne vous demandant en retour que de m'épargner les explosions d'un enthousiasme auquel je ne saurais m'associer.

— Soit, mademoiselle, je me contiendrai.

— Je vous en prie !

— C'est entendu. Et comment appelez-vous ce monument ?

— Moi, je l'appelle un tas de grosses pierres; les antiquaires l'appellent, les uns simplement un dol-

men, les autres, plus prétentieux, un *cromlech;* les gens du pays le nomment, sans expliquer pourquoi, la *migourdit*[1].

Cependant nous descendions doucement le cours de l'eau, entre deux bandes de prairies humides; des bœufs de petite taille, à la robe noire pour la plupart, aux longues cornes acérées, se levaient çà et là au bruit des rames, et nous regardaient passer d'un œil farouche. Le vallon, où serpentait la rivière qui allait s'élargissant, était fermé des deux côtés par une chaîne de collines, les unes couvertes de bruyères et d'ajoncs desséchés, les autres de taillis verdoyants. De temps à autre, un ravin transversal ouvrait entre deux coteaux une perspective sinueuse, au fond de laquelle on voyait s'arrondir le sommet bleu d'une montagne éloignée. Mlle Marguerite, malgré son incompétence, ne laissait pas de signaler successivement à mon attention tous

[1] Dans le bois de Cadoudal (Morbihan).

les charmes de ce paysage sévère et doux, ne manquant pas toutefois d'accompagner chacune de ses remarques d'une réserve ironique.

Depuis un moment, un bruit sourd et continu semblait annoncer le voisinage d'une chute d'eau, quand la vallée se resserra tout à coup et prit l'aspect d'une gorge retirée et sauvage. À gauche se dressait une haute muraille de roches plaquées de mousse; des chênes et des sapins, entremêlés de lierre et de broussailles pendantes, s'étageaient dans les crevasses jusqu'au faîte de la falaise, jetant une ombre mystérieuse sur l'eau plus profonde qui baignait le pied des rochers. Devant nous, à quelques centaines de pas, l'onde bouillonnait, écumait, puis disparaissait soudain, la ligne brisée de la rivière se dessinant à travers une fumée blanchâtre sur un fond lointain de confuse verdure. A notre droite, la rive opposée à la falaise ne présentait plus qu'une faible marge de prairie en pente, sur laquelle les collines chargées

de bois marquaient une frange de velours sombre.

— Accoste! dit la jeune créole. — Pendant qu'Alain amarrait la barque aux branches d'un saule : — Eh bien! monsieur, reprit-elle, en sautant légèrement sur l'herbe, vous ne vous trouvez pas mal? vous n'êtes pas renversé, pétrifié, foudroyé? On dit pourtant que c'est très-joli, cet endroit-ci. Moi, je l'aime parce qu'il y fait toujours frais... Mais suivez-moi dans ces bois, — si vous l'osez, — et je vais vous montrer ces fameuses pierres.

Mlle Marguerite, vive, alerte et gaie comme je ne l'avais jamais vue, franchit la prairie en deux bonds, et prit un sentier qui s'enfonçait dans la futaie en gravissant les coteaux. Alain et moi nous la suivîmes à la file indienne. Après quelques minutes d'une marche rapide, notre conductrice s'arrêta, parut se consulter un moment et s'orienter, puis séparant délibérément deux branches entrelacées, elle quitta le chemin tracé et se lança en plein taillis. Le voyage devint alors

moins agréable. Il était très-difficile de se frayer passage à travers les jeunes chênes déjà vigoureux dont se composait ce taillis, et qui entre-croisaient, comme les palissades de Robinson, leurs troncs obliques et leurs rameaux touffus. Alain et moi du moins, nous avancions à grand'peine, courbés en deux, nous heurtant la tête à chaque pas, et faisant tomber sur nous, à chacun de nos lourds mouvements, une pluie de rosée ; mais Mlle Marguerite, avec l'adresse supérieure et la souplesse féline de son sexe, se glissait sans aucun effort apparent à travers les interstices de ce labyrinthe, riant de nos souffrances, et laissant négligemment se détendre derrière elle les branches flexibles qui venaient nous fouetter les yeux.

Nous arrivâmes enfin dans une clairière très-étroite qui paraît couronner le sommet de cette colline : là j'aperçus, non sans émotion, la sombre et monstrueuse table de pierre soutenue par cinq ou six blocs énormes, qui sont à demi engagés dans le sol,

et y forment une caverne vraiment pleine d'une horreur sacrée. Au premier aspect, il y a dans cet intact monument des temps presque fabuleux et des religions primitives une puissance de vérité, une sorte de présence réelle qui saisit l'âme et donne le frisson. Quelques rayons de soleil, pénétrant la feuillée, filtraient à travers les assises disjointes, jouaient sur la dalle sinistre, et prêtaient une grâce d'idylle à cet autel barbare. Mlle Marguerite elle-même parut pensive et recueillie. Pour moi, après avoir pénétré dans la caverne et examiné le dolmen sous toutes ses faces, je me mis en devoir de le dessiner.

Il y avait dix minutes environ que je m'absorbais dans ce travail, sans me préoccuper de ce qui pouvait se passer autour de moi, quand Mlle Marguerite me dit tout à coup : — Voulez-vous une Velléda pour animer le tableau ? — Je levai les yeux. Elle avait enroulé autour de son front un épais feuillage de chêne, et se tenait debout à la tête du dolmen, légèrement ap-

puyée contre un faisceau de jeunes arbres : sous le demi-jour de la ramée, sa robe blanche prenait l'éclat du marbre, et ses prunelles étincelaient d'un feu étrange dans l'ombre projetée par le relief de sa couronne. Elle était belle, et je crois qu'elle le savait. Je la regardais sans trouver rien à lui dire, quand elle reprit : — Si je vous gêne, je vais m'ôter. — Non, je vous en prie. — Eh bien, dépêchez-vous : mettez aussi Mervyn; il sera le druide, et moi la druidesse. — J'eus le bonheur de reproduire assez fidèlement, grâce au vague d'une ébauche, la poétique vision dont j'étais favorisé. Elle vint avec une apparence d'empressement examiner mon dessein. — Ce n'est pas mal, dit-elle. — Puis elle jeta sa couronne en riant, et ajouta : — Convenez que je suis bonne. — J'en convins : j'aurais même avoué en outre, si elle l'eût désiré, qu'elle ne manquait pas d'un grain de coquetterie; mais elle ne serait pas femme sans cela, et la perfection est haïssable : il fallait aux déesses elles-

mêmes pour être aimées quelque chose de plus que leur immortelle beauté.

Nous regagnâmes, à travers l'inextricable taillis, le sentier tracé dans le bois, et nous redescendîmes vers la rivière. — Avant de repartir, me dit la jeune fille, je veux vous montrer la cataracte, d'autant plus que je compte me donner à mon tour un petit divertissement. Venez, Mervyn ! Venez, mon bon chien ! Que tu es beau, va ! — Nous nous trouvâmes bientôt sur la berge en face des récifs qui barraient le lit de la rivière. L'eau se précipitait d'une hauteur de quelques pieds au fond d'un large bassin profondément encaissé et de forme circulaire, que paraissait borner de toutes parts un amphithéâtre de verdure parsemé de roches humides. Cependant quelques ravines invisibles recevaient le trop-plein du petit lac, et ces ruisseaux allaient se réunir de nouveau un peu plus loin dans un lit commun.

— Ce n'est pas précisément le Niagara, me dit

Mlle Marguerite en élevant un peu la voix pour dominer le bruit de la chute; mais j'ai entendu dire à des connaisseurs, à des artistes, que c'était néanmoins assez gentil. Avez-vous admiré? Bien! Maintenant j'espère que vous accorderez à Mervyn ce qui peut vous rester d'enthousiasme. Ici, Mervyn!

Le terre-neuve vint se poster à côté de sa maîtresse, et la regarda en tressaillant d'impatience. La jeune fille alors, ayant lesté son mouchoir de quelques cailloux, le lança dans le courant un peu au-dessus de la chute. Au même moment, Mervyn tombait comme un bloc dans le bassin inférieur, et s'éloignait rapidement du bord; le mouchoir cependant suivit le cours de l'eau, arriva aux récifs, dansa un instant dans un remous, puis, passant tout à coup comme une flèche par-dessus la roche arrondie, il vint tourbillonner dans un flot d'écume sous les yeux du chien, qui le saisit d'une dent prompte et sûre. Après quoi Mervyn

regagna fièrement la rive, où Mlle Marguerite battait des mains.

Cet exercice charmant fut renouvelé plusieurs fois avec le même succès. On en était à la sixième reprise, quand il arriva, soit que le chien fût parti trop tard, soit que le mouchoir eût été lancé trop tôt, que le pauvre Mervyn manqua la passe. Le mouchoir, entraîné par le remous des cascades, fut porté dans des broussailles épineuses qui se montraient un peu plus loin au-dessus de l'eau. Mervyn alla l'y chercher; mais nous fûmes très-surpris de le voir tout à coup se débattre convulsivement, lâcher sa proie, et lever la tête vers nous en poussant des cris lamentables. — Eh! mon Dieu, qu'est-ce qu'il a donc? s'écria Mlle Marguerite.

— Mais on croirait qu'il s'est empêtré dans ces broussailles. Au reste il va se dégager, n'en doutez pas.

Bientôt cependant il fallut en douter, et même en

désespérer. Le lacis de lianes dans lequel le malheureux terre-neuve se trouvait pris comme au piége émergeait directement au-dessous d'un évasement du barrage qui versait sans relâche sur la tête de Mervyn une masse d'eau bouillonnante. La pauvre bête, à demi suffoquée, cessa de faire le moindre effort pour rompre ses liens, et ses aboiements plaintifs prirent l'accent étranglé du râle. En ce moment, Mlle Marguerite saisit mon bras, et dit presque à mon oreille d'une voix basse : — Il est perdu... Venez, monsieur... Allons-nous-en. — Je la regardai. La douleur, l'angoisse, la contrainte bouleversaient ses traits pâles, et creusaient au-dessous de ses yeux un cercle livide.

— Il n'y a aucun moyen, lui dis-je, de faire descendre ici la barque; mais, si vous voulez me permettre, je sais un peu nager, et je m'en vais aller tendre la patte à ce monsieur.

— Non, non, n'essayez pas... Il y a très-loin jus-

que-là... Et puis j'ai toujours entendu dire que la rivière était profonde et dangereuse sous la chute.

— Soyez tranquille, mademoiselle ; je suis très-prudent. — En même temps je jetai ma jaquette sur l'herbe et j'entrai dans le petit lac, en prenant la précaution de me tenir à une certaine distance de la chute. L'eau était très-profonde en effet, car je ne trouvai pied qu'au moment où j'approchai de l'agonisant Mervyn. Je ne sais s'il y a eu là autrefois quelque îlot qui se sera écroulé et affaissé peu à peu, ou si quelque crue de la rivière aura entraîné et déposé dans cette passe des fragments arrachés de la berge ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'un épais enchevêtrement de broussailles et de racines se cache sous ces eaux perfides, et y prospère. Je posai les pieds sur une des souches d'où paraissent surgir les buissons, et je parvins à délivrer Mervyn, qui, aussitôt maître de ses mouvements, retrouva tous ses moyens, et s'en servit sans retard pour nager vers la

rive, m'abandonnant de tout son cœur. Ce trait n'était point très-conforme à la réputation chevaleresque qu'on a faite à son espèce; mais le bon Mervyn a beaucoup vécu parmi les hommes, et je suppose qu'il y est devenu un peu philosophe. — Quand je voulus prendre mon élan pour le suivre, je reconnus avec ennui que j'étais arrêté à mon tour dans les filets de la naïade jalouse et malfaisante qui règne apparemment en ces parages. Une de mes jambes était enlacée dans des nœuds de liane que j'essayai vainement de rompre. On n'est point à l'aise dans une eau profonde, et sur un fond visqueux, pour déployer toute sa force; j'étais d'ailleurs à demi aveuglé par le rejaillissement continuel de l'onde écumante. Bref, je sentais que ma situation devenait équivoque. Je jetai les yeux sur la rive : Mlle Marguerite, suspendue au bras d'Alain, était penchée sur le gouffre et attachait sur moi un regard d'anxiété mortelle. Je me dis qu'il ne tenait peut-être qu'à moi en ce moment d'être

pleuré par ces beaux yeux, et de donner à une existence misérable une fin digne d'envie. Puis je secouai ces molles pensées : un violent effort me dégagea, je nouai autour de mon cou le petit mouchoir qui était en lambeaux, et je regagnai paisiblement le rivage.

Comme j'abordais, Mlle Marguerite me tendit sa main, qui tremblait un peu. Cela me sembla doux. — Quelle folie! dit-elle. Quelle folie! Vous pouviez mourir là! et pour un chien! — C'était le vôtre, lui répondis-je à demi-voix, comme elle m'avait parlé. Ce mot parut la contrarier; elle retira brusquement sa main, et, se retournant vers Mervyn, qui se séchait au soleil en bâillant, elle se mit à le battre : « Oh! le sot! le gros sot! dit-elle. Qu'il est bête! »

Cependant je ruisselais sur l'herbe comme un arrosoir, et ne savais trop que faire de ma personne, quand la jeune fille, revenant à moi, reprit avec bonté : « Monsieur Maxime, prenez la barque et allez-vous-en bien vite. Vous vous réchaufferez un peu en

ramant. Moi je m'en retournerai avec Alain par les bois. Le chemin est plus court. » Cet arrangement me paraissant le plus convenable à tous égards, je n'y fis aucune objection. Je pris congé, j'eus pour la seconde fois le plaisir de toucher la main de la maîtresse de Mervyn, et je me jetai dans la barque.

Rentré chez moi, je fus surpris, en m'occupant de ma toilette, de retrouver autour de mon cou le petit mouchoir déchiré, que j'avais tout à fait oublié de rendre à Mlle Marguerite. Elle le croyait certainement perdu, et je me décidai sans scrupule à me l'approprier, comme prix de mon humide tournoi.

J'allai le soir au château; Mlle Laroque m'accueillit avec cet air d'indolence dédaigneuse, de distraction sombre et d'amer ennui qui la caractérise habituellement, et qui formait alors un singulier contraste avec la gracieuse bonhomie et la vivacité enjouée de ma compagne du matin. Pendant le dîner, auquel assistait M. de Bévallan, elle parla de notre excursion,

comme pour en ôter tout mystère; elle lança, chemin faisant, quelques brèves railleries à l'adresse des amants de la nature, puis elle termina en racontant la mésaventure de Mervyn; mais elle supprima de ce dernier épisode toute la partie qui me concernait. Si cette réserve avait pour but, comme je le crois, de donner le ton à ma propre discrétion, la jeune demoiselle prenait une peine fort inutile. Quoi qu'il en soit, M. de Bévallan, à l'audition de ce récit, nous assourdit de ses cris de désespoir. — Comment! Mlle Marguerite avait souffert ces longues anxiétés, le brave Mervyn avait couru ces périls, et lui, Bévallan, ne s'était point trouvé là! Fatalité! il ne s'en consolerait jamais; il ne lui restait plus qu'à se pendre, comme Crillon! — Eh bien! s'il n'y avait que moi pour le dépendre, me dit le soir le vieil Alain en me reconduisant, j'y mettrais le temps!

La journée d'hier ne commença pas pour moi aussi gaiement que celle de la veille. Je reçus dès le matin

une lettre de Madrid, qui me chargeait d'annoncer à Mlle de Porhoët la perte définitive de son procès. L'agent d'affaires m'apprenait en outre que la famille contre laquelle on plaidait paraît ne pas devoir profiter de son triomphe, car elle se trouve maintenant en lutte avec la couronne, qui s'est éveillee au bruit de ces millions, et qui soutient que la succession en litige lui appartient par droit d'aubaine. — Après de longues réflexions, il m'a semblé qu'il serait charitable de cacher à ma vieille amie la ruine absolue de ses espérances. J'ai donc le dessein de m'assurer la complicité de son agent en Espagne : il prétextera de nouveaux délais ; de mon côté, je poursuivrai mes fouilles dans les archives, et je ferai enfin mon possible pour que la pauvre femme continue, jusqu'à son dernier jour, de nourrir ses chères illusions. Si légitime que soit le caractère de cette tromperie, j'éprouvai toutefois le besoin de la faire sanctionner par quelque conscience délicate. Je me rendis au château

dans l'après-midi, et je fis ma confession à Mme Laroque : elle approuva mon plan, et me loua même plus que l'occasion ne paraissait le demander. Ce ne fut pas sans grande surprise que je l'entendis terminer notre entretien par ces mots : — C'est le moment de vous dire, monsieur, que je vous suis profondément reconnaissante de vos soins, et que je prends chaque jour plus de goût pour votre compagnie, plus d'estime pour votre personne. Je voudrais, monsieur, — je vous en demande pardon, car vous ne pouvez guère partager ce vœu, — je voudrais que nous ne fussions jamais séparés... Je prie humblement le ciel de faire tous les miracles qui seraient nécessaires pour cela... car il faudrait des miracles, je ne me le dissimule pas. — Je ne pus saisir le sens précis de ce langage, pas plus que je ne m'expliquai l'émotion soudaine qui brilla dans les yeux de cette excellente femme. — Je remerciai, comme il convenait, et je m'en allai à travers champs promener ma tristesse.

Un hasard, — peu singulier, pour être franc, — me conduisit, au bout d'une heure de marche, dans le vallon retiré, sur les bords du bassin qui avait été le théâtre de mes récentes prouesses. Ce cirque de feuillage et de rochers qui enveloppe le petit lac réalise l'idéal même de la solitude. On est vraiment là au bout du monde, dans un pays vierge, en Chine, où l'on veut. Je m'étendis sur la bruyère, et je refis en imagination toute ma promenade de la veille, qui est de celles qu'on ne fait pas deux fois dans le cours de la plus longue vie. Déjà je sentais qu'une pareille bonne fortune, si jamais elle m'était offerte une seconde fois, n'aurait plus à beaucoup près le même charme d'imprévu, de sérénité, et, pour trancher le mot, d'innocence. Il fallait bien me le dire, ce frais roman de jeunesse, qui parfumait ma pensée, ne pouvait avoir qu'un chapitre, qu'une page même, et je l'avais lue. Oui, cette heure, cette heure d'amour, pour l'appeler par son nom, avait été souverainement

douce, parce qu'elle n'avait pas été préméditée, parce que je n'avais songé à lui donner son nom qu'après l'avoir épuisée, parce que j'avais eu l'ivresse sans la faute ! Maintenant ma conscience était éveillée : je me voyais sur la pente d'un amour impossible, ridicule, — pis que cela, — coupable ! Il était temps de veiller sur moi, pauvre déshérité que je suis !

Je m'adressais ces conseils dans ce lieu solitaire, — et il n'eût pas été grandement nécessaire de venir là pour me les adresser, — quand un murmure de voix me tira soudain de ma distraction. Je me levai, et je vis s'avancer vers moi une société de quatre ou cinq personnes qui venaient de débarquer. C'était d'abord Mlle Marguerite s'appuyant sur le bras de M. de Bévallan, puis Mlle Hélouin et Mme Aubry, que suivaient Alain et Mervyn. Le bruit de leur approche avait été couvert par le grondement des cascades ; ils n'étaient plus qu'à deux pas, je n'avais plus le temps de faire retraite, et il fallut me résigner au désagré-

ment d'être surpris dans mon attitude de beau ténébreux. Ma présence en ce lieu ne parut toutefois éveiller aucune attention particulière; seulement je crus voir passer un nuage de mécontentement sur le front de Mlle Marguerite, et elle me rendit mon salut avec une raideur marquée.

M. de Bévallan, planté sur les bords du bassin, fatigua quelque temps les échos des clameurs banales de son admiration : — Délicieux ! pittoresque ! Quel ragoût !... La plume de George Sand,... le pinceau de Salvator Rosa ! — le tout accompagné de gestes énergiques, qui semblaient tour à tour ravir à ces deux grands artistes les instruments de leur génie. Enfin il se calma, et se fit montrer la passe dangereuse où Mervyn avait failli périr. Mlle Marguerite raconta de nouveau l'aventure, observant d'ailleurs la même discrétion au sujet de la part que j'avais prise au dénoûment. Elle insista même avec une sorte de cruauté, relativement à moi, sur les talents,

la vaillance et la présence d'esprit que son chien avait déployés, suivant elle, dans cette circonstance héroïque. Elle supposait apparemment que sa bienveillance passagère et le service que j'avais eu le bonheur de lui rendre avaient dû faire monter à mon cerveau quelques fumées de présomption qu'il était urgent de rabattre.

Cependant, Mlle Hélouin et Mme Aubry ayant manifesté un vif désir de voir se renouveler sous leurs yeux les exploits tant vantés de Mervyn, la jeune fille appela le terre-neuve, et lança, comme la veille, son mouchoir dans le courant de la rivière; mais à ce signal le brave Mervyn, au lieu de se précipiter dans le lac, prit sa course le long de la rive, allant et venant d'un air affairé, aboyant avec fureur, agitant la queue, donnant enfin mille preuves d'un intérêt puissant, mais en même temps d'une excellente mémoire. Décidément la raison domine le cœur chez cet animal. Ce fut en vain que Mlle Marguerite, courroucée et con-

fuse, employa tour à tour les caresses et les menaces pour vaincre l'obstination de son favori : rien ne put persuader à l'intelligente bête de confier de nouveau sa précieuse personne à ces ondes redoutables. Après des annonces si pompeuses, la prudence opiniâtre de l'intrépide Mervyn avait réellement quelque chose de plaisant; plus que tout autre, j'avais, je pense, le droit d'en rire, et je ne m'en fis pas faute. Au surplus, l'hilarité fut bientôt générale, et Mlle Marguerite finit elle-même par y prendre part, quoique faiblement.

— Avec tout cela, dit-elle, voilà encore un mouchoir perdu !

Le mouchoir, entraîné par le mouvement constant du remous, était allé s'échouer naturellement dans les branches du buisson fatal, à une assez courte distance de la rive opposée.

— Fiez-vous à moi, mademoiselle, s'écria M. de Bévallan. Dans dix minutes, vous aurez votre mouchoir, ou je ne serai plus !

Il me parut que Mlle Marguerite, sur cette déclaration magnanime, me lançait à la dérobée un regard expressif, comme pour me dire : Vous voyez que le dévouement n'est point si rare autour de moi ! Puis elle répondit à M. de Bévallan : — Pour Dieu ! ne faites point de folie ! l'eau est très-profonde... Il y a un vrai danger...

— Ceci m'est absolument égal, reprit M. de Bévallan. Dites-moi, Alain, vous devez avoir un couteau ?

— Un couteau ! répéta Mlle Marguerite avec l'accent de la surprise.

— Oui. Laissez-moi faire, laissez-moi faire !

— Mais que prétendez-vous faire d'un couteau ?

— Je prétends couper une gaule, dit M. de Bévallan.

La jeune fille le regarda fixement. — Je croyais, murmura-t-elle, que vous alliez vous mettre à la nage ?

— Oh ! à la nage ! dit M. de Bévallan ; permettez,

mademoiselle... D'abord je ne suis pas en costume de natation,... ensuite je vous avouerai que je ne sais pas nager.

— Si vous ne savez pas nager, répliqua la jeune fille d'un ton sec, il importe assez peu que vous soyez ou non en costume de natation !

— C'est parfaitement juste, dit M. de Bévallan avec une amusante tranquillité ; mais vous ne tenez pas particulièrement à ce que je me noie, n'est-ce pas ? Vous voulez votre mouchoir, voilà le but. Du moment que j'y arriverai, vous serez satisfaite, n'est-il pas vrai ?

— Eh bien ! allez, dit la jeune fille en s'asseyant avec résignation ; allez couper votre gaule, monsieur.

M. de Bévallan, qu'il n'est pas très-facile de décontenancer, disparut alors dans un fourré voisin, où nous entendîmes pendant un moment craquer des branchages ; puis il revint armé d'un long jet de noisetier qu'il se mit à dépouiller de ses feuillese

— Est-ce que vous comptez atteindre l'autre rive avec ce bâton, par hasard? dit Mlle Marguerite, dont la gaieté commençait manifestement à s'éveiller.

— Laissez-moi faire, laissez-moi donc faire, mon Dieu! reprit l'imperturbable gentilhomme.

On le laissa faire. Il acheva de préparer sa gaule, après quoi il se dirigea vers la barque. Nous comprîmes alors que son dessein était de traverser la rivière en bateau au-dessus de la chute, et, une fois sur l'autre bord, de harponner le mouchoir, qui n'en était pas très-éloigné. A cette découverte, il n'y eut dans l'assistance qu'un cri d'indignation, les dames en général aimant fort, comme on sait, les entreprises dangereuses — pour les autres.

— Voilà une belle invention vraiment! Fi! fi! monsieur de Bévallan!

— Ta! ta! ta! mesdames. C'est comme l'œuf de Christophe Colomb. Il fallait encore s'en aviser.

Cependant, contre toute attente, cette expédition

d'apparence si pacifique ne devait se terminer ni sans émotions ni même sans périls. M. de Bévallan en effet, au lieu de gagner l'autre rive directement en face de la petite anse où la barque était amarrée, eut l'idée malencontreuse d'aller descendre sur quelque point plus voisin de la cataracte. Il poussa donc le canot au milieu du courant, puis le laissa dériver pendant un moment; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'aux approches de la chute la rivière, comme attirée par le gouffre et prise de vertige, précipitait son cours avec une inquiétante rapidité. Nous eûmes la révélation du danger en le voyant soudain mettre le canot en travers, et commencer à battre des rames avec une fiévreuse énergie. Il lutta contre le courant pendant quelques secondes avec un succès très-incertain. Cependant il se rapprochait peu à peu de la berge opposée, bien que la dérive continuât à l'entraîner avec une impétuosité effrayante vers les cataractes, dont les menaçantes rumeurs devaient alors

lui emplir les oreilles. Il n'en était plus qu'à quelques pieds, lorsqu'un effort suprême le porta assez près du rivage pour que son salut du moins fût assuré. Il prit alors un élan vigoureux, et sauta sur le talus de la rive, en repoussant du pied, malgré lui, la barque abandonnée, qui fut culbutée aussitôt par-dessus les récifs, et vint nager dans le bassin, la quille en l'air.

Tant que le péril avait duré, nous n'avions eu, en face de cette scène, d'autre impression que celle d'une vive inquiétude; mais nos esprits, à peine rassurés, devaient être vivement saisis par le contraste qu'offrait le dénoûment de l'aventure avec l'aplomb et l'assurance ordinaires de celui qui en était le héros. Le rire est d'ailleurs aussi facile que naturel après des alarmes heureusement apaisées. Aussi n'y eut-il personne parmi nous qui ne s'abandonnât à une franche gaieté, aussitôt que nous vîmes M. de Bévallan hors de la barque. Il faut dire qu'à ce moment même son infortune se complétait par un détail vraiment affligeant. La berge

sur laquelle il s'était élancé présentait une pente escarpée et humide : il n'y eut pas plus tôt posé le pied qu'il glissa et retomba en arrière ; quelques branches solides se trouvaient heureusement à sa portée, et il s'y cramponna des deux mains avec frénésie, pendant que ses jambes s'agitaient comme deux rames furieuses dans l'eau, d'ailleurs peu profonde, qui baignait la rive. Toute ombre de danger ayant alors disparu, le spectacle de ce combat était purement ridicule, et je suppose que cette cruelle pensée ajoutait aux efforts de M. de Bévallan une maladroite précipitation qui en retardait le succès. Il réussit cependant à se soulever et à reprendre pied sur le talus ; puis subitement nous le vîmes glisser de nouveau en déchirant les broussailles sur son passage, après quoi il recommença dans l'eau, avec un désespoir évident, sa pantomime désordonnée. C'était véritablement à n'y pas tenir. Jamais, je crois, Mlle Marguerite n'avait été à pareille fête. Elle avait absolument perdu tout souci

de sa dignité, et comme une nymphe ivre de raisin, elle remplissait le bocage des éclats de sa joie presque convulsive. Elle frappait dans ses mains à travers ses rires, criant d'une voix entrecoupée :—Bravo ! bravo ! monsieur de Bévallan ! très-joli ! délicieux ! pittoresque ! Salvator Rosa !

M. de Bévallan cependant avait fini par se hisser sur la terre ferme : se tournant alors vers les dames, il leur adressa un discours que le fracas de la chute ne permettait point d'entendre distinctement ; mais à ses gestes animés, aux mouvements descriptifs de ses bras et à l'air gauchement souriant de son visage, nous pouvions comprendre qu'il nous donnait une explication apologétique de son désastre.

— Oui, monsieur, oui, reprit Mlle Marguerite, continuant de rire avec l'implacable barbarie d'une femme, c'est un beau succès ! un très-beau succès ! Soyez heureux !

Quand elle eut repris un peu de sérieux, elle m'in-

terrogea sur les moyens de recouvrer la barque chavirée, qui par parenthèse est la meilleure de notre flottille. Je promis de revenir le lendemain avec des ouvriers et de présider au sauvetage ; puis nous nous acheminâmes gaiement à travers les prairies, dans la direction du château, tandis que M. de Bévallan, n'étant pas en costume de natation, devait renoncer à nous rejoindre, et s'enfonçait d'un air mélancolique derrière les rochers qui bordent l'autre rive.

20 août.

Enfin cette âme extraordinaire m'a livré le secret de ses orages. Je voudrais qu'elle l'eût gardé à jamais !

Dans les jours qui suivirent les dernières scènes que j'ai racontées, Mlle Marguerite, comme honteuse des mouvements de jeunesse et de franchise auxquels elle s'était abandonnée un instant, avait laissé retomber plus épais sur son front son voile de fierté triste,

de défiance et de dédain. Au milieu des bruyants plaisirs, des fêtes, des danses qui se succédaient au chateau, elle passait comme une ombre, indifférente, glacée, quelquefois irritée. Son ironie s'attaquait avec une amertume inconcevable tantôt aux plus pures jouissances de l'esprit, à celles que donnent la contemplation et l'étude, tantôt même aux sentiments les plus nobles et les plus inviolables. Si l'on citait devant elle quelque trait de courage ou de vertu, elle le retournait aussitôt pour y chercher la face de l'égoïsme: si l'on avait le malheur d'allumer en sa présence le plus faible grain d'encens sur l'autel de l'art, elle l'éteignait d'un revers de main. Son rire bref, saccadé, redoutable, pareil sur ses lèvres à la moquerie d'un ange tombé, s'acharnait à flétrir, partout où elle en voyait trace, les plus généreuses facultés de l'âme humaine, l'enthousiasme et la passion. Cet étrange esprit de dénigrement prenait, je le remarquais, vis-à-vis de moi un caractère de persécution spéciale et

de véritable hostilité. Je ne comprenais pas, et je ne comprends pas encore très-bien, comment j'avais pu mériter ces attentions particulières, car s'il est vrai que je porte en mon cœur la ferme religion des choses idéales et éternelles, et que la mort seule l'en puisse arracher (eh ! grand Dieu ! que me resterait-il, si je n'avais cela !), je ne suis nullement enclin aux extases publiques, et mes admirations, comme mes amours, n'importuneront jamais personne. Mais j'avais beau observer avec plus de scrupule que jamais l'espèce de pudeur qui sied aux sentiments vrais, je n'y gagnais rien : j'étais suspect de poésie. On me prêtait des chimères romanesques pour avoir le plaisir de les combattre, on me mettait dans les mains je ne sais quelle harpe ridicule pour se donner le divertissement d'en briser les cordes.

Bien que cette guerre déclarée à tout ce qui s'élève au-dessus des intérêts positifs et des sèches réalités de la vie ne fût pas un trait nouveau du caractère de

Mlle Marguerite, il s'était brusquement exagéré et envenimé au point de blesser les cœurs qui sont le plus attachés à cette jeune fille. Un jour Mlle de Porhoët, fatiguée de cette raillerie incessante, lui dit devant moi : — Ma mignonne, il y a en vous depuis quelque temps un diable que vous ferez bien d'exorciser le plus tôt possible ; autrement vous finiriez par former le saint trèfle avec Mme Aubry et Mme de Saint-Cast, je veux bien vous en avertir. Pour mon compte, je ne me pique pas d'être ni d'avoir été jamais une personne très-romanesque, mais j'aime à penser qu'il y a encore dans le monde quelques âmes capables de sentiments généreux : je crois au désintéressement, quand ce ne serait qu'au mien ; je crois même à l'héroïsme, car j'ai connu des héros. De plus j'ai du plaisir à entendre chanter les petits oiseaux sous ma charmille, et à bâtir ma cathédrale dans les nuages qui passent. Tout cela peut être fort ridicule, ma charmante ; mais j'oserai vous rappeler que ces illusions sont les trésors

du pauvre, que monsieur et moi nous n'en avons point d'autres, et que nous avons la singularité de ne pas nous en plaindre.

Un autre jour, comme je venais de subir avec mon impassibilité ordinaire les sarcasmes à peine déguisés de Mlle Marguerite, sa mère me prit à part : — Monsieur Maxime, me dit-elle, ma fille vous tourmente un peu ; je vous prie de l'excuser. Vous devez remarquer que son caractère s'est altéré depuis quelque temps.

— Mademoiselle votre fille paraît être plus préoccupée que de coutume.

— Mon Dieu ! ce n'est pas sans raison ; elle est sur le point de prendre une résolution très-grave, et c'est un moment où l'humeur des jeunes personnes est livrée aux brises folles.

Je m'inclinai sans répondre.

— Vous êtes maintenant, reprit Mme Laroque, un ami de la famille ; à ce titre, je vous serai obligée de me dire ce que vous pensez de M. de Bévallan ?

— M. de Bévallan, madame, a, je crois, une très-belle fortune, — un peu inférieure à la vôtre, — mais très-belle néanmoins, cent cinquante mille francs de rente environ.

— Oui; mais comment jugez-vous sa personne, son caractère?

— Madame, M. de Bévallan est ce qu'on nomme un très-beau cavalier. Il ne manque pas d'esprit; il passe pour un galant homme.

— Mais croyez-vous qu'il rende ma fille heureuse?

— Je ne crois pas qu'il la rende malheureuse. Ce n'est pas une âme méchante.

— Que voulez-vous que je fasse, mon Dieu? il ne me plaît pas absolument,... mais il est le seul qui ne déplaise pas absolument à Marguerite,... et puis il y a si peu d'hommes qui aient cent mille francs de rente. Vous comprenez que ma fille, dans sa position, n'a pas manqué de prétendants... Depuis deux ou trois ans, nous en sommes littéralement assiégés... Eh

bien ! il faut en finir... Moi, je suis malade,... je puis m'en aller d'un jour à l'autre... Ma fille resterait sans protection.... Puisque voilà un mariage où toutes les convenances se rencontrent, et que le monde approuvera certainement, je serais coupable de ne pas m'y prêter. On m'accuse déjà de souffler à ma fille des idées romanesques ;... la vérité est que je ne lui souffle rien. Elle a une tête parfaitement à elle. Enfin qu'est-ce que vous me conseillez ?

— Voulez-vous me permettre de vous demander quelle est l'opinion de Mlle de Porhoët? C'est une personne pleine de jugement et d'expérience, et qui de plus vous est entièrement dévouée.

— Eh ! si j'en croyais Mlle de Porhoët, j'enverrais M. de Bévallan très-loin... Mais elle en parle bien à son aise, Mlle de Porhoët... Quand il sera parti, ce n'est pas elle qui épousera ma fille !

— Mon Dieu, madame, au point de vue de la fortune, M. de Bévallan est certainement un parti rare,

il ne faut pas vous le dissimuler, — et si vous tenez rigoureusement à cent mille livres de rente?...

— Mais je ne tiens pas plus à cent mille livres de rente qu'à cent sous, mon cher monsieur... Seulement il ne s'agit pas de moi, il s'agit de ma fille... Eh bien! je ne peux pas la donner à un maçon, n'est-ce pas? Moi, j'aurais assez aimé à être la femme d'un maçon; mais ce qui aurait fait mon bonheur ne ferait peut-être pas celui de ma fille. Je dois en la mariant consulter les idées généralement reçues, non les miennes.

— Eh bien! madame, si ce mariage vous convient, et s'il convient pareillement à mademoiselle votre fille...

— Mais non,... il ne me convient pas,... et il ne convient pas davantage à ma fille... C'est un mariage,... mon Dieu! c'est un mariage de convenance, voilà tout!

— Dois-je comprendre qu'il est tout à fait arrêté?

— Non, puisque je vous demande conseil. S'il l'é-

tait, ma fille serait plus tranquille... Ce sont ses hésitations qui la bouleversent, et puis...

Mme Laroque se plongea dans l'ombre du petit dôme qui surmonte son fauteuil, et ajouta : — Avez-vous quelque idée de ce qui se passe dans cette malheureuse tête?

— Aucune, madame.

Son regard étincelant se fixa sur moi pendant un moment. Elle poussa un soupir profond, et me dit d'un ton doux et triste : — Allez, monsieur... je ne vous retiens plus.

La confidence dont je venais d'être honoré m'avait causé peu de surprise. Depuis quelque temps, il était visible que Mlle Marguerite consacrait à M. de Bévallan tout ce qu'elle pouvait garder encore de sympathie pour l'humanité. Ces témoignages toutefois portaient plutôt la marque d'une préférence amicale que celle d'une tendresse passionnée. Il faut dire au reste que cette préférence s'explique. M. de Bévallan, que

je n'ai jamais aimé, et dont j'ai, malgré moi, dans ces pages, présenté la caricature plutôt que le portrait, réunit le plus grand nombre des qualités et des défauts qui enlèvent habituellement le suffrage des femmes. La modestie lui manque absolument; mais c'est à merveille, car les femmes ne l'aiment pas. Il a cette assurance spirituelle, railleuse et tranquille, que rien n'intimide, qui intimide facilement, et qui garantit partout à celui qui en est doué une sorte de domination et une apparence de supériorité. Sa taille élevée, ses grands traits, son adresse aux exercices physiques, sa renommée de coureur et de chasseur, lui prêtent une autorité virile qui impose au sexe timide. Il a enfin dans les yeux un esprit d'audace, d'entreprise et de conquête que ses mœurs ne démentent point, qui trouble les femmes et remue dans leurs âmes de secrètes ardeurs. Il est juste d'ajouter que de tels avantages n'ont en général toute leur prise que sur les cœurs vulgaires; mais le cœur de Mlle Mar-

guerite, que j'avais été tenté d'abord, comme il arrive toujours, d'élever au niveau de sa beauté, semblait faire étalage, depuis quelque temps, de sentiments d'un ordre très-médiocre, et je la croyais très-capable de subir, sans résistance comme sans enthousiasme, avec la froideur passive d'une imagination inerte, le charme de ce vainqueur banal et le joug subséquent d'un mariage convenable.

De tout cela il fallait bien prendre mon parti, et je le prenais plus facilement que je ne l'aurais cru possible un mois plus tôt, car j'avais employé tout mon courage à combattre les premières tentations d'un amour que le bon sens et l'honneur réprouvaient également, et celle même qui, sans le savoir, m'imposait ce combat, sans le savoir aussi m'y avait aidé puissamment. Si elle n'avait pu me cacher sa beauté, elle m'avait dévoilé son âme, et la mienne s'était à demi refermée. Faible malheur sans doute pour la jeune millionnaire, mais bonheur véritable pour moi!

Cependant je fis un voyage à Paris, où m'appelaient les intérêts de Mme Laroque et les miens. Je revins il y a deux jours, et comme j'arrivais au château, on me dit que le vieux M. Laroque me demandait avec insistance depuis le matin. Je me rendis à la hâte dans son appartement. Dès qu'il m'aperçut, un pâle sourire effleura ses joues flétries; il arrêta sur moi un regard où je crus lire une expression de joie maligne et de secret triomphe, puis il me dit de sa voix sourde et caverneuse :

— Monsieur! monsieur de Saint-Cast est mort!

Cette nouvelle, que le singulier vieillard avait tenu à m'apprendre lui-même, était exacte. Dans la nuit précédente, le pauvre général de Saint-Cast avait été frappé d'une attaque d'apoplexie, et une heure plus tard il était enlevé à l'existence opulente et délicieuse qu'il devait à Mme de Saint-Cast. Aussitôt l'événement connu au château, Mme Aubry s'était fait transporter dare dare chez son amie, et ces deux compagnonnes,

nous dit le docteur Desmarets, avaient tout le jour échangé sur la mort, sur la rapidité de ses coups, sur l'impossibilité de les prévoir ou de s'en garantir, sur l'inutilité des regrets, qui ne ressuscitent personne, sur le temps qui console, une litanie d'idées originales et piquantes. Après quoi, s'étant mises à table, elles avaient repris des forces tout doucement. — Allons! mangez, madame; il faut se soutenir, Dieu le veut, disait Mme Aubry. Au dessert, Mme de Saint-Cast avait fait monter une bouteille d'un petit vin d'Espagne que le pauvre général adorait, en considération de quoi elle priait Mme Aubry d'y goûter. Mme Aubry refusant obstinément d'y goûter seule, Mme de Saint-Cast s'était laissé persuader que Dieu voulait encore qu'elle prît un verre de vin d'Espagne avec une croûte. On n'avait point porté la santé du général.

Hier matin, Mme Laroque et sa fille, strictement vêtues de deuil, montèrent en voiture : je pris place

près d'elles. Nous étions rendus vers dix heures dans la petite ville voisine. Pendant que j'assistais aux funérailles du général, ces dames se joignaient à Mme Aubry pour former autour de la veuve le cercle de circonstance. La triste cérémonie achevée, je regagnai la maison mortuaire, et je fus introduit, avec quelques familiers, dans le salon célèbre dont le mobilier coûte quinze mille francs. Au milieu d'un demi-jour funèbre, je distinguai, sur un canapé de douze cents francs, l'ombre inconsolable de Mme de Saint-Cast, enveloppée de longs crêpes, dont nous ne tarderons pas à connaître le prix. A ses côtés se tenait Mme Aubry, présentant l'image du plus grand affaissement physique et moral. Une demi-douzaine de parentes et d'amies complétaient ce groupe douloureux. Pendant que nous nous rangions en haie à l'autre extrémité du salon, il y eut un bruit de froissements de pieds et quelques craquements du parquet; puis un morne silence régna de nouveau dans le mauso-

lée. De temps à autre seulement il s'élevait du canapé un soupir lamentable, que Mme Aubry répétait aussitôt comme un écho fidèle.

Enfin parut un jeune homme, qui s'était un peu attardé dans la rue pour prendre le temps d'achever un cigare qu'il avait allumé en sortant du cimetière. Comme il se glissait discrètement dans nos rangs, Mme de Saint-Cast l'aperçut.

— C'est vous, Arthur? dit-elle d'une voix pareille à un souffle.

— Oui, ma tante, dit le jeune homme, s'avançant en vedette sur le front de notre ligne.

— Eh bien! reprit la veuve du même ton plaintif et traînant, c'est fini?

— Oui, ma tante, répondit d'un accent bref et délibéré le jeune Arthur, qui paraissait un garçon assez satisfait de lui-même.

Il y eut une pause, après laquelle Mme de Saint-Cast tira du fond de son âme expirante cette

nouvelle série de questions : — Était-ce bien?

— Très-bien, ma tante, très-bien.

— Beaucoup de monde?

— Toute la ville, ma tante, toute la ville.

— La troupe?

— Oui, ma tante; toute la garnison, avec la musique.

Mme de Saint-Cast fit entendre un gémissement, et elle ajouta :

— Les pompiers?

— Les pompiers aussi, ma tante, très-certainement.

J'ignore ce que ce dernier détail pouvait avoir de particulièrement déchirant pour le cœur de Mme de Saint-Cast; mais elle n'y résista point : une pâmoison subite, accompagnée d'un vagissement enfantin, appela autour d'elle toutes les ressources de la sensibilité féminine, et nous fournit l'occasion de nous esquiver. Je n'eus garde, pour moi, de n'en pas pro-

fiter. Il m'était insupportable de voir cette ridicule mégère exécuter ses hypocrites momeries sur la tombe de l'homme faible, mais bon et loyal, dont elle avait empoisonné la vie et très-vraisemblablement hâté la fin.

Quelques instants plus tard, Mme Laroque me fit proposer de l'accompagner à la métairie de Langoat, qui est située cinq ou six lieues plus loin dans la direction de la côte. Elle comptait y aller dîner avec sa fille : la fermière, qui a été la nourrice de Mlle Marguerite, est malade en ce moment, et ces dames projetaient depuis longtemps de lui donner ce témoignage d'intérêt. Nous partîmes à deux heures de l'après-midi. C'était une des plus chaudes journées de cette chaude saison. Les deux portières ouvertes laissaient entrer dans la voiture les effluves épais et brûlants qu'un ciel torride versait à flots sur les landes desséchées.

La conversation souffrit de la langueur de nos es-

prits. Mme Laroque, qui se prétendait en paradis et qui s'était enfin débarrassée de ses fourrures, restait plongée dans une douce extase. Mlle Marguerite jouait de l'éventail avec une gravité espagnole. Pendant que nous gravissions lentement les côtes interminables de ce pays, nous voyions fourmiller sur les roches calcinées des légions de petits lézards cuirassés d'argent, et nous entendions le pétillement continu des ajoncs qui ouvraient leurs gaînes mûres au soleil.

Au milieu d'une de ces laborieuses ascensions, une voix cria soudain du bord de la route : — Arrêtez, s'il vous plaît! — En même temps une grande fille aux jambes nues, tenant une quenouille à la main et portant le costume antique et la coiffe ducale des paysannes de cette contrée, franchit rapidement le fossé : elle culbuta en passant quelques moutons effarés, dont elle paraissait être la bergère, vint se camper avec une sorte de grâce debout sur le marchepied, et nous présenta dans le cadre de la portière sa

figure brune, délibérée et souriante.—Excusez, mesdames, dit-elle de ce ton bref et mélodieux qui caractérise l'accent des gens du pays; me feriez-vous bien le plaisir de me lire cela? — Elle tirait de son corsage une lettre pliée à l'ancienne mode.

— Lisez, monsieur, me dit Mme Laroque en riant, et lisez tout haut, s'il y a lieu.

Je pris la lettre, qui était une lettre d'amour. Elle était adressée très-minutieusement à Mlle Christine Oyadec, du bourg de ***, commune de ***, à la ferme de ***. L'écriture était d'une main fort inculte, mais qui paraissait sincère. La date annonçait que Mlle Christine avait reçu cette missive deux ou trois semaines auparavant : apparemment la pauvre fille, ne sachant pas lire et ne voulant point livrer son secret à la malignité de son entourage, avait attendu que quelque étranger de passage, à la fois bienveillant et lettré, vînt lui donner la clef de ce mystère qui lui brûlait le sein depuis quinze jours. Son œil

bleu et largement ouvert se fixait sur moi avec un air de contentement inexprimable, pendant que je déchiffrais péniblement les lignes obliques de la lettre, qui était conçue en ces termes « Mademoiselle, c'est pour vous dire què depuis le jour où nous nous sommes parlé sur la lande après vêpres, mes intentions n'ont pas changé, et que je suis en peine des vôtres; mon cœur, mademoiselle est tout à vous, comme je désire que le vôtre soit tout à moi, et si ça est, vous pouvez bien être sûre et certaine qu'il n'y a pas âme vivante plus heureuse sur la terre ni au ciel que votre ami, — qui ne signe pas; mais vous savez bien qui, mademoiselle. »

— Est-ce que vous savez qui, mademoiselle Christine? dis-je en lui rendant la lettre.

— Ça se pourrait bien, dit-elle en nous montrant ses dents blanches et en secouant gravement sa jeune tête illuminée de bonheur. Merci, mesdames et monsieur. — Elle sauta à bas du marchepied, et disparut

bientôt dans le taillis en poussant vers le ciel les notes joyeuses et sonores de quelque chanson bretonne.

Mme Laroque avait suivi avec un ravissement manifeste tous les détails de cette scène pastorale, qui caressait délicieusement sa chimère; elle souriait, elle rêvait devant cette heureuse fille aux pieds nus, elle était charmée. Cependant, lorsque Mlle Oyadec fut hors de vue, une idée bizarre s'offrit soudain à la pensée de Mme Laroque : c'était qu'après tout elle n'eût pas trop mal fait de donner une pièce de cinq francs à la bergère, en outre de son admiration.

— Alain! cria-t-elle, rappelez-la.

— Pourquoi donc, ma mère? dit vivement Mlle Marguerite, qui jusque-là n'avait paru accorder aucune attention à cet incident.

— Mais, mon enfant, peut-être cette fille ne comprend-elle pas parfaitement tout le plaisir que j'aurais, — et qu'elle devrait avoir elle-même, — à courir pieds nus dans la poussière : je crois conve-

nable, à tout hasard, de lui laisser un petit souvenir.

— De l'argent! reprit Mlle Marguerite; oh! ma mère, ne faites pas cela! Ne mettez pas d'argent dans le bonheur de cette enfant!

L'expression de ce sentiment raffiné, que la pauvre Christine, par parenthèse, n'aurait peut-être pas apprécié infiniment, ne laissa pas de m'étonner dans la bouche de Mlle Marguerite, qui ne se pique pas en général de cette quintessence. Je crus même qu'elle plaisantait, bien que son visage n'indiquât aucune disposition à l'enjouement. Quoi qu'il en soit, ce caprice, plaisant ou non, fut pris très au sérieux par sa mère, et il fut décidé d'enthousiasme qu'on laisserait à cette idylle son innocence et ses pieds nus.

A la suite de ce beau trait, Mme Laroque, évidemment fort contente d'elle-même, retomba dans son extase souriante, et Mlle Marguerite reprit son jeu d'éventail avec un redoublement de gravité. Une heure après, nous arrivions au terme de notre voyage.

Comme la plupart des fermes de ce pays, où les hauteurs et les plateaux sont couverts de landes arides, la ferme de Langoat est assise dans le creux d'un vallon que traverse un cours d'eau. La fermière, qui se trouvait mieux, s'occupa sans retard des préparatifs du dîner, dont nous avions eu soin d'apporter les principaux éléments. Il fut servi sur la pelouse naturelle d'une prairie, à l'ombre d'un énorme châtaignier. Mme Laroque, installée dans une attitude extrêmement incommode sur un des coussins de la voiture, n'en paraissait pas moins radieuse. Notre réunion, disait-elle, lui rappelait ces groupes de moissonneurs qu'on voit en été se presser sous l'abri des haies, et dont elle n'avait jamais pu contempler sans envie les rustiques banquets. Pour moi, j'aurais trouvé peut-être en d'autres temps une douceur singulière dans l'étroite et facile intimité que ce repas sur l'herbe, comme toutes les scènes de ce genre, ne manquait pas d'établir entre les convives; mais j'éloignais avec un

pénible sentiment de contrainte un charme trop sujet au repentir, et le pain de cette fugitive fraternité me semblait amer.

Comme nous finissions de dîner : — Êtes-vous quelquefois monté là-haut? me dit Mme Laroque en désignant le sommet d'une colline très-élevée qui dominait la prairie.

— Non, madame.

— Oh! mais, c'est un tort. On a de là un très-bel horizon. Il faut voir cela. Pendant qu'on attellera, Marguerite va vous y conduire; n'est-ce pas, Marguerite?

— Moi, ma mère? Je n'y suis allée qu'une fois, et il y a longtemps... Au reste, je trouverai bien. Venez, monsieur, et préparez-vous à une rude escalade.

Nous nous mîmes aussitôt, Mlle Marguerite et moi, à gravir un sentier très-raide qui serpentait sur le flanc de la montagne, en perçant çà et là un bouquet de bois. La jeune fille s'arrêtait de temps à autre dans

son ascension légère et rapide, pour regarder si je la suivais, et, un peu haletante de sa course, elle me souriait sans parler. Arrivé sur la lande nue qui formait le plateau, j'aperçus à quelque distance une église de village dont le petit clocher dessinait sur le ciel ses vives arêtes. — C'est là, me dit ma jeune conductrice en accélérant le pas. — Derrière l'église était un cimetière enclos de murs. Elle en ouvrit la porte, et se dirigea péniblement, à travers les hautes herbes et les ronces traînantes qui encombraient le champ de repos, vers une espèce de perron en forme d'hémicycle qui en occupe l'extrémité. Deux ou trois degrés disjoints par le temps et ornés assez singulièrement de sphères massives conduisent sur une étroite plateforme élevée au niveau du mur; une croix en granit se dresse au centre de l'hémicycle.

Mlle Marguerite n'eut pas plutôt atteint la plateforme, et jeté un regard dans l'espace qui s'ouvrait alors devant elle, que je la vis placer obliquement sa

main au-dessus de ses yeux, comme si elle éprouvait un subit éblouissement. Je me hâtai de la rejoidre.— Ce beau jour, approchant de sa fin, éclairait de ses dernières splendeurs une scène vaste, bizarre et sublime, que je n'oublierai jamais. En face de nous, et à une immense profondeur au-dessous du plateau, s'étendait à perte de vue une sorte de marécage parsemé de plaques lumineuses, et qui offrait l'aspect d'une terre à peine abandonnée par le reflux d'un déluge. Cette large baie s'avançait jusque sous nos pieds au sein des montagnes échancrées. Sur les bancs de sable et de vase qui séparaient les lagunes intermittentes, une végétation confuse de roseaux et d'herbes marines se teignait de mille nuances, également sombres et pourtant distinctes, qui contrastaient avec la surface éclatante des eaux. A chacun de ses pas rapides vers l'horizon, le soleil illuminait ou plongeait dans l'ombre quelques-uns des nombreux lacs qui marquetaient le golfe à demi desséché : il sem-

blait puiser tour à tour dans son écrin céleste les plus précieuses matières, l'argent, l'or, le rubis, le diamant, pour les faire étinceler sur chaque point de cette plaine magnifique. Quand l'astre toucha le terme de sa carrière, une bande vaporeuse et ondée qui bordait au loin la limite extrême des marécages s'empourpra soudain d'une lueur d'incendie, et garda un moment la transparence irradiée d'un nuage que sillonne la foudre. J'étais tout entier à la contemplation de ce tableau vraiment empreint de la grandeur divine, et que traversait, comme un rayon de plus, le souvenir de César, quand une voix basse et comme oppressée murmura près de moi : — Mon Dieu ! que c'est beau !

J'étais loin d'attendre de ma jeune compagne cette effusion sympathique. Je me retournai vers elle avec l'empressement d'une surprise qui ne diminua point quand l'altération de ses traits et le léger tremblement de ses lèvres m'eurent attesté la sincérité profonde de son admiration.

— Vous avouez que c'est beau? lui dis-je.

Elle secoua la tête; mais au même instant deux larmes se détachaient lentement de ses grands yeux : elle les sentit couler sur ses joues, fit un geste de dépit; puis, se jetant tout à coup sur la croix de granit, dont la base lui servait de piédestal, elle l'embrassa de ses deux mains, appuya fortement sa tête contre la pierre, et je l'entendis sangloter convulsivement.

Je ne crus devoir troubler par aucune parole le cours de cette émotion soudaine, et je m'éloignai de quelques pas avec respect. Après un moment, la voyant relever le front et replacer d'une main distraite ses cheveux dénoués, je me rapprochai.

— Que je suis honteuse! murmura-t-elle.

— Soyez heureuse plutôt, et renoncez, croyez-moi, à dessécher en vous la source de ces larmes; elle est sacrée. D'ailleurs vous n'y parviendrez jamais.

— Il le faut! s'écria le jeune fille avec une sorte de

violence. Au reste, c'est fait! Cet accès n'a été qu'une surprise... Tout ce qui est beau et tout ce qui est aimable... je veux le haïr, — je le hais!

— Et pourquoi? grand Dieu!

Elle me regarda en face, et ajouta avec un geste de fierté et de douleur indicibles : — Parce que je suis belle, et que je ne puis être aimée!

Alors, comme un torrent longtemps contenu qui rompt enfin ses digues, elle continua avec un entraînement extraordinaire : — C'est vrai pourtant! — Et elle posait la main sur sa poitrine palpitante. — Dieu avait mis dans ce cœur tous les trésors que je raille, que je blasphème à chaque heure du jour! Mais quand il m'a infligé la richesse, ah! il m'a retiré d'une main ce qu'il me prodiguait de l'autre! A quoi bon ma beauté, à quoi bon le dévouement, la tendresse, l'enthousiasme, dont je me sens consumée! Ah! ce n'est pas à ces charmes que s'adressent les hommages dont tant de lâches m'importunent! Je le devine, — je le

sais, — je le sais trop! Et si jamais quelque âme désintéressée, généreuse, héroïque, m'aimait pour ce que je suis, non pour ce que je vaux,... je ne le saurais pas... je ne le croirais pas! La défiance toujours! voilà ma peine, — mon supplice! Aussi cela est résolu... je n'aimerai jamais! Jamais je ne risquerai de répandre dans un cœur vil, indigne, vénal, la pure passion qui brûle mon cœur. Mon âme mourra vierge dans mon sein!... Eh bien! j'y suis résignée; mais tout ce qui est beau, tout ce qui fait rêver, tout ce qui me parle des cieux défendus, tout ce qui agite en moi ces flammes inutiles, — je l'écarte, je le hais, je n'en veux pas! — Elle s'arrêta, tremblante d'émotion; puis, d'une voix plus basse : — Monsieur, reprit-elle, je n'ai pas cherché ce moment,... je n'ai pas calculé mes paroles,... je ne vous avais pas destiné toute cette confiance; mais enfin j'ai parlé, vous savez tout,... et si jamais j'ai pu blesser votre sensibilité, maintenant je crois que vous me pardonnez.

Elle me tendit sa main. Quand ma lèvre se posa sur cette main tiède et encore humide de larmes, il me sembla qu'une langueur mortelle descendait dans mes veines. Pour Marguerite, elle détourna la tête, attacha un regard sur l'horizon assombri, puis, descendant lentement les degrés : — Partons, dit-elle.

Un chemin plus long, mais plus facile que la rampe escarpée de la montagne, nous ramena dans la cour de la ferme, sans qu'un seul mot eût été prononcé entre nous. Hélas! qu'aurais-je dit? Plus qu'un autre j'étais suspect. Je sentais que chaque parole échappée de mon cœur trop rempli n'eût fait qu'élargir encore la distance qui me sépare de cette âme ombrageuse — et adorable!

La nuit déjà tombée dérobait aux yeux les traces de notre émotion commune. Nous partîmes. Mme Laroque, après nous avoir encore exprimé le contentement qu'elle emportait de cette journée, se mit à y rêver. Mlle Marguerite, invisible et immobile dans

l'ombre épaisse de la voiture, paraissait endormie comme sa mère; mais quand un détour de la route laissait tomber sur elle un rayon de pâle clarté, ses yeux ouverts et fixes témoignaient qu'elle veillait silencieusement en tête à tête avec son inconsolable pensée. Pour moi, je puis à peine dire que je pensais : une étrange sensation, mêlée d'une joie profonde et d'une profonde amertume, m'avait envahi tout entier, et je m'y abandonnais comme on s'abandonne quelquefois à un songe dont on a conscience et dont on n'a pas la force de secouer le charme.

Nous arrivâmes vers minuit. Je descendis de voiture à l'entrée de l'avenue pour gagner mon logis par le plus court chemin à travers le parc. Comme je m'engageais dans une allée obscure, un faible bruit de pas et de voix rapprochés frappa mon oreille, et je distinguai vaguement deux ombres dans les ténèbres. L'heure était assez avancée pour justifier la précaution que je pris de demeurer caché dans l'épais-

seur du massif, et d'observer ces rôdeurs nocturnes. Ils passèrent lentement devant moi : je reconnus Mlle Hélouin appuyée sur le bras de M. de Bévallan. Au même instant, le roulement de la voiture leur donna l'alarme, et après un serrement de main ils se séparèrent à la hâte, Mlle Hélouin s'esquivant dans la direction du château, et l'autre du côté des bois.

Rentré chez moi, et encore préoccupé de cette rencontre, je me demandai avec colère si je laisserais M. de Bévallan poursuivre librement ses amours en partie double, et chercher en même temps dans la même maison une fiancée et une maîtresse. Assurément je suis trop de mon âge et de mon temps pour ressentir contre certaines faiblesses la haine vigoureuse d'un puritain, et je n'ai pas l'hypocrisie de l'affecter ; mais je pense que la moralité la plus libre et la plus relâchée sous ce rapport admet encore quelques degrés de dignité, d'élévation et de délicatesse. On marche plus ou moins droit dans ces chemins de

traverse. Avant tout, l'excuse de l'amour, c'est d'aimer, et la profusion banale des tendresses de M. de Bévallan en exclut toute apparence d'entraînement et de passion. De telles amours ne sont plus même des fautes; elles n'en ont pas la valeur morale : ce ne sont que des calculs et des gageures de maquignon hébété. Les divers incidents de cette soirée, se rapprochant dans mon esprit, achevaient de me prouver à quel point extrême cet homme était indigne de la main et du cœur qu'il osait convoiter. Cette union serait monstrueuse. Et cependant je compris vite que je ne pouvais user, pour en rompre le dessein, des armes que le hasard venait de me livrer. La meilleure fin ne saurait justifier des moyens bas, et il n'est pas de délation honorable. Ce mariage s'accomplira donc! Le ciel laissera tomber une des plus nobles créatures qu'il ait formées entre les bras de ce froid libertin! Il souffrira cette profanation! — Hélas! il en souffre tant d'autres!

Puis je cherchai à concevoir par quel égarement de fausse raison cette jeune fille avait choisi cet homme entre tous. Je crus le deviner. M. de Bévallan est fort riche : il doit apporter ici une fortune à peu près égale à celle qu'il y trouve, cela paraît être une sorte de garantie ; il pourrait se passer de ce surcroît de richesse : on le présume plus désintéressé parce qu'il est moins besoigneux. Triste argument ! méprise énorme que de mesurer sur le degré de la fortune le degré de vénalité des caractères ! les trois quarts du temps, l'avidité s'enfle avec l'opulence, — et les plus mendiants ne sont pas les plus pauvres !

N'y avait-il cependant aucune apparence que Mlle Marguerite pût d'elle-même ouvrir les yeux sur l'indignité de son choix, et trouver dans quelque inspiration secrète de son propre cœur le conseil qu'il m'était défendu de lui suggérer ? Ne pouvait-il s'élever tout à coup dans ce cœur un sentiment nouveau, inattendu, qui vînt souffler sur les vaines réso-

lutions de la raison et les mettre à néant? Ce sentiment même n'était-il pas né déjà, et n'en avais-je pas recueilli des témoignages irrécusables? Tant de caprices bizarres, d'hésitations, de combats et de larmes dont j'avais été depuis quelque temps l'objet ou le témoin, dénonçaient sans doute une raison chancelante et peu maîtresse d'elle-même. Je n'étais pas enfin assez neuf dans la vie pour ignorer qu'une scène comme celle dont le hasard m'avait rendu dans cette soirée même le confident et presque le complice, — si peu préméditée qu'elle puisse être, — n'éclate point dans une atmosphère d'indifférence. De telles émotions, de tels ébranlements supposent deux âmes déjà troublées par un orage commun, ou qui vont l'être.

Mais s'il était vrai, si elle m'aimait, comme il était trop certain que je l'aimais, je pouvais dire de cet amour ce qu'elle disait de sa beauté : « A quoi bon! »: car je ne pouvais espérer qu'il eût jamais assez de

force pour triompher de la défiance éternelle qui est le travers et la vertu de cette noble fille, défiance dont mon caractère, j'ose le dire, repousse l'outrage, mais que ma situation, plus que celle de tout autre, est faite pour inspirer. Entre ces terribles ombrages et la réserve plus grande qu'ils me commandent, quel miracle pourrait combler l'abîme?

Et enfin, ce miracle, même intervenant, daignât-elle m'offrir cette main pour laquelle je donnerais ma vie, mais que je ne demanderais jamais, notre union serait-elle heureuse? Ne devrais-je pas craindre tôt ou tard dans cette imagination inquiète quelque sourd réveil d'une défiance mal étouffée? Pourrais-je me défendre moi-même de toute arrière-pensée pénible au sein d'une richesse empruntée? Pourrais-je jouir sans malaise d'un amour entaché d'un bienfait? Notre rôle de protection vis-à-vis des femmes nous est si formellement imposé par tous les sentiments d'honneur, qu'il ne peut être interverti un seul instant,

même en toute probité, sans qu'il se répande sur nous je ne sais quelle ombre douteuse et suspecte. A la vérité, la richesse n'est pas un tel avantage qu'il ne puisse trouver en ce monde aucune espèce de compensation, et je suppose qu'un homme qui apporte à sa femme, en échange de quelques sacs d'or, un nom qu'il a illustré, un mérite éminent, une grande situation, un avenir, ne doit pas être écrasé de gratitude; mais, moi, j'ai les mains vides, je n'ai pas plus d'avenir que de présent; de tous les avantages que le monde apprécie, je n'en ai qu'un seul : mon titre, et je serais très-résolu à ne le point porter, afin qu'on ne pût dire qu'il est le prix marché. Bref, je recevrais tout et ne donnerais rien: un roi peut épouser une bergère, cela est généreux et charmant, et on l'en félicite à bon droit; mais un berger qui se laisserait épouser par une reine, cela n'aurait pas tout à fait aussi bonne figure.

J'ai passé la nuit à rouler toutes ces choses dans

mon pauvre cerveau, et à chercher une conclusion que je cherche encore. Peut-être devrais-je sans retard quitter cette maison et ce pays. La sagesse le voudrait. Tout ceci ne peut bien finir. Que de mortels chagrins on s'épargnerait souvent par une seule minute de courage et de décision ! Je devrais du moins être accablé de tristesse, jamais je n'en eus si belle occasion. Eh bien ! je ne puis !... Au fond de mon esprit bouleversé et torturé, il y a une pensée qui domine tout, et qui me remplit d'une allégresse surhumaine. Mon âme est légère comme un oiseau du ciel. Je revois sans cesse, je verrai toujours ce petit cimetière, cette mer lointaine, cet immense horizon, et sur ce radieux sommet cet ange de beauté baigné de pleurs divins ! Je sens encore sa main sous ma lèvre ; je sens ses larmes dans mes yeux, dans mon cœur ! Je l'aime ! Eh bien ! demain, s'il le faut, je prendrai une résolution... Jusque-là, pour Dieu ! qu'on me laisse en repos. Depuis longtemps, je n'abuse pas du bonheur...

Cet amour, j'en mourrai peut-être : je veux en vivre en paix tout un jour !

26 août.

Ce jour, ce jour unique que j'implorais, ne m'a pas été donné. Ma courte faiblesse n'a pas attendu longtemps l'expiation, qui sera longue. Comment l'avais-je oublié? Dans l'ordre moral, comme dans l'autre, il y a des lois que nous ne transgressons jamais impunément, et dont les effets certains forment en ce monde l'intervention permanente de ce qu'on nomme la Providence. Un homme faible et grand, écrivant d'une main presque folle l'évangile d'un sage, disait de ces passions mêmes qui firent sa misère, son opprobre et son génie : « Toutes sont bonnes, quand on en reste le maître ; toutes sont mauvaises, quand on s'en laisse assujettir. Ce qui nous est défendu par la nature, c'est

d'étendre nos attachements plus loin que nos forces; ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir; ce qui nous est défendu par la conscience n'est pas d'être tentés, mais de nous laisser vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas de passions; il dépend de nous de régner sur elles. Tous les sentiments que nous dominons sont légitimes; tous ceux qui nous dominent sont criminels... N'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point; que ta condition borne tes désirs; que tes devoirs aillent avant tes passions; étends la loi de la nécessité aux choses morales; apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne! »
Oui, telle est la loi: je la connaissais; je l'ai violée; je suis puni. Rien de plus juste.

J'avais à peine posé le pied sur le nuage de ce fol amour, que j'en étais précipité violemment, et j'ai à peine recouvré, après cinq jours, le courage néces-

saire pour retracer les circonstances presque ridicules de ma chute.— Mme Laroque et sa fille étaient parties dès le matin pour aller faire une visite nouvelle à Mme de Saint-Cast et ramener ensuite Mme Aubry. Je trouvai Mlle Hélouin seule au château. Je lui apportais un trimestre de sa pension : car, bien que mes fonctions me laissent en général tout à fait étranger à la tenue et à la discipline intérieures de la maison, ces dames ont désiré, par ègard sans doute pour Mlle Caroline comme pour moi, que ses appointements et les miens fussent payés exceptionnellement de ma main. La jeune demoiselle se tenait dans le petit boudoir qui est contigu au salon. Elle me reçut avec une douceur pensive qui me toucha. J'éprouvais moi-même en ce moment cette plénitude de cœur qui dispose à la confiance et à la bonté. Je résolus, en vrai don Quichotte, de tendre une main secourable à cette pauvre isolée. — Mademoiselle, lui dis-je tout à coup, vous m'avez retiré votre amitié, mais la mienne

vous est restée tout entière ; me permettez-vous de vous en donner une preuve?

Elle me regarda, et murmura un oui timide.

— Eh bien ! ma pauvre enfant, vous vous perdez.

Elle se leva brusquement. — Vous m'avez vue cette nuit dans le parc ! s'écria-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Mon Dieu ! — Elle fit un pas vers moi. — Monsieur Maxime, je vous jure que je suis une honnête fille !

— Je le crois, mademoiselle; mais je dois vous dire que dans ce petit roman, très-innocent sans doute de votre part, mais qui l'est peut-être moins de l'autre, vous aventurez très-gravement votre réputation et votre repos. Je vous supplie d'y réfléchir, et je vous supplie en même temps d'être bien assuré que personne autre que vous n'entendra jamais un mot de ma bouche sur ce sujet.

J'allais me retirer : elle s'affaissa sur ses genoux

près d'un canapé, et éclata en sanglots, le front appuyé sur ma main, qu'elle avait saisie. J'avais vu couler, il y avait peu de temps, des larmes plus belles et plus dignes; cependant j'étais ému. — Voyons, ma chère demoiselle, lui dis-je... Il n'est pas trop tard, n'est-ce pas? — Elle secoua la tête avec force. — Eh bien! ma chère enfant, prenez courage. Nous vous sauverons, allez. Que puis-je faire pour vous, voyons? Y a-t-il entre les mains de cet homme quelque gage, quelque lettre que je puisse lui redemander de votre part? Disposez de moi comme d'un frère.

Elle quitta ma main avec colère. — Ah! que vous êtes dur! dit-elle. Vous parlez de me sauver,... c'est vous qui me perdez! Après avoir feint de m'aimer, vous m'avez repoussée,... vous m'avez humiliée, désespérée... Vous êtes la cause unique de ce qui arrive!

— Mademoiselle, vous n'êtes pas juste: je n'ai jamais feint de vous aimer; j'ai eu pour vous une

affection très-sincère, que j'ai encore. J'avoue que votre beauté, votre esprit, vos talents, vous donnent parfaitement le droit d'attendre de ceux qui vivent près de vous quelque chose de plus qu'une fraternelle amitié; mais ma situation dans le monde, les devoirs de famille qui me sont imposés, ne me permettaient pas de dépasser cette mesure vis-à-vis de vous sans manquer à toute probité. Je vous dis franchement que je vous trouve charmante, et je vous assure qu'en tenant mes sentiments pour vous dans la limite que la loyauté me commandait, je n'ai pas été sans mérite. Je ne vois rien là de fort humiliant pour vous : ce qui pourrait à plus juste titre vous humilier, mademoiselle, ce serait de vous voir aimée très-résolûment par un homme très-résolu à ne pas vous épouser.

Elle me jeta un mauvais regard.— Qu'en savez-vous? dit-elle. Tous les hommes ne sont pas des coureurs de fortunes!

—Ah! est-ce que vous seriez une méchante petite

personne, mademoiselle Hélouin? lui dis-je avec beaucoup de calme. Cela étant, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Monsieur Maxime! s'écria-t-elle en se précipitant tout à coup pour m'arrêter. Pardonnez-moi! ayez pitié de moi! Hélas! comprenez-moi, je suis si malheureuse! Figurez-vous donc ce que peut être la pensée d'une pauvre créature comme moi, à qui on a eu la cruauté de donner un cœur, une âme, une intelligence,... et qui ne peut user de tout cela que pour souffrir... et pour haïr! Quelle est ma vie? quel est mon avenir? Ma vie, c'est le sentiment de ma pauvreté, exalté sans cesse par tous les raffinements du luxe qui m'entoure! Mon avenir, ce sera de regretter, de pleurer un jour amèrement cette vie même — cette vie d'esclave tout odieuse qu'elle est!... Vous parlez de ma jeunesse, de mon esprit, de mes talents... Ah! je voudrais n'avoir jamais eu d'autre talent que de casser des pierres sur les routes! Je

serais plus heureuse!... Mes talents, j'aurai passé le meilleur temps de ma vie à en parer une autre femme, pour qu'elle soit plus belle, plus adorée et plus insolente encore!... Et quand le plus pur de mon sang aura passé dans les veines de cette poupée, elle s'en ira au bras d'un heureux époux prendre sa part des plus belles fêtes de la vie, tandis que moi, seule, vieille, abandonnée, j'irai mourir dans quelque coin avec une pension de femme de chambre... Qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour mériter cette destinée-là, voyons? Pourquoi moi plutôt que ces femmes? Est-ce que je ne les vaux pas? Si je suis si mauvaise, c'est que le malheur m'a ulcérée, c'est que l'injustice m'a noirci l'âme... J'étais née comme elles, — plus qu'elles peut-être, — pour être bonne, aimante, charitable... Eh! mon Dieu, les bienfaits coûtent peu quand on est riche, et la bienveillance est facile aux heureux! j'étais à leur place, et elles à la mienne, elles me haïraient. — comme je les

haïs! — On n'aime pas ses maîtres!... Ah! cela est horrible, ce que je vous dis, n'est-ce pas? Je le sais bien, et c'est ce qui m'achève... Je sens mon abjection, j'en rougis,... et je la garde! Hélas! vous allez me mépriser maintenant plus que jamais, monsieur,... vous que j'aurais tant aimé si vous l'aviez souffert! vous qui pouviez me rendre tout ce que j'ai perdu, l'espérance, la paix, la bonté, l'estime de moi-même!... Ah! il y a eu un moment où je me suis cru sauvée,... où j'ai eu pour la première fois une pensée de bonheur, d'avenir, de fierté... Malheureuse!...— Elle s'était emparée de mes deux mains; elle y plongea sa tête, au milieu de ses longues boucles flottantes, et pleura follement.

— Ma chère enfant, lui dis-je, je comprends mieux que personne les ennuis, les amertumes de votre condition; mais permettez-moi de vous dire que vous y ajoutez beaucoup en nourrissant dans votre cœur les tristes sentiments que vous venez de

m'exprimer. Tout ceci est fort laid, je ne vous le cache pas, et vous finiriez par mériter toute la rigueur de votre destinée; mais, voyons, votre imagination vous exagère singulièrement cette rigueur. Quant à présent, vous êtes traitée ici, quoi que vous en disiez, sur le pied d'une amie, et dans l'avenir je ne vois rien qui empêche que vous ne sortiez de cette maison, vous aussi, au bras d'un heureux époux. Pour moi, je vous serai toute ma vie reconnaissant de votre affection; mais, je veux vous le dire encore une fois pour en finir à jamais avec ce sujet, j'ai des devoirs auxquels j'appartiens, et je ne veux ni ne puis me marier.

Elle me regarda tout à coup. — Même avec Marguerite ? dit-elle.

— Je ne vois pas ce que le nom de Mlle Marguerite vient faire ici.

Elle repoussa d'une main ses cheveux, qui inondaient son visage, et tendant l'autre vers moi par un

geste de menace:— Vous l'aimez ! dit-elle d'une voix sourde, ou plutôt vous aimez sa dot; mais vous ne l'aurez pas !

— Mademoiselle Hélouin !

— Ah ! reprit-elle, vous êtes passablement enfant si vous avez cru abuser une femme qui avait la folie de vous aimer ! Je lis clairement dans vos manœuvres, allez ! D'ailleurs je sais qui vous êtes... Je n'étais pas loin quand Mlle de Porhoët a transmis à Mme Laroque votre politique confidence...

— Comment ! vous écoutez aux portes, mademoiselle ?

— Je me soucie peu de vos outrages... D'ailleurs je me vengerai, et bientôt... Ah ! vous êtes assurément fort habile, monsieur de Champcey ! et je vous fais mon compliment... Vous avez joué à merveille le petit rôle de désintéressement et de réserve que votre ami Laubépin n'a pas manqué de vous recommander en vous envoyant ici... Il savait à qui vous aviez affaire...

Il connaissait assez la ridicule manie de cette fille! Vous croyez déjà tenir votre proie, n'est-ce pas? De beaux millions, dont la source est plus ou moins pure, dit-on, mais qui seraient fort propres toutefois à recrépir un marquisat et à redorer un écusson... Eh bien! vous pouvez dès ce moment y renoncer,... car je vous jure que vous ne garderez pas votre masque un jour de plus, et voici la main qui vous l'arrachera!

— Mademoiselle Hélouin, il est grandement temps de mettre fin à cette scène, car nous touchons au mélodrame. Vous m'avez fait beau jeu pour vous prévenir sur le terrain de la délation et de la calomnie; mais vous pouvez y descendre en pleine sécurité, car je vous donne ma parole que je ne vous y suivrai pas. Là-dessus, je suis votre serviteur.

Je quittai cette infortunée avec un profond sentiment de dégoût, mais aussi de pitié. Quoique j'eusse toujours soupçonné que l'organisation la mieux douée dût être, en proportion même de ses dons, irritée et

faussée dans la situation équivoque et mortifiante qu'occupe ici Mlle Hélouin, mon imagination n'avait pu plonger juqu'au fond de l'abîme plein de fiel qui venait de s'ouvrir sous mes yeux. Certes, — quand on y songe, — on ne peut guère concevoir un genre d'existence qui soumette une âme humaine à de plus venimeuses tentations, qui soit plus capable de développer et d'aiguiser dans le cœur les convoitises de l'envie, de soulever à chaque instant les révoltes de l'orgueil, d'exaspérer toutes les vanités et toutes les jalousies naturelles de la femme. Il n'y a pas à douter que le plus grand nombre des malheureuses filles que leur dénûment et leurs talents ont vouées à cet emploi, si honorable en soi, n'échappent par la modération de leurs sentiments, ou, avec l'aide de Dieu, par la fermeté de leurs principes, aux agitations déplorables dont Mlle Hélouin n'avait pas su se garantir ; mais l'épreuve est redoutable. Quant à moi, la pensée m'était venue quelquefois que ma sœur pouvait être des-

tinée par nos malheurs à entrer dans quelque riche famille en qualité d'institutrice : je fis serment alors, quelque avenir qui nous fût réservé, de partager plutôt avec Hélène dans la plus pauvre mansarde le pain le plus amer du travail que de la laisser jamais s'asseoir au festin empoisonné de cette opulente et haineuse servilité.

Cependant, si j'avais la ferme détermination de laisser le champ libre à Mlle Hélouin, et de n'entrer, à aucun prix, de ma personne, dans les récriminations d'une lutte dégradante, je ne pouvais envisager sans inquiétude les conséquences probables de la guerre déloyale qui venait de m'être déclarée. J'étais évidemment menacé dans tout ce que j'ai de plus sensible, dans mon amour et dans mon honneur. Maîtresse du secret de ma vie et du secret de mon cœur, mêlant avec l'habileté perfide de son sexe la vérité au mensonge, Mlle Hélouin pouvait aisément présenter ma conduite sous un jour suspect, tourner contre moi

jusqu'aux précautions, jusqu'aux scrupules de ma délicatesse, et prêter à mes plus simples allures la couleur d'une intrigue préméditée. Il m'était impossible de savoir avec précision quel tour elle donnerait à sa malveillance; mais je me fiais à elle pour être assuré qu'elle ne se tromperait pas sur le choix des moyens. Elle connaissait mieux que personne les points faibles des imaginations qu'elle voulait frapper. Elle possédait sur l'esprit de Mlle Marguerite et sur celui de sa mère l'empire naturel de la dissimulation sur la franchise, de l'astuce sur la candeur; elle jouissait auprès d'elles de toute la confiance qui naît d'une longue habitude et d'une intimité quotidienne, et ses maîtres, pour employer son langage, n'avaient garde de soupçonner, sous les dehors d'enjouement gracieux et d'obséquieuse prévenance dont elle s'enveloppe avec un art consommé, la frénésie d'orgueil et d'ingratitude qui ronge cette âme misérable. Il était trop vraisemblable qu'une main aussi sûre et

aussi savante verserait ses poisons avec plein succès dans des cœurs ainsi préparés. A la vérité Mlle Hélouin pouvait craindre, en cédant à son ressentiment, de replacer la main de Mlle Marguerite dans celle de M. de Bévallan et de hâter un hymen qui serait la ruine de sa propre ambition; mais je savais que la haine d'une femme ne calcule rien, et qu'elle hasarde tout. Je m'attendais donc, de la part de celle-ci, à la plus prompte comme à la plus aveugle des vengeances, et j'avais raison.

Je passai dans une pénible anxiété les heures que j'avais vouées à de plus douces pensées. Tout ce que la dépendance peut avoir de plus poignant pour une âme fière, le soupçon de plus amer pour une conscience droite, le mépris de plus navrant pour un cœur qui aime, je le sentis. L'adversité, dans mes plus mauvais jours, ne m'avait jamais servi une coupe mieux remplie. J'essayai cependant de travailler comme de coutume. Vers cinq heures, je me rendis

au château. Ces dames étaient rentrées dans l'après-midi. Je trouvai dans le salon Mlle Marguerite, Mme Aubry et M. de Bévallan, avec deux ou trois hôtes de passage. Mlle Marguerite parut ne pas s'apercevoir de ma présence : elle continua de s'entretenir avec M. de Bévallan sur un ton d'animation qui n'était pas ordinaire. Il était question d'un bal improvisé qui devait avoir lieu le soir même dans un château voisin. Elle devait s'y rendre avec sa mère, et elle pressait M. de Bévallan de les y accompagner : celui-ci s'en excusait, en alléguant qu'il était parti de chez lui le matin avant d'avoir reçu l'invitation, et que sa toilette n'était pas convenable. Mlle Marguerite, insistant avec une coquetterie affectueuse et empressée dont son interlocuteur lui-même semblait surpris, lui dit qu'il avait certainement encore le temps de retourner chez lui, de s'habiller et de revenir les prendre. On lui garderait un bon petit dîner. M. de Bévallan objecta que tous ses chevaux de voi-

ture étaient sur la litière, et qu'il ne pouvait revenir à cheval en toilette de bal : — Eh bien ! reprit Mlle Marguerite, on va vous conduire dans l'américaine. — En même temps elle dirigea pour la première fois ses yeux sur moi, et me couvrant d'un regard où je vis éclater la foudre : — Monsieur Odiot, dit-elle d'une voix de bref commandement, allez dire qu'on attelle !

Cet ordre servile était si peu dans la mesure de ceux qu'on a coutume de m'adresser ici, et qu'on peut me croire disposé à subir, que l'attention et la curiosité des plus indifférents en furent aussitôt éveillées. Il se fit un silence embarrassé : M. de Bévallan jeta un coup d'œil étonné sur Mlle Marguerite, puis il me regarda, prit un air grave et se leva. Si l'on s'attendait à quelque folle inspiration de colère, il y eut déception. Certes les insultantes paroles qui venaient de tomber sur moi d'une bouche si belle, si aimée, — et si barbare, — avaient fait pénétrer le froid de la mort jusqu'aux sources profondes de ma vie, et je doute

qu'une lame d'acier, se frayant passage à travers mon cœur, m'eût causé une pire sensation ; mais jamais je ne fus si calme. Le timbre dont se sert habituellement Mme Laroque pour appeler ses gens était sur une table à ma portée : j'y appuyai le doigt. Un domestique entra presque aussitôt. — Je crois, lui dis-je, que Mlle Marguerite a des ordres à vous donner. — Sur ces mots qu'elle avait écoutés avec une sorte de stupeur, la jeune fille fit violemment de la tête un signe négatif et congédia le domestique. J'avais grande hâte de sortir de ce salon, où j'étouffais ; mais je ne pus me retirer devant l'attitude provocante qu'affectait alors M. de Bévallan.

— Ma foi ! murmura-t-il, voilà quelque chose d'assez particulier !

Je feignis de ne pas l'entendre. Mlle Marguerite lui dit deux mots brusques à voix basse. — Je m'incline, mademoiselle, reprit-il alors d'un ton plus élevé ; qu'il me soit permis seulement d'exprimer le regret

sincère que j'éprouve de n'avoir pas le droit d'intervenir ici.

Je me levai aussitôt.—Monsieur de Bévallan, dis-je en me plaçant à deux pas de lui, ce regret est tout à fait superflu, car si je n'ai pas cru devoir obéir aux ordres de mademoiselle, je suis entièrement aux vôtres,... et je vais les attendre.

— Fort bien, fort bien, monsieur ; rien de mieux, répliqua M. de Bévallan en agitant la main avec grâce pour rassurer les femmes.

Nous nous saluâmes, et je sortis.

Je dînai solitairement dans ma tour, servi, suivant l'usage, par le pauvre Alain, que les rumeurs de l'antichambre avaient sans doute instruit de ce qui s'était passé, car il ne cessa d'attacher sur moi des regards lamentables, poussant par intervalles de profonds soupirs et observant, contre sa coutume, un silence morne. Seulement, sur ma demande, il m'apprit que ces dames avaient décidé qu'elles n'iraient pas au bal ce soir-là.

Mon bref repas terminé, je mis un peu d'ordre dans mes papiers et j'écrivis deux mots à M. Laubépin. A toutes prévisions, je lui recommandais Hélène. L'idée de l'abandon où je la laisserais en cas de malheur me navrait le cœur, sans ébranler le moins du monde mes immuables principes. Je puis m'abuser, mais j'ai toujours pensé que l'honneur, dans notre vie moderne, domine toute la hiérarchie des devoirs. Il supplée aujourd'hui à tant de vertus à demi effacées dans les consciences, à tant de croyances à demi mortes, il joue, dans l'état de notre société, un rôle tellement tutélaire, qu'il n'entrera jamais dans mon esprit d'en affaiblir les droits, d'en discuter les arrêts, d'en subordonner les obligations. L'honneur, dans son caractère indéfini, est quelque chose de supérieur à la loi et à la morale: on ne le raisonne pas, on le sent. C'est une religion. Si nous n'avons plus la folie de la croix, gardons la folie de l'honneur!

Au surplus, il n'y a pas de sentiment profondément

entré dans l'âme humaine qui ne soit, si l'on y pense, sanctionné par la raison. Mieux vaut, à tout risque, une fille ou une femme seule au monde que protégée par un frère ou par un mari déshonoré.

J'attendais d'un instant à l'autre un message de M. de Bévallan. Je m'apprêtais à me rendre chez le percepteur du bourg, qui est un jeune officier blessé en Crimée, et à réclamer son assistance, quand on heurta à ma porte. Ce fut M. de Bévallan lui-même qui entra. Son visage exprimait, avec une faible nuance d'embarras, une sorte de bonhomie ouverte et joyeuse.

— Monsieur, me dit-il pendant que je le considérais avec une assez vive surprise, voilà une démarche un peu irrégulière; mais, ma foi! j'ai des états de service qui mettent, Dieu merci, mon courage à l'abri du soupçon. D'autre part, j'ai lieu d'éprouver ce soir un contentement qui ne laisse aucune place chez moi à l'hostilité ou à la rancune. Enfin j'obéis à des ordres

qui doivent m'être plus sacrés que jamais. Bref, je viens vous tendre la main.

Je le saluai avec gravité, et je pris sa main.

— Maintenant, ajouta-t-il en s'asseyant, me voilà fort à l'aise pour m'acquitter de mon ambassade. Mlle Marguerite vous a tantôt, monsieur, dans un moment de distraction, donné quelques instructions qui assurément n'étaient pas de votre ressort. Votre susceptibilité s'en est émue très-justement, nous le reconnaissons, et ces dames m'ont chargé de vous faire accepter leurs regrets. Elles seraient désespérées que ce malentendu d'un instant les privât de vos bons offices, dont elles apprécient toute la valeur, et rompît des relations auxquelles elles attachent un prix infini. Pour moi, monsieur, j'ai acquis ce soir, à ma grande joie, le droit de joindre mes instances à celles de ces dames : les vœux que je formais depuis longtemps viennent d'être agréés, et je vous serai personnellement obligé de ne pas mêler à tous les souvenirs

heureux de cette soirée celui d'une séparation qui serait à la fois préjudiciable et douloureuse à la famille dans laquelle j'ai l'honneur d'entrer.

— Monsieur, lui dis-je, je ne puis qu'être très-sensible aux témoignages que vous voulez bien me rendre au nom de ces dames et au vôtre. Vous me pardonnerez de n'y pas répondre immédiatement par une détermination formelle qui demanderait plus de liberté d'esprit que je n'en puis avoir encore.

— Vous me permettrez au moins, dit M. de Bévallan, d'emporter une bonne espérance... Voyons, monsieur, puisque l'occasion s'en présente, rompons donc à jamais l'ombre de glace qui a pu exister entre nous deux jusqu'ici. Pour mon compte, j'y suis très-disposé. D'abord Mme Laroque, sans se dénantir d'un secret qui ne lui appartient pas, ne m'a point laissé ignorer que les circonstances les plus honorables pour vous se cachent sous l'espèce de mystère dont vous vous entourez. Ensuite je vous dois une recon-

naissance particulière : je sais que vous avez été consulté récemment au sujet de mes prétentions à la main e Mlle Laroque, et que j'ai eu à me louer de votre appréciation.

— Mon Dieu, monsieur, je ne pense pas avoir mérité...

— Oh ! je sais, reprit-il en riant, que vous n'avez pas abondé follement dans mon sens ; mais enfin vous ne m'avez pas nui. J'avoue même que vous avez fait preuve d'une sagacité réelle. Vous avez dit que si Mlle Marguerite ne devait pas être absolument heureuse avec moi, elle ne serait pas non plus malheureuse. Eh bien, le prophète Daniel n'aurait pas mieux dit. La vérité est que la chère enfant ne serait absolument heureuse avec personne, puisqu'elle ne trouverait pas dans le monde entier un mari qui lui parlât en vers du matin au soir... Il n'y en a pas ! Je ne suis pas plus qu'un autre de ce calibre-là, j'en conviens ; mais,— comme vous m'avez fait encore l'hon-

neur de le dire, — je suis un galant homme. Véritablement, quand nous nous connaîtrons mieux, vous n'en douterez pas. Je ne suis pas un méchant diable; je suis un bon garçon... Mon Dieu! j'ai des défauts,... j'en ai eu surtout! J'ai aimé les jolies femmes,... ça, je ne peux pas le nier! Mais quoi! c'est la preuve qu'on a un bon cœur. D'ailleurs me voilà au port,... et même j'en suis ravi, parce que, — entre nous, — je commençais à me roussir un peu. Bref, je ne veux plus penser qu'à ma femme et à mes enfants. D'où je conclus avec vous que Marguerite sera parfaitement heureuse, c'est-à-dire autant qu'elle peut l'être en ce monde avec une tête comme la sienne : car enfin je serai charmant pour elle, je ne lui refuserai rien, j'irai même au-devant de tous ses désirs. Mais si elle me demande la lune et les étoiles, je ne peux pas aller les décrocher pour lui être agréable!... ça, c'est impossible!... Là-dessus, mon cher ami, votre main encore une fois!

Je la lui donnai. Il se leva. — Là, j'espère que vous nous resterez maintenant... Voyons, éclaircissez-moi un peu ce front-là... Nous vous ferons la vie aussi douce que possible, mais il faut vous y prêter un peu, que diable!... Vous vous complaisez dans votre tristesse... Vous vivez, passez-moi le mot, comme un vrai hibou. Vous êtes une sorte d'Espagnol comme on n'en voit pas!... Secouez-moi donc ça! Vous êtes jeune, beau garcon, vous avez de l'esprit et des talents; profitez un peu de toutes ces choses... Voyons, pourquoi ne feriez-vous pas un doigt de cour à la petite Hélouin? Cela vous amuserait... Elle est très-gentille, et elle irait très-bien... Mais diantre! j'oublie un peu ma promotion aux grandes dignités, moi!... Allons, adieu, Maxime, et à demain, n'est-ce pas?...

— A demain certainement.

Et ce galant homme, — qui est, lui, une sorte d'Espagnol comme on en voit beaucoup, — m'abandonna à mes réflexions.

1er octobre.

Un singulier événement! — Quoique les conséquences n'en soient pas jusqu'ici des plus heureuses, il m'a fait du bien. Après le rude coup qui m'avait frappé, j'étais demeuré comme engourdi de douleur. Ceci m'a rendu au moins le sentiment de la vie, et pour la première fois depuis trois longues semaines j'ai le courage d'ouvrir ces feuilles et de reprendre la plume.

Toutes satisfactions m'étant données, je pensai que je n'avais plus aucune raison de quitter, brusquement du moins, une position et des avantages qui me sont après tout nécessaires, et dont j'aurais grand'-peine à trouver l'équivalent du jour au lendemain. La perspective des souffrances tout à fait personnelles qui me restaient à affronter, et que je m'étais d'ail-

leurs attirées par ma faiblesse, ne pouvait m'autoriser à fuir des devoirs où mes intérêts ne sont pas seuls engagés. En outre, je n'entendais pas que Mlle Marguerite pût interpréter ma subite retraite par le dépit d'une belle partie perdue, et je me faisais un point d'honneur de lui montrer jusqu'au pied de l'autel un front impassible; quant au cœur, elle ne le verrait pas. — Bref, je me contentai d'écrire à M. Laubépin que certains côtés de ma situation pouvaient d'un instant à l'autre me devenir intolérables, et que j'ambitionnais avidement quelque emploi moins rétribué et plus indépendant.

Dès le lendemain, je me présentai au château, où M. de Bévallan m'accueillit avec cordialité. Je saluai ces dames avec tout le naturel dont je pus disposer. Il n'y eut, bien entendu, aucune explication. Mme Laroque me parut émue et pensive, Mlle Marguerite encore un peu vibrante, mais polie. Quant à Mlle Hélouin, elle était fort pâle, et tenait les yeux baissés

sur sa broderie. La pauvre fille n'avait pas à se féliciter extrêmement du résultat final de sa diplomatie Elle essayait bien de temps en temps de lancer au triomphant M. de Bévallan un regard chargé de dédain et de menace; mais dans cette atmosphère orageuse, qui eût passablement inquiété un novice, M. de Bévallan respirait, circulait et voltigeait avec la plus parfaite aisance. Cet aplomb souverain irritait manifestement Mlle Hélouin; mais en même temps il la domptait. Toutefois, si elle n'eût risqué que de se perdre avec son complice, je ne doute pas qu'elle ne lui eût rendu immédiatement, et avec plus de raison, un service analogue à celui dont elle m'avait gratifié la veille; mais il était probable qu'en cédant à sa jalouse colère et en confessant son ingrate duplicité, elle se perdrait seule, et elle avait toute l'intelligence nécessaire pour le comprendre. M. de Bévallan en effet n'était pas homme à s'être avancé vis-à-vis d'elle sans se réserver une garde sévère dont il userait avec

un sang-froid impitoyable. Mlle Hélouin pouvait se dire à la vérité qu'on avait ajouté foi la veille, sur sa seule parole, à des dénonciations autrement mensongères ; mais elle n'était pas sans savoir qu'un mensonge qui flatte ou qui blesse le cœur trouve plus facilement créance qu'une vérité indifférente. Elle se résignait donc, non sans éprouver amèrement, je suppose, que l'arme de la trahison tourne quelquefois dans la main qui s'en sert.

Pendant ce jour et ceux qui le suivirent, je fus soumis à un genre de supplice que j'avais prévu, mais dont je n'avais pu calculer tous les poignants détails. Le mariage était fixé à un mois de là. On en dut faire sans retard et à la hâte tous les préparatifs. Les bouquets de Mme Prévost arrivèrent régulièrement chaque matin. Les dentelles, les étoffes, les bijoux affluèrent ensuite, et furent étalés chaque soir dans le salon sous les yeux des amies affairées et jalouses. Il fallut donner sur tout cela mes avis et mes conseils.

Mlle Marguerite les sollicitait avec une sorte d'affectation cruelle. J'obéissais de bonne grâce ; puis je rentrais dans ma tour, je prenais dans un tiroir secret le petit mouchoir déchiré que j'avais sauvé au péril de ma vie, et j'en essuyais mes yeux. Lâcheté encore ! mais qu'y faire ? Je l'aime ! La perfidie, l'inimitié, des malentendus irréparables, sa fierté et la mienne, nous séparent à jamais : soit ! mais rien n'empêchera ce cœur de vivre et de mourir plein d'elle !

Quant à M. de Bévallan, je ne me sentais pas de haine contre lui : il n'en mérite pas. C'est une âme vulgaire, mais inoffensive. Je pouvais, Dieu merci, sans hypocrisie recevoir les démonstrations de sa banale bienveillance, et mettre avec tranquillité ma main dans la sienne ; mais si sa personnalité fruste échappait à ma haine, je n'en ressentais pas moins avec une angoisse profonde, déchirante, combien cet homme était indigne de la créature choisie qu'il pos-

séderait bientôt, — qu'il ne connaîtrait jamais. Dire le flot de pensées amères, de sensations sans nom que soulevait en moi, — qu'y soulève encore — l'image prochaine de cette odieuse mésalliance, je ne le pourrais ni ne l'oserais. L'amour véritable a quelque chose de sacré qui imprime un caractère plus qu'humain aux douleurs comme aux joies qu'il nous donne. Il y a dans la femme qu'on aime je ne sais quelle divinité dont il semble qu'on ait seul le secret, qui n'appartient qu'à vous, et dont une main étrangère ne peut toucher le voile sans vous faire éprouver une horreur qui ne ressemble à aucune autre, — un frisson de sacrilége. Ce n'est pas seulement un bien précieux qu'on vous ravit, c'est un autel qu'on profane en vous, un mystère qu'on viole, un dieu qu'on outrage! Voilà la jalousie! Du moins, c'est la mienne. Très-sincèrement, il me semblait que moi seul au monde j'avais des yeux, une intelligence, un cœur capables de voir, de comprendre et d'adorer

dans toutes ses perfections la beauté de cet ange, qu'avec tout autre elle serait comme égarée et perdue, qu'elle m'était destinée à moi seul corps et âme de toute éternité! J'avais cet orgueil immense, assez expié par une immense douleur.

Cependant un démon railleur murmurait à mon oreille que, suivant toutes les prévisions de l'humaine sagesse, Marguerite trouverait plus de paix et de bonheur réel dans l'amitié tempérée du mari raisonnable qu'elle n'en eût rencontré dans la belle passion de l'époux romanesque. Est-ce donc vrai? est-ce donc possible? Moi, je ne le crois pas! — Elle aura la paix, soit; mais la paix, après tout, n'est pas le dernier mot de la vie, le symbole suprême du bonheur. S'il suffisait de ne pas souffrir et de se pétrifier le cœur pour être heureux, trop de gens le seraient qui ne le méritent pas. A force de raison et de prose, on finit par diffamer Dieu et dégrader son œuvre. Dieu donne la paix aux morts, la passion aux vivants! Oui, il y

a dans la vie, à côté de la vulgarité des intérêts courants et quotidiens à laquelle je n'ai pas l'enfantillage de prétendre échapper, il y a une poésie permise, — que dis-je? — commandée! C'est la part de l'âme douée d'immortalité. Il faut que cette âme se sente et se révèle quelquefois, fût-ce par des transports au delà du réel, par des aspirations au delà du possible, fût-ce par des orages ou par des larmes. Oui, il y a une souffrance qui vaut mieux que le bonheur, ou plutôt qui est le bonheur même, celle d'une créature vivante qui connaît tous les troubles du cœur et toutes les chimères de la pensée, et qui partage ces nobles tourments avec un cœur égal et une pensée fraternelle! Voilà le roman que chacun a le droit, et, pour dire tout, le devoir de mettre dans sa vie, s'il a le titre d'homme et s'il le veut justifier.

Au surplus, cette paix même tant vantée, la pauvre enfant ne l'aura pas. Que le mariage de deux cœurs inertes et de deux imaginations glacées en-

gendre le repos du néant, je le veux bien; mais l'union de la vie et de la mort ne peut se soutenir sans une contrainte horrible et de perpétuels déchirements.

Au milieu de ces misères intimes dont chaque jour redoublait l'intensité, je ne trouvais un peu de secours qu'auprès de ma pauvre et vieille amie Mlle de Porhoët. Elle ignorait ou feignait d'ignorer l'état de mon cœur; mais, dans des allusions voilées, peut-être involontaires, elle posait légèrement sur mes plaies saignantes la main délicate et ingénieuse d'une femme. Il y a d'ailleurs dans cette âme, vivant emblème du sacrifice et de la résignation, et qui déjà semble flotter au-dessus de la terre, un détachement, un calme, une douce fermeté qui se répandaient sur moi. J'en arrivais à comprendre son innocente folie, et même à m'y associer avec une sorte de naïveté. Penché sur mon album, je me cloîtrais avec elle pendant de longues heures dans sa cathédrale, et j'y

respirais un moment les vagues parfums d'une idéale sérénité.

J'allais encore chercher presque chaque jour dans le logis de la vieille demoiselle un autre genre de distraction. Il n'y a point de travail auquel l'habitude ne prête quelque charme. Pour ne pas laisser soupçonner à Mlle de Porhoët la perte définitive de son procès, je poursuivais régulièrement l'exploration de ses archives de famille. Je découvrais par intervalles dans ce fouillis — des traditions, des légendes, des traits de mœurs qui éveillaient ma curiosité, et qui transportaient un moment mon imagination dans les temps passés, loin de l'accablante réalité. Mlle de Porhoët, dont ma persévérance entretenait les illusions, m'en témoignait une gratitude que je méritais peu, car j'avais fini par prendre à cette étude, désormais sans utilité positive, un intérêt qui me payait de mes peines, et qui faisait à mes chagrins une diversion salutaire.

Cependant, à mesure que le terme fatal approchait, Mlle Marguerite perdait la vivacité fébrile dont elle avait paru animée depuis le jour où le mariage avait été définitivement arrêté. Elle retombait, du moins par instants, dans son attitude autrefois familière d'indolence passive et de sombre rêverie. Je surpris même une ou deux fois ses regards attachés sur moi avec une sorte de perplexité extraordinaire. Mme Laroque de son côté me regardait souvent avec un air d'inquiétude et d'indécision, comme si elle eût désiré et redouté en même temps d'aborder avec moi quelque pénible sujet d'entretien. Avant-hier le hasard fit que je me trouvai seul avec elle dans le salon, Mlle Hélouin étant sortie brusquement pour donner un ordre. La conversation indifférente dans laquelle nous étions engagés cessa aussitôt comme par un accord secret; après un court silence : — Monsieur, me dit Mme Laroque d'un accent pénétré, vous placez bien mal vos confidences!

— Mes confidences, madame! Je ne puis vous comprendre. A part Mlle de Porhoët, personne ici n'a reçu de moi l'ombre d'une confidence.

— Hélas! reprit-elle, je veux le croire,... je le crois;... mais ce n'est pas assez!...

Au même instant, Mlle Hélouin rentra, et tout fut dit.

Le lendemain, — c'était hier, — j'étais parti à cheval dès le matin pour surveiller quelques coupes de bois dans les environs. Vers quatre heures du soir, je revenais dans la direction du château, quand, à un brusque détour du chemin, je me trouvai subitement face à face avec Mlle Marguerite. Elle était seule. Je me disposais à passer en la saluant; mais elle arrêta son cheval. — Un beau jour d'automne, monsieur, me dit-elle.

— Oui, mademoiselle. Vous vous promenez?

— Comme vous voyez. J'use de mes derniers moments d'indépendance, et même j'en abuse, car je me

sens un peu embarrassée de ma solitude... Mais Alain était nécessaire là-bas... Mon pauvre Mervyn est boiteux... Vous ne voulez pas le remplacer, par hasard?

— Avec plaisir. Où allez-vous?

— Mais... j'avais presque l'idée de pousser jusqu'à la tour d'Elven. — Elle me désignait du bout de sa cravache un sommet brumeux qui s'élevait à droite de la route. — Je crois, ajouta-t-elle, que vous n'avez jamais fait ce pèlerinage.

— C'est vrai. Il m'a souvent tenté, mais je l'ai ajourné jusqu'ici, je ne sais pourquoi.

— Eh bien! cela se trouve parfaitement; mais il est déjà tard, il faut nous hâter un peu, s'il vous plaît.

Je tournai bride, et nous partîmes au galop.

Pendant que nous courions, je cherchais à me rendre compte de cette fantaisie inattendue, qui ne laissait pas de paraître un peu préméditée. Je supposai que le temps et la réflexion avaient pu atténuer

dans l'esprit de Mlle Marguerite l'impression première des calomnies dont on l'avait troublé. Apparemment elle avait fini par concevoir quelques doutes sur la véracité de Mlle Hélouin, et elle s'était entendue avec le hasard pour m'offrir, sous une forme déguisée, une sorte de réparation qui pouvait m'être due.

Au milieu des préoccupations qui m'assiégeaient alors, j'attachais une faible importance au but particulier que nous nous proposions dans cette étrange promenade. Cependant j'avais souvent entendu citer autour de moi cette tour d'Elven comme une des ruines les plus intéressantes du pays, et jamais je n'avais parcouru une des deux routes qui, de Rennes ou de Jocelyn, se dirigent vers la mer, sans contempler d'un œil avide cette masse indécise qu'on voit pointer au milieu des landes lointaines comme une énorme pierre levée; mais le temps et l'occasion m'avaient manqué.

Le village d'Elven, que nous traversâmes en ralen-

tissant un peu notre allure, donne une représentation vraiment saisissante de ce que pouvait être un bourg du moyen âge. La forme des maisons basses et sombres n'a pas changé depuis cinq ou six siècles. On croit rêver quand on voit, à travers les larges baies cintrées et sans châssis qui tiennent lieu de fenêtres, ces groupes de femmes à l'œil sauvage, au costume sculptural, qui filent leur quenouille dans l'ombre, et s'entretiennent à voix basse dans une langue inconnue. Il semble que tous ces spectres grisâtres viennent de quitter leurs dalles tumulaires pour exécuter entre eux quelque scène d'un autre âge dont vous êtes le seul témoin vivant. Cela cause une sorte d'oppression. Le peu de vie qui se communique autour de vous dans l'unique rue du bourg porte le même caractère d'archaïsme et d'étrangeté fidèlement retenu d'un monde évanoui.

A peu de distance d'Elven, nous prîmes un chemin de traverse qui nous conduisit sur le sommet d'une

colline aride. De là nous aperçûmes distinctement, quoique à une assez grande distance encore, le colosse féodal dominant en face de nous une hauteur boisée. La lande où nous nous trouvions s'abaissait par une pente assez raide vers des prairies marécageuses encadrées dans d'épais taillis. Nous en descendîmes le revers, et nous fûmes bientôt engagés dans les bois. Nous suivions alors une étroite chaussée dont le pavé disjoint et raboteux a dû résonner sous le pied des chevaux bardés de fer. J'avais cessé depuis longtemps de voir la tour d'Elven, dont je ne pouvais même plus conjecturer l'emplacement, quand elle se dégagea soudain de la feuillée, et se dressa à deux pas de nous avec la soudaineté d'une apparition. Cette tour n'est point ruinée : elle conserve aujourd'hui toute sa hauteur primitive, qui dépasse cent pieds, et les assises régulières de granit qui en composent le magnifique appareil octogonal lui donnent l'aspect d'un bloc formidable taillé d'hier par le plus pur ciseau.

Rien de plus imposant, de plus fier et de plus sombre que ce vieux donjon impassible au milieu des temps et isolé dans l'épaisseur de ces bois. Des arbres ont poussé de toute leur taille dans les douves profondes qui l'environnent, et leur faîte touche à peine l'ouverture des fenêtres les plus basses. Cette végétation gigantesque, dans laquelle se perd confusément la base de l'édifice, achève de lui prêter une couleur de fantastique mystère. Dans cette solitude, au milieu de ces forêts, en face de cette masse d'architecture bizarre qui surgit tout à coup, il est impossible de ne pas songer à ces tours enchantées où de belles princesses dorment un sommeil séculaire.

— Jusqu'à ce jour, me dit Mlle Marguerite, à qui j'essayais de communiquer cette impression, voici tout ce que j'en ai vu ; mais, si vous tenez à réveiller la princesse, nous pouvons entrer. Autant que je le puis savoir, il y a toujours dans ces environs un berger ou une bergère qui est muni — ou munie — de

la clef. Attachons nos chevaux là, et mettons-nous à la recherche, vous du berger, et moi de la bergère.

Les chevaux furent parqués dans un petit enclos voisin de la ruine, et nous nous séparâmes un moment, Mlle Marguerite et moi, pour faire une sorte de battue dans les environs. Nous eûmes le regret de ne rencontrer ni berger ni bergère. Notre désir de visiter l'intérieur de la tour s'accrut alors naturellement de tout l'attrait du fruit défendu, et nous franchîmes à l'aventure un pont jeté sur les fossés. A notre vive satisfaction, la porte massive du donjon n'était point fermée : nous n'eûmes qu'à la pousser pour pénétrer dans un réduit étroit, obscur et encombré de débris, qui pouvait autrefois tenir lieu de corps de garde ; de là nous passâmes dans une vaste salle à peu près circulaire, dont la cheminée montre encore sur son écusson les besans de la croisade ; une large fenêtre, ouverte en face nous, et que traverse la croix symbolique nettement découpée dans la pierre, éclairait

pleinement la région inférieure de cette enceinte, tandis que l'œil se perdait dans l'ombre incertaine des hautes voûtes effondrées. Au bruit de nos pas, une troupe d'oiseaux invisibles s'envola de cette obscurité, et secoua sur nos têtes la poussière des siècles. En montant sur les bancs de granit qui sont disposés de chaque côté du mur en forme de gradins, dans l'embrasure de la fenêtre, nous pûmes jeter un coup d'œil au dehors sur la profondeur des fossés et sur les parties ruinées de la forteresse; mais nous avions remarqué dès notre entrée les premiers degrés d'un escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, et nous éprouvions une hâte enfantine de pousser plus avant nos découvertes. Nous entreprîmes l'ascension: j'ouvris la marche, et Mlle Marguerite me suivit bravement, se tirant de ses longues jupes comme elle pouvait. Du haut de la plate-forme, la vue est immense et délicieuse. Les douces teintes du crépuscule estompaient en ce moment même l'océan de feuillage

à demi doré par l'automne, les sombres marais, les pelouses verdoyantes, les horizons aux pentes entrecroisées, qui se mêlaient et se succédaient sous nos yeux jusqu'à l'extrême lointain. En face de ce paysage gracieux, triste et infini, nous sentions la paix de la solitude, le silence du soir, la mélancolie des temps passés, descendre à la fois, comme un charme puissant, dans nos sprits et dans nos cœurs. Cette heure de contemplation commune, d'émotions partagées, de profonde et pure volupté, était sans doute la dernière qu'il dût m'être donné de vivre près d'elle et avec elle, et je m'y attachais avec une violence de sensibilité presque douloureuse. Pour Marguerite, je ne sais ce qui se passait en elle : elle s'était assise sur le rebord du parapet, elle regardait au loin, et se taisait. Je n'entendais que le souffle un peu précipité de son haleine.

Je ne pourrais dire combien d'instants s'écoulèrent ainsi. Quand les vapeurs s'épaissirent au-dessus des

prairies basses et que les derniers horizons commencèrent à s'effacer dans l'ombre croissante, Marguerite se leva. — Allons, dit-elle à demi-voix, et comme si un rideau fût tombé sur quelque spectacle regretté, c'est fini! — Puis elle commença à descendre l'escalier, et je la suivis.

Quand nous voulûmes sortir du donjon, grande fut notre surprise d'en trouver la porte fermée. Apparemment le jeune gardien, ignorant notre présence, avait tourné la clef pendant que nous étions sur la plate-forme. Notre première impression fut celle de la gaieté. La tour était définitivement une tour enchantée. Je fis quelques efforts vigoureux pour rompre l'enchantement; mais le pène énorme de la vieille serrure était solidement arrêté dans le granit, et je dus renoncer à le dégager. Je tournai alors mes attaques contre la porte elle-même; mais les gonds massifs et les panneaux de chêne plaqués de fer m'opposèrent la résistance la plus invincible. Deux ou trois

moellons que je pris dans les décombres et que je lançai contre l'obstacle ne parvinrent qu'à ébranler la voûte et à en détacher quelques fragments qui vinrent tomber à nos pieds. M[lle] Marguerite ne voulut pas me laisser poursuivre une entreprise évidemment sans espoir, et qui n'était pas sans danger. Je courus alors à la fenêtre, et je poussai quelques cris d'appel auxquels personne ne répondit. Durant une dizaine de minutes, je les renouvelai d'instant en instant avec le même insuccès. En même temps nous profitions à la hâte des dernières lueurs du jour pour explorer minutieusement tout l'intérieur du donjon; mais, à part cette porte, qui était comme murée pour nous, et la grande fenêtre qu'un abîme de près de trente pieds séparait du fond des fossés, nous ne pûmes découvrir aucune issue.

Cependant la nuit achevait de tomber sur la campagne, et les ténèbres avaient envahi la vieille tour. Quelques reflets de lune pénétraient seulement dans le

retrait de la fenêtre et blanchissaient obliquement la pierre des gradins. Mlle Marguerite, qui avait perdu peu à peu toute apparence d'enjouement, cessa même de répondre aux conjectures plus ou moins vraisemblables par lesquelles j'essayais de tromper encore ses inquiétudes. Pendant qu'elle se tenait dans l'ombre, silencieuse et immobile, j'étais assis en pleine clarté sur le degré le plus rapproché de la fenêtre : de là je tentais encore par intervalles un appel de détresse; mais, pour être vrai, à mesure que la réussite de mes efforts devenait plus incertaine, je me sentais gagner par un sentiment d'allégresse irrésistible. Je voyais en effet se réaliser pour moi tout à coup le rêve le plus éternel et le plus impossible des amants : j'étais enfermé au fond d'un désert et dans la plus étroite solitude avec la femme que j'aimais ! Pour de longues heures, il n'y avait plus qu'elle et moi au monde, que sa vie et la mienne ! Je songeais à tous les témoignages de douce protection, de tendre respect que

j'allais avoir le droit, le devoir de lui prodiguer; je me représentais ses terreurs calmées, sa confiance, son sommeil; je me disais avec un ravissement profond que cette nuit fortunée, si elle ne pouvait me donner l'amour de cette chère créature, allait du moins m'assurer pour jamais sa plus inébranlable estime.

Comme je m'abandonnais avec tout l'egoïsme de la passion à ma secrète extase, dont quelque reflet peut-être se peignait sur mon visage, je fus réveillé tout à coup par ces paroles qui m'étaient adressées d'une voix sourde et sur un ton de tranquillité affectée : — Monsieur le marquis de Champcey, y a-t-il eu beaucoup de lâches dans votre famille avant vous?

Je me soulevai, et je retombai aussitôt sur le banc de pierre, attachant un regard stupide sur les ténèbres où j'entrevoyais vaguement le fantôme de la jeune fille. Une seule idée me vint, une idée terrible, c'était que la peur et le chagrin lui troublaient le cerveau,— qu'elle devenait folle.

— Marguerite ! m'écriai-je, sans savoir même que je parlais. — Ce mot acheva sans doute de l'irriter.

— Mon Dieu ! que c'est odieux ! reprit-elle. Que c'est lâche ! oui, je le répète, lâche !

La vérité commençait à luire dans mon esprit. Je descendis un des degrés. — Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ? dis-je froidement.

— C'est vous, répliqua-t-elle avec une brusque véhémence, c'est vous qui avez payé cet homme, — ou cet enfant, — je ne sais, pour nous emprisonner dans cette misérable tour ! Demain je serai perdue,... déshonorée dans l'opinion,... et je ne pourrai plus appartenir qu'à vous... Voilà votre calcul, n'est-ce pas ? Mais celui-là, je vous l'atteste, ne vous réussira pas mieux que les autres. Vous me connaissez encore bien imparfaitement, si vous croyez que je ne préférerai pas le déshonneur, le cloître, la mort, tout, à l'abjection de lier ma main, — ma vie à la vôtre ! Et quand cette ruse infâme vous eût réussi, quand j'aurais eu la fai-

blesse, — que certes je n'aurai pas, — de vous donner ma personne, — et, ce qui vous importe davantage, ma fortune, — en échange de ce beau trait de politique, — quelle espèce d'homme êtes-vous donc? voyons, de quelle fange êtes-vous fait, pour vouloir d'une richesse et d'une femme acquises à ce prix-là? Ah! remerciez-moi encore, monsieur, de ne pas céder à vos vœux. Vos vœux sont imprudents, croyez-moi; car si jamais la honte et la risée publique me jetaient dans vos bras, j'aurais tant de mépris pour vous que j'en écraserais votre cœur! Oui, fût-il aussi dur, aussi glacé que ces pierres, j'en tirerais du sang,... j'en ferais sortir des larmes!

— Mademoiselle, dis-je avec tout le calme que je pus trouver, je vous supplie de revenir à vous, à la raison. Je vous atteste sur l'honneur que vous me faites outrage. Veuillez y réfléchir. Vos soupçons ne reposent sur aucune vraisemblance. Je n'ai pu préparer en aucune façon la perfidie dont vous m'accusez,

et quand je l'aurais pu enfin, comment vous ai-je jamais donné le droit de m'en croire capable ?

— Tout ce que je sais de vous me donne ce droit, s'écria-t-elle en coupant l'air de sa cravache. Il faut bien que je vous dise une fois ce que j'ai dans l'âme depuis trop longtemps. Qu'êtes-vous venu faire dans notre maison, sous un nom, sous un caractère empruntés ? Nous étions heureuses, nous étions tranquilles, ma mère et moi... Vous nous avez apporté un trouble, un désordre, des chagrins que nous ne connaissions pas. Pour atteindre votre but, pour réparer les brèches de votre fortune, vous avez usurpé notre confiance,... vous avez fait litière de notre repos,... vous avez joué avec nos sentiments les plus purs, les plus vrais, les plus sacrés,... vous avez froissé et brisé nos cœurs sans pitié. Voilà ce que vous avez fait,... ou voulu faire, peu importe ! Eh bien ! je suis profondément lasse et ulcérée de tout cela, je vous le dis ! Et quand à cette heure vous venez m'offrir en gage

votre honneur de gentilhomme, qui vous a permis déjà tant de choses indignes, certes j'ai le droit de n'y pas croire, — et je n'y crois pas !

J'étais hors de moi ; je saisis ses deux mains dans un transport de violence qui la domina :—Marguerite ! ma pauvre enfant,... écoutez bien ! Je vous aime, cela est vrai, et jamais amour plus ardent, plus désintéressé, plus saint n'entra dans le cœur d'un homme !... Mais vous aussi, vous m'aimez... Vous m'aimez, malheureuse ! et vous me tuez !... Vous parlez de cœur froissé et brisé... Ah ! que faites-vous donc du mien !... Mais il vous appartient, je vous l'abandonne... Quant à mon honneur, je le garde,... il est entier !... et avant peu je vous forcerai bien de le reconnaître... Et sur cet honneur je vous fais serment que si je meurs, vous me pleurerez, que si je vis, jamais, — tout adorée que vous êtes, — fussiez-vous à deux genoux devant moi, — jamais je ne vous épouserai, que vous ne soyez aussi pauvre que moi, ou moi aussi riche

que vous ! Et maintenant priez, priez ; demandez à Dieu des miracles, il en est temps !

Je la repoussai alors brusquement loin de l'embrasure, et je m'élançai sur les gradins supérieurs : j'avais conçu un projet désespéré que j'exécutai aussitôt avec la précipitation d'une démence véritable. Ainsi que je l'ai dit, la cime des hêtres et des chênes qui poussent dans les fossés de la tour s'élevait au niveau de la fenêtre. A l'aide de ma cravache ployée, j'attirai à moi l'extrémité des branches les plus proches, je les embrassai au hasard, et je me laissai aller dans le vide. J'entendis au-dessus de ma tête mon nom : Maxime ! proféré soudain avec un cri déchirant.—Les branches auxquelles je m'étais attaché se courbèrent de toute leur longueur vers l'abîme ; puis il y eut un craquement sinistre, elles éclatèrent sous mon poids, et je tombai rudement sur le sol.

Je pense que la nature fangeuse du terrain amortit la violence du choc, car je me sentis vivant, quoique

blessé. Un de mes bras avait porté sur le talus maçonné de la douve, et j'y éprouvai une douleur tellement aiguë que le cœur me défaillit. J'eus un court étourdissement. J'en fus réveillé par la voix éperdue de Marguerite : — Maxime ! Maxime ! criait-elle, par grâce, par pitié ! au nom du bon Dieu, parlez-moi ! pardonnez-moi !

Je me levai, et je la vis dans la baie de la fenêtre, au milieu d'une auréole de pâle lumière, la tête nue, les cheveux tombants, la main crispée sur la barre de la croix, les yeux ardemment fixés sur le sombre précipice.

— Ne craignez rien, lui dis-je. Je n'ai aucun mal. Prenez seulement patience une heure ou deux. Donnez-moi le temps d'aller jusqu'au château, c'est le plus sûr. Soyez certaine que je vous garderai le secret, et que je sauverai votre honneur comme je viens de sauver le mien.

Je sortis péniblement des fossés et j'allai prendre

mon cheval. Je me servis de mon mouchoir pour suspendre et fixer mon bras gauche, qui ne m'était plus d'aucun usage, et qui me faisait beaucoup souffrir. Grâce à la clarté de la nuit, je retrouvai aisément ma route. Une heure plus tard, j'arrivais au château. On me dit que le docteur Desmarets était dans le salon. Je me hâtai de m'y rendre, et j'y trouvai avec lui une douzaine de personnes dont la contenance accusait un état de préoccupation et d'alarme. — Docteur, dis-je gaiement en entrant, mon cheval vient d'avoir peur de son ombre, il m'a jeté bas sur la route, et je crains d'avoir le bras gauche foulé. Voulez-vous voir?

— Comment, foulé? dit M. Desmarets après qu'il eut détaché le mouchoir; mais vous avez le bras parfaitement cassé, mon pauvre garçon!

Mme Laroque poussa un faible cri et s'approcha de moi. — Mais c'est donc une soirée de malheur? dit-elle.

Je feignis la surprise.— Qu'y a-t-il encore? m'écriai-je.

— Mon Dieu! j'ai peur qu'il ne soit arrivé quelque accident à ma fille. Elle est sortie à cheval vers trois heures, il en est huit, et elle n'est pas encore rentrée!

— Mademoiselle Marguerite! mais je l'ai rencontrée...

— Comment! où? à quel moment?... Pardon, monsieur, c'est l'égoïsme d'une mère.

— Mais je l'ai rencontrée vers cinq heures sur la route. Nous nous sommes croisés. Elle m'a dit qu'elle comptait pousser sa promenade jusqu'à la tour d'Elven.

— A la tour d'Elven! Elle se sera égarée dans les bois... Il faut y aller promptement... Qu'on donne des ordres!

M. de Bévallan commanda aussitôt des chevaux. J'affecta d'abord de vouloir me joindre à la caval-

cade; mais Mme Laroque et le docteur me le défendirent énergiquement, et je me laissai persuader sans peine de gagner mon lit, dont, à dire vrai, j'avais grand besoin. M. Desmarets, après avoir appliqué un premier pansement sur mon bras blessé, monta en voiture avec Mme Laroque, qui allait attendre au bourg d'Elven le résultat des perquisitions que M. de Bévallan devait diriger dans les environs de la tour.

Il était dix heures environ, quand Alain vint m'annoncer que Mlle Marguerite était retrouvée. Il me conta l'histoire de son emprisonnement, sans omettre aucun détail, sauf, bien entendu, ceux que la jeune fille et moi devions seuls connaître. L'aventure me fut confirmée bientôt par le docteur, puis par Mme Laroque elle-même, qui vinrent successivement me rendre visite, et j'eus la satisfaction de voir qu'il n'était entré dans les esprits aucun soupçon de l'exacte vérité.

J'ai passé toute ma nuit à renouveler avec la plus fatigante persévérance, et au milieu des bizarres complications du rêve et de la fièvre, mon saut dangereux du haut de la fenêtre du donjon. Je ne m'y habituais pas. A chaque instant, la sensation du vide me montait à la gorge, et je me réveillais tout haletant. Enfin le jour est arrivé, et m'a calmé. Dès huit heures, j'ai vu entrer Mlle de Porhoët, qui s'est installée près de mon chevet, son tricot à la main. Elle a fait les honneurs de ma chambre aux visiteurs qui se sont succédé tout le jour; Mme Laroque est venue la première après ma vieille amie. Comme elle serrait avec une pression prolongée la main que je lui tendais, j'ai vu deux larmes glisser sur ses joues. A-t-elle donc reçu les confidences de sa fille?

Mlle de Porhoët m'a appris que le vieux M. Laroque est alité depuis hier. Il a eu une légère attaque de paralysie. Aujourd'hui il ne parle plus, et son état donne des inquiétudes. On a résolu de hâter le ma-

riage. M. Laubépin a été mandé de Paris; on l'attend demain, et le contrat sera signé le jour suivant, sous sa présidence.

J'ai pu me tenir levé ce soir pendant quelques heures; mais si j'en crois M. Desmarets, j'ai eu tort d'écrire avec ma fièvre, et je suis une grande bête.

3 octobre.

Il semble véritablement qu'une puissance maligne prenne à tâche d'inventer les épreuves les plus singulières et les plus cruelles pour les proposer tour à tour à ma conscience et à mon cœur!

M. Laubépin n'étant pas arrivé ce matin, Mme Laroque m'a fait demander quelques renseignements dont elle avait besoin pour arrêter les bases préalables du contrat, lequel, ainsi que je l'ai dit, doit être signé demain. Comme je suis condamné à garder

ma chambre quelques jours encore, j'ai prié Mme Laroque de m'envoyer les titres et les documents particuliers qui sont en la possession de son beau-père, et qui m'étaient indispensables pour résoudre les difficultés qu'on me signalait. On m'a fait remettre aussitôt deux ou trois tiroirs remplis de papiers qu'on avait enlevés secrètement du cabinet de M. Laroque, en profitant d'une heure où le vieillard était endormi, car il s'est toujours montré très-jaloux de ses archives secrètes. Dans la première pièce qui m'est tombée sous la main, mon nom de famille plusieurs fois répété a brusquement saisi mes yeux, et a sollicité ma curiosité avec une irrésistible puissance. Voici le texte littéral de cette pièce.

A MES ENFANTS.

« Le nom que je vous lègue, et que j'ai honoré, n'est pas le mien. Mon père se nommait Savage. Il était

régisseur d'une plantation considérable sise dans l'île, française alors, de Sainte-Lucie, et appartenant à une riche et noble famille du Dauphiné, celle des Champcey d'Hauterive. En 1793, mon père mourut, et j'héritai, quoique bien jeune encore, de la confiance que les Champcey avaient mise en lui. Vers la fin de cette année funeste, les Antilles françaises furent prises par les Anglais, ou leur furent livrées par les colons insurgents. Le marquis de Champcey d'Hauterive (Jacques-Auguste), que les ordres de la convention n'avaient pas encore atteint, commandait alors la frégate *la Thétis*, qui croisait depuis trois ans dans ces mers. Un assez grand nombre des colons français répandus dans les Antilles étaient parvenus à réaliser leur fortune, chaque jour menacée. Ils s'étaient entendus avec le commandant de Champcey pour organiser une flottille de légers transports sur laquelle ils avaient fait passer leurs biens, et qui devait entreprendre de se rapatrier, sous la protection

des canons de *la Thétis*. Dès longtemps, en prévision de désastres imminents, j'avais reçu moi-même l'ordre et le pouvoir de vendre à tout prix la plantation que j'administrais après mon père. Dans la nuit du 14 novembre 1793, je montais seul dans un canot à la pointe du Morne-au-Sable, et je quittais furtivement Sainte-Lucie, déjà occupée par l'ennemi. J'emportais en papier anglais et en guinées le prix que j'avais pu retirer de la plantation. M. de Champcey, grâce à la connaissance minutieuse qu'il avait acquise de ces parages, avait pu tromper la croisière anglaise et se réfugier dans la passe difficile et inconnue du Gros-Ilet. Il m'avait ordonné de l'y rallier cette nuit même, et il n'attendait que mon arrivée à bord pour sortir de cette passe avec la flottille qu'il escortait, et mettre le cap sur France. Dans le trajet, j'eus le malheur de tomber aux mains des Anglais. Ces maîtres en trahison me donnèrent le choix d'être fusillé sur-le-champ, ou de leur vendre, moyennant le million

dont j'étais porteur et qu'ils m'abandonnaient, le secret de la passe où s'abritait la flottille. J'étais jeune, la tentation fut trop forte; une demi-heure plus tard, *la Thétis* était coulée, la flottille prise, et M. de Champcey grièvement blessé. Une année se passa, une année sans sommeil. Je devenais fou. Je résolus de faire payer à l'Anglais maudit les remords qui me déchiraient. Je passai à la Guadeloupe, je changeai de nom je consacrai la plus grande partie du prix de mon forfait à l'achat d'un brick armé, et je courus sus aux Anglais. J'ai lavé pendant quinze ans dans leur sang et dans le mien la tache que j'avais faite, dans une heure de faiblesse, au pavillon de mon pays. Bien que ma fortune actuelle ait été acquise, pour plus des trois quarts, dans de glorieux combats, l'origine n'en reste pas moins ce que j'ai dit.

» Revenu en France dans ma vieillesse, je m'informai de la situation des Champcey d'Hauterive : elle était heureuse et opulente. Je continuai de me taire.

Que mes enfants me pardonnent! Je n'ai pu trouver le courage, tant que j'ai vécu, de rougir devant eux; mais ma mort doit leur livrer ce secret, dont ils useront suivant les inspirations de leur conscience. Pour moi, je n'ai qu'une prière à leur adresser : il y aura tôt ou tard une guerre finale entre la France et sa voisine d'en face; nous nous haïssons trop; on aura beau faire, il faudra que nous les mangions ou qu'ils nous mangent! Si cette guerre éclatait du vivant de mes enfants ou de mes petits-enfants, je désire qu'ils fassent don à l'État d'une corvette armée et équipée, à la seule condition qu'elle se nommera *la Savage*, et qu'un Breton la commandera. A chaque bordée qu'elle enverra sur la rive carthaginoise, mes os tressailliront d'aise dans ma tombe!

RICHARD SAVAGE, dit LAROQUE. »

Les souvenirs que réveilla soudain dans mon esprit

la lecture de cette confession effroyable m'en confirmèrent l'exactitude. J'avais entendu conter vingt fois par mon père, avec un mélange de fierté et d'amertume, le trait de la vie de mon aïeul auquel il était fait allusion. Seulement on croyait dans ma famille que Richard Savage, dont le nom m'était parfaitement présent, avait été la victime et non le promoteur de la trahison ou du hasard qui avait livré le commandant de *la Thétis*.

Je m'expliquai dès ce moment les singularités qui m'avaient souvent frappé dans le caractère du vieux marin, et en particulier son attitude pensive et timide vis-à-vis de moi. Mon père m'avait toujours dit que j'étais le vivant portrait de mon aïeul, le marquis Jacques, et sans doute quelques lueurs de cette ressemblance pénétraient de temps à autre, à travers les nuages de son cerveau, jusqu'à la conscience troublée du vieillard.

A peine maître de cette révélation, je tombai dans

une horrible perplexité. Je ne pouvais, pour mon compte, éprouver qu'une faible rancune contre cet infortuné, chez lequel les défaillances du sens moral avaient été rachetées par une longue vie de repentir et par une passion de désespoir et de haine qui ne manquait point de grandeur. Je ne pouvais même respirer sans une sorte d'admiration le souffle sauvage qui animait encore les lignes tracées par cette main coupable, mais héroïque. Cependant que devais-je faire de ce terrible secret? Ce qui me saisit tout d'abord, ce fut la pensée qu'il détruisait tout obstacle entre Marguerite et moi, que désormais cette fortune qui nous avait séparés devait être entre nous un lien presque obligatoire, puisque moi seul au monde je pouvais la légitimer en la partageant. A la vérité ce secret n'était point le mien, et quoique le plus innocent des hasards m'en eût instruit, la stricte probité exigeait peut-être que je le laissasse arriver à son heure entre les mains auxquelles il était destiné; mais

quoi! en attendant ce moment, l'irréparable allait s'accomplir! Des nœuds indissolubles allaient être serrés! La pierre du tombeau allait tomber pour jamais sur mon amour, sur mes espérances, sur mon cœur inconsolable! Et je le souffrirais quand je pouvais l'empêcher d'un seul mot! Et ces pauvres femmes elles-mêmes, le jour où la fatale vérité viendrait rougir leurs fronts, partageraient peut-être mes regrets, mon désespoir! Elles me crieraient les premières : — Ah ! si vous le saviez, que n'avez-vous parlé!

Eh bien! non! ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, s'il ne tient qu'à moi, la honte ne rougira ces deux nobles fronts. Je n'achèterai point mon bonheur au prix de leur humiliation. Ce secret qui n'appartient qu'à moi, que ce vieillard, muet désormais pour toujours, ne peut plus trahir lui-même, ce secret n'est plus : la flamme l'a dévoré.

J'y ai bien pensé. Je sais ce que j'ai osé faire. C'était là un testament, un acte sacré, et je l'ai détruit. De

plus il ne devait pas profiter à moi seul. Ma sœur, qui m'est confiée, y pouvait trouver une fortune, et sans son avis je l'ai replongée de ma main dans la pauvreté. Je sais tout cela; mais deux âmes pures, élevées et fières ne seront pas écrasées et flétries sous le fardeau d'un crime qui leur fut étranger. Il y avait là un principe d'équité qui m'a paru supérieur à toute justice littérale. Si j'ai commis un crime à mon tour, j'en répondrai !... Mais cette lutte m'a broyé, je n'en puis plus !

4 octobre.

M. Laubépin était enfin arrivé hier dans la soirée. Il vint me serrer la main. Il était préoccupé, brusque et mécontent. Il me parla brièvement du mariage qui se préparait. — Opération fort heureuse, dit-il, combinaison fort louable à tous égards, où la nature et la société trouvent à la fois les garanties qu'elles ont

droit d'exiger en pareille occurrence. Sur quoi, jeune homme, je vous souhaite une bonne nuit, et je vais m'occuper de déblayer le terrain délicat des conventions préliminaires, afin que le char de cet hymen intéressant arrive au but sans cahots.

On se réunissait dans le salon aujourd'hui à une heure de l'après-midi, au milieu de l'appareil et du concours accoutumés, pour procéder à la signature du contrat. Je ne pouvais assister à cette fête, et j'ai béni ma blessure qui m'en épargnait le supplice. J'écrivais à ma petite Hélène, à qui je m'efforce plus que jamais de vouer mon âme tout entière, quand, vers trois heures, M. Laubépin et Mlle de Porhoët sont entrés dans ma chambre. M. Laubépin, dans ses fréquents voyages à Laroque, ne pouvait manquer d'apprécier les vertus de ma vénérable amie, et il s'est formé dès longtemps entre ces deux vieillards un attachement platonique et respectueux dont le docteur Desmarets s'évertue vainement à dénaturer

le caractère. Après un échange de cérémonies, de saluts et de révérences interminables, ils ont pris les siéges que je leur avançais, et tous se sont mis à me considérer avec un air de grave béatitude.—Eh bien! ai-je dit, c'est terminé?

— C'est terminé! ont-ils répondu à l'unisson.

— Cela s'est bien passé?

— Très-bien, a dit Mlle de Porhoët.

— A merveille, a ajouté M. Laubépin. Puis après une pause: — Le Bévallan est au diable!

— Et la jeune Hélouin sur la même route, a repris Mlle de Porhoët.

J'ai poussé un cri de surprise: — Bon Dieu! qu'est-ce que c'est que tout cela?

— Mon ami, a dit M. Laubépin, l'union projetée présentait tous les avantages désirables, et elle aurait assuré, à n'en point douter, le bonheur commun des conjoints, si le mariage était une association purement commerciale; mais il n'en est point ainsi. Mon

devoir, lorsque mon concours a été réclamé dans cette circonstance intéressante, était donc de consulter te penchant des cœurs et la convenance des caractères, non moins que la proportion des fortunes. Or j'ai cru observer dès l'abord que l'hymen qui se préparait avait l'inconvénient de ne plaire proprement à personne, ni à mon excellente amie Mme Laroque, ni à l'aimable fiancée, ni aux amis les plus éclairés de ces dames, à personne enfin, si ce n'est peut-être au fiancé, dont je me souciais très-médiocrement. Il est vrai (je dois cette remarque à Mlle de Porhoët), il est vrai, dis-je, que le fiancé est gentilhomme...

— *Gentleman*, s'il vous plaît! a interrompu Mlle de Porhoët d'un accent sévère.

— *Gentleman*, a repris M. Laubépin, acceptant l'amendement; mais c'est une espèce de *gentleman* qui ne me va pas.

— Ni à moi, a dit Mlle de Porhoët. Ce sont des drôles de cette espèce, des palefreniers sans mœurs

comme celui-ci, que nous vîmes au siècle dernier, sous la conduite de M. le duc de Chartres d'alors, sortir des écuries anglaises pour préluder à la révolution.

— Oh ! s'ils n'avaient fait que préluder à la révolution, dit sentencieusement M. Laubépin, on leu pardonnerait.

— Je vous demande un million d'excuses, mon cher monsieur; mais parlez pour vous ! Au reste, il ne s'agit pas de cela; veuillez continuer.

— Donc, a repris M. Laubépin, voyant qu'on allait généralement à cette noce comme à un convoi mortuaire, je cherchai quelque moyen à la fois honorable et légal, sinon de rendre à M. de Bévallan sa parole, du moins de l'engager à la reprendre. Le procédé était d'autant plus licite, qu'en mon absence M. de Bévallan avait abusé de l'inexpérience de mon excellente amie Mme Laroque et de la mollesse de mon confrère du bourg voisin pour se faire assurer des avantages

exorbitants. Sans m'écarter de la lettre des conventions, je réussis à en modifier sensiblement l'esprit. Toutefois l'honneur et la parole donnée m'imposaient des limites que je ne pus franchir. Le contrat, malgré tout, restait encore suffisamment avantageux pour qu'un homme doué de quelque hauteur d'âme et animé d'une véritable tendresse pour la future pût l'accepter avec confiance. M. de Bévallan serait-il cet homme? Nous dûmes en courir la chance. Je vous avoue que je n'étais pas sans émotion lorsque j'ai commencé ce matin, en face d'un imposant auditoire, la lecture de cet acte irrévocable.

— Pour moi, a interrompu Mlle de Porhoët, je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. La première partie du contrat faisait même une part si belle à l'ennemi, que j'ai cru tout perdu.

— Sans doute, mademoiselle; mais, comme nous le disons entre augures, c'est dans la queue qu'est le venin, *in cauda venenum!* Il était plaisant, mon

ami, de voir la mine de M. de Bévallan et celle de mon confrère de Rennes qui l'assistait, lorsque je suis venu brusquement à démasquer mes batteries. Ils se sont d'abord regardés en silence, puis ils ont chuchoté entre eux, enfin ils se sont levés, et, s'approchant de la table devant laquelle je siégeais, ils m'ont demandé à voix basse des explications.

— Parlez haut, s'il vous plaît, messieurs, leur ai-je dit : il ne faut point de mystère ici. Que voulez-vous ?

Le public commençait à prêter l'oreille. M. de Bévallan, sans hausser la voix, m'a insinué que ce contrat était une œuvre de méfiance.

— Une œuvre de méfiance, monsieur ! ai-je repris du ton le plus élevé de mon organe. Que prétendez-vous dire par là ? Est-ce contre Mme Laroque, contre moi, ou contre mon confrère ici présent, que vous dirigez cette étrange imputation ?

— Chut ! silence ! point de bruit ! a dit alors le notaire de Rennes de l'accent le plus discret ; mais,

voyons : il était convenu d'abord que le régime dotal serait écarté...

— Le régime dotal, monsieur ? Et où voyez-vous qu'il soit question ici du régime dotal ?

— Allons, mon confrère, vous savez bien que vous le rétablissez par un subterfuge !

— Subterfuge, mon confrère ? Permettez-moi, comme à votre ancien, de vous engager à rayer ce mot de votre vocabulaire !

— Mais enfin, a murmuré M. de Bévallan, on me lie les mains de tous côtés ; on me traite comme un petit garçon.

— Comment, monsieur ? Que faisons-nous donc ici à cette heure, selon vous ? est-ce un contrat ou un testament ? Vous oubliez que Mme Laroque est vivante, que monsieur son père est vivant, que vous vous mariez, monsieur, que vous n'héritez pas,... pas encore, monsieur ! un peu de patience, que diable !

Sur ces mots, Mlle Marguerite s'est levée. — En

voilà assez, a-t-elle dit. M. Laubépin, jetez ce contrat au feu. Ma mère, faites rendre à monsieur ses présents. — Puis elle est sortie d'un pas de reine outragée. Mme Laroque l'a suivie. En même temps je lançais le contrat dans la cheminée.

— Monsieur, m'a dit alors M. de Bévallan d'un ton menaçant, il y a là une manœuvre dont j'aurai le secret !

— Monsieur, je vais vous le dire, ai-je répondu. Une jeune personne qui s'estime elle-même avec une juste fierté avait conçu la crainte que votre recherche ne s'adressât uniquement à sa fortune ; elle a voulu s'en assurer : elle n'en doute plus. J'ai l'honneur de vous saluer.

— Là-dessus, mon ami, je suis allé retrouver ces dames, qui m'ont, ma foi ! sauté au cou. Un quart d'heure après, M. de Bévallan quittait le château avec mon confrère de Rennes. Son départ et sa disgrâce ont eu pour effet inévitable de déchaîner contre lui

toutes les langues des domestiques, et son impudente intrigue avec Mlle Hélouin a bientôt éclaté. La jeune demoiselle, déjà suspecte à d'autres titres depuis quelque temps, a demandé son congé, et on ne le lui a pas refusé. Il est inutile d'ajouter que ces dames lui assurent une existence honorable... Eh bien! mon garçon, qu'est-ce que vous dites de tout cela? Est-ce que vous souffrez davantage? Vous êtes pâle comme un mort...

La vérité est que ces nouvelles inattendues avaient soulevé en moi tant d'émotions à la fois heureuses et pénibles, que je me sentais près de perdre connaissance.

M. Laubépin qui doit repartir demain dès l'aurore, est revenu ce soir m'adresser ses adieux. Après quelques paroles embarrassées de part et d'autre : — Ah ça! mon cher enfant, m'a-t-il dit, je ne vous interroge pas sur ce qui se passe ici; mais si vous aviez

besoin par hasard d'un confident et d'un conseiller, je vous demanderais la préférence.

Je ne pouvais, en effet, m'épancher dans un cœur plus ami, ni plus sûr. J'ai fait au digne vieillard un récit détaillé de toutes les circonstances qui ont marqué, depuis mon arrivée au château, mes relations particulières avec Mlle Marguerite. Je lui ai même lu quelques pages de ce journal pour mieux lui préciser l'état de ces relations, et aussi l'état de mon âme. A part enfin le secret que j'avais découvert la veille dans les archives de M. Laroque, je ne lui ai rien caché.

Quand j'ai eu terminé, M. Laubépin, dont le front était devenu très-soucieux depuis un moment, a repris la parole : — Il est inutile de vous dissimuler, mon ami, m'a-t-il dit, qu'en vous envoyant ici, je préméditais de vous unir avec Mlle Laroque. Tout a réussi d'abord au gré de mes vœux. Vos deux cœurs, qui, selon moi, sont dignes l'un de l'autre, n'ont pu

se rapprocher sans s'entendre; mais ce bizarre événement, dont la tour d'Elven a été le théâtre romantique, me déconcerte tout à fait, je vous l'avoue. Que diantre! mon jeune ami, sauter par la fenêtre, au risque de vous casser le cou, c'était, permettez-moi de vous le dire, une démonstration très-suffisante de votre désintéressement; il était très-superflu de joindre à cette démarche honorable et délicate le serment solennel de ne jamais épouser cette pauvre enfant à moins d'éventualités qu'il est absolument impossible d'espérer. Je me vante d'être homme de ressources, mais je me reconnais entièrement incapable de vous donner deux cent mille francs de rente ou de les ôter à Mlle Laroque!

— Eh bien! monsieur, conseillez-moi. J'ai confiance en vous plus qu'en moi-même, car je sens que la mauvaise fortune, toujours exposée au soupçon, a pu irriter chez moi jusqu'à l'excès les susceptibilités de l'honneur. Parlez. M'engagez-vous à oublier le

serment indiscret, mais solennel pourtant, qui en ce moment me sépare seul, je le crois, du bonheur que vous aviez rêvé pour votre fils d'adoption?

M. Laubépin s'est levé; ses épais sourcils se sont abaissés sur ses yeux, il a parcouru la chambre à grands pas pendant quelques minutes; puis, s'arrêtant devant moi et me saisissant la main avec force :

— Jeune homme, m'a-t-il dit, il est vrai, je vous aime comme mon enfant; mais, dût votre cœur se briser, et le mien avec le vôtre, je ne transigerai pas avec mes principes. Il vaut mieux outre-passer l'honneur que de rester en deçà : en matière de serments, tous ceux qui ne nous sont pas demandés sous la pointe du couteau ou à la bouche d'un pistolet, il ne faut pas les faire, ou il faut les tenir. Voilà mon avis.

— C'est aussi le mien. Je partirai demain avec vous.

— Non, Maxime, demeurez encore quelque temps

ici. Je ne crois pas aux miracles, mais je crois à Dieu, qui souffre rarement que nous périssions par nos vertus... Donnons un délai à la Providence... Je sais que je vous demande un grand effort de courage, mais je le réclame formellement de votre amitié. Si dans un mois vous n'avez point reçu de mes nouvelles, eh bien, vous partirez.

Il m'a embrassé, et m'a laissé la conscience tranquille, l'âme désolée.

12 octobre.

Il y a deux jours, j'ai pu sortir de ma retraite et me rendre au château. Je n'avais pas vu Mlle Marguerite depuis l'instant de notre séparation dans la tour d'Elven. Elle était seule dans le salon quand j'y entrai : en me reconnaissant, elle fit un mouvement involontaire comme pour se lever ; puis elle resta

immobile, et son visage se teignit soudain d'une pourpre ardente. Cela fut contagieux, car je sentis que je rougissais moi-même jusqu'au front. — Comment allez-vous, monsieur? me dit-elle en me tendant la main, et elle prononça ces simples paroles d'un ton de voix si doux, si humble, — hélas! si tendre, — que j'aurais voulu me mettre à deux genoux devant elle. Cependant il fallut lui répondre sur le ton d'une politesse glacée. Elle me regarda douloureusement, puis elle baissa ses grands yeux d'un air de résignation et reprit son travail.

Presque au même instant, sa mère la fit appeler auprès de son grand-père, dont l'état devenait très-alarmant. Depuis plusieurs jours, il avait perdu la voix et le mouvement; la paralysie l'avait envahi presque tout entier. Les dernières lueurs de la vie intellectuelle s'étaient éteintes; la sensibilité persistait seule avec la souffrance. On ne pouvait douter que la fin du vieillard ne fût proche; mais la vie

avait pris trop fortement possession de ce cœur énergique pour s'en détacher sans une lutte obstinée. Le docteur avait prédit que l'agonie serait longue. Cependant, dès la première apparition du danger, Mme Laroque et sa fille avaient prodigué leurs forces et leurs veilles avec l'abnégation passionnée et l'entrain de dévouement qui sont la vertu spéciale et la gloire de leur sexe. Avant-hier dans la soirée, elles succombaient à la lassitude et à la fièvre ; nous nous offrîmes, M. Desmarets et moi, pour les suppléer auprès de M. Laroque pendant la nuit qui commençait. Elles consentirent à prendre quelques heures de repos. Le docteur, très-fatigué lui-même, ne tarda pas à m'annoncer qu'il allait se jeter sur un lit dans la pièce voisine. — Je ne suis bon à rien ici, me dit-il ; l'affaire est faite. Vous voyez, il ne souffre même plus, le pauvre bonhomme !... C'est un état de léthargie qui n'a rien de désagréable... Le réveil sera la mort... Ainsi on peut être tranquille. Si vous

remarquez quelque changement, vous m'appellerez; mais je ne crois pas que ce soit avant demain. Je crève de sommeil, moi, en attendant! — Il fit entendre un bâillement sonore, et sortit. Son langage, sa tenue en face de ce mourant, m'avaient choqué. C'est pourtant un excellent homme; mais pour rendre à la mort le respect qui lui est dû, il ne faut pas voir seulement la matière brute qu'elle dissout, il faut croire au principe immortel qu'elle dégage.

Demeuré seul dans la chambre funèbre, je m'assis vers le pied du lit, dont on avait relevé les rideaux, et j'essayai de lire à la clarté d'une lampe qui était posée près de moi sur une petite table. Le livre me tomba des mains : je ne pouvais penser qu'à la singulière combinaison d'événements qui, après tant d'années, donnait à ce vieillard coupable le petit-fils de sa victime pour témoin et pour protecteur de son dernier sommeil. Puis, au milieu du calme profond de l'heure et du lieu, j'évoquais malgré moi les

scènes de tumulte et de violences sanguinaires dont avait été remplie cette existence qui finissait. J'en recherchais l'impression lointaine sur le visage de cet agonisant séculaire, sur ces grands traits dont le pâle relief se dessinait dans l'ombre comme celui d'un masque de plâtre. Je n'y voyais que la gravité et le repos prématurés de la tombe. Par intervalles, je m'approchais du chevet, pour m'assurer que le souffle vital soulevait encore la poitrine affaissée.

Enfin, vers le milieu de la nuit, une torpeur irrésistible me gagna, et je m'endormis, le front appuyé sur ma main. Tout à coup je fus réveillé par je ne sais quels froissements lugubres; je levai les yeux, et je sentis passer un frisson dans la moelle de mes os. Le vieillard s'était dressé à demi dans son lit, et il tenait fixé sur moi un regard attentif, étonné, où brillait l'expression d'une vie et d'une intelligence qui jusqu'à cet instant m'avaient été étrangères. Quand mon œil rencontra le sien, le spectre tressaillit; il

étendit ses bras en croix, et me dit d'une voix suppliante, dont le timbre étrange, inconnu, suspendit le mouvement de mon cœur :

— Monsieur le marquis, pardonnez-moi !

Je voulus me lever, je voulus parler, ce fut en vain. J'étais pétrifié dans mon fauteuil.

Après un silence pendant lequel le regard du mourant, toujours enchaîné au mien, n'avait cessé de m'implorer :

— Monsieur le marquis, reprit-il, daignez me pardonner !

Je trouvai enfin la force d'aller vers lui. A mesure que j'approchais, il se retirait péniblement en arrière, comme pour échapper à un contact effrayant. Je levai une main, et l'abaissant doucement devant ses yeux démesurément ouverts et éperdus de terreur :

— Soyez en paix ! lui dis-je, je vous pardonne !

Je n'eus pas achevé ces mots, que sa figure flétrie s'illumina d'un éclair de joie et de jeunesse. En même

temps deux larmes jaillissaient de ses orbites desséchées. Il étendit une main vers moi, puis tout à coup cette main se ferma violemment et se raidit dans l'espace par un geste menaçant; je vis ses yeux rouler entre ses paupières dilatées, comme si une balle l'eût frappé au cœur. — Oh! l'Anglais! murmura-t-il. — Il retomba aussitôt sur l'oreiller comme une masse inerte. Il était mort.

J'appelai à la hâte : on accourut. Il fut bientôt entouré de pieuses larmes et de prières. Pour moi, je me retirai, l'âme profondément troublée par cette scène extraordinaire, qui devait demeurer à jamais un secret entre ce mort et moi.

Ce triste événement de famille a fait aussitôt peser sur moi des soins et des devoirs dont j'avais besoin pour justifier à mes propres yeux la prolongation de mon séjour dans cette maison. Il m'est impossible de concevoir en vertu de quels motifs M. Laubépin m'a conseillé de différer mon départ. Que peut-il espérer

de ce délai? Il me semble qu'il a cédé en cette circonstance à une sorte de vague superstition et de faiblesse puérile qui n'auraient jamais dû ployer un esprit de cette trempe, et auxquelles j'ai eu tort moi-même de me soumettre. Comment n'a-t-il pas compris qu'il m'imposait, avec un surcroît de souffrance inutile, un rôle sans franchise et sans dignité? Que fais-je ici désormais? N'est-ce pas maintenant qu'on pourrait me reprocher à bon droit de jouer avec des sentiments sacrés? Ma première entrevue avec Mlle Marguerite avait suffi pour me révéler toute la rigueur, toute l'impossibilité de l'épreuve à laquelle je m'étais condamné, quand la mort de M. Laroque est venue rendre pour quelque temps à mes relations un peu de naturel, et à mon séjour une sorte de bienséance.

26 octobre — Rennes.

Tout est dit. — Mon Dieu! que ce lien était fort! comme il enveloppait tout mon cœur! comme il l'a déchiré en se brisant!

Hier soir, à neuf heures environ, comme j'étais accoudé sur ma fenêtre ouverte, je fus surpris de voir une faible lumière s'approcher de mon logis à travers les plus sombres allées du parc, et dans une direction que les gens du château n'avaient pas coutume de suivre. Un instant après, on frappa à ma porte, et Mlle de Porhoët entra toute haletante. — Cousin, me dit-elle, j'ai affaire à vous.

Je la regardai en face. — Il y a un malheur? dis-je.

— Non, ce n'est pas exactement cela. Vous allez au reste en juger. Asseyez-vous. — Mon cher enfant, vous avez passé deux ou trois soirées au château dans le courant de cette semaine : n'avez-vous rien ob-

servé de nouveau, de singulier, dans l'attitude de ces dames ?

— Rien.

— N'avez-vous pas au moins remarqué dans leur physionomie une sorte de sérénité inaccoutumée ?

— Peut-être, oui. A part la mélancolie de leur deuil récent, elles m'ont semblé plus calmes, et même plus heureuses qu'autrefois.

— Sans doute. D'autres particularités vous auraient frappé, si vous aviez, comme moi, vécu depuis quinze jours dans leur intimité quotidienne. Ainsi j'ai souvent surpris entre elles les signes d'une intelligence secrète, d'une mystérieuse complicité. De plus leurs habitudes se sont sensiblement modifiées. Mme Laroque a mis de côté son *brasero*, sa guérite et toutes ses innocentes manies de créole ; elle se lève à des heures fabuleuses, et s'installe dès l'aurore avec Marguerite devant la table de travail. Toutes deux se sont prises d'un goût passionné pour la broderie, et s'in-

forment de l'argent qu'une femme peut gagner chaque jour avec ce genre d'ouvrage. Bref, il y avait là une énigme dont je m'évertuais vainement à chercher le mot. Ce mot vient de m'être révélé, et, quitte à entrer dans vos secrets plus avant qu'il ne vous convient, j'ai cru devoir vous le transmettre sans retard.

Sur les protestations d'absolue confiance que je m'empressai de lui adresser, Mlle de Porhoët continua, dans son langage doux et ferme : — Mme Aubry est venue me trouver ce soir en catimini ; elle a débuté par me jeter ses vilains bras autour du cou, ce qui m'a fort déplu ; puis, à travers mille jérémiades personnelles que je vous épargne, elle m'a suppliée d'arrêter ses parentes sur le bord de leur ruine. Voici ce qu'elle a appris en écoutant aux portes, suivant sa gracieuse habitude : ces dames sollicitent en ce moment l'autorisation d'abandonner tous leurs biens à une congrégation de Rennes, afin de supprimer entre Marguerite et vous l'inégalité de fortune qui vous

sépare. Ne pouvant vous faire riche, elles se font pauvres. Il m'a semblé impossible, mon cousin, de vous laisser ignorer cette détermination, également digne de ces deux âmes généreuses et de ces deux têtes chimériques. Vous m'excuserez d'ajouter que votre devoir est de rompre ce dessein à tout prix. Quels repentirs il prépare infailliblement à nos amies, de quelle responsabilité terrible il vous menace, c'est ce qu'il est inutile de vous dire : vous le comprenez aussi bien que moi à vue de pays. Si vous pouviez, mon ami, accepter dès cette heure la main de Marguerite, cela finirait tout le mieux du monde; mais vous êtes lié à cet égard par un engagement qui, tout aveugle, tout imprudent qu'il ait été, n'en est pas moins obligatoire pour votre honneur. Il ne vous reste donc qu'un parti à prendre : c'est de quitter ce pays sans délai et de couper pied résolûment à toutes les espérances que votre présence ici a pour effet inévitable d'entretenir. Quand vous ne serez plus là,

il me sera plus facile de ramener ces deux enfants à la raison.

— Eh bien! je suis prêt; je vais partir cette nuit même.

— C'est bien, reprit-elle. Quand je vous donne ce conseil, mon ami, j'obéis moi-même à une loi d'honneur bien rigoureuse. Vous charmiez les derniers instants de ma longue solitude; les plus doux attachements de la vie, perdus pour moi depuis tant d'années, vous m'en aviez rendu l'illusion. En vous éloignant, je fais mon dernier sacrifice : il est immense. — Elle se leva et me regarda un moment sans parler. — On n'embrasse pas les jeunes gens à mon âge, reprit-elle en souriant tristement, on les bénit. Adieu, cher enfant, et merci. Que le bon Dieu vous soit en aide! — Je baisai ses mains tremblantes, et elle me quitta avec précipitation.

Je fis à la hâte mes apprêts de départ, puis j'écrivis quelques lignes à Mme Laroque. Je la suppliais de

renoncer à une résolution dont elle n'avait pu mesurer la portée, et dont j'étais fermement déterminé, pour ma part, à ne point me rendre complice. Je lui donnais ma parole, — et elle savait qu'on pouvait y compter, — que je n'accepterais jamais mon bonheur au prix de sa ruine. En terminant, pour la mieux détourner de son projet insensé, je lui parlais vaguement d'un avenir prochain où je feignais d'entrevoir des chances de fortune.

A minuit, quand tout fut endormi, je dis adieu, un adieu cruel, à ma retraite, à cette vieille tour où j'avais tant souffert, — où j'avais tant aimé! — et je me glissai dans le château par une porte dérobée dont on m'avait confié la clef. Je traversai furtivement, comme un criminel, les galeries vides et sonores, me guidant de mon mieux dans les ténèbres; j'arrivai enfin dans le salon où je l'avais vue pour la première fois. Elle et sa mère l'avaient quitté depuis une heure à peine; leur présence récente s'y trahissait encore par un

parfum doux et tiède dont je fus subitement enivré. Je cherchai, je touchai la corbeille où sa main avait replacé, peu d'instants auparavant, sa broderie commencée... Hélas! mon pauvre cœur! — Je tombai à genoux devant la place qu'elle occupe, et là, le front battant contre le marbre, je pleurai, je sanglotai comme un enfant... Dieu! que je l'aimais!

Je profitai des dernières heures de la nuit pour me faire conduire secrètement dans la petite ville voisine, où j'ai pris ce matin la voiture de Rennes. Demain soir, je serai à Paris. Pauvreté, solitude, désespoir, — que j'y avais laissés, je vais vous retrouver! — Dernier rêve de jeunesse, — rêve du ciel, adieu!

Paris.

Le lendemain dans la matinée, comme j'allais me rendre au chemin de fer, une voiture de poste entra

dans la cour de l'hôtel, et j'en vis descendre le vieil Alain. Son visage s'éclaira quand il m'aperçut. — Ah! monsieur, quel bonheur! vous n'êtes point parti! voici une lettre pour vous. — Je reconnus l'écriture de Laubépin. Il me disait en deux lignes que Mlle de Porhoët était gravement malade, et qu'elle me demandait. Je ne pris que le temps de faire changer les chevaux, et je me jetai dans la chaise, après avoir décidé Alain, non sans peine, à y prendre place en face de moi. Je le pressai alors de questions. Je lui fis répéter la nouvelle qu'il m'apprit, et qui me semblait inconcevable. Mlle de Porhoët avait reçu la veille, des mains de Laubépin, un pli ministériel qui lui annonçait qu'elle était mise en pleine et entière possession de l'héritage de ses parents d'Espagne.—Et il paraît, ajoutait Alain, qu'elle le doit à monsieur, qui a découvert dans le colombier de vieux papiers auxquels personne ne songeait, et qui ont prouvé le bon droit de la vieille demoiselle. Je ne sais pas ce qu'il y a de

vrai là-dedans ; mais, si ça est, dommage, me suis-je dit, que cette respectable personne se soit mis en tête ses idées de cathédrale, et qu'elle n'en veuille pas démordre,... car notez qu'elle y tient plus que jamais, monsieur... D'abord, au reçu de la nouvelle, elle est tombée raide sur le parquet, et on l'a crue morte ; mais une heure après elle s'est mise à parler sans fin ni trêve de sa cathédrale, du chœur et de la nef, du chapitre et des chanoines, de l'aile nord et l'aile sud, si bien que pour la calmer il a fallu lui amener un architecte et des maçons, et mettre sur son lit tous les plans de son maudit édifice. Enfin, après trois heures de conversation là-dessus, elle s'est un peu assoupie ; puis, en se réveillant, elle a demandé à voir monsieur,... monsieur le marquis (Alain s'inclina en fermant les yeux), et on m'a fait courir après lui. Il paraît qu'elle veut consulter monsieur sur le jubé.

Cet étrange événement me jeta dans une profonde surprise. Cependant, à l'aide de mes souvenirs et des

détails confus qui m'étaient donnés par Alain, je parvins à en trouver une explication que des renseignements plus positifs devaient bientôt me confirmer. Comme je l'ai dit, l'affaire de la succession de la branche espagnole des Porhoët avait traversé deux phases. Il y avait eu d'abord entre Mlle de Porhoët et une grande maison de Castille un long procès que ma vieille amie avait fini par perdre en dernier ressort; puis un nouveau procès, dans lequel Mlle de Porhoët n'était pas même en cause, s'était élevé, au sujet de la même succession, entre les héritiers espagnols et la couronne, qui prétendait que les biens lui étaient dévolus par droit d'aubaine. Sur ces entrefaites, tout en poursuivant mes recherches dans les archives des Porhoët, j'avais mis la main, deux mois environ avant mon départ du château, sur une pièce singulière dont je reproduis ici le texte littéral :

« Don Philippe, par la grâce de Dieu, roi de Cas-

tille, de Léon, d'Aragon, des Deux-Siciles, de Jérusalem, de Navarre, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Maïorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Cadix, de Murcie, de Jaën, des Algarves, d'Algésiras, de Gibraltar, des îles Canaries, des Indes orientales et occidentales, îles et terres fermes de l'Océan, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant et de Milan, comte d'Habsbourg, de Flandre, du Tyrol et de Barcelone, seigneur de la Biscaye et de Molina, etc.

» A toi, Hervé Jean Jocelyn, sieur de Porhoët Gaël, comte de Torres Nuevas, etc., qui m'as suivi dans mes royaumes et servi avec une fidélité exemplaire, je promets par faveur spéciale qu'en cas d'extinction de ta descendance directe et légitime, les biens de ta maison retourneront, même au détriment des droits de ma couronne, aux descendants directs et légitimes de la branche française des Porhoët Gaël, tant qu'il en existera.

» Et je prends cet engagement pour moi et mes successeurs sur ma foi et parole de roi.

» Donné à l'Escurial le 10 avril 1716.

» Yo el Rey. »

A côté de cette pièce, qui n'était qu'une copie traduite, j'avais trouvé le texte original aux armes d'Espagne. L'importance de ce document ne m'avait pas échappé, mais j'avais craint de me l'exagérer. Je doutais grandement que la validité d'un titre, sur lequel tant d'années et d'événements avaient passé, fût admise par le gouvernement espagnol : je doutais même qu'il eût le pouvoir d'y faire droit, quand il en aurait la volonté. Je m'étais donc décidé à laisser ignorer à Mlle de Porhoët une découverte dont les conséquences me paraissaient très-problématiques, et je m'étais borné à expédier le titre à M. Laubépin. N'en rece-

vant aucune nouvelle, je n'avais pas tardé à l'oublier au milieu des soucis personnels qui m'accablaient alors. Cependant, contrairement à mon injuste défiance, le gouvernement espagnol n'avait pas hésité à dégager la parole du roi Philippe V, et au moment même où un arrêt suprême venait d'attribuer à la couronne la succession immense des Porhoët, il la restituait noblement à l'héritier légitime.

Il était neuf heures du soir quand je descendis de voiture devant le seuil de l'humble maisonnette où cette fortune presque royale venait d'entrer si tardivement. La petite servante vint m'ouvrir. Elle pleurait. J'entendis aussitôt sur le haut de l'escalier la voix grave de M. Laubépin qui dit : — C'est lui ! — Je gravis les degrés à la hâte. Le vieillard me serra la main fortement, et m'introduisit, sans prononcer une parole, dans la chambre de Mlle de Porhoët. Le médecin et le curé du bourg se tenaient silencieux dans l'ombre d'une fenêtre. Mme Laroque était agenouillée

sur une chaise près du lit; sa fille, debout près du chevet, soutenait les oreillers sur lesquels reposait la tête pâle de ma pauvre vieille amie. Lorsque la malade m'aperçut, un faible sourire passa sur ses traits, profondément altérés; elle dégagea péniblement un de ses bras. Je pris sa main, je tombai à genoux, et je ne pus retenir mes larmes. — Mon enfant! dit-elle, mon cher enfant! — Puis elle regarda fixement M. Laubépin. Le vieux notaire prit alors sur le lit un feuillet de papier, et paraissant continuer une lecture interrompue :

« A ces causes, dit-il, j'institue par ce testament olographe pour légataire universel de tous mes biens tant en Espagne qu'en France, sans aucune réserve ni condition, Maxime-Jacques-Marie Odiot, marquis de Champcey d'Hauterive, noble de cœur comme de race. Telle est ma volonté.

» JOCELYNDE-JEANNE, comtesse de PORHOET GAEL. »

Dans l'excès de ma surprise, je m'étais levé avec une sorte de brusquerie, et j'allais parler, quand Mlle de Porhoët, retenant doucement ma main, la plaça dans la main de Marguerite. A ce contact soudain, la chère créature tressaillit; elle pencha son jeune front sur l'oreiller funèbre, et murmura en rougissant quelques mots à l'oreille de la mourante. Pour moi, je ne pus trouver de paroles : je retombai à genoux, et je priai Dieu. Quelques minutes s'étaient écoulées au milieu d'un silence solennel, quand Marguerite me retira sa main tout à coup, et fit un geste d'alarme. Le docteur s'approcha à la hâte : je me levai. La tête de Mlle de Porhoët s'était affaissée subitement en arrière : son regard était fixe, rayonnant et tendu vers le ciel; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et, comme si elle eût parlé dans un rêve : — Dieu! dit-elle; Dieu bon! je la vois,... là-haut!... Oui,... le chœur,... les lampes d'or,... les vitraux,... le soleil partout!... Deux anges à genoux devant l'autel,...

en robes blanches;... leurs ailes s'agitent... Dieu! ils sont vivants! — Ce cri s'éteignit sur sa bouche, qui demeura souriante : elle ferma les yeux, comme si elle s'endormait, et soudain un air d'immortelle jeunesse s'étendit sur son visage, qui devint méconnaissable.

Une telle mort, couronnant une telle vie, porte en soi des enseignements dont je voulus remplir mon âme jusqu'au fond. Je priai qu'on me laissât seul avec le prêtre dans cette chambre. Cette pieuse veille, je l'espère, ne sera pas perdue pour moi. Sur ce visage empreint d'une glorieuse paix, et où semblait vraiment errer je ne sais quel reflet surnaturel, plus d'une vérité oubliée ou douteuse m'apparut avec une évidence irrésistible. Ma noble et sainte amie, je savais assez que vous aviez eu la vertu du sacrifice : je voyais que vous en aviez reçu le prix!

Vers deux heures après minuit, succombant à la

fatigue, je voulus respirer l'air pur un moment. Je descendis l'escalier au milieu des ténèbres, et j'entrai dans le jardin, en évitant de traverser le salon du rez-de-chaussée, où j'avais aperçu de la lumière. La nuit était profondément sombre. Comme j'approchais de la tonnelle qui est au bout du petit enclos, un faible bruit s'éleva sous la charmille; au même instant, une forme indistincte se dégagea du feuillage. Je sentis un éblouissement soudain, mon cœur se précipita, je vis le ciel se remplir d'étoiles. — Marguerite! dis-je en étendant les bras. — J'entendis un léger cri, puis mon nom murmuré à demi-voix, puis rien,... et je sentis ses lèvres sur les miennes. Je crus que mon âme m'échappait!

. . . .

. . . .

J'ai donné à Hélène la moitié de ma fortune. Marguerite est ma femme. Je ferme pour jamais ces pages. Je n'ai plus rien à leur confier. On peut dire des hommes ce qu'on a dit des peuples : Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire !

FIN.

